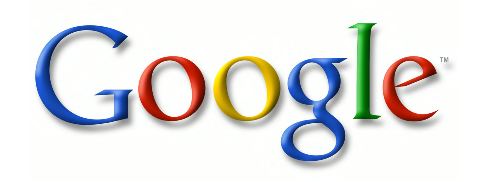
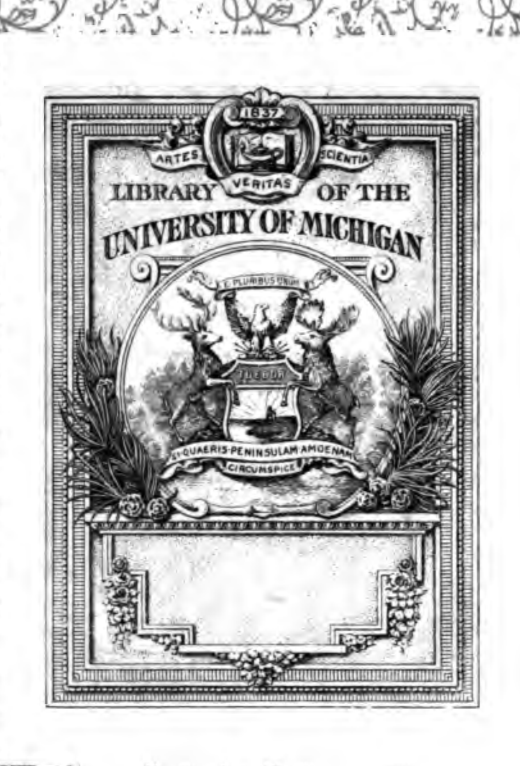
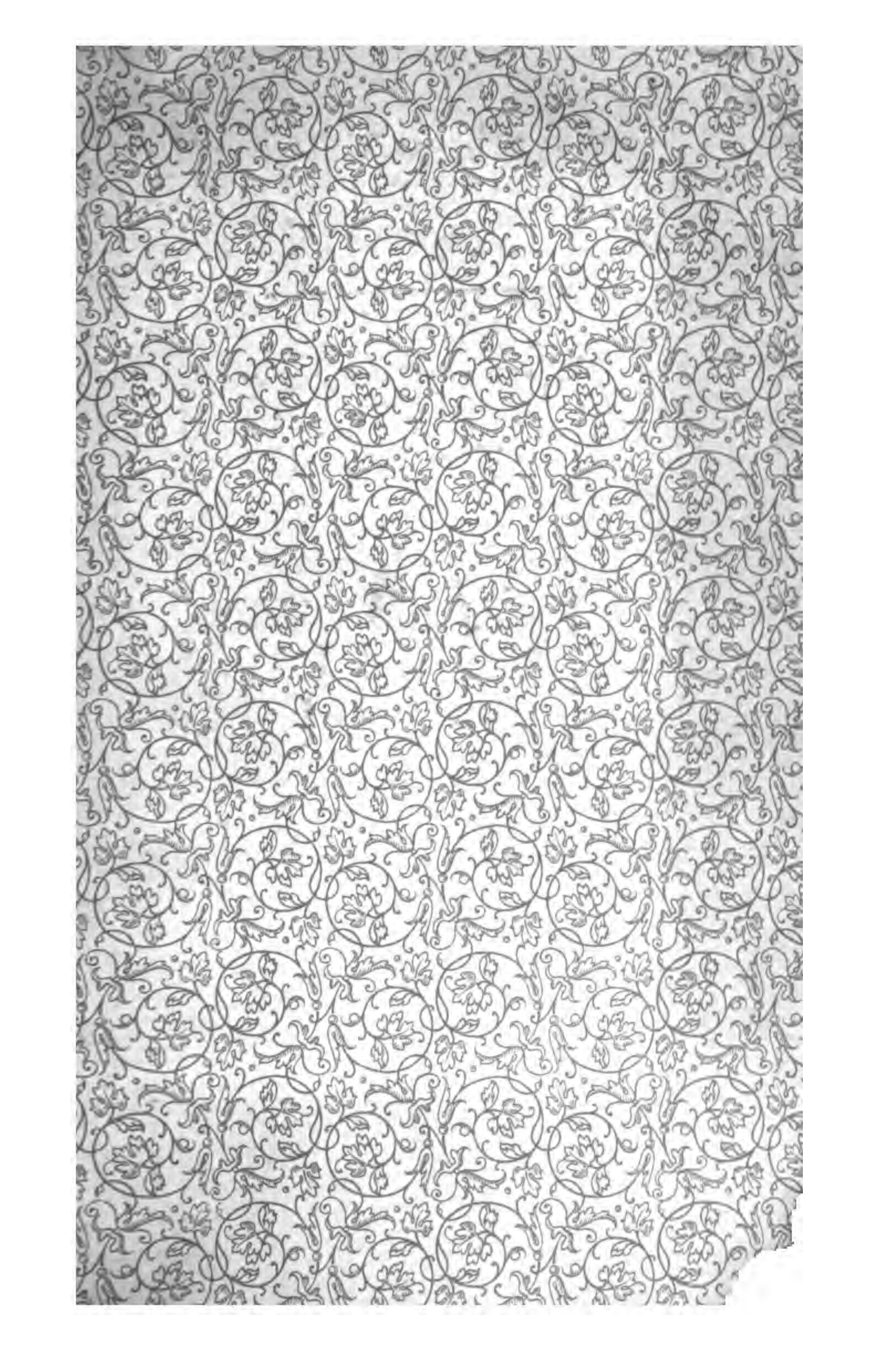

Google


A 796,437


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

TOME XIV.

ON SOUSCRIT :

A la librairie orientale de DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imprimeurs-libraires, membres de la Société asiatique de Paris, libraires des Sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta, rue Richelieu, n° 47 *bis*.

NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,
D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ PAR MM.
BROSSET, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL, DUBEUX, D'ECKSTEIN,
GARCIN DE TASSY,
GRANGERET DE LAGRANGE, HAMMER, HASE,
GUILL. DE HUMBOLDT, JACQUET, AMÉDÉE JAUBERT, STANISLAS JULIEN,
KLAPROTH, ÉT. QUATREMÈRE, REINAUD, G. DE SCHLEGEL,
SILVESTRE DE SACY, STAHL,
ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME XIV.



PARIS.
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX
A L'IMPRIMERIE ROYALE.
M DCCC XXXIV.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1834.

NOTICE

Sur les trois poëtes arabes *Akhtal, Farazdak* et *Djérir*,

par A. Caussin de Perceval.

(Fin.)

DJÉRIR. جرير

Djérir fils d'Atiyè, fils de Khatfi, عطية بن الخطفى, était né sous le règne d'Ali. Sa famille, les Bènou Kolaïb, était, ainsi que celle de Farazdak, les Bènou Médjachè, une branche de la grande tribu de Tèmim dont l'origine remontait à Modhar. Après la naissance du premier de ses fils, on joignit à son nom le prénom d'Abou Hazra, ابو حزرة. On lui donna aussi la qualification d'El Basry, non pas que Basra fût en effet sa patrie, mais parce qu'il séjourna en cette ville plus souvent que partout ailleurs.

Abou Obéïda raconte que la mère de Djérir, étant enceinte de lui, eut un songe extraordinaire. Il lui sembla qu'elle était accouchée d'une corde de crin noir qui s'agitait d'elle-même, s'entortillait au col de différentes personnes, et les étranglait. Ce rêve lui causa de l'inquiétude, elle se le fit expliquer et on lui dit : « Tu mettras au jour un fils qui deviendra un poëte « plein de malice. Ses vers caustiques et mordants se- « ront le tourment de tous ceux qu'il attaquera. » Lorsqu'elle eut donné naissance au fils qui lui était annoncé, elle l'appela *Djérir,* parce que ce mot signifie une corde semblable à celle qu'elle avait vue en songe et qui sert à conduire un chameau [1].

La première pièce de vers dans laquelle Djérir fit remarquer son talent était adressée à son père. Il lui reprochait d'être avare de ses dons envers lui, et lui disait :

« Si je ne suis assuré, près ou loin de toi, d'obtenir « ce que je te demande, je porterai mes pas vers quel- « que autre contrée, vers la Syrie ou le Yèmen.

« Femme, ramène les chameaux à l'habitation, et « charge-les pour partir de ces lieux, où l'un et l'autre « nous ne pouvons plus demeurer.

« Je nourris donc un espoir trompeur, ô mon père, « depuis que je me flatte que tes richesses sont aussi « les miennes.

« A quel baudrier attacheras-tu ton glaive quand « tu t'es privé des forces du fils qui te restait pour le « porter ?

[1] *Aghani,* II, fol. 115. — Ebn Khallican.

« Avec quel fer pourrais-tu frapper tes ennemis « quand tu as toi-même ôté à ta lance sa pointe acé- « rée?

« Pour moi, pauvre, je n'importune point le riche; « riche, je partage avec le pauvre. Si ma demeure ne « me convient pas, je suis prompt à la quitter.

« Mon cœur est rempli d'audace; aucun danger ne « m'effraie quand ma main est armée de l'épée [1].

[1] فان لم اجد في القرب والبعد حاجتى
تشاءمت او حولت وجهى يمانيا
فردّى جمال الحىّ ثم تحملى
فما لك فيهم من مقام ولا ليا
وانى لمغرور اعلل بالمنى
ليالىَ ارجو ان مالك ماليا
باى نجاد تحمل السيف بعد ما
قطعت القوى من محمل كان باقيا
باىّ سنان تطعن القوم بعد ما
نزعت سنانا من قناتك ماضيا
وانى لعفّ الفقر مشترك الغنى
سريع اذا لم ارضَ دارى انتقاليا
جرىّ الجنان لا اهال من الردى
اذا ما جعلت السيف قبض بنانيا

Aghani, II, fol. 121 verso.

Le prince Yézid, fils du calife Moawia, s'était approprié ces vers, dont l'auteur n'avait pas encore de réputation, et les avait également adressés à son père. Lorsque Yézid monta sur le trône, Djérir vint à sa cour et demanda à être introduit avec les autres poëtes qui étaient admis en sa présence. Le chambellan lui répondit : « Le calife ne reçoit que les poëtes dont il « connaît déjà les productions et dont il peut ainsi ap- « précier le mérite. — Dis-lui, répliqua Djérir, que « c'est moi qui ai composé le morceau : Ramène les « chameaux à l'habitation, etc. » Le chambellan s'étant acquitté de ce message, Yézid fit entrer Djérir, l'accueillit avec bienveillance et lui dit : « Mon père a « quitté ce monde sans cesser d'être persuadé que « j'étais l'auteur de ces vers. » Ensuite il le fit revêtir d'habits d'honneur, et lui assigna une gratification annuelle, comme il en accordait aux poëtes les plus distingués [1].

Yézid est le premier calife qui ait pensionné des poëtes. Ses successeurs trouvèrent cet usage établi et le conservèrent.

La renommée de Djérir continua de s'accroître sous les règnes suivants et excita la jalousie d'un grand nombre de rivaux qu'il combattit tous avec succès. Akhtal et Farazdak furent les seuls qui lui tinrent tête et lui disputèrent le premier rang.

Raëy el Ebel, راعي الابل [2], poëte qui appartenait à

[1] *Aghani*, II, fol. 125, 122.

[2] *Le pasteur de chameaux*, surnom donné à Obéïd, fils de Hossaïn, عبيد بن حصين, parce qu'à l'imitation des anciens poëtes

la tribu des Bènou Nomaïr, publiait hautement que Farazdak était supérieur à Djérir. Celui-ci en témoigna plusieurs fois de l'étonnement à des amis de Raëy, et leur fit entendre qu'il croyait avoir mérité plus de ménagement de la part d'un homme dont il avait loué la tribu, tandis que Farazdak avait fait des vers contre elle. Raëy, se trouvant à Basra, se rendait tous les jours au lieu nommé *Merbad* (المِرْبَد), et là il se réunissait avec Farazdak et quelques amis communs. Un jour Djérir sortit à pied de chez lui, dans le dessein de chercher à rencontrer Raëy, au moment où il quitterait sa société, et d'avoir une explication avec lui. Raëy parut monté sur une mule, et accompagné de son fils Djendèl, qui le suivait à cheval. Djérir s'approcha, salua Raëy affectueusement, et, mettant une main sur la crinière de sa mule, il lui dit : « Abou « Djendèl, tu es le plus considéré des Arabes de Mo« dhar, tes paroles sont reçues par eux comme des « oracles. Tu publies d'une manière injurieuse pour « moi la supériorité que tu accordes à Farazdak, et ce« pendant j'ai fait l'éloge des Bènou Nomaïr, qui ont « été critiqués par mon rival. Lorsqu'il est ainsi que « moi l'objet d'une conversation à laquelle tu es pré« sent, ne pourrais-tu pas dire que nous sommes l'un « et l'autre des poëtes de talent, sans t'attirer, par une « préférence trop marquée, l'animosité de l'un de nous « deux ? »

il se plaisait à faire dans toutes ses pièces de vers des descriptions de chameaux. *Aghani*, IV, fol. 366.

Tandis que Djérir parlait ainsi, Raëy, retenant sa mule, l'écoutait, mais ne répondait rien. Son fils Djendèl, survenant alors, s'écria : « Pourquoi t'arrêtes-« tu auprès de ce chien des Bènou Kolaïb, comme si « tu avais quelque mal à craindre, ou quelque bien à « espérer de lui ? »

En disant ces mots il frappa la croupe de la mule de son père avec un fouet qu'il tenait à la main. La mule s'élançant brusquement donna une forte secousse à Djérir, dont le bonnet fut jeté par terre. Raëy, sans lui demander aucune excuse, continua son chemin. Djérir ramassa son bonnet, l'épousseta et, le remettant sur sa tête, il adressa ces paroles à Djendèl : « Que « dira, ô Djendèl, la tribu de Nomaïr, quand je cou-« vrirai ton père de déshonneur ? »

En ce moment il entendit Raëy dire à son fils : « Son bonnet que tu as renversé nous attirera une « fâcheuse affaire. — Ce n'est pas, ajouta Djérir, l'acci-« dent de mon bonnet qui excite le plus mon indi-« gnation. »

Il retourna à sa demeure plein de dépit, et, après avoir récité la prière du soir, il s'enferma dans une chambre où il s'était fait apporter une lampe et une cruche de vin. Quoique religieux et de mœurs pures, il ne s'interdisait pas cette liqueur, mais il n'en faisait qu'un usage modéré, pour exciter sa verve. Il passa la nuit à composer contre Raëy et sa famille une satire de quatre-vingts vers, qu'il termina par ce trait :

« Baisse les yeux, toi qui fais partie des enfants de

« Nomaïr; tu es au-dessous de Kaab, au-dessous de « Kélab [1]. »

Alors, sûr de sa vengeance, il s'écria d'une voix triomphante : « Allah akbar, Allah akbar! » (Dieu est grand!) Lorsque le jour parut, il attendit l'heure à laquelle il savait que Raëy et ses amis avaient coutume de se réunir, et quand il jugea qu'il les trouverait tous rassemblés, il parfuma sa tête, monta sur son cheval et se rendit au Merbad, accompagné d'un esclave. Il s'approcha de Raëy sans le saluer, et dit à son esclave : « Répète de ma part ces paroles à Raëy : « Ta famille t'a envoyé en Irak dans l'espoir que tu en « rapporterais des trésors, mais tu n'en rapporteras « que honte et confusion. » Ensuite il se mit à réciter la satire qu'il venait de faire. En l'entendant, Farazdak et Raëy baissèrent la tête, tous les assistants demeurèrent muets. Lorsqu'il eut fini, il s'en alla brusquement.

Raëy, la rage dans le cœur, monta sur sa mule et se hâta de s'éloigner. Arrivé à son logis, il cria à ses compagnons de voyage : « Sellez vos montures, nous « ne pouvons plus rester ici; Djérir nous a déshonorés. » Quelqu'un d'entre eux lui répondit : « C'est « toi et ton fils qui nous avez attiré cet affront. » Ils partirent à l'instant et rejoignirent leur tribu qui était à Chouraïf. Quand on y connut l'aventure de Raëy et

[1] فغضّ الطرف انك من نمير
فلا كعبا بلغت ولا كلابا

Aghani, II, fol. 120, verso.

de Djendèl, on les accabla tous deux d'injures. Dès ce moment Djérir poursuivit de ses satires les Bènou Nomaïr, en masse ou individuellement, hommes et femmes, avec un acharnement impitoyable, et le nom de Raëy el Ebel fut pendant de longues années cité proverbialement dans cette tribu, comme un nom funeste [1].

« Je ne me suis repenti qu'une seule fois, disait « Djérir, d'avoir attaqué dans mes vers les Bènou No- « maïr. Voici à quelle occasion. J'allais à Damas. En « approchant de cette ville, je passai par un village « où je remarquai une maison charmante. J'y entrai « pour demander l'hospitalité, et je m'informai quel « en était le maître. L'on me répondit qu'elle appar- « tenait à un homme de la tribu de Nomaïr. Je me « dis à moi-même : Je suis un bédouin, personne « dans le pays ne connaît ma figure. Dans cette con- « fiance, je me présentai devant le maître de la mai- « son et je fus aussi embarrassé que surpris quand il « me salua par mon nom. Il m'accueillit néanmoins « avec honneur, et me traita de son mieux pendant « deux jours sans faire aucune allusion à mes satires. « Dans la matinée du troisième [2], tandis que j'étais « assis auprès de lui, il fit venir sa fille, qui, malgré « son extrême jeunesse, était d'une beauté ravissante. « Sa peau était éclatante de blancheur, son haleine « embaumée, et les plus doux parfums s'exhalaient

[1] *Aghani*, II, fol. 120 verso.

[2] L'hospitalité dure ordinairement trois jours. Voyez Hariri, xv[e] séance, pag. 154, édit. de M. de Sacy.

« de toute sa personne. Il la pressa contre son cœur « et la baisa sur le front. Ensuite il me dit : Trouves-« tu qu'elle ait le visage noir? Je répondis en faisant « l'éloge de ses charmes, et je prononçai la formule « d'usage pour détourner d'elle toute maligne in-« fluence [1]. Il ajouta : Te semble-t-il qu'elle ait une « odeur fétide? — De grâce, lui dis-je, épargne-moi. « Tu sais que les poëtes se permettent bien des li-« cences. Je t'assure que je suis fâché de ce que j'ai « dit. Mais aussi c'est le poëte de ta tribu, c'est Raëy « qui a été l'agresseur à mon égard. J'ai été obligé « de ne rien ménager pour terrasser mon ennemi. — « Il n'est point nécessaire de t'excuser, me répondit-il, « je n'ai pour toi que des sentiments d'estime et d'a-« mitié. En effet il me donna des provisions de voyage « et des habits. Je me remis en route comblé de ses « bienfaits et le cœur plein de regrets amers [2]. »

Aucun poëte n'a peut-être été en butte à plus d'attaques que Djérir. On peut dire que sa vie fut une lutte perpétuelle. Suivant Asmaï, quarante-trois poëtes, et, selon d'autres auteurs, un nombre beaucoup plus grand, dirigeaient à la fois leurs efforts contre lui, et étaient battus l'un après l'autre. Tous ceux qui cultivaient la poésie se faisaient en quelque sorte un point

[1] Comme le regard de l'envie, le regard de l'admiration et l'expression de ce sentiment peuvent, selon les idées des Orientaux, porter malheur à la personne qui en est l'objet, si l'on ne prévient cet effet en invoquant le nom de Dieu par une formule, telle que *Ma challah*, ما شا الله, avant de manifester l'impression que l'on éprouve.

[2] *Aghani*, II, fol. 132.

d'honneur de s'exposer à ses coups, les uns préférant la célébrité fâcheuse que ses épigrammes pouvaient attacher à leurs noms, à l'obscurité qui sans cela eût été leur partage; d'autres regardant un trait lancé par lui comme le complément nécessaire d'une réputation faite. Béchar, poëte distingué qui a vécu sous les Omeyyades et les Abbassides[1], disait : « J'ai composé « autrefois des vers contre Djérir, il me trouva trop « jeune pour daigner me répondre. S'il m'eût répliqué, « ma gloire serait maintenant sans égale. » Zéirek, fils de Hobéïra, appelait Djérir l'hippodrome de la poésie. « Quiconque n'a pas couru sur cet hippodrome, di- « sait-il, n'est point un poëte. Oser se mesurer avec « Djérir et être vaincu par lui est un mérite plus « grand que de vaincre un autre que Djérir. »

Le fameux Hadjadj, fils de Youcef, qui d'une condition servile s'était élevé à la plus haute fortune, et joignait à de grands talents pour la guerre beaucoup de goût pour la poésie, avait pour Djérir une estime particulière et recherchait sa société. Un soir qu'ils conversaient ensemble, Hadjadj lui dit en plaisantant : « Ennemi de Dieu que tu es, pourquoi charges-tu « tant de monde de ridicule et d'outrages? — Puisse « le ciel conserver ta vie aux dépens de la mienne!

[1] من مخضرمي الدولتين. Il était aveugle-né, et l'on s'étonnait de trouver dans ses poésies des peintures vives et frappantes de la nature, dont il ne pouvait contempler le spectacle. Le calife Mehdi le fit mourir sous le bâton, pour le punir d'une satire qu'il avait faite contre lui. *Aghani*, volume I, fol. 166, 168. — Ebn Khallican. — *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, vol. III, pages 520 et 523.

« répondit Djérir, je n'attaque personne ; mais on m'at« taque et je sors vainqueur du combat. » Hadjadj voulut savoir par quels traits de satire ou par quel mauvais procédé chacun de ses adversaires l'avait provoqué. Djérir lui cita alors les premiers vers que ses rivaux avaient composés contre lui et les réponses qu'il y avait faites : il raconta aussi les justes sujets de plainte que lui avaient donnés d'autres individus dont il s'était vengé par des épigrammes. L'énumération qu'il fit de ses agresseurs fut si longue qu'elle dura toute la nuit et fut interrompue par l'heure de la prière du matin[1].

Le calife Abdelmélik ne voulait ni voir ni entendre les poëtes issus du sang de Modhar, parce qu'ils étaient en général attachés au parti d'Abdallah, fils de Zobéïr, qui lui avait disputé le califat. Il avait supprimé les pensions qui leur étaient accordées par ses prédécesseurs. Djérir se trouvait enveloppé dans cette défaveur, quoiqu'il n'eût point manifesté d'opposition contre les Omeyyades. Il avait au contraire chanté les victoires de Hadjadj, dont les armes avaient fait triompher leur cause. Mais les vers dans lesquels il célébrait les succès de ce capitaine, sans en rapporter la gloire au calife, excitaient dans l'esprit d'Abdelmélik un sentiment de jalousie et de dépit qui augmentait sa prévention contre le poëte. Hadjadj entreprit de la détruire. Il envoya à Damas son fils Mohammed et le chargea de recommander de sa part au calife Djérir qui l'accompagnait. Arrivé à la cour, Mohammed pria Abdelmélik de recevoir Djérir; il

[1] *Aghani*, II, fol. 118.



essuya d'abord un refus; mais, sans se rebuter, il représenta que le protégé de son père ne pouvait être soupçonné d'avoir été partisan du fils de Zobéïr. « Commandeur des croyants, lui dit-il, voulez-vous « que les Arabes racontent à l'avenir que votre servi- « teur fidèle et votre glaive vengeur, Hadjadj, a solli- « cité votre intérêt en faveur d'un poëte que vous au- « rez renvoyé sans l'admettre en votre présence ? » Abdelmélik, cédant à ces instances, fit introduire Djérir. Celui-ci parut aussitôt et demanda la permission de réciter des vers en l'honneur du calife. « Hé ! que « pourrais-tu dire de moi, lui répondit Abdelmélik, « après les éloges pompeux que tu as donnés à Ha- « djadj ? N'est-ce pas toi qui as fait pour lui ce « vers :

« Quelle main a étouffé le schisme ? Quelle valeur « est comparable à la valeur de Hadjadj [1] ? »

« Sache que ce n'est point à Hadjadj, mais à la re- « ligion musulmane et au calife que Dieu a prêté son « secours. Impertinent que tu es ! je devrais te punir « de ton audace. Éloigne-toi de mes yeux à l'instant. »

Trois jours après Mohammed fit une nouvelle tentative auprès d'Abdelmélik. « Commandeur des croyants, « lui dit-il, je me suis acquitté du message de votre « serviteur Hadjadj, je vous ai transmis sa prière en « faveur de Djérir. L'accueil que vous avez fait à ce

1 من سدّ مطلع النفاق عليكم
او من يصول كصولة الحجاج

Aghani, II, fol. 128.

« poëte, les paroles que vous lui avez adressées l'ont « atteré et l'ont rendu la fable de ses ennemis. Vous « lui auriez causé une peine moins cruelle en persis- « tant à ne point le recevoir. Je vous conjure par les « services de mon père et les miens de pardonner à « Djérir les fautes qui ont pu mériter votre colère. » Le calife consentit de nouveau à faire introduire Djérir, mais il ne voulut pas entendre le panégyrique que celui-ci avait préparé pour lui. « Ne me récite point « d'autres vers, lui dit-il, que ceux que tu as com- « posés à la louange de Hadjadj. Tu es le poëte de « Hadjadj. » Djérir fut obligé de se conformer à la volonté d'Abdelmélik, qui le congédia ensuite sans lui faire aucun présent.

Le moment approchait où Mohammed devait retourner auprès de son père. Djérir lui dit : « Si je pars « sans que le calife ait écouté mes vers en l'honneur « de sa maison et sans qu'il m'ait accordé une marque « de bienveillance, ma réputation est perdue à ja- « mais. Je ne veux point quitter la cour avant d'avoir « atteint le but de mon ambition ; va sans moi re- « joindre Hadjadj. » Mohammed résolut de tenter un dernier effort, alla trouver Abdelmélik, lui baisa la main et le pied et obtint que Djérir parût encore une fois devant lui. Lorsque Djérir demanda au calife la permission de lui réciter son panégyrique, Abdelmélik ne répondit point. « Parle, » dit aussitôt Mohammed, interprétant favorablement ce silence. Djérir commença, et quand il fut parvenu à ce vers :

« N'êtes-vous pas les meilleurs de ceux qui montent

« les chameaux dociles? Est-il dans l'univers des mains « aussi généreuses que les vôtres [1] ? »

Abdelmélik l'interrompit en disant : « Oui, nous « sommes généreux et nous le serons toujours. » De ce moment une expression de plaisir se peignit sur sa figure, il prêta une oreille plus attentive; il dit à Djérir qui finissait : « Voilà comme nous aimons à être « loué. » Ensuite il commanda qu'on lui donnât cent chamelles de la plus belle espèce. « Prince des fidèles, « dit Djérir, je crains qu'elles ne s'échappent, si elles « n'ont point de gardiens. — Je t'accorde huit esclaves « pour les garder, reprit le calife. — Il ne me manque « plus qu'un vase pour les traire, » ajouta Djérir en regardant de grands vases d'or placés devant Abdelmélik. Celui-ci sourit et lui en jeta un [2].

Depuis lors Djérir fut compté au nombre des poëtes de la cour d'Abdelmélik. Une pension de quatre mille dragmes lui fut assignée, et il recevait en outre, chaque fois qu'il allait rendre ses hommages au calife, des habits d'honneur et divers cadeaux.

Il était un jour invité à une fête donnée par Abdelmélik. Un grand nombre de gens de toutes classes avait été admis à prendre part au festin, qui était des plus splendides. Les convives, étonnés de la recherche et de la profusion des mets, s'écriaient : « Il est « impossible d'assister à un repas plus copieux et plus

[1] الستم خير من ركب المطايا
واندى العالمين بطون راح

[2] Ebn-Khallican, art. *Djérir*. — *Aghani*, II, fol. 128.

« exquis en même temps. — Plus copieux, je le veux « bien, dit un bédouin qui se trouvait à table, mais « pour moi j'ai mangé quelque chose de plus exquis « que tout cela. » Ces paroles, dans la bouche d'un homme habitué à la vie frugale des déserts, excitèrent une risée générale. Le calife, qui les avait entendues, fit approcher le bédouin et l'engagea à lui faire connaître le mets qu'il avait vanté. L'Arabe, avec une grâce et une facilité d'élocution qui semblent être un privilége accordé par la nature aux habitants du désert, fit le récit d'un repas modeste qu'il avait pris à la chasse, et qui consistait en dattes et en chair d'onagre. La description en fut si attrayante, qu'elle fit venir l'eau à la bouche de tous ceux qui l'écoutaient. Le calife fut charmé de l'esprit et du langage de cet homme, et, jugeant qu'il devait être bon connaisseur en poésie [1], il lui demanda quels étaient les vers qu'il estimait le plus parmi ceux des poëtes contemporains. « La poésie a quatre genres principaux, répondit le « bédouin. Dans le premier, الفخر, le poëte vante sa « tribu et lui-même; dans le second, المدح, il chante

[1] Les bédouins ont passé longtemps pour posséder la connaissance de la langue arabe et le génie poétique à un plus haut degré que les Arabes des villes. En littérature et en grammaire, le témoignage d'un homme du désert était regardé comme une autorité égale à celle des savants qui s'étaient livrés aux études les plus profondes. Le célèbre Younis, fils de Habib, combattant l'opinion de certaines personnes qui mettaient Akhtal au-dessous de Farazdak et de Djérir, déclarait ces juges peu compétents en pareille matière parce qu'ils n'étaient ni *bédouins* ni *grammairiens*, c'est-à-dire qu'ils ne possédaient la science du langage ni comme don de la nature, ni comme fruit du travail. *Aghani*, II, fol. 178.

« les louanges des autres; le troisième est la satire, « الهجا ; le quatrième est le genre érotique, النسيب. « Djérir a dit pour vanter sa tribu :

« Celui qui a encouru la colère des enfants de Tèmim tremble comme s'il avait à redouter le courroux « du monde entier [1].

« Il a composé ce vers à la louange d'une auguste « famille :

« N'êtes-vous pas les meilleurs de ceux qui montent les chameaux dociles? Est-il dans l'univers des « mains aussi bienfaisantes que les vôtres? »

« Quel trait de satire est plus piquant que celui-ci ?

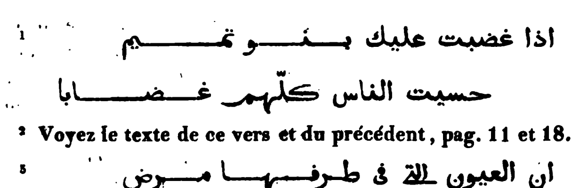
« Baisse les yeux, toi qui fais partie des enfants de « Nomaïr, tu es au-dessous de Kaab, au-dessous même « de Kélab [2]. »

« A Djérir appartient encore ce vers, qui est un « modèle dans le genre érotique :

« Ces yeux pleins d'une molle langueur nous ont « ôté la vie, et leur cruauté ne veut point nous la « rendre [3]. »

« Aucune composition des poëtes de ce siècle n'offre « de semblables beautés. »

Pendant ce discours, Djérir exprimait par sa phy-



1 اذا غضبت عليك بنو تميم
حسبت الناس كلهم غضابا

2 Voyez le texte de ce vers et du précédent, pag. 11 et 18.

3 ان العيون التي في طرفها مرض
قتلننا ثم لم يحيين قتلانا

sionomie et ses gestes sa satisfaction toujours croissante chaque fois qu'il entendait citer un de ses vers. Enfin quand il vit qu'il obtenait la palme dans tous les genres, il s'écria transporté de joie : « Prince des « croyants, faites donner à ce bédouin ma gratifi-« cation annuelle. — Il en aura une sur mon trésor, « répondit le calife, et toi Djérir tu garderas la tienne ; « je ne veux pas que tu perdes rien avec moi. » Le bédouin fut comblé de présents par Abdelmélik. Lorsqu'il se retira, il portait de la main droite un sac de huit mille dragmes, et de la main gauche un énorme paquet de riches habillements[1].

Les poëtes arabes se piquaient peu de modestie, et Djérir, comme ses deux principaux antagonistes, Akhtal et Farazdak, se mettait lui-même au-dessus de tous ses contemporains. Un jour qu'il était campé avec sa famille dans le désert, un voyageur auquel il avait donné l'hospitalité lui demanda quel était le meilleur des poëtes. Il prit par la main l'étranger et le conduisit vers une tente d'où sortit à leur approche un vieillard mal vêtu, d'une figure ignoble, dont la barbe était couverte de gouttes de lait. « Sais-tu quel est ce vieil-« lard? dit Djérir à son hôte. — Je l'ignore. — C'est « mon père. Sais-tu ce qu'il faisait dans cette tente? « — Non. — Il tetait le pis d'une chèvre qu'il ne vou-« lait point traire, de peur que des voisins, entendant « tomber le lait dans le vase, ne vinssent lui en de-« mander. Je te dirai maintenant que le meilleur des « poëtes est celui qui, avec le désavantage d'avoir un

[1] *Aghani*, II, fol. 116, 122 verso.

« père comme celui-ci, a pu disputer de noblesse « contre quatre-vingts rivaux qu'il a tous vaincus [1]. »

Dans une circonstance où Abdelmélik avait voulu connaître l'opinion de Djérir sur le mérite de Tarafa, de Zobéir, d'Amroulcaïs, de Zourroummè, de Farazdak et d'Akhtal, Djérir fit successivement l'éloge de chacun de ces poëtes en termes pompeux. « Tu leur « as donné tant de louanges, dit Abdelmélik, que tu « n'as rien réservé pour toi-même. — Si, prince des « fidèles, répliqua Djérir; moi, je suis la cité des « vers [2], la patrie d'où ils sortent et à laquelle ils re- « viennent. Je charme dans la poésie érotique; j'écrase « dans la satire; j'immortalise dans le panégyrique. J'ex- « celle dans tous les genres, tandis que les autres poëtes « ne brillent chacun que dans un genre particulier [3]. »

La question de prééminence entre Djérir, Farazdak et Akhtal occupait beaucoup les esprits à cette époque. C'était surtout entre les deux premiers qu'elle s'agitait, soit parce qu'étant plus jeunes ils avaient devant eux plus d'avenir et que d'ailleurs la publicité de leur inimitié attirait particulièrement les regards sur eux, soit parce que Akhtal, ne professant point la religion dominante, inspirait un intérêt moins vif et moins général. Ce qui montre combien le goût pour la poésie était commun chez les Arabes, c'est que cette

[1] *Aghani*, II, fol. 125.

[2] Mahomet disait de même : « Je suis la cité de la science et Ali « en est la porte »; انا مدينة العلم وعلى بابها. D'Ohsson, t. I, pag. 305.

[3] *Aghani*, II, fol. 125.

question était discutée non-seulement parmi des gens de lettres, dans le calme du séjour des villes, mais encore parmi des soldats, au milieu des fatigues et des dangers. On rapporte que Mohalleb faisant la guerre dans le Khoraçan aux hérétiques nommés *Azareka*, entendit un jour dans son camp un grand tumulte. Il en concevait de l'inquiétude, lorsqu'on vint lui en apprendre la cause. Une contestation s'était élevée entre ses soldats au sujet du mérite comparatif de Djérir et de Farazdak. Ils voulaient prendre leur général pour juge. Ils se présentèrent devant lui et le prièrent de leur donner son opinion, pour terminer leur différend. « Voulez-vous donc, leur dit Mohalleb, « m'exposer au ressentiment de l'un de ces deux chiens « hargneux, qui me déchirerait à belles dents? Je me « garderai bien de prononcer contre eux; mais je vous « indiquerai des juges qui ne redoutent ni Djérir ni « Farazdak. Adressez-vous aux Azareka; ce sont des « Arabes qui cultivent la poésie et qui sont excellents « connaisseurs. »

Le lendemain les deux armées étant en présence, un des Azareka, nommé Obéïda el Yechkori, sortit des rangs, et vint provoquer en combat singulier un guerrier des troupes de Mohalleb. Un soldat qui avait été des plus animés dans la discussion de la veille accepta aussitôt le défi, et s'avançant vers Obéïda, il lui dit: « Je te prie, au nom de Dieu, de répondre à « une question que je veux te faire avant de nous bat- « tre. — Parle, répliqua Obéïda. — Quel est, continua « le soldat, le meilleur poëte, de Farazdak ou de Djé-

« rir ? — Que Dieu te confonde ! répondit Obéïda, tu « négliges le Coran et les lois divines pour t'occuper « de poésie ? — Il s'est élevé parmi nous une contes- « tation au sujet de ces deux rivaux, reprit le soldat, « et nous sommes convenus de vous prendre pour ar- « bitres. — Hé bien, dit Obéïda, quel est celui qui « a composé ce vers :

« La fatigue des combats a exténué nos coursiers « dont les flancs sont repliés sur eux-mêmes, comme « les étoffes que le marchand de Hadramaut renferme « dans ses ballots [1]. »

« — L'auteur de ce vers est Djérir, dit le soldat. « — Oui, répondit Obéïda, et c'est à Djérir qu'appar- « tient la couronne. »

Dans la nation arabe, si avide de poésie, les individus de toute classe, hommes et femmes, se faisaient un honneur d'orner leur mémoire de vers sur toutes sortes de sujets et de pouvoir les citer à propos. Aussi les traits les plus saillants des compositions poétiques devenaient populaires en peu de temps. La voie nécessairement lente des copies manuscrites n'était pas le seul moyen qui leur procurât la publicité dont elles jouissaient du vivant même de leurs auteurs. La connaissance en était surtout répandue par des gens qualifiés de *Rawia*, راوية, rhapsodes ou récitateurs, qui s'attachaient aux poëtes les plus célèbres, apprenaient

[1] وطوى القياد مع الطراد متونها
طىّ التجار بحضرموت برودا

Aghani, II, fol. 123, verso.

leurs vers par cœur et les répétaient en tous lieux [1]. L'anecdote suivante présente un de ces rawia comme remplissant, entre deux poëtes ennemis, le rôle d'un héraut chargé de porter un défi.

Un certain Abdallah, fils d'Atyè, était récitateur des productions de Farazdak et de Djérir. Un jour Farazdak l'appela et lui dit : « Je viens de faire un vers adres« sé à Djérir ; s'il peut y riposter, je jure de répudier « Nèwar. Le voici :

[1] Quelques-uns de ces hommes avaient une mémoire étonnante. Hammad, fils de Meïçara, mort en 155 de l'hégire, était un véritable prodige en ce genre. Sa vaste érudition, qui embrassait nonseulement les poésies, mais les traditions historiques et les généalogies arabes, la grammaire et la lexicographie, le mettait tout à fait hors ligne. Le calife Walid lui demandant pourquoi on l'appelait Hammad *errawia*, il répondit : « C'est parce je sais des vers « de tous les poëtes dont les noms sont parvenus jusqu'à vous et de « beaucoup d'autres encore. De plus je distingue à l'instant si un « vers que j'entends pour la première fois est d'un auteur ancien « ou moderne. — C'est une grande science, dit Walid, et combien « de vers sais-tu par cœur? — Je puis, répliqua Hammad, vous « réciter sur chaque rime formée par une lettre de l'alphabet cent « poëmes, *cassidè* (non compris des fragments), tirés seulement « des compositions antérieures à l'islamisme. — Je veux te mettre « à l'épreuve, reprit Walid, commence donc. » Hammad se mit à réciter. Après quelques heures, Walid, fatigué d'écouter, quitta la place, et chargea un de ses officiers de confiance d'entendre le reste et de lui en rendre un compte fidèle. Hammad remplit l'engagement qu'il avait pris, et récita de suite deux mille neuf cents poëmes (le poëme *cassidè* a rarement moins de vingt vers et plus de cent). Walid lui fit donner cent mille dragmes. *Aghani*, I, fol. 386. Ce même Hammad fut un jour mandé de Coufa à Damas par le calife Hécham, qui lui envoya cinq cents pièces d'or pour ses frais de route, et lui fit faire un voyage de douze jours à travers le désert, seulement pour lui demander quel était l'auteur d'un vers qui lui était revenu à la mémoire. *Ebn Khallican.*

« Je suis la mort qui fond sur toi ; que feras-tu pour « la repousser [1] ? »

Abdallah, sur l'invitation pressante de Farazdak, se rendit auprès de Djérir, à Yèmama. Il le trouva dans la cour de sa maison jouant avec du sable. Lorsqu'il lui eut répété le vers de son rival, Djérir chercha en vain une réplique. Désespéré, il se roula par terre, et répandit de la poussière sur sa tête et sa poitrine. Il passa tout le reste de la journée dans cet état violent. Enfin vers le soir il s'écria : « Victoire ! Nè« war est répudiée. Va dire de ma part à ce libertin « de Farazdak :

« Moi, je suis le temps qui triomphe de la mort. « Le temps est éternel ; que pourrais-tu comparer à sa « durée [2] ? »

Abdallah retourna auprès de Farazdak. Lorsque celui-ci connut la réponse de Djérir, il dit à Abdallah : « Je t'en conjure, ne parle point de cette affaire. » Il fit ainsi l'aveu de sa défaite, mais il ne tint pas son serment et ne répudia Nèwar que longtemps après.

A l'époque où Bachar, fils de Merwan et frère du calife Abdelmélik, était gouverneur de Coufa, Djérir et Farazdak se rencontrèrent chez lui. Il leur dit : « Il

[1] فانى انا المـــوت الـــذى هـــو نازل
بنفسك فانظر كيف انـــت تحـــاوله

[2] انا الدهر يفنى الموت والدهر خالـــد
فجئنى بمثل الدهر شيئًا يـطـــاوله

Aghani, IV, fol. 236.

« y a longtemps que vous vous faites la guerre, tantôt « en disputant de gloire, tantôt en aiguisant l'un contre « l'autre les traits de la satire. Je ne veux point vous « voir combattre devant moi avec les armes du ridi- « cule et de l'injure; mais que chacun de vous célèbre « en vers improvisés le mérite de sa famille. » Aussitôt les deux poëtes commencèrent ainsi :

FARAZDAK.

« Nous sommes la bosse du chameau, les autres « hommes en sont les pieds. Qui pourrait mettre en « parallèle les pieds et la bosse [1]? »

DJÉRIR.

« La bosse, que vous choisissez pour emblème, est « l'endroit où s'appliquent les fesses du cavalier, et le « col est en avant de la bosse [2]. »

FARAZDAK.

« Le col est l'ignoble canal des matières alimen- « taires, et le crâne a la prééminence sur le col [3]. »

1 نحن السنام والمناسم غيرنا
فمن ذا يساوى بالسنام المناسم

2 على موضع الاستات انتم زعمتم
وكل سنام تابع للغلاصم

3 على محرث الفرث انتم زعمتم
الا انّ فوق الغلاصمات الجماجم

DJÉRIR.

« Vous prétendez être le crâne, mais le nez est placé « en avant du crâne [1]. »

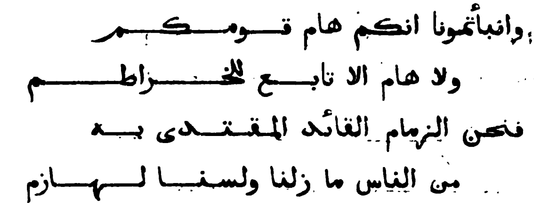
FARAZDAK.

« Hé bien ! nous sommes la corde passée au nez « du chameau ; les autres hommes suivent nos direc- « tions, comme le chameau suit celles que sa longe « lui imprime [2]. »

DJÉRIR.

« Nous, nous sommes les Bènou Zéïd, nous cou- « pons la corde qui guide le chameau, et l'animal erre « à l'aventure, comme un fou qui marche dans les « ténèbres [3]. »

« Bravo ! Djérir, s'écria Bachar, tu as vaincu ton « adversaire, en coupant la corde et lui faisant perdre


1 وانبأتمونا انكم هام قومكم
ولا هام الا تابع للخراطم

2 فنحن الزمام القائد المقتدى به
من الناس ما زلنا ولسنا لهازم

Je crois avoir reproduit dans ma traduction, l'idée principale renfermée dans ce vers, mais j'avoue que je ne saisis point le sens du second hémistiche.

3 فنحن بنو زيد قطعنا زمامها
فتاهت كسار طائش الراس عارم

Aghani, II, fol. 122.

« le chameau. » Il donna ensuite de magnifiques présents aux deux poëtes, et accorda, dans son opinion, la supériorité à Djérir.

Dans une autre circonstance, Djérir obtint sur Farazdak un avantage d'un genre différent et qui lui fit plus d'honneur qu'un succès de vanité. Ils s'étaient rendus l'un et l'autre à la Mekke en pèlerinage. Le hasard les rapprocha au milieu de la foule des pèlerins qui se pressaient à Mena, lieu destiné aux sacrifices solennels. Farazdak, qui avait peu de religion et beaucoup d'orgueil, dit à son rival :

« Tu trouves en moi, dans le séjour même de Me-
« na, un homme fier de sa gloire; mais toi, apprends-
« moi duquel de tes ancêtres tu prétends tirer la
« tienne [1]? »

Djérir, tout entier à ses pieuses méditations, ne repoussa point cette attaque et dit seulement ces mots : « Je suis devant vous, ô mon Dieu! » On admira sa modération et la dignité de sa réponse.

Djérir nourrissait une ardente inimitié contre Ada ben Rakka, poëte qui jouissait de la faveur intime du calife Walid, fils d'Abdelmélik. Lorsque Djérir venait à la cour de ce prince, il ne manquait jamais de s'asseoir, en attendant qu'il fût introduit, auprès de quelque Arabe du Yémen, patrie d'Ada, et il récitait à son voisin des vers satiriques contre le poëte qu'il haïssait

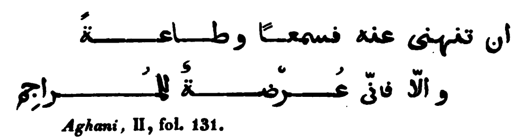
[1] فانّك لاقٍ بالمنازل من منى
فخارا فخبّرنى بمن انت فاخر

Aghani, II, fol. 121.

et contre toute sa tribu. Il se trouvait un soir dans le palais avec un grand nombre de personnes qui attendaient la permission du calife pour se présenter devant lui. Walid ayant donné l'ordre de les faire entrer, Djérir laissa passer la foule, et quand tout le monde se fut mis en place et assis sur deux rangs, à droite et à gauche, il s'avança seul au milieu de la salle, fit un salut respectueux au calife et lui dit : « Le commandeur des croyants me permet-il d'adres- « ser à Ebn Rakka quelques vers détachés ou quelque « tirade de longue haleine? — J'aurais plutôt envie, « répondit Walid, de te faire seller et brider, et de « t'obliger à porter Ada sur ton dos. » Djérir, sans se déconcerter, répliqua :

« Si vous me défendez de l'attaquer, je me soumets « à votre volonté; sans cela il verrait comment je sais « lapider un adversaire [1]. »

« Veuille le ciel, reprit Walid, qu'il n'y ait pas « sur la terre beaucoup d'hommes qui te ressemblent! « — Commandeur des croyants, dit Djérir, moi seul « j'ai déchiré l'Arabie. Si nous étions beaucoup de sa- « tiriques de même force, nous dévorerions le monde « entier. »

1 

Aghani, II, fol. 131.

Le mot عرضة, suivi de ل, me paraît être employé ici dans le sens de قوى وقادر على, comme dans l'expression ناقة عرضة للحجارة

Le calife fut étonné de cette audace; elle était en effet d'autant plus remarquable, que Djérir avait éprouvé la sévérité de Walid, avant son avénement au trône.

Parmi les ennemis nombreux de Djérir était un poëte nommé Omar, fils de Lédja, de la tribu de Teïm. Ils avaient composé l'un contre l'autre des satires violentes, dans lesquelles chacun d'eux s'était permis les attaques les plus injurieuses contre les femmes de la famille de son adversaire. Tous deux se trouvant à Médine lorsque Walid en était gouverneur, ce prince, pour les punir d'avoir outragé des femmes, les avait fait attacher et garrotter ensemble et exposer ainsi sur une place publique, où ils avaient servi pendant quelque temps de risée à la populace[1].

Il est vrai que, suivant un autre récit, ce fut Omar, fils d'Abdelaziz et non Walid, qui infligea à Djérir ce châtiment humiliant, nommé اقامة للناس. Mais l'accueil bienveillant qu'Omar, parvenu au califat, fit à Djérir, paraît rendre cette version moins probable.

Les poëtes pensionnés par les prédécesseurs de ce calife étaient venus pour lui faire leur cour et le féliciter sur son élévation au rang suprême. De ce nombre étaient Djérir et Farazdak. Omar, bien différent des premiers Omeyyades, qui aimaient la magnificence et l'éclat, avait porté sur le trône la modestie et la simplicité d'un particulier. Il voulait supprimer toutes les dépenses superflues dont le luxe des derniers califes avait grevé le peuple, et parmi ces dépenses il

[1] *Aghani*, II, fol. 129 vers. et 132.

comptait le traitement accordé aux poëtes. Il refusa donc de les recevoir. Tandis qu'ils étaient dans l'antichambre, un docteur de la loi se présenta pour entrer chez le calife. Djérir lui adressa ces deux vers :

« Docteur, qui laisses flotter les deux bouts de ton « turban, le bon temps est arrivé pour toi, et pour « moi il est passé.

« Dis à notre calife, si tu as l'honneur de l'appro- « cher, que je suis ici à la porte, comme enchaîné avec « mes compagnons d'infortune [1]. »

Le docteur entra et demanda à Omar la permission d'introduire Djérir. Le calife y consentit. Djérir parut et récita une pièce de vers qui commençait ainsi :

« Quand le ciel nous refuse ses pluies bienfaisantes « nous demandons au calife les secours que nous at- « tendions du ciel. »

« Omar était digne de la grandeur et de la puissance « dont il est revêtu, comme Moyse de la haute mis- « sion que lui confia son Seigneur [2]. »

[1] يا ايها القارى المرخى عمامته
هذا زمانك انى قد مضى زمنى
ابلغ خليفتنا ان كنت لاقيه
انى لدى الباب كالمصفود فى قرنى

[2] انا لنرجو اذا ما الغيث اخلفنا
من الخليفة ما نرجو من المطر

Le poëte faisait ensuite le tableau de la misère qui affligeait une partie des musulmans et de l'espoir que tous les malheureux mettaient dans la générosité et l'humanité du calife.

« L'habitant des villes, disait-il, et l'habitant des « déserts, également pressés par le besoin, ne peuvent « mutuellement s'entr'aider.

« Combien de veuves errent dans les lieux publics « les cheveux épars! Des orphelins à la voix faible et « aux yeux languissants

« Vous invoquent éperdus, comme si l'obsession « d'un génie malfaisant ou la violence des hommes « leur avait fait perdre la raison.

« Ils pensent que vous leur tiendrez lieu de père; « ils sont comme de petits oiseaux abandonnés dans « le nid, et qui n'ont point la force de voler [1]. »

Omar fut attendri au point de verser des larmes.

نال الخلافة اذ كانت له قدرا
كما اتى ربه موسى على قدر

لا ينفع الحاضر المجهود بادينا [1]
ولا يجود لنا بادٍ على حضر

كم بالمواسم من شعثاء ارملة
ومن يتيم ضعيف الصوت والبصر

يدعوك دعوة ملهوف كان به
خبلا من الجنّ او مسّا من البشر

« Fils de Khatfi, dit-il à Djérir, si tu appartiens aux « familles de ceux qui ont accompagné le Prophète « dans sa fuite de la Mekke (المهاجرون), ou de ceux « qui l'ont accueilli à Médine et se sont déclarés ses « auxiliaires (الانصار), tu as droit de réclamer les « avantages qui leur sont accordés. Si tu es pauvre, « je t'assignerai des secours sur la caisse de charité. Si « tu es voyageur, je te ferai donner des provisions et « des frais de route, et l'on te changera ta monture, « dans le cas où la tienne ne pourrait plus te porter. « — Commandeur des croyants, répondit Djérir, je « ne suis rien de tout cela, je jouis d'une honorable « aisance dans ma tribu; mais je viens vous demander « une faveur à laquelle m'ont accoutumé les califes vos « prédécesseurs. C'est une pension de quatre mille « dragmes, sans compter les habits d'honneur et les « divers présents dont ils étaient dans l'usage de me « gratifier. — Dieu qui juge les actions des hommes, « reprit le calife, rendra à chacun selon ses œuvres. « Pour moi, je ne te reconnais aucun titre pour tou- « cher cette somme sur le trésor public, qui est la « propriété de Dieu et des pauvres, et dont l'emploi « doit être réglé par une sévère justice. Au surplus at- « tends que je fasse les distributions. Lorsque j'aurai « remis à chacun ce qui lui est légitimement dû et « pris de quoi faire subsister ma famille et moi-même

ممن يعدك تكفى فقد والده

كالفرخ فى العشّ لم ينهض ولم يطر

Aghani, II, fol. 124.

« pendant une année, alors s'il reste quelque chose, « je te le donnerai. — Non, répliqua Djérir, mettez-le « plutôt en réserve, pour l'employer plus utilement; « je ne m'en irai pas moins content. — A la bonne « heure, dit le calife, j'aime encore mieux cela. » Djérir se retira.

A peine était-il hors de l'appartement qu'Omar le fit rappeler et lui dit : « J'ai à moi quarante dinars « et deux habillements, dont je porte l'un quand je « fais laver l'autre. Je t'offre de partager avec toi, et « cependant Dieu sait que j'ai moi-même plus besoin « que toi des vingt dinars et de l'habit que je te pro- « pose.—Gardez ces dons, commandeur des croyants, « répondit Djérir. Je vous assure que je suis content. « —En les acceptant, ajouta Omar, je t'avoue que tu « m'aurais occasionné de la gêne. Ton désintéresse- « ment me fait encore plus de plaisir que les louanges « dont tu m'as comblé! Va, et que la bénédiction de « Dieu t'accompagne. »

Quand Djérir fut sorti, les autres poëtes, qui l'attendaient avec anxiété, lui demandèrent comment le calife l'avait traité. « Omar, leur dit Djérir, est l'ami « des pauvres et non l'ami des poëtes. Mais pour moi, « je suis content de lui. » Aussitôt il monta sur son chameau et partit. Lorsqu'il eut rejoint sa tribu, on le questionna encore sur l'accueil qu'il avait reçu du calife. Il répondit par ces deux vers :

« Vous avez à Damas un ami qui vous est attaché « par des liens forts et indissolubles.

« La magie des vers n'a point de prise sur lui, et

« pourtant le démon qui m'inspire est un puissant « magicien [1]. »

Djérir étant à Yémama chez Mohadjir, fils d'Abdallah, apprit la mort de Farazdak. A cette nouvelle il improvisa ce vers :

« Farazdak est mort honteusement mutilé par mes « coups : n'eût-il pas mieux valu pour lui vivre moins « longtemps [2]? » •

Mohadjir lui dit : « Ce vers ne te fait point honneur. « Peux-tu bien insulter encore un homme qui n'existe « plus, et dont la famille était alliée de la tienne? Au « lieu d'une épigramme, c'était une élégie que tu au- « rais dû faire. Des regrets et des éloges donnés par ta « bouche à ton rival t'auraient mérité le titre du plus « généreux comme du meilleur poëte des Arabes. — « J'ai eu tort, répondit Djérir, je te conjure de cacher « sous le voile du secret la faute que j'ai commise et « que je vais effacer. » En effet il composa à l'instant même en l'honneur de Farazdak une élégie funèbre, dans laquelle étaient ces deux vers :

1 تركت لكم بالشام حبل جماعة
امين القوى مستحصد العقد باقيا
وجدت رقى الشيطان لا يستقره
وقد كان شيطاني من الجن راقيا

Aghani, II, fol. 124.

2 مات الفرزدق بعد ما جدعته
ليت الفرزدق كان عاش قليلا

« Farazdak n'est plus! qu'après lui les femmes ne « donnent point le jour à une génération nouvelle.

« Sa tribu avait en lui un mandataire habile et « heureux, toujours empressé, dans les circonstances « difficiles, à réparer les fautes des autres [1]. »

En achevant de réciter ces vers, Djérir répandit des pleurs et dit : « Je sais que je ne survivrai pas « longtemps à mon rival; car nous étions l'un et l'au- « tre sous l'influence du même astre [2]. Deux amis ou « deux ennemis dont les destinées sont unies comme « l'étaient les nôtres doivent se suivre de près au « tombeau. »

Djérir mourut en effet six mois après Farazdak, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il fut enterré à Yémama, qui était, je crois, le lieu de sa naissance.

L'année de la mort de Djérir fut aussi marquée par le décès de deux célèbres docteurs, Hassan el Basry et Ebn Syrin [3]. La mémoire de l'un et de l'autre de ces hommes pieux est encore en grande vénération

[1] فلا وضعت بعد الفرزدق حامل
ولا ذات بعل من نفاس تعلت
هو الوافد الميمون والراتق الثأى
اذا النعل يوما بالعشيرة زلت

Aghani, IV, fol. 242.

[2] كان نجمنا واحدا. *Aghani*, vol. II, fol. 133, et vol. IV, fol. 242. Le même trait est rapporté dans le commentaire de M. de Sacy sur les *Mécamat* de Hariri, pag. 452.

[3] Voyez sur ces deux personnages le *Hariri* de M. de Sacy, p. 451, (séance XL), et pag. 588 (séance L).

parmi les Arabes, qui les regardent comme des saints, et leurs tombeaux, que l'on voit dans l'ancienne Basra, attirent les hommages et les respects de toute la population du pays [1]. Le mérite des deux poëtes n'a pu au contraire les préserver de l'oubli. Leur nation a perdu avec le goût des lettres le souvenir de la plupart des antiques illustrations purement littéraires, et les noms de Farazdak et de Djérir sont ignorés aujourd'hui dans les mêmes lieux où ils ont fait tant de bruit autrefois.

Les anciens critiques qui ont mis en parallèle Farazdak et Djérir trouvaient dans le style du premier plus de pompe et plus d'art, dans celui du second plus d'aisance et de naturel. « Les vers de Djérir, di« sent-ils, faisaient sur les auditeurs une impression « plus vive, et étaient plus populaires. » Un jour Djérir demandant à un homme érudit quel était le meilleur poëte de lui ou de Farazdak, « Tu es le meilleur « aux yeux du vulgaire, répondit celui qu'il interro« geait, mais aux yeux du monde savant Farazdak a « la supériorité. — Victoire! s'écria Djérir. Par le maî« tre de la Caaba! mon partage est le plus avantageux, « car sur cent personnes il n'y a pas un savant [2]. »

Les partisans de Djérir ajoutaient que ses poésies érotiques avaient plus de grâce et de délicatesse, et qu'il a réussi dans différents genres que Farazdak n'a pas traités avec un égal succès. Tel est celui de l'élégie funèbre. A la mort de Nèwar, cousine et ancienne

[1] *Niebuhr,* II, pag. 181, 182.

[2] *Aghani,* II, fol. 131.

épouse de Farazdak, on récita sur sa tombe des vers de Djérir.

L'opinion des contemporains sur les trois poëtes auxquels j'ai consacré cette notice paraît se résumer dans le jugement suivant. L'on y apprécie le mérite de ces rivaux en les comparant à des chevaux de course qui ont souvent lutté ensemble. Akhtal, disait-on, est toujours arrivé au but le premier ou le dernier; Farazdak toujours le second; Djérir tantôt le premier, tantôt le dernier et quelquefois le second *ex æquo* avec Farazdak [1].

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

Sur les peuples et la littérature de l'Orient, par M. le professeur NEUMANN, à Munich.

L'arrivée des Turcs en Europe et l'anéantissement de l'empire byzantin contribuèrent essentiellement à répandre les arts et les sciences de la Grèce dans l'Occident. Les hommes les plus distingués et les plus savants de la nation grecque émigrèrent, et, dépouillés de toute autre ressource, furent souvent obligés, pour se procurer les moyens d'exister, d'avoir recours à leur savoir, que dédaignaient leurs maîtres barbares et qui défiait leur avidité. On pourrait conjecturer que l'émigration d'une nation asiatique en Europe aurait pu produire un résultat aussi efficace et aussi salutaire

[1] *Aghani*, II, fol. 127.

pour l'extension et la connaissance de la littérature asiatique que celui qu'on devait à la fuite des grands personnages byzantins privés de leurs foyers, dans les pays de l'Occident; mais ce n'était nullement le cas. Les vastes conquêtes que les Turcs avaient faites dans le quinzième siècle, et leur attitude menaçant de dangers toute la chrétienté pendant le seizième, allumèrent une telle inimitié entre les sectateurs des deux religions, les musulmans et les chrétiens, que toute liaison entre l'Orient et l'Occident fut presque rendue impossible. La ruine des royaumes arabes en Espagne ne causa pas un moindre préjudice aux études orientales dans l'Occident. Suivant une remarque judicieuse de Raynal, les découvertes des Portugais et la navigation autour du cap de Bonne-Espérance ont délivré le commerce du monde de l'esclavage honteux qui lui était présagé de la part des Turcs au commencement du seizième siècle, car ceux-ci avaient conquis tous les pays par lesquels avaient passé jusqu'alors les routes du commerce avec l'Inde. Si le chemin autour de l'Afrique n'eût pas été trouvé, toute l'Europe aurait été dépendante des caprices ou de la politique de la cour ottomane, pour ses relations intellectuelles de même que pour toutes les autres, avec l'Asie. Afin que cela n'arrivât pas, la Providence ouvrit à l'industrie, à l'esprit de recherches et au zèle religieux des peuples chrétiens, des chemins précédemment inconnus.

Avant les conquêtes des Turcs en Syrie, en Asie-Mineure et en Crimée, l'Europe avait, par le moyen

de l'activité des républiques italiennes, de nombreuses communications avec l'Asie; quoiqu'elles n'eussent que le commerce pour objet, elles avaient cependant procuré diverses notions sur des choses du domaine de l'intelligence. Les Arabes, qui régnaient sur la péninsule pyrénéenne, ne contribuèrent pas peu à étendre la langue, la littérature et les connaissances de leur nation : celle-ci était redevable des dernières aux Grecs, parmi les peuples chrétiens de l'Europe. Tous ces canaux de communication entre l'Orient et l'Occident, entre la culture orientale et la barbarie occidentale, furent plus que remplacés par la nouvelle route entre l'Asie et l'Europe à travers l'Océan atlantique et la mer des Indes. L'esprit d'entreprise des Européens, hardi, et qui, nous devons malheureusement l'avouer, ne connaissait les limites de la justice que dans celles de la violence, ne se contenta pas, dans le cours des seizième et dix-septième siècles de faire le commerce des productions de l'Orient, mais il tenta aussi la conquête des pays qui fournissaient ces productions précieuses. Ces efforts furent généralement couronnés de succès. Quoique le marchand qui exerçait la domination s'occupât fort peu d'observer l'état intellectuel des peuples qui lui obéissaient, il fut accompagné d'hommes qui consacrèrent tous leurs travaux à cette étude et à celle de divers autres objets.

Parmi ces hommes, les missionnaires tiennent le premier rang : ils furent et sont encore aujourd'hui, dans beaucoup de pays, au milieu de la foule de corsaires, de charlatans, d'aventuriers et de marchands

n'ayant que le gain en vue, les seuls personnages qui en Asie fassent honneur au caractère européen. C'est également à eux que la science est redevable de la plupart des choses qu'elle sait sur l'Orient. Les missionnaires catholiques, et notamment les hommes doctes de l'ordre des jésuites, apprirent les premiers les langues des indigènes, écrivirent des grammaires et des dictionnaires, traduisirent des ouvrages européens dans les idiomes de l'Asie, et les ouvrages les plus remarquables des littératures asiatiques dans les langues de l'Orient. Le collége de la Propagande, fondé à Rome pour l'instruction des missionnaires, fut extrêmement utile à l'étude des langues orientales en Europe. On y imprima des grammaires et des dictionnaires de la plupart des idiomes de l'Orient, et il ne sera pas hors de propos de remarquer ici qu'à Rome on fut obligé de faire venir d'Allemagne un fondeur de caractères pour cet établissement.

De même que les missionnaires catholiques avaient par leur zèle religieux favorisé la connaissance des langues et des littératures de l'Asie, de même aussi les théologiens et les savants protestants ne rendirent pas un moindre service à la science par une étude approfondie de la Bible. On ne remonta pas seulement à la langue originale dans laquelle l'Ancien Testament est écrit, mais on comprit aussi dans le cercle de l'exégèse tous les idiomes ayant de l'affinité avec l'hébreu. Ainsi les théologiens doctes et les professeurs d'hébreu dirigèrent de bonne heure leur attention vers les langues qui, telles que le syriaque et l'arabe, se

rapprochent beaucoup de l'hébreu. Ce fut, quoique cela parût dans le fond peu important, un grand pas; car par là fut ouverte aux langues orientales la voie par laquelle elles purent se frayer une route et marcher de pair avec les autres sciences, objet des études européennes.

Le dix-septième et le dix-huitième siècle produisirent des hommes qui acquirent des connaissances extraordinaires dans les langues et les littératures de l'Orient, et surent développer avec génie ce qu'ils avaient appris. L'Orient put aussi se réjouir de compter parmi ses protecteurs de grands personnages et des rois, qui fondèrent des imprimeries pour les diverses langues asiatiques et firent imprimer des ouvrages magnifiques. Mais tout cela ne produisait pas de fruit. Le grand monde se sentait fort peu de goût pour s'intéresser à une culture étrangère, opposée à la civilisation européenne et au christianisme. Les savants même étaient subjugués par leur étude continuelle des Grecs et des Romains, et, pleins de leur Hérodote, de leur Platon et de leur Pline, ne pouvaient supposer que barbarie chez les Perses, les Indiens et les Sères. On considérait tous les peuples et tous les temps d'après le point de vue rétréci de la science moderne. Tout ce qui ne se rattachait pas aux idées alors en vogue était déclaré grossier et barbare. Par conséquent cette période était peu propre à favoriser en Europe l'étude des langues orientales et à répandre une connaissance approfondie et impartiale des littératures asiatiques.

Vers la fin de ce siècle, on commence à remarquer un changement. Les grands événements politiques qui ébranlèrent tout le système des états européens et l'anéantirent en grande partie firent rétrograder sur plusieurs points la marche des idées et les opinions des penseurs. Ce n'est pas seulement dans le monde politique, c'est aussi dans le domaine de l'intelligence, que la révolution française fait époque. On fut déçu dans ses espérances sur les bienfaits que la nouvelle doctrine mise en pratique devait préparer à l'homme, et l'on s'occupa de nouveau de l'étude de peuples et de siècles disparus, que l'on avait précédemment rebutée et méprisée. Les recherches sur le moyen âge et l'Orient se prêtèrent mutuellement leur secours, et, par un résultat auquel on ne songeait guère, se rencontrèrent au but. Le genre humain s'est avancé, comme le soleil, de l'est à l'ouest. Dans l'état actuel de la science, ce n'est plus une hypothèse, un système que l'on puisse à sa fantaisie combattre ou adopter; c'est un fait. Les langues grecque et latine sont sœurs de la langue sainte des Indiens, et le goth est un dialecte du perse.

Aujourd'hui l'Asie, à l'exception des empires chinois et japonais, et de quelques peuplades et tribus peu civilisées, est soumise à la domination européenne ou se ressent plus ou moins de l'influence des Européens. Au nord, à l'ouest, et jusqu'aux extrémités les plus reculées dans l'est, la Russie étend sa main puissante sur cette partie du monde; au sud et à l'est, règne la Grande-Bretagne. Encore un siècle, et ces

deux puissances se livreront, pour la souveraineté de l'Asie, des guerres sanglantes, comme firent autrefois les Romains et les Parthes. Mais la science marche toujours derrière l'armée du conquérant de même que derrière le navire du marchand. Elle cherche à comprendre l'impulsion qui, chez tous deux, est l'effet d'une sorte d'instinct, à connaître et à déterminer les choses et les peuples dont ils s'emparent. Les conquêtes gigantesques faites en Asie par les Européens depuis cinquante ans ont fait faire des pas extraordinaires à la connaissance de cette partie du monde. On ne se contenta plus des parcelles peu nombreuses que les indigènes consentaient à communiquer aux amis des sciences, ou que les voyageurs recueillaient occasionnellement. Les nouveaux maîtres fondèrent, dans les contrées qu'ils avaient acquises l'épée à la main, des écoles, des académies et des sociétés savantes. On établit des imprimeries, on publia des écrits périodiques, et on obtint des savants indigènes pauvres, pour des sommes comparativement minces, les ouvrages sacrés, et, ce qui est plus encore, l'instruction dans les langues dans lesquelles ils sont composés.

Toutes ces causes réunies produisirent en Europe, dans les vingt-cinq premières années du dix-neuvième siècle, un mouvement, parti de l'Angleterre, pour la connaissance de l'Asie, mouvement qui fut presque comparable aux résultats de l'expédition d'Alexandre le Grand. La fondation d'une société savante à Calcutta donna un choc qui fit mouvoir tout le domaine de la science et se propagea en agrandissant sans cesse



le cercle de son action. Des sociétés du même genre se formèrent à Madras et à Bombay. Au bout d'une courte période, la société britannique des Indes orientales s'aperçut que pour gouverner les peuples qu'elle avait soumis elle devait apprendre à les connaître. En conséquence elle protégea avec ardeur toutes les entreprises savantes qui avaient cet objet pour but. Des travaux dirigés dans le même esprit, mais dictés par un sentiment d'un ordre plus élevé, furent ceux des sociétés bibliques, qui, par leurs traductions de l'Écriture sainte dans la plupart des idiomes de l'Asie, portèrent des secours considérables à l'étude des langues. La connaissance de l'Asie reçut aussi de l'aide de la Russie, cependant à un moindre degré. Le gouvernement fit entreprendre à ses frais des voyages dans toutes les provinces asiatiques de l'empire, composer des vocabulaires comparatifs, et appela dans le pays des hommes qui s'étaient acquis de la renommée dans les langues et la littérature de l'Orient. La France tenta par des recherches savantes de remplacer l'influence qu'elle avait perdue en Asie, et à la regagner en quelque sorte de cette manière. L'école spéciale des langues orientales est redevable de son établissement à des vues plutôt politiques que scientifiques. Paris a offert et offre encore, pour les études asiatiques, des avantages que l'on ne trouve dans aucune autre ville du monde. On y voit les plus riches et les plus précieuses collections de manuscrits, et l'imprimerie royale a des types pour toutes les langues et pour tous les alphabets usités. Elle possède même une quantité

suffisante de caractères chinois pour imprimer des ouvrages d'une grande étendue. L'Allemagne est par sa position méditerranée exclue de communications immédiates et directes avec l'Asie : il reste à ses savants à trier et à mettre en œuvre les matériaux que les maîtres occidentaux de l'Orient ont découverts et fait connaître, et ils s'occupent de cette tâche avec talent, zèle et persévérance.

Voilà comme la science orientale s'est affranchie de l'esclavage dans lequel elle a langui pendant trois siècles : elle n'est plus une servante de l'exégèse, elle est dans toute la force de l'âge, et si pleine de force vitale, que la plupart des branches des sciences et des recherches auxquelles se livrent les hommes, notamment la philosophie, l'histoire et la géographie, lui doivent des preuves nouvelles et des faits nouveaux. La science a fait des pas en avant et les institutions savantes sont restées en arrière. La république germanique des lettres peut montrer des hommes qui sont destinés à remplacer les anciens corps savants dans la connaissance des langues et des littératures de l'Asie.

Dans les traités élémentaires et les manuels on cherche encore inutilement le résultat des recherches immenses et des nombreuses découvertes faites dans le domaine de la linguistique et de l'ethnographie de l'Asie. On partage cette partie du monde, de même que l'Europe, en une certaine quantité d'empires, sans prendre en considération les peuples et les tribus de la réunion desquels ces empires se sont formés en un tout politique. Dans quelle géographie a-t-on traité

de la culture spéciale et de la forme de gouvernement des pays qui sont soumis aux Mandchous, dominateurs de la Chine, ou leur payent tribut? Les Tongouses, les Mongols des tribus turques, les Tubétains, et d'autres peuples autochthones de l'intérieur du continent, de même que les royaumes de Corée, de Cochinchine et des îles Lieou-khieou, forment des dépendances du gigantesque état politique nommé empire chinois. Afin de décomposer les divers éléments de cet ensemble accidentel, on a fait plusieurs fois la tentative, dans ces derniers temps, de ranger les peuples et les tribus de l'Asie d'après les langues et les dialectes. Cette manière de procéder est suffisante tant que l'on n'a en vue qu'une simple classification des peuples, des tribus et des hordes, pour laquelle l'origine et la langue fournissent les seules preuves sûres; mais ces mêmes éléments ne suffisent nullement aussitôt qu'il s'agit de culture littéraire et de culture intellectuelle en général. La parole distingue l'homme des animaux; la religion et l'instruction séparent l'homme policé des sauvages et des barbares. Les habitants de la Nouvelle-Zélande et les Papous sont aussi intéressants pour le philologue que les Indiens et les Persans; et cependant les deux premiers peuples ont jusqu'à présent été entièrement exclus de l'histoire de la culture intellectuelle de l'homme. Dans un ouvrage sur cette matière importante, la division par empires et par langues ne serait pas regardée comme convenable. Si l'écrivain qui traite de la géographie physique divise notre planète d'après le cours des chaînes de

montagnes, en grandes masses, en vallées et en plateaux qui, exposés à des influences semblables, offrent des phénomènes semblables, l'auteur qui s'occupe de décrire l'esprit humain doit, de son côté, chercher les éléments qui lui impriment un caractère particulier et le poussent dans une direction qui le distingue des autres. Ces éléments sont la religion et le gouvernement. C'est d'eux que dépend la culture intellectuelle. Ils sont les bases et les pierres angulaires de la civilisation; ce sont les leviers de chaque système de culture.

On trouve aujourd'hui en Asie, en allant de l'est à l'ouest, quatre grands systèmes de culture intellectuelle; savoir: le chinois, l'indien, le musulman, le chrétien. Les Parses et les Juifs, qui vivent épars dans plusieurs contrées de l'Asie, ne composent que les restes de cultures et de religions autrefois dominantes. En conséquence, nous décrirons dans quatre articles les peuples et les tribus de l'Asie, classés d'après les quatre différents systèmes de culture. Nous exposerons sommairement à ce sujet les recherches les plus récentes des Européens sur l'Asie et leurs résultats, et, autant que ce sera possible, les progrès littéraires des peuples asiatiques indigènes, et nous en prendrons occasion de rectifier beaucoup d'erreurs en vogue et de notions fausses.

SYSTÈME DE CULTURE CHINOIS.

Lorsque les eaux se furent écoulées, le genre humain descendit des hautes montagnes dans les contrées

basses, et des chaînes des monts du nord et du milieu de l'Asie, la culture se répandit graduellement dans les plaines du sud. C'est ce que nous apprend le commencement des historiens de la Chine et de l'Inde.

Le plus ancien souverain du peuple chinois, que les savants les plus circonspects sont obligés de reconnaître pour un personnage historique, tenait sa cour dans un des cantons du nord-ouest de l'empire actuel. Yao, dont la première année de règne coïncide avec l'an 2357 avant notre ère, résidait à Phing-yang-fou, situé par 36° 6' de latitude nord et 4° 55' 30" de longitude à l'ouest de Péking, dans le gouvernement de Chan-si; sa domination ne s'étendait que sur neuf des gouvernements du présent empire. Tout le sud et le sud-ouest, et même plusieurs cantons des gouvernements qui lui étaient soumis, étaient à cette époque habités par des peuples barbares dont l'origine remonte au delà des temps historiques, et qui obéissaient à des chefs indigènes. Familiariser ces barbares avec la civilisation chinoise, les soumettre aux lois, aux règlements et aux usages de l'empire du milieu, fut l'occupation constante de Yao et de ses successeurs. Conformément aux maximes anciennes de la politique chinoise, il est du devoir du souverain du royaume du milieu de répandre de toutes parts la culture et la civilisation parmi les barbares, et par ce moyen, suivant l'expression des écrivains chinois, de les renouveler. Une civilisation étrangère où contraire aux lois et aux règlements du royaume du milieu est, dans l'opinion des Chinois, impossible. En effet, la civilisation

ne consiste-t-elle pas à reconnaître l'excellence des lois et des mœurs chinoises et à se conformer implicitement à la volonté du dominateur de l'empire ou du fils du ciel? Mais les peuplades subjuguées ou les barbares des pays chinois dédaignèrent une civilisation qui leur arrivait accompagnée de la servitude; ils se défendirent longtemps et courageusement, jusqu'à ce qu'enfin ils ployassent leur tête farouche sous les règlements moraux de Yao et de ses successeurs, règlements qui unissaient et aplanissaient tout. Ce ne fut guère que dans le second siècle avant notre ère que, à l'exception de quelques cantons, la domination de l'empereur de la Chine fut reconnue dans les dix-huit gouvernements qui composent aujourd'hui l'empire. Alors les lois et les usages du nord et de l'ouest régnèrent aussi dans le sud : toutefois, dans quelques parties, par exemple dans le Yun-nan, ce ne fut pas pour longtemps.

La culture de Yao et de Chun a, dans la suite des siècles, tellement émoussé les traits caractéristiques et saillants des différentes provinces de la Chine, que les éléments disparates se sont heureusement confondus dans un ensemble, et que les dissemblances originelles sont à peine perceptibles. La Chine proprement dite est maintenant habitée par un peuple parlant la même langue. Il y a, comme on peut aisément se le figurer, plusieurs dialectes dans un aussi grand empire; quelques uns diffèrent autant de la langue polie en usage, ou *kouan-houa* du royaume du milieu, que le hollandais et le plat-allemand du haut-allemand.

Mais, à l'exception de tribus tubétaines, dans le gouvernement de Szu-tchhouan, on n'a trouvé, dans aucun des dix-huit qui composent l'empire, une seule peuplade indigène qui ne parlât pas le chinois. On lit à la vérité, dans une description des peuplades autochthones du gouvernement de Koueï-tcheou, dont nous nous proposons de donner bientôt une traduction complète, que plusieurs d'entre elles ne comprennent pas le chinois. Cela ne veut probablement pas dire autre chose, sinon que les Miao-tsu, ainsi se nomme cette peuplade autochthone, n'ont aucune connaissance de la langue écrite et formée en usage dans le royaume du milieu. La culture et la civilisation propres du royaume du milieu se répandirent au delà des limites de la Chine à l'est et à l'ouest, au sud et au nord. Des nations qui par la langue et l'origine différaient entièrement des Chinois lui rendirent et lui rendent encore hommage. Les lois et les mœurs, les écritures sacrées et d'autres ouvrages de littérature des Chinois, se trouvent en Corée et chez les Mandchous et les Tongouses limitrophes, depuis la chaîne neigeuse des Chanyan-alin, au nord de Corée, jusqu'au delà des rives du He-loung-kiang, ou Saghalien-oula, ou Amour. Le Japon et d'autres îles de la mer Orientale, telles que les Lieou-khieou, Formose, la Cochinchine et le Laos, appartiennent au vaste territoire du système de civilisation chinoise. La civilisation chinoise exerça, durant les huitième et neuvième siècles, ainsi que durant les onzième et douzième, une grande influence sur les peuples de l'Asie centrale. La politique du

royaume du milieu conserve, il est vrai, aux peuples soumis, leurs lois et leurs institutions; cependant les Mongols et les Turcs de l'Asie moyenne et septentrionale vivant sous la domination chinoise n'éprouvent pas moins que leurs ancêtres, sous les dynasties antérieures, l'action de la culture supérieure et de la sagesse du royaume du milieu. Néanmoins, nous ne pouvons ranger les Mongols, les Turcs de la Petite-Boukharie et les Tubétains dans le domaine du système de culture chinois. Ces peuples ou ces tribus sont réunis politiquement à l'empire chinois, mais, comme le bouddhisme et l'islamisme dominent parmi eux, ils appartiennent à d'autres systèmes de culture. D'après un calcul probable, le système de civilisation chinoise comprend quatre cents millions d'hommes.

Le caractère particulier de cette civilisation chinoise est de n'avoir pas du tout d'histoire. Comme si elle était jaillie soudainement de la tête de Pallas, la sagesse chinoise se montre complétement développée et armée dès le commencement de la nation. Elle se maintient inébranlable et immuable au milieu de tous les orages des siècles et des déchirements de l'empire. La sagesse de Yao et de Chun a survécu à vingt-six dynasties, tant indigènes qu'étrangères, qui, dans une période de quatre mille ans, ont régné, soit sur la Chine entière et une partie des pays limitrophes, soit seulement sur des gouvernements de l'empire actuel. Elle a été assez forte pour résister à toutes les tentatives révolutionnaires de divers empereurs et de quelques dynasties, de même qu'au zèle de conversion

des sectateurs de Bouddha et des pieux et ardents missionnaires de la religion chrétienne. Mais on n'éprouve pas un sentiment flatteur quand on découvre les ressorts qui peuvent résister à ces pressions de genres si divers : car, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ce sont la vanité et la présomption.

Le grand art du législateur consiste, non-seulement dans la perfection de la loi même, mais aussi dans l'art d'inspirer pour elle, au peuple, un saint respect mêlé de crainte, et l'opinion que ce sont les plus excellentes et les plus parfaites que les hommes aient jamais eues. Les législateurs de l'empire chinois, quels qu'ils aient pu être, entendaient cet art à un haut degré. Le peuple chinois fut imbu de l'idée qu'il était le premier du monde, et que les hordes de barbares qui entouraient la Chine devaient, si elles voulaient être réellement dignes du nom d'hommes, devenir d'abord chinoises. Un tel peuple, chez lequel chaque indigène est pénétré du sentiment de sa supériorité, abandonnera difficilement les usages et les lois de ses ancêtres, surtout lorsque cette supériorité sur tous les autres peuples de la terre a existé véritablement pendant une période de près de trois mille ans. En effet la Chine était, comme elle l'est encore aujourd'hui, une contrée civilisée, lorsque nos ancêtres n'avaient pas encore la moindre notion d'une société civile bien ordonnée et défendant les droits et la propriété de chacun.

Jamais des prophètes n'ont apparu dans le royaume au milieu. Toutes les institutions y provenaient des

hommes, et par conséquent n'y étaient calculées que pour le bien temporel des hommes. Ce n'est pas en fuyant le monde, afin de se livrer dans les forêts et dans les déserts à des pénitences, comme les Hindous, que le Chinois obtient miséricorde devant ses dieux, mais c'est en persévérant patiemment au milieu de la société, c'est par une vie consacrée aux vertus sociales, par l'obéissance aux lois, par l'observance des usages de ses ancêtres. Les lois et les usages du royaume du milieu sont une production de l'esprit humain, et c'est pourquoi elles n'ont eu en vue que l'activité et l'instruction de l'esprit. Ce que le Chinois ne peut comprendre en employant son entendement n'existe pas pour lui, et n'est pour lui qu'un objet de dérision. Le système religieux attribué communément à Lao-tsu, mais qui, selon toutes les apparences, est beaucoup plus ancien, n'a pu, par ce motif, trouver de l'écho dans la masse de la nation. Le *Livre de la raison et de la vertu,* titre que porte le principal livre sacré des sectateurs de la religion de Lao-tsu, est rempli des idées qu'on rencontre aussi dans l'Inde. Lao-tsu était un ennemi des doctrines simples; le sentiment du néant de tous les mobiles terrestres le dominait. L'examen de soi-même, la recherche sur la nature de l'âme et sur l'origine de la pensée lui paraissaient les occupations principales pendant notre existence sur terre.

Comment l'homme qui enseignait de telles doctrines pouvait-il convenir aux Chinois, vivant dans la jouissance des plaisirs sensuels? La morale pratique de Confucius, qui dans sa jeunesse visita Lao-tsu vieillard,

et qui en fut vertement réprimandé à cause du temps qu'il donnait aux affaires de l'état et à la vie extérieure, ne sera pas trouvé moins sévère que celle du fondateur ou réformateur de la religion du *Tao*, ou de la raison. Tous ses préceptes et tous ses efforts tendirent uniquement à relever sa patrie, tombée dans un état de dégradation et souillée par le crime, et à y rétablir l'énergie et la pureté antiques. Confucius n'est nullement le fondateur d'une nouvelle religion; sa doctrine ne s'occupe que de l'amélioration de la société civile; mais il était bien éloigné de vouloir opérer cette réforme par des institutions nouvelles. Il n'y a rien de plus parfait, répétait-il partout, que les institutions primitives des souverains magnanimes des siècles passés. Afin d'arracher ces institutions à l'oubli et de les faire connaître partout, il réunit, dans des ouvrages spéciaux, l'histoire, la philosophie naturelle, les antiques, les usages et les lois, ainsi que les règles de la musique qui s'étaient conservées depuis les commencements de la monarchie chinoise jusqu'à son temps. Naturellement Confucius n'a admis dans ces différents recueils, qui de tous les temps ont été vénérés par la nation chinoise comme des écrits sacrés, rien qui fût contraire à sa direction morale et pratique. Il rejeta non-seulement tous les chants dont le contenu était à double entente, mais aussi, comme l'assurent plusieurs sectateurs de Lao-tsu, plusieurs événements et plusieurs usages qui montraient que la religion de la raison avait été observée dans les siècles passés par beaucoup de souverains et par une portion considé-

rable du peuple chinois. On ne peut pas dire avec certitude que Confucius n'avait pas reconnu un être tout-puissant, supérieur à la nature et la dominant, mais il est sûr que dans ses écrits et ses entretiens il ne s'est pas exprimé avec précision sur ce point fondamental de toute religion et de toute philosophie. Si ses disciples amenaient la conversation sur des sujets immatériels, ou il gardait un silence absolu, ou il donnait des réponses évasives. Un jour il réprima la témérité d'un de ses écoliers en lui demandant s'il comprenait déjà suffisamment les choses terrestres, puisqu'il manifestait un si vif désir de connaître les choses immatérielles. D'après les idées des Chinois sur la nature et sur l'homme, il paraît effectivement qu'un être tout-puissant n'est pas nécessaire. La nature est une masse solide qui est régie par les vertus et les vices des hommes, d'après la loi immuable de la nécessité. Les actions vertueuses produisent des effets satisfaisants, les actions vicieuses des effets nuisibles. L'empereur est-il vraiment le père et la mère de son pays, les saisons suivent régulièrement leur cours bienfaisant, de riches moissons remplissent les granges, et les vertus domestiques répandent la paix et le bonheur dans la patrie; au contraire la peste et la disette accompagnent la voix d'un souverain vicieux. Mais tous les vices passent pour des crimes contre la piété filiale; car l'amour filial est le principe du gouvernement chinois. Il n'y a pas de pays où, comme en Chine, le respect des enfants pour leurs parents soit sans bornes. Les parents ne sont pas moins vénérés

après leur mort que dans le temps de leur vie. Dans la maison, un lieu particulier est consacré à leurs mânes; de temps en temps on y vient leur présenter des offrandes, et tous les événements heureux ou malheureux qui arrivent à la famille leur sont annoncés. Le fils du ciel, titre ordinaire de l'empereur de la Chine, honore le ciel comme son père; s'il mène une conduite vicieuse, s'il ne montre pas d'affection pour ses enfants, c'est-à-dire pour la totalité des sujets de l'empire, s'il est négligent à rendre ses devoirs au ciel, alors celui-ci retire sa délégation, et la famille qui régnait sur l'empire est remplacée par une autre. Que l'empereur soit le père et la mère du pays, et que tous les habitants du pays lui soient par cette raison dévoués sans bornes par leur amour et leur respect, comme ils le sont pour leurs parents, telle est la loi fondamentale de la politique chinoise.

La littérature est le bel ornement de la culture intellectuelle d'un peuple; plus celle-ci est avancée, plus les richesses de la première sont variées et brillantes. La tendance de l'homme pour les nouveautés et les améliorations n'a pas pu être entièrement étouffée en Chine. De temps en temps il a aussi apparu dans ce pays des génies hardis qui ont voulu introduire des doctrines nouvelles ou expliquer les anciennes de manière qu'elles pouvaient passer pour nouvelles. Ces hommes et leurs écrits sont, du moins pour nous, passés sans laisser de traces, et l'école de Confucius, ou de l'ancienne philosophie chinoise, peut se vanter de ne pas compter d'hérétiques dans son sein. La lit-

térature et la culture intellectuelle de la nation sont presque exclusivement dans les mains de cette école. Nous disons presque, puisque les admirateurs du Ching-Gin, ou de l'homme parfait, n'ont pas réussi à en faire un modèle complétement privilégié à l'exclusion de tous les autres moyens d'instruction. A la vérité on lit uniquement dans les écoles les ouvrages et les recueils du maître et de ses disciples; ils sont considérés comme les seules règles depuis l'examen de l'écolier de village jusqu'aux exercices des académiciens dans le collége de Han-lin, et depuis l'examen du fonctionnaire public le plus subalterne jusqu'à celui du ministre d'état. En effet, à l'exception de la postérité de Confucius, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et qui peut passer pour la famille la plus ancienne du monde, et à l'exception de la maison impériale, il n'existe pas de noblesse en Chine. Le plus mince sujet de l'empire peut, par ses services ou par de méchants moyens, s'élever aux plus hautes dignités; le père du vice-roi actuel de Canton était tailleur.

Au milieu de toutes ces circonstances, les sectateurs de la religion de la raison, pour en revenir à notre sujet, ceux de la doctrine de Bouddha, et même ceux de l'islamisme, surent acquérir une grande influence chez une partie considérable de la population. Les disciples de Lao-tsu et ceux de Bouddha ont beaucoup de respect pour les monuments de l'ancienne sagesse chinoise recueillis par Confucius; mais ils sont bien loin de leur attribuer un caractère de sainteté

particulier. Ces sectaires ont au contraire des livres canoniques composés par leurs maîtres. En traitant du système de culture indien, nous reviendrons à la littérature des bouddhistes chinois. Elle se borne presque exclusivement à la doctrine de Bouddha. Celle des sectateurs de Lao-tsu comprend presque toutes les branches des sciences. Non-seulement la philosophie et la physique de cette secte sont entièrement différentes de celles des anciens Chinois, ils ont même une mythologie et une histoire particulières, et s'éloignent beaucoup de ce qui est adopté communément en Chine. L'origine de l'empire chinois, sa civilisation et son histoire primitives sont tirées des ouvrages de Lo-py, docte sectateur de Lao-tsu, dans le douzième siècle de notre ère. Quelle dissemblance avec ce qu'on lit dans les Annales et dans le Y-king, ou Sainte écriture des changements!

Nous trouvons l'écriture en usage chez les Chinois dès le commencement de leur monarchie. Dans les premiers temps, chaque mot reçut sa figure ou son enveloppe spéciale, dans laquelle il se tenait roide, privé de vie et de mouvement. Des sons pouvaient être placés à la suite les uns des autres, liés et fondus ensemble, et enfin avec le temps perdre de leur rudesse et acquérir une uniformité harmonieuse; mais c'était absolument impossible avec des images. C'est donc la cause pour laquelle la langue chinoise est la seule au monde dans laquelle le mot a conservé son type primitif, sans nul mélange et sans addition quelconque. En effet, toutes les autres langues furent, à

la première époque de leur formation, monosyllabiques, ou plutôt monotoniques. On conçoit aisément qu'en chinois les relations grammaticales ou logiques ne peuvent pas se manifester dans les mots mêmes. Il fallut, comme dans les autres langues où cela n'a lieu que par exception, que les propositions tinssent la place des flexions et des terminaisons dans celle du royaume du milieu. Ainsi toute la différence qui existe entre la grammaire chinoise et celle des autres langues, quand on examine attentivement la question, consiste uniquement dans l'écriture figurative. Conserver dans la mémoire la masse des figures d'un grand nombre de mots était impossible; on ne tarda donc pas à concevoir l'idée de répartir et de coordonner cette somme de figures, d'après certains caractères distinctifs, en classes particulières, comme cela arrive pour les plantes et les herbes. Quand le lecteur rencontre une figure inconnue, il doit, comme fait le botaniste dans un cas pareil, lorsqu'il aperçoit une plante qu'il ne connaît pas, savoir discerner le caractère distinctif de la classe. On trouve dans la classe, à l'endroit précis le mot expliqué dans les dictionnaires, d'après sa prononciation et sa signification. Tout cela est si simple, si naturel et si éloigné de tout ce qui tient à l'extraordinaire, que l'on peut s'étonner avec raison de ce que l'opinion singulière qui existe encore chez beaucoup de personnes en Europe, sur la langue et l'écriture des Chinois, ait pu s'y maintenir si longtemps.

L'histoire, la géographie, les mathématiques, la

poésie, l'économie politique et l'explication des écrits d'anciens auteurs sont regardées en Chine comme des occupations dignes d'un savant et d'un écrivain. Les belles-lettres, la poésie, qui ne comprend que la chanson, les poëmes lyriques et didactiques, le roman et les compositions dramatiques ne sont, suivant la manière de voir des Chinois, que des productions de la frivolité et de la sensualité, et ne méritent pas de fixer l'attention d'un homme réfléchi. Quoiqu'il existe une multitude d'ouvrages de ce genre, les auteurs, ou gardent absolument l'anonyme, ou bien, au lieu de leur nom, en mettent un d'emprunt. Les romans et la poésie dramatique sont, d'après l'idée pédantesque de plusieurs lettrés chinois, un opprobre de la littérature nationale. Un homme de ce genre se croirait profondément blessé si on l'appelait un grand romancier ou un grand écrivain dramatique. Suivant le sentiment de ces gens-là toute la littérature doit avoir pour unique objet des compositions didactiques et morales. Des ouvrages de ce genre, dans toutes les branches des connaissances cultivées par les Chinois, sont en effet extrêmement nombreux, quoiqu'il paraisse qu'il en a péri une quantité considérable. Les Chinois attribuent la perte d'une partie de leur ancienne histoire, de leur astronomie et d'autres monuments, à l'incendie des livres ordonné en l'an 1213 avant J. C. par l'empereur Chi-houang-ti, qui fut un grand innovateur. Néanmoins l'histoire de la Chine, depuis l'avénement de Yao au trône, offre moins de lacunes importantes que celle de la Grèce depuis le retour des Héraclides. La litté-

rature chinoise était déjà répandue dans les pays voisins à l'époque de l'incendie des livres, au temps de l'ennemi de l'ancienne philosophie. On fut par là en état de compléter ce qui manquait ou ce qui était défectueux, à l'aide d'exemplaires entiers qui se trouvaient dans les royaumes prochains. C'est ainsi qu'on prétend que le traité de Confucius sur la piété filiale s'est conservé plus complet au Japon que dans le royaume du milieu. Les pertes énormes que les sciences ont éprouvées dans les orages des siècles et les révolutions de l'empire (et combien nous connaissons encore peu en Europe la richesse de la littérature chinoise!), ces pertes, dis-je, sont évidentes par les chapitres des annales des différentes dynasties où les ouvrages de littérature qui existaient alors sont décrits et énumérés. Combien ne s'y trouve-t-il pas de livres importants qui sont perdus ou qui n'ont jamais été vus par aucun Européen!

La période heureuse et féconde pour l'esprit humain qui lui fait produire des ouvrages nouveaux en littérature et dans les arts semble être écoulée depuis longtemps en Chine. Depuis la mort de Tchu-hi, l'Aristote chinois, arrivée dans le treizième siècle de notre ère, on s'est principalement occupé, dans le royaume du milieu, de faire des compilations et des extraits. Mais, ainsi qu'on peut s'y attendre, d'après une littérature si riche et d'après des sources si nombreuses, les compilations sont immenses. Khian-loung, grand-père du monarque actuel de la Chine, fit commencer, en 1773, un recueil qui comprend les meil-

leurs ouvrages nationaux et qui, suivant l'expression de ce prince, se composera de cent soixante mille volumes. Ce recueil est intitulé *Ouvrages réunis des quatre magasins*. On continue encore à l'imprimer, et en 1818 il avait déjà paru soixante-dix-huit mille sept cent trente-un volumes de cette collection immense.

Nous allons ajouter ici les sujets spéciaux et le nombre de volumes dans lesquels ils sont traités, d'après l'édition la plus récente, 1818, du manuel politique de la Chine intitulé *Recueil des statuts de l'empire*. Il n'existe en Europe qu'un seul exemplaire de cette édition, lequel je possède. L'énumération de la réunion des ouvrages de tous les magasins donnera en même temps une idée claire de la manière dont les Chinois divisent leurs livres sous le rapport bibliographique; car c'est d'après les catégories que nous allons déduire que les bibliographes chinois rangent les ouvrages littéraires de leur pays.

On a imprimé en 1818 les livres suivants:

OUVRAGES CLASSIQUES OU REGARDÉS COMME SACRÉS.
(*KING.*)

Le Livre des variations. (*Y king*)..........	1,743 vol.
Le Livre des annales. (*Chou king*)........	650
Le Livre des chants. (*Chi king*)..........	941
Le Livre des mœurs et usages, (*Li king*) c'est-à-dire, les trois ouvrages intitulés: *Tcheou li, I li, Li ki*......................	2,168
Le Livre des annales, printemps et automne.	1,801
A reporter.	7,303 vol.

Report.	7,303 vol.
Le Livre de la piété filiale. (*Hiao king*)....	17
Tables des matières, figures en bois, etc....	50

LES QUATRE LIVRES.

La Grande doctrine, l'Invariable milieu, les Dialogues et Meng-tsu. Ces quatre livres ensemble..........................	732
Ouvrages sur la musique................	482
Livres scolastiques et élémentaires. (*Siao hio*)............................	913

OUVRAGES HISTORIQUES.

Recueils des histoires de toutes les dynasties.	3,681
Annales............................	2,066
Histoires générales....................	1,205
Histoires particulières..................	1,485
Histoires mêlées......................	273
Recueil des ordonnances et des décisions impériales	1,474
Biographies...........................	949
Documents historiques.................	18
Notices de districts particuliers...........	389
Chronologie..........................	29
Géographie et relations de voyages, descriptions de pays étrangers..............	4,788
Administration et gouvernement..........	392
Institutions politiques, lois et édits........	3,785
Bibliographie et inscriptions.............	700
Critique d'histoires particulières..........	382

RELIGION, PHILOSOPHIE ET AUTRES SCIENCES.

École de Confucius....................	1,694
A reporter.	28,897 vol.

Report.	28,897 vol.
Science militaire	153
Jurisprudence	94
Économie	195
Médecine	1,915
Astronomie et arithmétique	643
Physique, physiognomonie, astrologie et autres arts magiques	412
Peinture, notes (de musique), imprimerie et danse	1,108
Sciences naturelles, diététiques et ustensiles, en figures	363
Mélanges	9,200
Moindres écrits (*Siao choue*), comme histoires merveilleuses, etc.	1,385
Écrits bouddhiques	12
Écrits de la secte de Tao tsu	442
Poëmes de divers genres et toutes sortes de recueils littéraires	28,998
TOTAL des volumes de tous les ouvrages [1].	78,731 vol.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'histoire et l'état actuel de l'étude de la littérature chinoise en Europe.

Sans les travaux nombreux des missionnaires catholiques qui, à diverses époques du dix-septième et du dix-huitième siècle, purent visiter librement toutes les parties de la Chine, et eurent accès à la

[1] *Taï Thsing hoeï tian*, c'est-à-dire, recueil des constitutions de l'empire (livre LXXX, feuillets 11-13). Les principales catégories de la bibliographie chinoise sont les suivantes : *king*, livres classiques; *szu*, histoire; *tsu*, ouvrages particuliers d'auteurs célèbres, *tsy*, recueils. (C'est ce qu'on appelle le *Szu khou*, ou les *Quatre magasins*. KL.)

cour de même que chez le plus mince des sujets, il aurait été presque impossible aux Européens d'étudier avec fruit la langue chinoise. Il fallut d'abord, par le moyen de traductions même en partie incomplètes et défectueuses, se procurer la connaissance d'une portion de cette grande masse étrangère d'histoire et de noms, de mœurs et de lois remarquables, avant de pouvoir comprendre dans la langue originale, même quand on la possédait à fond, les ouvrages de littérature d'une civilisation renfermée en elle-même. Quiconque s'occupe de l'étude des langues et de la littérature de l'Asie orientale sera pénétré de reconnaissance et d'estime pour les hommes savants de l'ordre des jésuites et de l'ordre des dominicains, tels que Magaillans, Navarette, Bouvet, Noël, Couplet, Gerbillon, Varo, Gaubil, Visdelou, Premare, Mailla et Amiot. En effet presque tous les ouvrages des sinologues européens sont fondés plus ou moins sur les excellents travaux préliminaires de ces apôtres persévérants de la foi. La science tira moins d'avantage du séjour des Russes à Péking, séjour assuré par les traités. On s'occupait ordinairement, dans cet établissement, du soin de former de bons interprètes, et on négligeait la partie savante de la langue et de la littérature chinoises. Il y eut, dans le cours du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, des exceptions louables à ces tentatives d'une utilité passagère, telles furent celles de Leontiev, de Lipovtsov et surtout de l'archimandrite Hyacinthe. Mais les ouvrages et les traductions qui n'existent qu'en russe sont malheureusement

inaccessibles pour la plus grande partie du monde savant. C'est pourquoi on ne peut voir qu'avec beaucoup de satisfaction que plusieurs savants russes aient écrit leurs livres en français, ou du moins les aient fait traduire dans cette langue ou en allemand. C'est ainsi que la *Description de Péking* du père Hyacinthe parut en français, et que ses *Mémoires sur les Mongols* ont été traduits en allemand.

Bien que l'esprit mercantile soit le trait distinctif du caractère anglais, bien que l'on puisse avec leur grand compatriote nommer par dérision les Anglais une nation de marchands, néanmoins l'observateur impartial sera toujours obligé de reconnaître qu'il y a parmi les négociants de cette nation, bien plus que partout ailleurs, une masse d'hommes qui prennent un vif intérêt à toutes les grandes entreprises et à tous les projets qui sont du domaine de l'intelligence. Pendant quelques siècles, les Hollandais, les Français, les Danois, les Suédois, les Espagnols et les Portugais ont commercé avec le royaume du milieu, et, à l'exception de quelques relations de voyage, les rapports de ces peuples avec l'extrémité de l'Asie orientale furent presque entièrement infructueux pour la géographie et l'ethnographie. Les liaisons de la compagnie anglaise des Indes orientales avec la Chine produisirent un résultat tout différent. Cette association dépensa généreusement une somme de dix mille livres sterling pour l'impression d'un dictionnaire chinois, et fit présent à l'auteur de l'édition entière de l'ouvrage. Elle assure une gratification annuelle de cent livres sterling

à ceux de ses employés du comptoir de Canton qui montrent de la disposition à étudier la langue et la littérature du royaume du milieu. Ainsi on s'explique facilement comment les Anglais l'ont emporté sur les autres nations de l'Europe par la quantité et l'étendue de leurs travaux sur la littérature chinoise, depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Nous nous bornerons à citer ici les ouvrages originaux et les traductions d'un Staunton, d'un Morrison, d'un Davis, d'un Medhurst, d'un Milne et d'un Thoms.

C'est en France qu'on s'est d'abord appliqué à étudier la langue chinoise sous le rapport de la science et d'une manière extrêmement fructueuse pour l'histoire et la géographie. On y avait, dans les savants travaux des jésuites missionnaires à la Chine, des secours qui ne se trouvaient pas dans d'autres pays. Les membres des académies de France entretenaient une correspondance active avec les missionnaires de Péking, et pouvaient aisément obtenir par leur moyen la solution de toutes les difficultés qui les embarrassaient. Des hommes tels que Fréret se hasardèrent, sans comprendre le chinois, dans le champ pénible de la chronologie chinoise, et mirent au jour, dans des journaux et dans des recueils, les travaux des doctes membres de la mission. Il se manifesta alors de fortes tentations de donner, comme siennes propres, d'excellentes compositions des missionnaires, d'ailleurs peu connues; et un amour désordonné de la renommée peut avoir été, chez quelques savants, plus puissant que la voix de la conscience. Les personnes qui

connaissent l'histoire littéraire savent aujourd'hui que la grammaire chinoise de Fourmont, vantée si longtemps, n'est que la traduction de la grammaire écrite en espagnol par le père Varo. La grammaire de ce dominicain est la plus ancienne qui ait été imprimée; il n'en existe en Europe que quelques exemplaires; l'auteur de cet article en possède un. Du reste, Étienne Fourmont était un enthousiaste qui voulait entreprendre tout, apprendre et manier toutes les langues orientales. Les caractères chinois de l'imprimerie royale à Paris furent gravés sous sa direction, et il fut le premier qui fit connaître en Europe les deux cent quatorze clefs d'après lesquelles les dictionnaires chinois sont ordinairement distribués. Mais ses deux meilleurs ouvrages furent, suivant la remarque d'un homme spirituel, ses deux élèves le Roux des Hauterayes et Deguignes. Ces deux hommes avaient à acquérir, non-seulement une connaissance étonnante de la langue chinoise, mais encore toutes les autres sciences subsidiaires d'histoire et de géographie, sans lesquelles l'étude de cet idiome restera toujours stérile. A la mort de Deguignes, au commencement du dix-neuvième siècle, il n'y avait personne en France qui fût digne de remplacer le célèbre auteur de l'*Histoire des Huns*. Cependant un jeune homme, qui avait choisi la médecine pour état, se formait dans la retraite et sans faire aucun éclat, et au bout d'une dizaine d'années il fut jugé capable de remplir en 1815 la première chaire de langue et de littérature chinoises qui ait été fondée en Europe. Rémusat,

sans avoir reçu aucune leçon orale, était parvenu, par une application soutenue opiniâtrément pendant plusieurs années, à être l'homme de l'Europe qui, de l'aveu général, sût le mieux le chinois, et personne n'était plus propre que lui, comme professeur célèbre du collége de France, à écarter les préjugés qui entouraient et en partie entourent encore l'étude de cette langue chez les Européens. Rémusat était plus qu'un savant, c'était un homme d'esprit, et même, on pourrait le dire, un homme de génie. Il savait si bien manier sa langue maternelle que, suivant le jugement de ses compatriotes, il aurait pu devenir un grand écrivain. Deux ouvrages imprimés aux frais du gouvernement français, le dictionnaire chinois du père Basile de Glimona et les éléments de la langue chinoise, extraits en partie d'un ouvrage du père Premare et ingénieusement coordonnés par Rémusat, facilitent singulièrement aujourd'hui l'étude de la langue du royaume du milieu. C'est Rémusat lui-même qui a avoué tout ce qu'il devait à la *Notitia linguæ sinicæ* du P. Prémare, et c'est lui qui a été la cause que ce livre précieux ait vu le jour[1]. Indépendamment de ses grands et nombreux travaux littéraires, Rémusat a le mérite d'avoir fondé une école qui a rendu des services très-recommandables, et qui fait concevoir les plus grandes espérances. M. Stanislas Julien, un de ses élèves, qui s'était depuis longtemps fait connaître par des traductions exactes du chinois, a succédé à son maître dans la

[1] *Notitia linguæ sinicæ*, auctore P. Premare. Malaccæ, cura et sumptibus collegii anglo-sinici. MDCCCXXXI. In-4°.

chaire unique de cette langue qui existe encore en Europe.

Dans le cours du dix-septième et du dix-huitième siècle, de grands hommes, qui sont capables d'embrasser tous les travaux et toutes les sciences de l'esprit humain, ont aussi cherché, en Allemagne, où l'on manquait presque de toute relation directe avec la Chine, à fixer l'attention sur la langue chinoise et sur la richesse de sa littérature. Parmi ces hommes, le grand Leibnitz tient le premier rang. Ses ouvrages et sa correspondance témoignent de ses rapports multipliés avec les missionnaires et de son zèle à s'instruire de tout ce qui concerne la Chine. Ses ouvrages à cet égard sont bien plus instructifs que les travaux d'un Menzelius, d'un Spizelius, d'André Müller et de Masson. Quoique l'électeur de Brandebourg eût fait venir à Berlin le savant missionnaire Couplet, traducteur de Confucius, afin de propager dans son pays l'étude de la langue et de la littérature chinoises, cependant, faute de secours littéraires, il ne put être rien effectué d'important pour la science. Les hommes qui s'appliquaient à connaître un grand nombre de caractères chinois dirigèrent presque exclusivement leur attention sur les cas fortuits de l'écriture, et cherchèrent souvent des prodiges et des mystères là où il n'en existait pas. Ils oublièrent, de même que Montucci de nos jours, que pour le penseur le mot n'a de valeur que comme symbole d'une chose ou d'une idée, et que des recherches relatives aux langues, sans avoir aucun égard aux choses, dégénèrent en

passe-temps frivoles. La connaissance que Bayer eut des langues orientales en général, et notamment du chinois, fut, relativement à son temps, très-remarquable, bien que le titre chinois même de son *Museum sinicum* contienne une faute. Berlin a été, jusqu'à une époque récente, le seul lieu de l'Allemagne où il existait les ressources nécessaires pour l'étude du chinois. La Prusse semblait favoriser, comme un héritage de son grand électeur, l'étude de la langue et de la littérature chinoises, et former quelques représentants de cette science, afin que le savoir universel du peuple allemand ne parût pas, aux yeux de l'étranger, être en défaut sous ce rapport. En effet, les deux Allemands qui, au commencement du dix-neuvième siècle, se consacrèrent principalement à l'étude du chinois, avaient réellement posé à Berlin la base de leurs travaux futurs. Ceux de Hager (natif de Milan), qui avait de bonnes intentions, mais qui était dépourvu de savoir et encore plus d'esprit, méritent à peine qu'on en fasse mention. En revanche l'Allemagne possède en Klaproth pour la langue et la littérature chinoises, un digne représentant qu'elle peut opposer aux étrangers. Il est à regretter que jusqu'à présent il n'y ait pas eu, dans une université allemande, de cours de langue et de littérature de l'empire du milieu, et que nulle part des chaires n'aient été fondées à cet effet. Si nous sommes bien informés, le monarque qui règne sur la Bavière s'occupe de remplir cette lacune dans les institutions savantes de la patrie allemande.

(*La suite au prochain numéro.*)

VERS PERSANS.

I.

ای دل زحضور یار فیروزی کن
در خدمت او بصدق دلسوزی کن
هر شب بخیال دوست خرّم بنشین
هر روز بوصل یار نوروزی کن
ای انکه جفای تو بعالم علم است
روزی که ستم نه بینم از تو ستم است
هرغم که رسد از ستم چرخ بدل مارا
چو غم عشق تو باشد چه غم است

TRADUCTION.

O mon cœur, sois heureux de la présence de ta bien-aimée, et consacre-toi entièrement à son service. Chaque nuit repose-toi charmé de sa douce image. Chaque jour fais-toi dans ses embrassements un nouveau jour de fête. O toi qui dans le monde t'es signalée par ta cruauté, si un jour se passe sans que j'aie éprouvé tes rigueurs, c'est encore une rigueur de ta part. Toutes les rigueurs dont le ciel peut accabler mon âme, que sont-elles, comparées à la peine que mon amour pour toi me fait endurer?

II.

کر کریمی مفلس شود درو پیوند
که شاخ پست شود چو بارور کردد
ور لئیمی منعم شود ازو بکریز
که مستراح چو پُر کشت کنده تر کردد

TRADUCTION.

Si un homme généreux devient pauvre, attache-toi à lui, parce que la branche s'incline vers la terre lorsqu'elle est chargée de fruits. Si un homme abject s'est enrichi, fuis loin de sa présence, car lorsque les latrines sont pleines, elles infectent davantage.

III.

اکر چه شمع دین دودی ندارد
چو چشم اعمی بود سودی ندارد

TRADUCTION.

Quoique le flambeau de la religion brille sans mélange de fumée, il ne saurait être utile à l'homme qui ferme les yeux.

G. DE L.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 juillet 1834.

M. S. Cahen écrit au conseil pour lui adresser le tome V de sa traduction de *la Bible*. Les remercîments du conseil seront adressés à M. Cahen.

M. Van der Vinne écrit au conseil pour lui adresser les remercîments de la Société de Batavia, pour l'envoi fait à cette Société des ouvrages publiés par la Société asiatique.

M. J. Prinsep, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, écrit au conseil pour lui offrir les trois séries des *Vues de Benarès*, et le second volume du *Journal of the Asiatic society*, publié par M. Prinsep. Les remercîments du conseil seront transmis à M. Prinsep, et M. Mohl est chargé de faire un rapport sur les *Vues de Benarès*.

M. B. H. Hodgson écrit au conseil en lui adressant, par l'entremise du docteur Nath. Wallich, un magnifique manuscrit tibetain formant une portion de la collection du *Kâhgyûr*. M. Hodgson offre en même temps à la Société de faire copier dans le Népal ceux des livres bouddhiques qu'elle lui désignera. On arrête que les remercîments du conseil seront transmis à M. Hodgson pour le présent qu'il a bien voulu faire à la Société, et une commission, formée de MM. Klaproth, Stahl et Eug. Burnouf, est chargée de déterminer quels ouvrages il serait convenable de se procurer dans l'Inde.

Conformément au règlement, il est procédé au renouvellement de la commission du journal. Les membres

chargés par le conseil de composer cette commission, pour l'année 1834-1835, sont MM. Grangeret de Lagrange, Eug. Burnouf, Klaproth, Reinaud, Hase.

M. Stahl fait un rapport verbal sur le premier volume du *Journal of the Asiatic society*, publié par M. Prinsep, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta. Ce rapport est envoyé à la commission du journal.

M. Mohl propose au conseil d'admettre M. B. H. Hodgson au nombre des membres étrangers de la Société. Cette proposition est renvoyée à l'examen d'une commission formée de MM. Mohl et Stahl, qui en feront leur rapport dans la prochaine séance.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 2 juin 1834.)

Par M. A. JAUBERT. *Éléments de la grammaire turke*, 2e édit. 1 vol. in-8°.

Par M. E. UPHAM. *The Mahavansi, the Raja Ratnacari, and the Raja Wali*, forming the sacred books of Ceylon. In-8°.

Par la SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE. *Bulletin*, numéro d'avril.

Par M. CAHEN. *La Bible*, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, tome V, *le Deutéronome*.

(Séance du 7 juillet 1834.)

Par M. PRINSEP. *Journal of the Calcutta Asiatic society*, tome II, 1833. In-8°.

Par M. I. PRINSEP. *Benares illustrated*, 3 livr. in-fol. Calcutta, 1833.

Par M. VAUCELLE. *Adjroumiah*, grammaire arabe. in-8°.

Par M. Neumann. *Histoire de l'émigration de 40,000 Arméniens de l'Aderbidjan en Russie, en 1828,* In-8°.

Par M. Brosset jeune. *Précis de l'histoire de l'invasion des Mongols dans l'Asie occidentale au XIIIe siècle.* In-8°.

Par M. Denne Baron. *Le culte de Mithra,* extrait de *la France littéraire.* Brochure in-8°.

Par M. Achille Jubinal. *Li Fablel dou dieu d'amourz,* extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque royale. In-8°.

Par la Société de géographie. *Bulletin,* numéro de mai.

Par l'Éditeur. *Jahrbücher der Litteratur,* tome LXV. Vienne, 1834.

Par M. le comte J. Græberg de Hemso. *Notice biographique sur lui-même.* In-18. Florence, 1834.

BIBLIOGRAPHIE.

Œuvres de Walî, publiées en hindoustani par M. Garcin de Tassy, grand in-4°. Paris, Imprimerie royale. Chez Debure frères, libraires de la Bibliothèque du Roi, rue Serpente, n° 7. Prix : 20 francs en papier ordinaire; 30 francs en papier vélin.

Walî est le plus célèbre des écrivains hindoustani. Les Indiens le nomment le père de la poésie, *bâbâ-é rekhta.* Nous reviendrons sur cette publication.

Harivansa, ou Histoire de la famille de Hari, ouvrage formant un appendice du *Mahabharata,* et traduit sur l'original sanscrit par M. A. Langlois; imprimé à

l'Imprimerie royale pour le compte du comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. 1834. Tome Ier, 1re livraison, in-4° de 32 feuilles. Se vend à Londres chez Parbury, Allen et compagnie, Leadenhall street.

موضح قرآن, *Muzih-i Curân,* c'est-à-dire l'*Exposition du Coran* (le Coran en arabe, accompagné d'une traduction interlinéaire et de notes marginales en hindoustani), 1 vol. in-folio de 850 pages. Calcutta, 1829.

M Garcin de Tassy a inséré, dans le numéro de juillet 1834 du *Journal des savants,* un article intéressant sur cet ouvrage.

Lettre à M. le baron A. de Humboldt sur l'invention de la Boussole, par M. J. KLAPROTH. Ouvrage orné de trois planches lithographiques. 1 vol. grand in-8° de 137 pages. Paris, à la librairie orientale de P. Dondey-Dupré, rue de Richelieu, n° 47 *bis.*

Travels into Bochara and Narrative of a voyage on the Indus, by Alex. BURNES. Londres, 1834, 3 vol. in-8°.

La publication de ces voyages a été attendue par le public savant avec impatience. M. Burnes a voyagé dans des pays peu ou point connus; il se montre en toute occasion homme de sens et de résolution, qui met son temps à profit pour étudier tant les antiquités que l'état actuel des pays qu'il a eu le courage de traverser. Il a suivi la route d'Alexandre depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'en Bactriane; il est allé de là à Bokhara, a traversé le désert des Turcomans et a passé par la Perse, pour s'embarquer à

Abouschir. Les détails qu'il donne sur l'Indus, sur les monuments indo-scythes du Penjab, sur les idoles de Bamian, dont il donne le premier dessin qui en ait jamais été publié, sur l'Hindoukousch, les prétendus descendants d'Alexandre le Grand, et sur l'état actuel des Sikhs, des Afghans, des Uzbeks et des Turcomans, sont du plus haut intérêt. Son ouvrage contient deux planches de monnaies bactrianes et indo-scythes, qui remplissent quelques lacunes dans les séries connues jusqu'à présent. Il est à désirer que ce livre important soit traduit promptement et intégralement, et que les gravures soient reproduites au moins en grande partie.

Le tome XVII de l'*Histoire du Bas-Empire* vient de paraître. Entre autres additions importantes, il renferme le dépouillement de la *Chronique de Morée*, publiée pour la première fois par M. Buchon, et dont une nouvelle édition, qui comprendra le texte grec en entier et une traduction latine, est préparée en ce moment par M. Laudois, professeur au collége Saint-Louis, pour la *Nouvelle-Byzantine*. On voit aussi dans ce volume un précis de l'histoire des invasions mongoles, d'après les historiens arméniens et autres écrivains orientaux, par M. Brosset. Le tome XVIII paraîtra avant la fin de 1834, et les trois derniers volumes du texte, ainsi que la table des matières, refaite sur un nouveau plan, dans le courant de 1835. Les éditeurs se proposent d'y ajouter une carte générale de l'empire depuis Constantin, indiquant sa plus grande extension et ses dernières limites lors de la prise de Constantinople.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

AOUT 1834.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

Sur les peuples et la littérature de l'Orient, par M. le professeur NEUMANN, de Munich.

(Suite et fin.)

CIVILISATION INDIENNE.

La forme de la tête et toute la structure physique dénotent une différence de race entre les Indiens et les Chinois. Il suffit en effet, pour s'en convaincre, de considérer, d'un côté, l'œil petit, rond, oblique et brillant du Chinois, son nez retroussé et obtus, les pommettes saillantes de ses joues, son corps trapu, ramassé et calculé pour supporter la fatigue; de l'autre, l'œil allongé, tranquille, spirituel, le nez bien fait, les joues unies et la taille bien prise, délicate et élancée de l'Indien. Une différence pareille entre les deux

peuples voisins se manifeste également dans leur langue et leur littérature, dans leurs institutions religieuses et civiles, et dans tous les autres résultats du génie et du caractère. Pour mettre en évidence la multiplicité des créations et la diversité des institutions humaines, aucun poëte ne pourrait imaginer un contraste plus frappant que celui qui existe entre ces deux nations: il suffit de réfléchir au culte peu compliqué de la nature, à la théologie morale si restreinte de Confucius, et de placer à côté le système religieux des brahmanes, dont les ramifications sont infinies, et qui embrasse dans son action tous les secrets de l'existence humaine; il suffit de penser à la constitution si simple de l'empire chinois, qui se fonde sur l'égalité devant la loi et sur le bien de l'ensemble de la population, et de lui opposer la constitution indienne, qui fait acception de personnes, et le système des castes, conçu avec tant d'artifice; il suffit de comparer les conceptions sèches des Chinois, qui ne s'occupent que des choses extérieures, avec le génie élevé de l'habitant des rives du Gange et du Djemna, qui souvent pousse ses idées jusqu'à l'aventureux et au ridicule; il suffit de prêter l'oreille au sanscrit, dont les sons pleins et arrondis surpassent le grec en harmonie, et à l'idiome aigu, perçant et nasal du royaume du milieu; il suffit d'examiner la littérature chinoise, qui s'en tient au positif, aux faits et aux choses dignes d'être connues, et de la mettre en balance avec les productions philosophico-ascétiques des Indiens, toujours faisant des excursions dans l'infini, mêlant en-

semble les hommes et les dieux, et, selon la remarque d'un connaisseur, ayant trouvé le secret de faire produire l'ennui à la poésie la plus sublime par une intarissable prolixité. Que l'on considère mûrement toutes ces différences, et certainement on ne sera pas enclin à partager l'opinion du plus grand orientaliste anglais du siècle passé, sir William Jones, qui faisait descendre les Chinois des Indiens.

Les annales du royaume du milieu, qui ne consistent qu'en faits, nous ont mis en état de suivre l'histoire de la monarchie chinoise depuis son berceau et son origine comme souveraineté élective dans le nord de l'empire, à travers son extension progressive vers le sud. Mais dans les légendes indiennes des pouranas et des itihâsas, ou des poëmes mythologiques et héroïques purement fantastiques, mêlant et confondant les effets nécessaires des forces de la nature inerte et les actions libres de l'homme, on cherche inutilement quelque chose que, dans l'acception propre du mot, on pourrait nommer une histoire. Néanmoins on peut, d'après les nombreuses traditions et d'après les inductions tirées de la culture et de la langue, conclure avec une très-grande probabilité que les brahmanes conquérants partirent du nord et s'étendirent constamment vers le sud. Cette conquête et cette civilisation de l'Inde méridionale semblent former le principal objet du Râmâyana, le plus ancien poëme épique de la littérature sanscrite. Le but final de toutes les aventures de Rama dans la péninsule méridionale, où, comme il est bon de le remarquer,

il ne rencontre ni villes ni habitants des forêts ou des cavernes, à l'exception d'ermites, de singes, d'ours, de vautours, de démons et de magiciennes, est de délivrer les saints pénitents de la crainte de Ravana et de ses géants, qui habitaient non-seulement Lanka ou Ceylan, mais aussi presque tous les cantons de la presqu'île. A la tête des pénitents était Agastya, le premier apôtre du brahmanisme dans le midi, et dont les efforts furent probablement appuyés par Rama et ses guerriers. Après que les princes indigènes barbares qui, l'épée à la main, s'opposaient à la nouvelle doctrine, eurent été anéantis ou subjugués, de nombreuses colonies de brahmanes parties du nord arrivèrent dans le sud; de nouvelles familles de souverains s'élevèrent, et toute la population paraît avoir été reléguée dans les deux dernières castes de la société indienne, ou dans la classe des ouvriers et des serviteurs. Mais la nature des choses fut plus forte ici que la puissance des hommes. La distinction des castes et toutes les autres institutions de la hiérarchie de la société brahmanique ne furent jamais aussi complétement organisées dans le sud que dans l'Inde septentrionale ou moyenne. De même, la langue parfaite, tel est le sens du mot sanscrit, des brahmanes, ne put expulser absolument la langue tamoule, parlée dans le sud, et entièrement différente du sanscrit; l'ancien alphabet tamoul paraît n'avoir jamais rien adopté du devanagari, ou de l'écriture des dieux. Les brahmanes du sud firent comme les savants de l'Allemagne qui, dans les siècles précédents, défigurèrent

leur langue maternelle en y intercalant des expressions latines, ils mêlèrent au tamoul beaucoup de mots sanscrits; mais la population indigène asservie ne parle uniquement que sa langue maternelle pure et sans mélange. Le tamoul, mot qui dans l'origine désignait moins la langue que la population de la plus grande partie de la presqu'île, paraît même avoir été parlé, non-seulement dans le sud, mais aussi dans le nord de l'Inde, à une époque antérieure aux temps historiques[1]. Ce fait, s'il se confirme, nous donnerait lieu de présumer qu'avant les conquêtes des brahmanes un même peuple était répandu sur toute la superficie de l'Inde.

Le seul canton où paît l'antilope noire est pour le brahmane la terre sainte de la vertu (*pouniabhoumi*) où le pieux sectateur de la doctrine de Veda puisse vivre. Tout pays situé au delà de ses limites est pour lui la terre des mlekhas ou des barbares. Pénétrés de cette opinion, les souverains d'un état brahmanique, n'importe qu'ils fussent assis sur le trône de Magadha, qui durant une longue période exerça la suzeraineté sur toute l'Inde, ou qu'ils n'occupassent que celui d'un royaume dépendant, ne purent ni effectuer des conquêtes, ni même y songer. C'est pourquoi le brahmanisme pur, ou la religion des védas, ainsi que les institutions dont il est la base, paraissent ne s'être ja-

[1] Ellis, cité par Wilson, dans *Mackenzie collection* (Calcutta, 1828, I, xxx). Il est néanmoins avéré que si la langue des montagnards du Radjamahal n'a pas la même dérivation radicale que le tamoul et le télonga, elle abonde en termes communs à ces idiomes.

mais étendus au delà de l'Himâlaya, dans le nord, du Pendjâb, ou du territoire des cinq fleuves, dans l'ouest, du cap Comorin, dans le sud, et des montagnes qui séparent l'Hindoustan de la Chine, dans l'est. Cette grande contrée de l'Asie, considérablement peuplée, riche en productions naturelles de tous les genres, a été au contraire tantôt entièrement, tantôt partiellement la proie de tous les conquérants étrangers. Les expéditions de l'Inde attribuées à Hercule, à Bacchus et à Sémiramis appartiennent au domaine de la mythologie. Mais il est certain que les rois de Perse de la dynastie de Cyrus conquirent une grande partie de l'Inde, et qu'Alexandre le Grand ne fut empêché que par la mutinerie de ses troupes de contraindre tous les princes du pays du milieu, c'est ainsi que les brahmanes nomment leur patrie, à le reconnaître comme leur seigneur suzerain. La période de l'histoire de l'Inde comprise entre l'entreprise des Grecs et celle des Mahométans est enveloppée d'une obscurité qui ne peut être dissipée que sur quelques points par les écrits des Chinois[1].

Dès le septième siècle de notre ère commencèrent les campagnes des Arabes contre l'Inde; mais il se passa trois cents ans avant que Mahmoud de Ghazna fondât un royaume musulman dans le pays des brahmanes. Alors les conquérants se succédèrent les uns aux autres; Tamerlan, Baber, Nadir châh et les di-

[1] Nous avons réuni tous les faits des annâles chinoises qui concernent l'Inde, et nous les publierons bientôt sous le titre de : *l'Inde d'après les documents fournis par les Chinois.*

vers états européens ou leurs compagnies de commerce. La population du pays, sans faire une résistance opiniâtre, courba constamment la tête aux pieds de chaque vainqueur, comme un roseau flexible devant la tempête qui se déchaîne. Ainsi, aujourd'hui le destin de l'Inde, le sort d'une population de plus de cent vingt millions d'hommes est, chose vraiment étonnante, dans les mains d'une association de marchands. Et, ce qui n'est pas moins surprenant, c'est cet autre fait, que vingt-huit mille Européens, tel est le nombre total des hommes employés aux services civil et militaire de la Grande-Bretagne, suffisent pour tenir dans la sujétion toute la population du pays des brahmanes[1].

Avant cette période de misère et de corruption, il y a eu, suivant les traditions indiennes, d'autres pé riodes plus brillantes, plus parfaites, durant une suite innombrable d'années. Notre âge, nommé *kaliyouga,* ou la période de la discorde, a commencé, suivant un auteur, trois mille cent un, suivant un autre, seulement trois mille ans avant J.-C.; elle doit durer quatre cent trente-deux mille ans. Alors l'ancien ordre de choses sera détruit par des déluges et des incendies, et il en naîtra un nouveau qui sortira des profondeurs de l'univers. Si l'origine de l'état brahmanique et la civilisation de l'Inde ne sont pas antérieures à l'âge de la discorde, ou contemporaines de son com-

[1] Il est vrai que la Compagnie des Indes a à son service six cent mille cipayes ou soldats indigènes commandés par des officiers européens.

mencement, certainement elles remontent très-haut, et au moins à deux mille ans avant notre ère. L'opinion de quelques savants du siècle précédent, qui rapportaient tout à la Grèce, et qui prétendaient que les Indiens, au temps d'Alexandre le Grand, étaient des sauvages, et qu'ils n'avaient été civilisés que par les rois grecs de la Bactriane, n'a pas besoin, au point où en est aujourd'hui la connaissance de l'Inde ancienne, d'être réfutée. Le tableau de l'état de la culture de la population de l'Hindoustan à l'époque de la conquête des Grecs suffirait seul pour démontrer la complète nullité de cette opinion.

Un seul et même lien, celui de la loi sainte, embrasse ici la religion et la politique. La science de l'Indien orthodoxe n'est pas telle qu'il ait pu l'acquérir par les simples efforts de son esprit; elle a au contraire été donnée par une puissance suprême; elle a été révélée. La religion et la science, tous les préceptes de la vie indienne relatifs aux dieux et aux hommes sont contenus dans les trois védas, ou les trois sciences. Ces trois védas, *Rig, Yadjour* et *Sama*[1], furent extraits par Brahma du feu, de l'air et du soleil, afin que l'homme sût comment les offrandes et le culte de dieu devaient être réglés. Le Rig-véda fut ainsi nommé

[1] Il y en a un quatrième, qui est l'Atharvavéda, mais les lois de Manou n'en font pas mention. Manou ne connaît que les trois védas que je viens de nommer. Le passage de Manou où l'Atharvavéda est cité y a certainement été ajouté postérieurement : c'est ce qui résulte évidemment du livre premier (chap. 23) et du livre second (chap. 76) de Manou. Le prétendu Ezouvedam, nom où l'on retrouve le mot Iadjour, estropié, est une imposture littéraire.

des hymnes et des bénédictions qu'il contient; *rig* signifie louer, célébrer. Le Yadjour renferme les prescriptions relatives aux offrandes qui doivent être présentées aux dieux; *iadj* signifie adorer. Le Sama-véda comprend les prières; *sama* signifie réconcilier, exhorter. La religion primitive de cette révélation indienne était, selon l'assertion du petit nombre de savants qui ont examiné les védas, absolument différente de l'idolâtrie des siècles suivants. De même que la langue des védas a de l'affinité avec celle des anciens Parsis, de même aussi il paraît que leur doctrine n'est pas très-différente de la religion de Zoroastre. Le culte des éléments, l'adoration du soleil et du feu, fut en effet la religion la plus ancienne de ces deux peuples, les Indiens et les Perses. Pour donner plus de majesté à ces objets de dévotion, on composa plusieurs hymnes, qui sont contenues dans le premier véda. Afin de faire connaître l'esprit de ces cantiques de louange je vais en citer quelques passages.

Au soleil.

« Elle t'est adressée, éclatant soleil, cette hymne de
« louange qui te porte la salutation; ô resplendissant,
« elle t'est consacrée. Accueille ma louange avec bien-
« veillance; visite intimement mon âme, animée d'un
« désir ardent, comme l'homme amoureux visite la
« femme. Toi qui vois et qui aperçois tout, sois notre
« protecteur.

Au feu.

« Avec des holocaustes, toi dieu magnifique, avec « des chants divins et des offrandes, source de lu- « mière, plein de majesté, nous t'adorons, ô feu, « nous t'adorons, ô feu, avec des holocaustes, nous « t'honorons avec des louanges, ô toi digne de tout « honneur; nous t'honorons avec du beurre liquide, le « sacrificateur, nous t'adorons avec du beurre, dieu « source de lumière. O feu, visite notre offrande avec « les dieux, bénignement accueillant la présentation. « A toi, ô dieu, nous sommes dévoués. O vous, « maintenez-nous toujours dans la voie du salut[1]. »

Cette doctrine simple de l'ancien brahmanisme fut tellement défigurée par la superstition et par les poëtes des temps postérieurs, qu'on a de la peine à le reconnaître dans les écrits des siècles suivants. Toutes les forces, toutes les manifestations de la nature, les vertus et les vices, furent honorés comme des êtres divins et surnaturels, représentés et adorés dans des images symboliques. Des trois périodes de toute existence terrestre, de la formation, de la conservation et de la destruction, on fit trois dieux, Brahma, Vichnou et Siva, dont la cour était remplie d'une multitude de dieux subordonnés et de démons qui les servaient. La nature elle-même fut représentée comme

[1] *Rig-vedæ specimen*, edidit Fredericus Rosen. Londini, impensis Jo. Taylor. MDCCCXXX, in-4°.

une divinité terrible, pourvue de dix à douze mains, pour caractériser ses forces et ses effets multipliés. A ces idées et à ces sentiments personnifiés furent attribuées des actions et des aventures semblables à celles des hommes. Il en résulta une masse de récits qui tantôt furent imaginés à plaisir, tantôt furent supposés expliquer une qualité de la divinité ou des dieux. La conséquence de tout cela fut qu'il s'éleva dans le brahmanisme même une quantité innombrable de sectes dont chacune adora spécialement une divinité et imputa à elle seule tout ce qui était et tout ce qui devait être. Ces sectes furent si jalouses de la prééminence de leur divinité tutélaire, qu'à leurs fêtes solennelles il survint souvent entre elles, par exemple entre les vischnaivas, ou sectateurs de Vichnou, et les saïvas, ou adorateurs de Siva, des rixes sanglantes. Les différentes incarnations, les bonnes et les mauvaises actions de l'olympe indien, sont décrites dans des ouvrages particuliers, qui sont naturellement beaucoup plus modernes que les saintes écritures révélées. Ces ouvrages portent le nom de pourânas; on en compte dix-huit. On range aussi dans cette classe autant d'oupa-pourânas, ou pourânas plus modernes. Chaque pourâna traite, dans des sections particulières, de la création, de la destruction et du renouvellement du monde; de la généalogie des dieux et des héros, du règne des différents Manous et de leurs successeurs. Les dix-huit pourânas comprennent en tout quatre fois cent douze mille stances, chacune de deux vers[1].

[1] Les stances de chaque pourâna sont calculées dans le *Mac-*

Les réformateurs qui dans le cours des siècles parurent dans l'Inde pour amender le brahmanisme corrompu paraissent, dans le principe, avoir tous eu pour objet de rétablir dans sa pureté l'ancienne religion, qui ne connaissait ni les sacrifices sanglants, ni le polythéisme. Tant que ces réformateurs se continrent dans le cercle des spéculations et n'introduisirent que des cérémonies partielles ou d'autres nouveautés qui n'ébranlaient pas l'état dans ses fondements, les brahmanes les tolérèrent, ou tout au plus les réfutèrent par écrit. Personne n'a été persécuté dans le pays des brahmanes pour des projets purement spéculatifs ou pour une manière particulière d'adorer la divinité. Les brahmanes imposèrent même aux rois la loi de montrer du respect pour les dieux étrangers et pour les prêtres vertueux dans les pays qu'ils conquéraient. Mais quiconque mettait en danger les institutions politiques de l'état, quiconque avait pour but de détruire l'essence des castes, établissement sacré et par lequel, suivant les idées des brahmanes, les Indiens se distinguaient des barbares qui les environnaient, celui-là, dis-je, était poursuivi par le feu et le fer. Cette mesure était commandée par l'obligation de la conservation personnelle.

La société civile indienne repose sur la division de la population du pays en quatre castes : celle des prêtres et des savants, *brahmanas ;* celle des guerriers, *kchatriyas ;* celle des commerçants, *vaïsyas,*

kensie collection, pag. 48, d'après le texte du *Sri bhâgavat pourâna* ou le *Pourana de Dourga.*

et celle des artisans, *soudras*. Cependant il paraît qu'ici, comme partout ailleurs, la nature de l'homme a été plus forte que les lois, puisque dans le plus ancien code de lois de Manou nous trouvons déjà des classes mélangées. Le roi, issu de la caste des guerriers, était le chef de cet état, composé de quatre communautés. Il est chargé de maintenir la religion, de défendre les opprimés et de conserver l'ordre. Dans le commencement, suivant les traditions anciennes, les hommes n'avaient pas besoin de supérieurs; ils étaient vertueux et savaient se gouverner eux-mêmes. Mais dès que l'humanité eut dévié de la route de la vertu et de l'équité, un supérieur devint nécessaire; son devoir est de les protéger. Les habitants du pays lui doivent un tribut pour cette protection. Mais on ne trouve nulle part, dans les institutions politiques de l'Inde, un pouvoir qui eût été en état de s'opposer d'une manière légale à la conduite arbitraire ou aux cruautés du souverain. Le lien d'un prince hindou est purement moral et religieux[1].

Parmi les diverses sectes qui occasionnèrent des scissions dans le brahmanisme, il en est trois qui, par leur importance spéciale, méritent notre attention particulière : ce sont celles des bouddhistes, des djaïnas et des seïkhs.

De toutes les sectes ou religions de l'Inde, celle dont nous connaissons l'histoire avec le plus d'exactitude est celle des bouddhas ou bouddhistes. Cette

[1] Malcolm, *A Memoir of central India*. London, 1824, t. I, pag. 529.

doctrine, dont la renommée s'était déjà répandue en Chine depuis quelque temps, fut, en l'an 65 de notre ère, apportée de l'Inde dans le royaume du milieu par une ambassade expédiée à cet effet. La religion de Bouddha fit, dans le cours d'un petit nombre de siècles, des progrès extraordinaires dans ce dernier empire. Des prêtres savants allèrent de l'Inde en Chine, et par ordre du souverain, dont les successeurs au trône devinrent de zélés sectateurs de cette nouvelle croyance, traduisirent dans la langue du pays les ouvrages dogmatiques les plus importants, ainsi que d'autres livres relatifs à la religion. Les prêtres indiens surent se conformer au caractère des Chinois. On leur demanda en quelle année, dans quel mois et quel jour le fondateur de leur religion était né, qui étaient ses parents, et dans quel lieu ils avaient vécu. On coordonna les réponses de ces prêtres, et on obtint par ce moyen, non-seulement une vie de *Châkyamouni* très-détaillée et appuyée sur des déterminations chronologiques, mais aussi des notices partielles sur ceux de ses disciples qui après lui avaient occupé la première place, et en même temps des notices sur la composition des principaux documents relatifs à la doctrine de Bouddha. Toutes les traditions contradictoires en vigueur chez les autres nations converties au bouddhisme durent céder aux déductions des Chinois, rédigées avec exactitude, et qui n'offraient pas de contradictions.

Châkya était né à Kapilapoura, ville située sur le Gange, par 26° 48′ de latitude nord, et 82° 4′ de

longitude à l'ouest de Londres, dans le territoire d'Aoude ou Ayodhya, et aujourd'hui détruite. La naissance de Châkya arriva le huitième jour du quatrième mois de la vingt-sixième année de Tchaowaug de la dynastie des Tcheou, c'est à-dire au mois d'avril ou de mai de l'an 1027 avant notre ère. Il mourut âgé de soixante-dix-neuf ans, neuf cent cinquante ans avant J.-C. Châkya ayant épuisé toute espèce de science reçut le nom de Bouddha, c'est-à-dire le sage ou l'illuminé. C'est d'après ce titre honorifique que ses sectateurs furent nommés bouddhas ou bouddhistes. Châkya ne se borna pas à des innovations purement spéculatives et à l'abolition de tous les sacrifices sanglants; il voulut au contraire renverser tout l'édifice des castes, et par conséquent réformer l'état social des Indiens. Il paraît qu'à certaines époques sa doctrine gagna dans l'Inde un grand nombre d'adhérents; c'est ce qu'attestent les immenses morceaux de sculpture bouddhiques qui existent encore dans beaucoup de cantons du pays. Mais dans le cinquième et le sixième siècle de notre ère, le brahmanisme se releva avec sa force tout entière, et les bouddhistes furent les uns exterminés par le glaive et par le feu, les autres bannis hors du pays. A cette époque le vingt-huitième patriarche bouddhique, nommé Bodhidharma, c'est-à-dire la loi de la sagesse, émigre et va de l'Inde en Chine. Il arrive dans ce dernier pays en l'an 499 de notre ère. La persécution des bouddhistes fut si sanglante dans le pays qui leur avait donné naissance, que maintenant il n'y a plus, et dès

le temps de l'empereur mongol Akbar on ne pouvait trouver dans l'Inde, aucun sectateur de Bouddha.

Mais les bouddhistes se répandirent d'autant plus dans les autres contrées et dans les îles de l'Asie. Les brahmanes ne voulaient pas recevoir comme prosélyte quiconque n'avait pas appartenu précédemment à une caste; Châkya recommanda au contraire à ses disciples, comme le plus essentiel de leurs devoirs, de prêcher sa doctrine aux infidèles. La religion de Bouddha ne reconnaît nulle distinction héréditaire parmi les hommes: elle ne les partage qu'en éclairés ou croyants, et obscurcis ou infidèles. Il paraît aussi que, dès le premier siècle après la mort de leur fondateur, les disciples de Bouddha se dispersèrent de tous côtés pour illuminer, par la doctrine de leur maître, les esprits qui étaient plongés dans les ténèbres. D'après l'unique monument de la littérature indienne qui subsiste encore, d'après la chronique de Cachemir, écrite dans la langue sacrée des brahmanes dès la cent cinquantième année après le décès de Bouddha, la nouvelle religion fut introduite au Cachemir par un boddhisatva, c'est-à-dire un homme revêtu de la plus haute dignité dans la hiérarchie bouddhique. Le troisième patriarche ou supérieur de la religion bouddhistique, qui mourut en l'an 805 avant notre ère, avait déjà établi son siége dans la partie sud-est du royaume actuel d'Afghanistan. A quelques lieues de distance de la capitale de la petite horde des Yuei-chi ou Gêtes, il y avait une tour bouddhique qui fut élevée en l'an 292 avant notre ère, et le dix-

neuvième patriarche des bouddhistes était né dans le pays de ces Gêtes. En l'an 121 avant J.-C., un général chinois battit les Huns. On trouva dans le butin une grande statue dorée, devant laquelle un roi hun avait coutume de sacrifier. Beaucoup d'écrivains chinois pensent que ce monument était une image de Bouddha. Il résulte évidemment de tous ces faits, puisés à des sources chinoises, que la doctrine de Bouddha se répandit de très-bonne heure dans le nord de l'Hindoustan et au delà des monts Himâlaya. Peut-être le bouddhisme est-il aussi ancien dans l'Asie moyenne que dans l'île de Ceylan, et chez les nations de la presqu'île orientale du midi de l'Asie. Assurément le bouddhisme fut prêché plus tôt dans certaines contrées du nord et du nord-est de cette partie du monde que dans les îles de Java et de Bali et au Japon, où les premiers indices de cette croyance se montrent vers l'an 552 de notre ère. Les Tongouses et les Mongols qui, dans le nord de l'Asie, sortant tout à coup de la nullité, fondèrent des états puissants qui s'écroulèrent aussi promptement qu'ils s'étaient élevés, aussitôt qu'ils furent retournés à la vie nomade, ne conservèrent la mémoire que de quelques particularités du système du bouddhisme, tissu avec tant de subtilité et dans lequel tout s'enchaîne si bien, et ne tardèrent pas à les mêler avec les usages superstitieux qu'ils tenaient de leurs pères. C'est ce qu'on désigne sous le nom de chamanisme, que beaucoup d'ethnographes regardent à tort comme une religion particulière. Le chamanisme est composé de

lambeaux du bouddhisme jadis florissant. Les bouddhistes et les djaïnas nomment en effet *s'râman'a* toute personne qui se livre à la contemplation d'elle-même; nom qui, dans quelques dialectes, se prononce *samana;* c'est de ce mot que vient la dénomination de samanéens, usitée chez les anciens, et celle de schamanisme chez les peuples du nord de l'Asie. C'est aussi de là que dérive le Sominocodom des Siamois. En effet ce mot est composé de ceux de *samana* et de *Gautama,* un des noms de Bouddha, et signifie le saint Gautama.

Chez d'autres nations plus heureusement organisées, le bouddhisme se maintint dans sa pureté entière, sans aucun mélange. Néanmoins il ne put échapper au sort de toutes les religions de la terre, et se partagea en quatre sectes. Trente-trois patriarches, qui se succédèrent dans un ordre régulier, gouvernèrent la communauté bouddhique durant une période de seize cent soixante-trois ans. Après le décès du trente-troisième patriarche, qui arriva en l'an 713 de notre ère, il ne se trouva personne qui fût jugé digne d'être à la tête de la religion. Dans tous les royaumes, dans toutes les contrées où la doctrine de Bouddha avait été répandue, il se leva en conséquence des chefs particuliers. La masse des prêtres et des moines avait besoin d'un supérieur, et les institutions hiérarchiques en furent une conséquence nécessaire. Les ecclésiastiques, soumis auparavant à la puissance temporelle, profitant adroitement de la circonstance, parvinrent, dans le Tangout, dans le Tibet

et dans quelques cantons de la Mongolie, à se rendre graduellement indépendants, et à devenir les souverains du pays et de ses habitants. La croyance à la métempsycose ou à la transmigration des âmes, qui est le principe du bouddhisme, de même que de la plupart des religions de l'Inde, fut en conséquence employée à ce dessein : les hommes puissants furent représentés comme étant l'incarnation d'une divinité ou d'un saint personnage défunt, qui reparaissait sans cesse, afin de régner comme prince indépendant. Voilà l'origine du Dalaï-lama à Hlassa, de l'autre souverain ecclésiastique à Techou-lombou, et de plusieurs autres prêtres régnants parmi les Tibétains et les Mongols.

De toutes les croyances répandues sur la terre le bouddhisme est celle qui compte le plus grand nombre de sectateurs. La quantité des bouddhistes dépasse vraisemblablement deux cent soixante millions; ce qui est prodigieux. Le tableau suivant prouve cette assertion.

En 1813 la population de la Chine était de 365,000,000 d'âmes. Sur ce nombre, celui des bouddhistes, ou au moins des hommes qui se conformaient à un éclectisme des trois religions, était de....................	200,000,000
Mandchous et Mongols en Asie et en Europe..............................	5,400,000
Empire du Japon et archipel des Lieou-khieou..............................	25,000,000
Tibet et Boutan..............................	6,000,000
A reporter....	236,400,000

Report.....	236,400,000
Corée..............................	5,000,000
Presqu'île orientale du midi de l'Asie....	25,000,000
Ile de Ceylan.........................	600,000
Nipâl ou Naïpala.....................	2,000,000
TOTAL..........	269,000,000

Quoique les bouddhistes rejettent les védas et possèdent beaucoup de livres sacrés qui sont partagés en douze classes, toutefois les règles de conduite d'un véritable prosélyte de Bouddha ne diffèrent pas essentiellement de celles d'un disciple des védas. Les devoirs d'un ecclésiastique bouddhique sont presque les mêmes que ceux d'un brahmatcharâ ou d'un docte fauteur des védas, pendant le temps que celui-ci s'est consacré à la vie contemplative. Voici les dix commandements du bouddhisme, suivant l'ordre où les présente le catéchisme de cette croyance.

« Ne tuer rien qui soit vivant;

« Ne pas dérober;

« Ne commettre aucune action impudique;

« Ne pas dire de mensonge ou de fausseté;

« Ne boire aucune boisson spiritueuse. »

Les laïcs doivent aussi bien que les ecclésiastiques observer ces lois; les suivantes concernent uniquement le clergé bouddhique. Les ecclésiastiques doivent

« N'oindre ni la tête ni le corps;

« N'assister à aucun chant ou spectacle;

« Ne pas dormir sur un lit haut et large;

« Ne manger qu'une fois le jour, et avant midi;

« Ne posséder nulle propriété. »

Plus les ecclésiastiques sont élevés dans la hiérarchie bouddhique, plus les règles de conduite qu'ils ont à observer sont nombreuses et restrictives.

L'origine d'une autre secte ou religion de l'Inde, laquelle ne s'est pas étendue au delà des limites de ce pays, ne peut pas être donnée avec la même exactitude historique, ni suivie dans ses développements, comme l'a été le bouddhisme. Toutefois les djaïnas sont certainement beaucoup postérieurs à la diffusion de la doctrine de Châkya; peut-être dans le principe formèrent-ils seulement une branche particulière du système de la religion bouddhique. Les mythes des sectes modernes offrent bien plus de choses extraordinaires que ceux des brahmanes que l'on trouve dans les pouranas et dans les autres recueils de légendes. Les djaïnas ou doctes, car telle est la signification de ce mot, honorent vingt-quatre instituteurs, qui sont nommés *avatâras*[1] ou révélations. Ces sectaires sont encore très-nombreux dans la partie méridionale de la presqu'île de l'Inde, dans le Bahar et à Patna. De même que les bouddhistes, ils rejettent l'autorité des védas, ainsi que tous les sacrifices et toutes les cérémonies qui sont fondés sur ces livres. Ils ont en revanche leurs propres livres saints, dans lesquels les mystères du ciel et de la terre sont exposés à leur manière. Le merveilleux et l'extravagant de ces mythes

[1] Ce mot signifie proprement la descente d'une divinité sur la terre; c'est la dénomination qu'on applique surtout aux dix apparitions ou incarnations de Vichnou.

surpassent toute croyance. Les doctes sont également partagés en plusieurs sectes ou écoles, qui honorent différents saints et suivent une manière de vivre particulière. Les plus maussades sont les digambaras, qui jusqu'à présent n'ont été trouvés que dans le sud de la péninsule de l'Inde. Les adhérents, ou du moins les prêtres de cette secte, vont entièrement nus : ils ont aussi, de même que toutes les sectes indiennes, et de même que la plupart des rameaux particuliers de ces sectes, une littérature qui leur est propre.

La littérature classique ou sacrée des djaïnas consiste en vingt-quatre pouranas, absolument différents de ceux des brahmanes, et qui traitent de la vie et des actions des vingt-quatre instituteurs. Cette secte, de même que celle des bouddhistes, semble aussi avoir rejeté, dans les temps anciens, toutes les différences de caste du brahmanisme. Plus tard ils se conformèrent aux usages de la société indienne, en introduisant une distinction de castes réglée d'après les professions. Le laboureur est nommé *sudra*, le guerrier *kschatrïa*, le marchand *vaisia*. C'est ce qu'un témoin oculaire, doué d'une grande perspicacité, nous assure expressément au sujet des djaïnas du Bahar et de Patna[1]. Les djaïnas du midi de la péninsule

[1] « The circumstance by which I was most surprised was that « here the hereditary division into the four common tribes of Brah- « mans, Cshatriyas, Vaisiyas, and Sûdras, is totally denied, al- « though these names are considered among them as denoting « distinctions of employment and rank. » Hamilton, *Memoir on the Jainas*. (*Transactions of the royal asiatic Society of London*. Tom. I.)

de l'Inde paraissent avoir une division en castes, d'après les principes rigoureux du brahmanisme. Néanmoins il est remarquable qu'on n'a pas encore trouvé de brahmanes chez eux [1].

Après les conquêtes des musulmans dans l'Inde, plusieurs princes et plusieurs particuliers cherchèrent à fondre ensemble la religion de Mahomet et celle des Hindous, et d'écarter ainsi toutes les dissensions religieuses. Les tentatives du grand empereur mongol Akbar sont connues de la postérité par l'ouvrage de son habile ministre Aboulfazel. Quelques courtisans, pour se rendre agréables au monarque, firent profession de sa nouvelle religion, composée d'un mélange de l'islamisme et du brahmanisme; mais, à la mort d'Akbar, on vit disparaître cette nouvelle croyance, qui n'avait jamais pris racine dans le pays. La doctrine de Nanák ou Nanaka, simple kschatrïa sans pouvoir, obtint plus de succès. Il naquit en 1469, dans un canton du Pendjâb. Nanak chercha également à réunir aussi la doctrine de Mahomet sur l'unité de dieu avec les idées et les cérémonies des Hindous, et à concilier par là, s'il était possible, les sectateurs des deux religions, ennemis les uns des autres. Après l'unité de Dieu, il insista principalement sur une soumission absolue à la volonté de la toute-puissance, et sur une conduite miséricordieuse envers toutes les créatures.

[1] Colebrooke assure expressément, tant dans son mémoire inséré dans le tome IX des *Asiatic Researches*, que dans la quatrième partie de *The philosophy of the Indus*, que les djaïnas se conforment à la division en castes.

Sa religion était dans son ensemble extrêmement simple; éloignée également des sacrifices sanglants et de pratiques ridicules ou cruelles; il reconnut aussi l'égalité primitive de tous les hommes, et rejeta par conséquent toute différence héréditaire. Mais cette religion ne put se maintenir longtemps dans sa pureté originaire. Les patriarches qui succédèrent à Nanak dans le gouvernement de la communauté se virent obligés de céder aux préjugés du peuple hindou, et de reprendre beaucoup de choses du brahmanisme.

Ranadjid singh, chef actuel des Seïkhs, nom que portent les sectateurs de Nanak, s'occupe depuis longtemps à acquérir un grand nom et l'attachement de la population indienne, en amalgamant d'une manière prudente les cérémonies du brahmanisme avec la doctrine de Nanak. Ranadjid singh est, dans la véritable acception du terme, le seul prince de l'Inde qui soit réellement indépendant. Son armée, qui passe pour très-importante, est commandée par des officiers français de l'ancienne garde impériale, et exercée à toutes les manœuvres de la tactique européenne. On dit que le monarque des Seïkhs entretient des relations secrètes avec la Russie, communications qui naturellement sont vues d'un œil jaloux par la Grande-Bretagne.

Le nombre des sectateurs de la doctrine de Nanak est à peine de plus de deux millions; toutefois Ranadjid singh a conquis une partie considérable de l'Afghanistan, et a assujetti plusieurs princes de l'ouest et du nord-ouest de l'Inde, qui autrefois jouissaient

de l'indépendance. On estime la population des états sur lesquels il règne à six millions d'âmes.

Un peuple aussi ignorant et aussi crédule que celui de l'Hindoustan se laisse aisément séduire par chaque nouveau saint ou faiseur de prodiges. Quiconque parcourt le pays en religieux mendiant, se soumet à des austérités extraordinaires, et connaît bien les livres sacrés, trouve facilement des partisans. Dans le temps actuel, il est question d'un pénitent mendiant qui jouit d'une considération immense : partout où il se montre, plus de quinze mille personnes se rassemblent instantanément autour de lui. Mais il a été bien plus difficile de se procurer des sectateurs aux hommes qui ont voulu rétablir l'antique religion indienne dans sa pureté, et effectuer une réforme de la société civile dégénérée. La doctrine du radjah Rammo-hun-Roy n'a jusqu'à présent obtenu que très-peu d'approbateurs parmi ses compatriotes. Ce prince, formé à la civilisation européenne, annonçait l'intention d'abolir les superstitions et l'idolâtrie introduites par la suite des temps, de relever la pure doctrine des védas et de la rendre de nouveau la religion nationale. On dit qu'il a embrassé le christianisme, c'est-à-dire celui d'une secte qu'on peut aussi bien ranger parmi celles des prosélytes des védas que parmi celles des prosélytes de l'Évangile; savoir celle des unitaires. Par ses différents ouvrages, écrits tant en bengali qu'en anglais, il a voulu tantôt fixer l'attention de ses compatriotes sur la nature criminelle et pernicieuse de quelques cérémonies, tantôt leur prouver que l'idée

d'un dieu tout-puissant qui gouverne le monde est l'âme de l'ancienne religion indienne[1]. La doctrine de Rammo-hun-Roy peut bien ne pas différer beaucoup de celle du fondateur de la religion des Seïkhs, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les préceptes de Nanak qui sont chaque jour répétés par ses sectateurs.

« Obéis à l'être qui est immuable et éternel; que « la sagesse soit ton étude; puisse la charité te diri- « ger; la nature est la mère du monde; Brahma, « Vichnou et Siva ses fils, le gouvernent par la vo- « lonté de Dieu, qui te voit, mais qui reste caché « pour toujours; L'univers est né des quatre prin- « cipes élémentaires, ainsi que du jour et de la nuit; « Dieu invisible réside dans la vérité; mille langues ne « pourraient jamais célébrer ses louanges; et le pou- « voir de l'honorer d'une manière digne de lui n'a pas « été donné à l'homme par la nature; cette faculté est « un don particulier de Dieu; la connaissance de Dieu « vaut beaucoup mieux que toutes les cérémonies; « elle seule remplit l'âme de joie; quiconque a honte « du péché est heureux; quiconque fait des œuvres « méritoires aura pour récompense la félicité. »

Nous serions entraîné trop loin si nous voulions

[1] Rammo-hun-Roy a séjourné deux ans en Angleterre, où l'auteur de ce mémoire a eu plusieurs fois l'occasion de le voir et de lui parler. Les traductions qu'il avait publiées à Calcutta ont été réimprimées en Angleterre sous ce titre : *Translation of several principal books, passages and texts of the veds, and of some controversial works of Brahmanical theology,* by Rajah Rammo hun Roy. London, 1832, in-8°.

traiter ici les systèmes philosophiques et la littérature des Indiens avec les mêmes détails que leurs institutions religieuses et civiles. Nous pouvons d'ailleurs être plus concis sur ces sujets, puisque nous avons déjà fait mention de la littérature religieuse et en partie de la poésie, en exposant leur état et leur importance quand nous avons tracé l'histoire de la culture du peuple.

Avant l'essor donné de nos jours par l'Angleterre à la connaissance de l'ancienne langue de l'Inde, on avait en Europe des notions de quelques écoles philosophiques de l'Hindoustan. La comparaison méthodique des diverses doctrines de ces écoles a été faite dans ces derniers temps par MM. Colebrooke[1], Frank[2] et Windischmann[3]. Les textes qui composent le fond de ces systèmes et la traduction latine fidèle et littérale de M. Lassen[4], qui les accompagne, mettront en état, même les personnes qui ignorent le sanscrit, de porter un jugement assuré sur la philosophie indienne.

Les brahmanes comptent quatre systèmes philosophiques, dont trois, savoir les deux *mîmânsâs* (dogmatiques) et le *nyâya* (la logique), sont absolument d'accord avec la dogmatique et la métaphysique des

[1] Dans ses mémoires contenus dans le premier volume des *Transactions of the royal asiatic Society*.

[2] *Vyasa* (journal rédigé par le Dr Othmar Frank). Munich et Leipzig, 1832.

[3] *Geschichte der Philosophie*.

[4] *Gymnosophista*. La première livraison a paru récemment, et sera vraisemblablement suivie par d'autres.

védas, et qui, par cette raison, sont nommés orthodoxes. Le système *sânk'hya,* c'est-à-dire un système dans lequel on s'efforce, par une distinction exacte, de comprendre les choses spirituelles, renferme des principes qui s'éloignent en partie de la métaphysique brahmanique. Ce système, ainsi que celui du nyâya, se subdivise en deux écoles; mais les systèmes hétérodoxes ou hérétiques sont en grand nombre. Les principaux et les plus connus de ces dogmes, qui en même temps produisirent une scission dans la société indienne, sont ceux des bouddhistes et des djaïnas, dont nous avons déjà parlé. Les principes et les doctrines des écoles philosophiques qui viennent d'être nommées sont absolument différents les uns des autres; et quel nombre d'écoles existent peut-être, et qui nous sont encore entièrement inconnues, en Europe! On conçoit ainsi avec quelle inexactitude on s'exprime, comme cela arrive communément, quand on parle d'une seule philosophie indienne; il y a même des gens, restés tellement en arrière de la science, qu'ils citent encore une philosophie orientale. L'exposition des systèmes de philosophie de l'Orient, dans l'histoire la plus récente et la plus détaillée de la philosophie, est même plus incomplète que celle qu'on trouve dans l'ouvrage de Brucker.

Le drame et la poésie épique des Indiens sont aujourd'hui connus en Europe par des traductions bien faites. Le *Râmâyana,* dont nous avons décrit plus haut le sujet, contient vingt-quatre mille cinquante stances, composées chacune de deux vers. On aura

l'obligation à Auguste-Guillaume Schlegel de la première édition complète, accompagnée d'une traduction latine, de cette épopée indienne si vantée.

La seconde grande épopée des Indiens ressemble davantage, pour se servir des termes d'un homme docte, aux poëmes cycliques des Grecs, par le nombre infini d'épisodes et de rapsodies qui y sont entremêlés, et qui peuvent passer pour autant d'épopées particulières. Cet ouvrage ne comprend pas moins de cent mille stances de deux vers chacune; toutefois il est dit dans le poëme même qu'il n'est composé que de vingt-quatre mille slok'âs; par conséquent son étendue égale celle du *Râmâyana*. Cette épopée porte le titre de *Mâhabhârata*, c'est-à-dire, soit la grande guerre des Indiens, soit le grand roi de l'Inde; puisque bhârata est un nom ordinaire du pays, et ce patronymique bhârata peut être employé dans les deux sens. Son sujet principal est relatif à une guerre civile qui est aussi fréquemment citée dans les traditions indiennes que la guerre de Troie dans les mythes hellènes, et qui doit remonter à une époque extrêmement reculée, puisque les héros qui y figurent sont nommés dans le *Rigveda*. Voici ce sujet : Bharatas, fils de Douchanda, roi de Hastinapoura, dans le voisinage du lieu où est aujourd'hui Delhi, fut la souche de deux familles, celle des Kourous et celle des Pandous, qui dans ce poëme se font la guerre pour le droit de succession. Le père des Kourous était Dhritarachta; on le nommait ainsi parce que, en qualité de premier-né, il devait posséder le trône. Mais étant aveugle, il

y avait renoncé, et son frère Pandous, ainsi que ses cinq fils, en prirent possession. Les Pandavas, qui se distinguaient par tous les genres de vertus, eurent à supporter toutes les persécutions imaginables de la part des Kauravas, fils de Dhritarachta, qui étaient jaloux de parvenir à la souveraineté. Ce sont les aventures de ces cinq fils de Pandou qui fournissent une matière abondante au poëme. D'ailleurs le poëte suppose que chacun de ces cinq fils descend des dieux, ce qui lui donne l'occasion de créer une mythologie féconde, et de mettre les divinités en action. La manière dont le sujet est traité est, autant que nous pouvons en juger par ce qui a été publié jusqu'à présent, purement épique; ce n'est pas, comme les commentateurs indiens modernes du *Màhabhârata* sont enclins à le considérer, une allégorie des combats entre les vertus et les vices; mais en même temps, à la manière conséquente dont le sujet principal est suivi, quand on en élague les épisodes innombrables, on voit que cette composition est l'ouvrage d'un seul auteur. Les Indiens attribuent également ces épisodes au poëte, et nomment pour auteur Vyâsa, terme qui signifie compilateur. Jones, Davis et Bentley, déterminés en partie par des motifs fondés sur l'astronomie, placent la guerre, sujet du *Mâhabhârata*, dans le douzième siècle avant notre ère; mais, à en juger d'après la mythologie qui y est représentée, ce poëme doit être beaucoup postérieur au *Râmâyana*. Plusieurs de ces épisodes ont été publiés, dans la langue originale et dans des traductions, par Bopp et par

Schlegel. Presque tous appartiennent au troisième recueil des *Rapsodies*, et consistent en récits que le brahmane Markhandeïa fait, dans le désert, aux fils de Pandou, pour les consoler et les divertir, et qui contiennent les aventures arrivées dans ce lieu[1]. Les poëtes postérieurs ont, comme ceux de la cour à Alexandrie et à Constantinople, arrangé et traité à leur manière le sujet des anciennes compositions épiques. C'est ainsi que Kalidasa a décrit le contenu du *Râmâyana* dans un poëme intitulé *Raghouvansa*, c'est-à-dire la *lignée de Raghou* ou *Rama*. M. Stenzler, le premier qui ait publié en Allemagne un fragment d'un pourana, a dernièrement fait paraître, aux frais du comité de traduction de Londres, le texte de cet ouvrage avec une version latine.

Quant à la poésie lyrique et à la poésie didactique, nous renvoyons, pour ne pas nous étendre trop, à l'ouvrage de M. de Bohlen, cité plus haut, ou à la *Littérature de la langue sanscrite* par M. Adelung.

Wilkins a été, autant que nous le sachions, le premier Européen qui ait pu se vanter d'une connaissance approfondie de la langue sacrée des Indiens. Tout le savoir de Halhed paraît avoir été très-superficiel. Wilkins publia en 1785, à Londres, une traduction anglaise du *Bhagavadghîta*, ou *chant divin*;

[1] *Das alte Indien, mit besonderer Rücksicht auf Ægypten, dargestellet* von Dr P. von Bohlen, tom. II, pag. 345. Bohlen a le mérite d'avoir réuni de nouveaux faits sur l'Inde, faits qui ne sont connus que depuis quarante ans, et qu'il a pris à des sources peu accessibles. Néanmoins on regrette que pour l'Inde ancienne la critique historique soit souvent trop peu étendue.

aujourd'hui ce respectable vieillard mène encore une vie active dans cette capitale, où il remplit les fonctions de bibliothécaire de la compagnie des Indes. Bientôt vinrent des hommes qui, à la persévérance de Wilkins, unirent une vaste érudition et la perspicacité pour les recherches; les travaux d'un Jones, d'un Colebrooke et d'un Wilson font époque dans le champ de la littérature indienne et de la science en général. Le premier Français qui, à l'aide de l'instruction orale de M. Hamilton et par les livres élémentaires des Anglais, se procura une connaissance approfondie de la langue sacrée des Indiens, fut Chézy, mort récemment. Chézy fut aussi le premier qui fit un cours public de sanscrit en France. A l'exception des excellents travaux de M. Burnouf, cet arbre de science nouvellement planté dans ce royaume, n'a pas encore porté beaucoup de fruits[1]. Il en est tout autrement de l'Allemagne.

Quand même, si on le considère du point actuel où est parvenue l'étude de la langue indienne, le savoir de Frédéric Schlegel aurait été imparfait, néanmoins son livre intitulé *Ueber die Sprache und*

[1] Tout en approuvant hautement l'estime que M. le professeur Neumann a conçue pour les ouvrages du savant habile ici mentionné, nous croyons à propos de l'informer que la France possède d'autres personnes qui se livrent avec succès à l'étude de la langue et de la littérature sanskrites, et qui ont publié et publieront vraisemblablement encore des ouvrages dignes d'attirer l'attention des savants. Nous pourrions citer MM. Langlois, Loiseleur des Longchamps, Eichhoff, etc., tous élèves de M. Chézy, qui a contribué puissamment, comme on sait, à répandre en Europe le goût et la connaissance de la langue sacrée de l'Inde. (*Note du rédacteur.*)

Weisheit der Inder a contribué principalement à diriger l'attention des savants et du public lettré sur la nation et la littérature indiennes. Il fut bientôt suivi des hommes qui fondèrent les nouvelles écoles de la science et introduisirent dans le monde savant de l'Allemagne, pour toujours, l'étude de la science; ce furent Bopp, Frank et Schlegel. Les premiers sont des Bavarois, ce qui doit être noté dans nos annales; et, si je ne me trompe, c'est grâce au gouvernement de leur pays qu'ils ont été mis en état de devenir ce qu'ils sont. Des écoles de Berlin, de Munich et de Bonn surgit alors une foule d'étudiants, d'amateurs, d'amis de l'ancienne littérature indienne classique; et même les recherches ingénieuses d'un Guillaume de Humboldt et d'un Bopp, fondées sur le sanscrit et embrassant le domaine entier des langues, donnèrent naissance à la comparaison des langues, science accessoire de l'histoire et de la philosophie et extrêmement importante. La comparaison raisonnée des langues, qui se garde également de saisir des analogies accidentelles ou d'employer des étymologies forcées, nous fournit des éclaircissements sur des périodes de l'histoire et de la marche du développement du genre humain au sujet desquelles on ne peut obtenir aucun témoignage dans les annales des peuples. L'étude des anciens monuments sacrés devient maintenant de plus en plus rare dans l'Inde, suivant ce que nous apprend Radjah Rammo-hun-Roy, et Benarès compte peu de brahmanes qui sachent bien la langue des védas. Il pourrait bien arriver que les successeurs de Valmîki,

de Viâsa et de Kalidasa, de même que ceux d'Homère, d'Hésiode et d'Eschyle, fussent dans la suite obligés de venir en Allemagne et en France pour apprendre à comprendre les ouvrages qui formèrent la base de la religion, de la société civile et de toute la civilisation de leurs ancêtres.

FRAGMENTS

d'un mémoire sur le système théogonique et cosmogonique des Assyriens ou des Chaldéens d'Assyrie, par M. Félix LAJARD [1].

En me déterminant à soumettre au jugement du public mes observations sur l'origine, la nature et les monuments figurés du culte de Vénus en Orient et en Occident, le plan que je me proposais de suivre était de commencer par l'examen détaillé des antiquités orientales littéraires ou figurées qui ont été la base de la première partie de mon travail. Je désirais faire, pour ainsi dire, assister le lecteur à l'opération par laquelle j'étais parvenu à retrouver quelques-uns des traits les plus saillants du système religieux auquel se rattache un culte que l'on n'a pas encore, ce me semble, suffisamment étudié à sa source. Après avoir constaté les faits qui résultent de la comparaison réciproque des monuments figurés et des textes, j'aurais déduit pas à pas les conséquences qui me paraissent

[1] Ce mémoire a été lu à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les séances des 17 et 24 janvier dernier.

pouvoir en être tirées, et je les aurais réunies toutes à la fin pour les faire servir à la restitution du système théogonique et cosmogonique des Assyriens, ou plutôt des Chaldéens d'Assyrie; système dont la connaissance devait rendre plus facile ensuite l'étude de l'histoire du culte de Vénus chez tous les autres peuples de l'Orient et de l'Occident, puisqu'il est avéré que ce culte a eu son origine dans les riches et célèbres contrées de l'Asie occidentale qui furent habitées par les Assyriens et les Chaldéens; mais plusieurs savants, qui avaient entendu la lecture d'un premier mémoire sur les monuments figurés de Mylitta, ou la Vénus assyrienne, m'ont représenté qu'il était difficile de me suivre dans l'examen des faits sans la connaissance préalable de mes idées particulières sur le système religieux des Assyriens. J'ai dû prendre cette observation pour l'expression d'un désir, et y voir tout-à la fois un conseil bienveillant et l'indice certain de l'intérêt qui s'attache au sujet dont je me suis occupé. Toutefois, en m'écartant de mon plan primitif et en soumettant au public l'exposition du système théogonique et cosmogonique des Assyriens ou des Chaldéens d'Assyrie, avant d'avoir pu mettre sous les yeux du lecteur les textes et les monuments figurés sur lesquels s'appuie ma restitution, je ne me dissimule point que je me place dans la position la moins favorable au succès que j'ambitionne, celui d'obtenir pour mon travail général les suffrages du monde savant. Ce n'est point sans hésitation ni sans crainte que je me décide à présenter ici des résultats

au lieu d'observations. Plusieurs idées qui sont énoncées dans l'exposé de ces résultats pourront rencontrer de fâcheuses préventions, qu'elles n'eussent peut-être pas eu à combattre si les nombreux témoignages qui sont réunis dans mon travail avaient pu disposer préalablement les esprits à admettre ces idées comme les conséquences nécessaires des faits: car les unes me paraissent être nouvelles, et les autres peuvent contrarier des opinions assez généralement admises jusqu'à ce jour. Celles-là m'ont été tout naturellement suggérées par les monuments ou les objets nouveaux que depuis vingt-six ans mes voyages et mes collections m'ont donné lieu d'observer et d'étudier. Les secondes ont un inconvénient que je n'ai pas recherché, et qui est la conséquence immédiate de la circonstance que je viens d'indiquer. Il me sera peut-être permis de dire ici que mon caractère personnel m'aurait porté à éviter cet inconvénient, si j'avais pu le faire sans manquer au devoir que m'imposait le seul sentiment qui m'anime en écrivant, le désir de parvenir à la connaissance de la vérité. Je n'entends et n'entendrai jamais écrire avec l'intention d'attaquer les opinions de qui que ce soit, encore moins avec la prétention de croire que mes propres opinions soient exemptes d'erreurs et destinées à prévaloir. Mais c'est précisément pour parvenir à reconnaître quelles erreurs j'ai commises, quelles conjectures ou quelles assertions je pourrai désormais regarder comme probables ou comme vraies, c'est précisément, dis-je, pour cette raison que je n'ai pas dû reculer devant l'idée de

provoquer, par la publication de mon travail général, la discussion ultérieure des faits sur l'observation desquels s'appuient mes opinions. Je supplie donc le lecteur de vouloir bien, jusqu'après l'examen des preuves, suspendre tout jugement critique ou même favorable sur l'exposé qui va suivre.

Dès la plus haute antiquité, nous trouvons chez les Assyriens, ou du moins chez les Chaldéens d'Assyrie, un système religieux qui, en admettant l'existence d'un dieu suprême, éternel, invisible, incompréhensible, enseignait que ce dieu s'était manifesté par la parole au sein de l'univers. Il enseignait encore que la connaissance de dieu, dans les limites tracées par la constitution même de l'homme, s'acquiert par une seule voie, la connaissance des différents ordres de choses dont se compose l'univers. La théologie, chez ce peuple célèbre, comme d'ailleurs chez tous les autres peuples civilisés de l'ancienne Asie, était donc la science universelle, puisqu'elle comprenait à elle seule toutes ces branches d'enseignement dont les modernes ont fait autant de sciences séparées. Elle reposait nécessairement sur l'observation préalable et immédiate des faits relatifs à tous les phénomènes de la nature dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral; et ces faits étaient étudiés sous le point de vue le plus élevé, c'est-à-dire, dans leurs rapports avec l'essence même de la divinité.

L'organisation des castes sacerdotales permettait d'appliquer à l'étude de chaque branche des connaissances humaines, et au profit d'une seule intelligence, les facultés et le talent d'observation propres à chacun des membres de la communauté. L'homme supérieur qui était le fondateur et le chef de la caste, et les autres génies que les âges suivants virent parfois naître et s'élever dans le sanctuaire, eurent chacun à leur tour la faculté de disposer des résultats des divers travaux scientifiques entrepris et exécutés en commun sous leur direction; et ils s'en servirent pour établir un système dans lequel ces résultats étaient ramenés à l'unité religieuse par l'unité de conception et de rédaction. Ces systèmes, comme tous ceux qu'il est donné à l'esprit humain de concevoir et d'enfanter, ne furent jamais l'expression de la vérité absolue. Mais, dans les temps anciens, leur vice d'imperfection fut dissimulé en partie, soit à l'aide de quelques suppositions qui en rendirent conventionnels certaines bases, certains détails, soit en négligeant les rapports de détails pour ne présenter que des rapports généraux. Je ne m'arrêterai pas à examiner si ce dernier caractère ne doit pas être attribué à l'état d'imperfection où l'étude des sciences physiques et naturelles se trouvait encore aux époques dont il s'agit. Je ne rechercherai pas non plus si la méthode employée dans les sanctuaires des castes sacerdotales ne dut pas nuire sensiblement aux progrès de la théorie des sciences, et même imprimer une fâcheuse direction à l'observation immédiate des faits qui doivent servir

de fondement à cette théorie; ce serait m'écarter beaucoup trop du but que je me suis proposé dans cette introduction; il me suffit, pour l'atteindre, d'avoir indiqué que le système théologique des Assyriens, ou des Chaldéens d'Assyrie, reposait, je le répète, sur les connaissances acquises par une longue étude de tous les phénomènes de la nature. Ainsi le livre qui en contenait l'exposition dut être une véritable encyclopédie universelle, comme le fut plus tard, au sixième siècle qui précéda l'ère chrétienne, le code religieux des Perses, dont nous ne possédons malheureusement que des fragments peu étendus. De semblables ouvrages étaient, dans toutes leurs parties, fortement empreints du sentiment religieux qui en marquait le but, et de l'unité de conception et de rédaction qui en révélait l'esprit et l'intention. Ces deux caractères suffisent pour laisser entrevoir ici l'immense distance qui sépare les temps anciens de cette époque où les castes sacerdotales ayant successivement perdu leur influence sociale, en laissant échapper de leurs mains le dépôt des connaissances scientifiques, l'étude des sciences entra dans les habitudes de la société et fut successivement divisée en autant de branches que nous admettons de séries diverses parmi les phénomènes de la nature. Dans cette marche de l'esprit humain, constatée par les institutions et les compositions qui en furent la conséquence, cette autre encyclopédie, que vit naître le siècle dernier, peut nous servir de terme extrême de comparaison.

La religion, en définitive, était l'âme ou le principe de la civilisation; et la civilisation, comme l'entendait l'antiquité, avait pour but l'amélioration ou le bonheur de la société par le développement de toutes les facultés intellectuelles, et pour moyen, l'application de ces facultés à l'étude des phénomènes de la nature, considérés sous le double rapport de l'essence de dieu et du système du monde. Toutes les sciences, tous les arts, sans en excepter surtout la poésie et les beaux-arts, sont donc fils de la religion.

Mais ces génies supérieurs, qui entreprirent de se faire les instituteurs et les législateurs du genre humain, s'étaient crus autorisés à établir en principe que si les connaissances scientifiques sont du domaine général de l'intelligence humaine, elles peuvent cependant, loin de servir à atteindre le grand but de la civilisation, fournir de nouveaux moyens, de nouvelles armes, pour nuire à la société, alors qu'elles se trouvent entre les mains d'hommes pervers, ou seulement enclins au mal par faiblesse de cœur et de raison. L'enseignement de la théologie ou de la science universelle ne fut donc pas public; il devint le privilége exclusif des sanctuaires. Toutefois la société ne se trouva point, pour cela, déshéritée du droit qu'elle avait, et qu'elle eut toujours, de demander et d'obtenir le moyen d'accroître son bien-être en augmentant la masse de ses connaissances. L'institution des mystères atteste hautement que les castes sacerdotales n'avaient pas méconnu ce droit incontestable. L'initiation aux divers grades établis dans ces mystères fut

la porte ouverte à tous les hommes que leur esprit, leur jugement, leur courage moral et même leur force physique, firent juger propres à concourir au but de cette institution, et capables de garder inviolablement le secret des révélations scientifiques qu'ils devaient obtenir dans les sanctuaires du sacerdoce. De là trois nécessités pour les castes sacerdotales : celle d'assujettir à un certain nombre d'épreuves physiques, morales et intellectuelles les personnes qui se présentaient en réclamant le bienfait d'un haut enseignement religieux et scientifique; la seconde, celle de proportionner cet enseignement aux facultés respectives des initiés, en instituant des grades dont l'ordre correspondît à une instruction progressive; la troisième nécessité fut enfin d'inventer un langage nouveau, qui pût n'être pas compris du vulgaire, et servir cependant à communiquer aux initiés des idées théologiques et cosmologiques nouvelles, tout en satisfaisant aussi au besoin nouveau qui résultait du principe même de l'initiation progressive ou graduelle.

Par langage j'entends ici toute expression possible des idées, c'est-à-dire, non-seulement les sons articulés, les mots, les formes et les caractères ou lettres qui constituent les langues proprement dites, mais aussi le choix, la forme et la disposition des éléments divers qui entrent dans la composition des monuments figurés. Les langues proprement dites durent, en conséquence, se constituer ou se modifier de manière à devenir, chez les Assyriens et les Perses, par

exemple, hiératiques et vulgaires à la fois. Ailleurs il y eut simultanément deux langues, et on les appela, l'une la *langue des dieux*, l'autre la *langue des hommes*. Le monde ayant été créé par la parole, la parole avait nécessairement une origine divine; et les êtres, les éléments, tous les objets enfin qui composent le monde, étaient considérés comme autant de caractères dont les dieux s'étaient servis pour écrire eux-mêmes l'histoire de leurs œuvres ou l'histoire de la création. Tous ces êtres, tous ces éléments, tous ces objets furent donc employés par le sacerdoce à chanter les louanges des dieux et leur histoire, c'est-à-dire, la création du monde. Mais ils furent employés, soit dans les hymnes, soit dans les livres sacrés, soit sur les monuments figurés du culte, lesquels étaient eux-mêmes l'image du monde; ils y furent employés, dis-je, avec deux acceptions, l'une propre ou matérielle, l'autre symbolique ou idéographique. Toutefois l'acception symbolique ne fut pas *une*, comme on pourrait le croire, et comme on l'a cru longtemps. Les diverses régions dont se compose le monde créé étant censées avoir été formées à l'image l'une de l'autre, les caractères ou l'alphabet du langage symbolique durent être constitués de manière à pouvoir reproduire non-seulement l'idée propre à chaque élément, à chaque être, à tout objet enfin que renferme chacune de ces régions, mais aussi les idées qui expriment les divers rapports que le système religieux établissait entre ces mêmes régions et tout ce qu'elles contiennent. Ce fut là, du moins à mon avis, le prin-

cipe constitutif du langage hiératique, dans la formation des langues proprement dites, comme dans la formation de la langue des monuments figurés. Chaque caractère, c'est-à-dire, chaque objet figuré, était donc, on le voit, un véritable hiéroglyphe idéographique; et le langage symbolique, dans l'Asie occidentale, se trouvait ainsi fondé sur le même principe que celui qui servit à constituer, sur les papyrus et sur les monuments figurés des Égyptiens, le langage hiéroglyphique que l'on a nommé, avec toute raison, idéographique. Observons seulement que, par une conception abstraite dont aucun autre pays, je crois, ne nous offre d'exemple, l'alphabet sacré, qui fut commun à la plupart des peuples anciens de l'Asie occidentale, avait été composé avec le seul secours d'un élément unique qui, en se combinant avec lui-même, formait autant de lettres qu'en exigeait la langue hiératique écrite ou parlée. J'indiquerai plus loin quel me paraît avoir été le principe constitutif de cette combinaison et de son élément, si improprement appelés de nos jours *écriture cunéiforme* et *écriture à clous*.

Mais si le langage hiératique, soit dans les langues écrites ou parlées, soit sur les monuments de l'art, eut le caractère propre que je viens de lui assigner, il faut nécessairement s'attendre à trouver dans plusieurs langues un certain nombre de mots, et sur les monuments figurés un certain nombre d'objets, qui les uns et les autres puissent avoir été susceptibles de présenter, au vulgaire, seulement un sens matériel ou

propre; mais aux initiés, une acception tout à la fois propre et philosophique. J'aurai fréquemment, dans mes mémoires subséquents, l'occasion de produire des exemples de ces mots et de ces objets; et quelquefois aussi de montrer comment les langues, malgré l'état de confusion ou d'altération dans lequel nous pouvons les étudier, ont conservé, avec leur acception double et souvent triple, quelques-uns des mots qui servent de noms propres aux animaux, aux plantes, aux pierres, aux métaux, aux couleurs, et à tous les autres objets que nous trouvons employés avec une intention symbolique dans les compositions qui sont du domaine de l'art. Mais les systèmes religieux, comme les empires et toutes les institutions humaines, ayant eu aussi à subir des révolutions ou des modifications, on doit s'attendre encore, là où le sacerdoce n'avait pas en même temps perdu toute son influence, à découvrir dans le langage des traces plus ou moins évidentes de ces révolutions ou de ces modifications, soit qu'elles marquent une nouvelle ère de civilisation, soit qu'elles indiquent une époque de décadence. Quelques exemples, que je crois être irrécusables, confirmeront pleinement cette dernière observation. En les produisant, je montrerai également, je l'espère, que si les monuments figurés de l'Orient furent autant de pages écrites dans lesquelles pouvait puiser, relativement au temps, une instruction profonde et variée, le petit nombre de personnes qui devaient à l'initiation le privilége de savoir les lire et les comprendre, ces pages peuvent encore,

mieux que les mots et les phrases dans les livres, exciter, éveiller, faire naître nos idées, et nous permettre de pénétrer quelquefois dans le secret des doctrines mystérieuses de l'antique Orient.

De ce travail ressortiront aussi quelques rapprochements nouveaux qui permettront d'établir, quant aux doctrines religieuses, une communauté ou tout au moins une analogie d'idées, bien remarquable, soit entre des peuples divers, mais parlant des langues congénères, soit entre ceux-ci et quelques autres nations auxquelles on reconnaît une origine et un idiome différents. Mais quelquefois ces mêmes rapprochements nous conduiront à constater un autre fait qui aurait peut-être le droit de surprendre, c'est à savoir, que le procédé ou l'artifice à l'aide duquel s'est constitué le langage symbolique chez quelques peuples de l'antiquité, chez les Assyriens, par exemple, a été, pour un certain nombre de mots ou d'idées, appliqué à des langues d'origine ou de construction différente. Toutefois on verra sans étonnement, je pense, de pareils résultats. Car, d'un côté, personne n'ignore l'influence que, dans les temps anciens, les castes sacerdotales exercèrent sur la civilisation du monde; personne n'a oublié non plus que ces castes eurent souvent à civiliser des peuples dont l'origine était différente de la leur. D'un autre côté, les nombreux travaux philologiques exécutés depuis une trentaine d'années, et ceux qui s'exécutent en ce moment, nous ont révélé une communauté incontestable d'origine entre la plupart des peuples de l'Orient et ceux de l'Occident;

c'est à savoir entre les peuples dont le zend, le sanscrit et les idiomes qui en dérivent sont ou ont été les langues, et ceux qui ont parlé ou qui parlent le grec, le latin, l'allemand et tous les dialectes dérivés de ces trois idiomes. Or, après les résultats de ces brillants et utiles travaux, serait-il raisonnable de supposer encore, comme on l'a fait si longtemps, qu'il ne peut exister aucune ressemblance, aucune analogie entre les idées religieuses, les idées cosmogoniques et les monuments figurés des divers peuples que je viens d'indiquer, lorsqu'on sait maintenant que tous ces peuples eurent une même origine, une même langue; et lorsqu'en définitive les mots, dans les langues, et les symboles, sur les monuments figurés, sont l'expression des idées, et les idées l'expression de l'état de la civilisation?

Cela posé, on comprendra sans peine comment, en m'aidant à la fois des traditions écrites et des monuments figurés, j'ai pu parvenir à ressaisir les principaux traits et quelques détails même de l'antique système théogonique et cosmogonique des Assyriens, ou des Chaldéens d'Assyrie; et comment j'ai pu découvrir ou constater la signification et les acceptions diverses de plusieurs des noms, des mots ou des objets figurés qui appartiennent en particulier au culte de la Vénus assyrienne, ou Mylitta. Il était d'autant plus important de chercher à reconstituer le système général auquel se rattache ce culte, que jusqu'à ce moment personne ne paraît avoir entrepris de le faire. Aussi me sera-t-il permis de dire que, faute d'avoir tenté

de déterminer préalablement quelle place occupait, quelles fonctions remplissait Vénus dans le système religieux de l'antique contrée où son culte avait pris naissance, on ne s'est peut-être pas fait encore une idée bien juste de ce qu'était cette divinité chez les peuples de l'Orient et chez ceux de l'Occident.

Les principales sources dans lesquelles j'ai puisé les éléments nécessaires pour restituer ce système et indiquer les modifications successives qu'il éprouva sont, quant à l'Orient, les livres des prophètes du peuple juif, les livres sacrés des Parses, dont les doctrines religieuses et cosmogoniques ont presque entièrement été empruntées à celles des Assyriens, les fragments de Bérose, les *Oracula chaldaica,* et enfin les monuments figurés de l'Orient, soit ceux qui déjà ont été publiés, soit ceux qui sont encore inédits et qui font partie de mon ancienne collection ou des collections du même genre que l'on a formées en Europe. Les auteurs occidentaux que j'ai consultés sont Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, Lucien, Damascius, Servius, Hésychius; plusieurs pères de l'église, notamment Clément d'Alexandrie, Julius Firmicus Maternus et Lactance; Ælias de Crète, l'un des commentateurs de Grégoire de Naziance, etc. La discussion de tous les passages des auteurs orientaux et occidentaux que je viens d'indiquer trouvera naturellement sa place, soit dans les mémoires subséquents, où j'aurai l'occasion de faire aux monuments figurés l'application des textes, soit dans un dernier mémoire qui contiendra le résumé des faits constatés par cette

double voie, et l'exposition des conséquences qu'il me sera permis de tirer de ces faits pour justifier l'ensemble, les détails et les modifications du système théogonique et cosmogonique des Chaldéens d'Assyrie, tels que j'ai essayé de les restituer ici. Je suis certes bien loin de croire que cette restitution soit exempte d'erreurs ou ne présente aucune lacune. Elle serait encore très-imparfaite, lors même que j'aurais eu à ma disposition le secours des livres sacrés des Chaldéens, dont malheureusement il ne nous est parvenu aucun fragment original; car l'interprétation de ces livres n'aurait sans doute pas présenté moins de difficultés que n'en offre, aux plus habiles philologues d'Europe, la traduction des fragments que nous possédons des livres sacrés des Parses. Mon travail particulier sur le système religieux des Assyriens, ou des Chaldéens d'Assyrie, ne peut donc être considéré que comme un simple essai, pour lequel je dois réclamer encore une fois l'indulgence des savants.

. . . .

. . . .

Nous manquons des renseignements nécessaires pour pousser plus loin la recherche des détails du système des Chaldéens d'Assyrie à la première époque. Bien qu'il eût pour base principale le dualisme, comme on vient de le voir, je serais tenté de croire que déjà il admettait une triade mystérieuse dont l'existence, à une époque postérieure, se révèle sur les monuments figurés et dans les traditions qui se rap-

portent auxdoctrines religieuses des Assyriens. Mais je n'ai aucune certitude sur ce point; et on doit d'autant moins s'en étonner, que très-probablement ce système remonte à une haute antiquité. Je me réserve d'exposer plus tard les motifs qui me donnent lieu de penser qu'il dut être inventé pendant une période comprise environ entre l'année 4400 et l'année 2200 avant J. C. Je ferai connaître aussi, en même temps, les raisons qui me portent à supposer que ce système n'appartient point directement à un peuple d'origine assyrienne proprement dite, et qu'il fut inventé ou apporté sur les lieux par ce peuple ou cette caste célèbre qui, sous le nom de Chaldéens, et dès une époque très-reculée, vint s'établir dans ces belles et fertiles coutrées que baignent le Tigre et l'Euphrate. Je crois être en état d'ajouter maintenant des observations concluantes à celles d'après lesquelles j'avais déjà, dans le mémoire présenté à cette académie pour le concours de 1825, cherché à démontrer que les Chaldéens, réputés les inventeurs des mystères de Mithra, c'est-à-dire, de Vénus-Mylitta, ne pouvaient, non plus que le nom même de Mithra, avoir une origine sémitique. Ces nouvelles observations me permettront, je l'espère, de prouver que cette caste, qui occupe une si belle place dans l'histoire de la civilisation de l'empire assyrien, était issue de la race indo-germanique d'où sortirent aussi les Brahmanes, les Mages, et tant d'autres castes moins célèbres que celles-ci, mais dont l'influence directe sur la civilisation des peuples mêmes de l'Occident devient de

jour en jour plus facile à constater. Je montrerai, à cette occasion, que le mot *Mithra*, sous sa forme primitive, était réellement, chez les Chaldéens, le nom de la divinité appelée *Mylitta* dans la langue des Assyriens; et nous verrons alors que ce mot *Mithra* se retrouve dans le sanscrit avec le sens primitif qui avait dû en motiver le choix. C'est au moment de cette discussion que je m'efforcerai d'établir nettement les différences que présentent entre elles, quant à Mylitta et à Mithra, les doctrines religieuses des Assyriens et celles des Perses.

. . . .

. . . .

Les monuments figurés du culte assyrien de Mylitta présentent des caractères généraux qui permettent de les grouper autour de quatre types principaux, dans lesquels se retrouve respectivement le trait saillant qui m'a servi à caractériser les quatre époques que, relativement aux doctrines théologiques, j'ai cru devoir établir dans l'histoire du culte de cette divinité. Ces monuments peuvent donc se diviser en quatre catégories :

1° Monuments qui représentent Mylitta avec les deux sexes réunis;

2° Monuments sur lesquels elle est représentée avec le sexe féminin seulement; mais avec le triple caractère de reine du ciel, de reine de la terre et de reine des enfers;

3° Monuments consacrés à Mylitta comme reine du ciel;

4° Monuments qui la reproduisent avec le caractère de mère de l'Amour.

Mais je dois me hâter d'ajouter que, dans chacune de ces quatre divisions, je suis obligé de comprendre à la fois les représentations symboliques, les représentations figurées mixtes, c'est-à-dire, celles dans lesquelles le symbole est uni à la forme humaine, et enfin les représentations figurées qui sont purement empruntées à la nature humaine. D'où il suit que chacune des quatre grandes catégories indiquées devra être subdivisée en plusieurs classes, après la revue générale que nous aurons faite de tous les monuments figurés orientaux dont je me propose de publier soit les dessins, soit les descriptions.

Pour résumer l'exposition de l'ancien système religieux des Chaldéens d'Assyrie, je dirai que les caractères essentiels de ce système, étudié sous un rapport tout à la fois théologique, cosmologique, philosophique et moral, sont :

1° Monothéisme, unité et éternité, quant au dieu suprême et invisible. Unité et éternité, quant à l'univers considéré comme étant l'idée ou la pensée de Dieu et ne faisant qu'un avec lui;

2° Dualisme, hermaphroditisme, dualité et durée limitée, quant aux deux mondes créés, c'est-à-dire, quant à la pensée de Dieu manifestée;

3° Création de la matière par la parole, formation de cette matière par le mélange des ténèbres et de la lumière; création des dieux générateurs et des deux mondes par le mélange du feu et de l'eau, à l'aide de

l'air, qui est le lien ou l'agent intermédiaire destiné à faciliter l'union intime de deux éléments de nature opposée, dont l'un, le feu, correspond à la lumière et au sexe mâle, et le second, l'eau, aux ténèbres et au sexe féminin;

4° Mélange du bien et du mal dès l'origine des dieux générateurs, dès l'origine du monde, dès l'origine de l'homme enfin; et durée limitée de l'existence de cette matière, de ces dieux, de ce monde et de l'homme, par suite de ce grand principe déjà rappelé que ce qui a eu un commencement doit avoir une fin;

5° Anéantissement des deux mondes, ou retour du principe animique de la matière, des dieux générateurs, du monde et de l'homme, au sein de l'éternel, après une purification générale par l'eau et le feu, c'est-à-dire retour de la dualité à l'unité;

6° De là, immortalité de l'âme, vie future sans limite de durée et point de peines ou châtiments éternels;

7° Quant à la morale, nécessité de la pureté de pensée, de la pureté de parole et de la pureté d'action; triple pureté qui est formellement exigée aussi par le Zend-Avesta, et que nous y trouvons indiquée à l'aide des expressions mêmes dont je viens de me servir.

Si, au premier aperçu, on est frappé des analogies, des ressemblances mêmes, qu'offre le système théologique des Chaldéens d'Assyrie, comparé à celui de plusieurs autres peuples de l'antiquité, il devient

d'autant plus important d'en observer et d'en constater dès à présent les principales conséquences dans leurs rapports avec les phénomènes ou les particularités que présentent, soit les langues, soit les monuments qu'on fut obligé d'inventer ou de modifier pour exposer symboliquement les idées qui servent de bases fondamentales à ce même système.

De la triade, du dualisme, de l'hermaphroditisme et de la dualité théogoniques et cosmogoniques, résultait en effet, quant au langage écrit ou parlé, une première nécessité, celle d'inventer un caractère qui pût imprimer à la langue une origine divine et en faire la langue des dieux, en rappelant, par l'unité de son élément, l'unité de dieu, et, par la forme même de cet élément, l'essence et le mode d'action des trois divinités dont se compose chacune des trois triades qui régissent l'univers. Une pyramide à trois faces est, en effet, l'unique élément que l'on découvre dans la composition des divers alphabets qui servirent à écrire, sur les monuments religieux de l'ancienne Asie occidentale, les légendes dites *en caractères cunéiformes* ou *à clous*.

Une seconde nécessité fut celle d'introduire dans la langue le dualisme, l'hermaphroditisme et la dualité, si je puis m'exprimer ainsi. De là, je le soupçonne, la forme du pluriel, qui fut si habituellement employée dans l'Orient lorsqu'on parlait des dieux ou des rois, et quand on les faisait parler. De là aussi, je le suppose, ces mots qui, destinés à désigner les animaux symboliques, les éléments et tous les phé-

nomènes de la nature, durent être constitués avec une forme propre à en indiquer le sexe ou les fonctions. De là encore ces mots composés dont la formation synthétique avait pour objet, dans la langue symbolique écrite ou parlée, d'exprimer les idées synthétiques qui, sur les monuments figurés, étaient reproduites soit à l'aide de certains animaux ou de certains objets intimement combinés entre eux, soit à l'aide de la combinaison de quelques portions de ces mêmes animaux, tantôt avec la partie supérieure, tantôt avec la partie inférieure du corps humain. De semblables compositions, en imprimant aux productions de l'art un caractère vraiment synthétique, nous révèlent peut-être à quel nouveau besoin, à quel genre d'idées certaines langues anciennes durent plus particulièrement le caractère qui les fait distinguer de celles dites *analytiques*. Ne pourrait-on supposer enfin que ces artifices de langage, qui sont appelés le *duel*, le *genre neutre*, le *genre masculin* et le *genre féminin*, avaient dû servir quelquefois, soit à marquer dans la langue le sexe et la place respectifs qui, dans le système théologique, étaient attribués aux idées, aux éléments et à tous les phénomènes de la nature, soit à rappeler la faculté qu'avaient certains objets employés symboliquement d'exprimer les relations qui existent entre des éléments ou des objets de sexe différent? C'est donc dans les artifices du langage parlé ou écrit que l'on devrait s'attendre à retrouver les traces de la modification que subirent certaines langues congénères, par suite d'une grande

réformation ou révolution religieuse que les traditions et les monuments nous permettent de constater ; c'est à savoir, la division des dieux androgynes en deux divinités, l'une mâle, l'autre femelle. Au premier aperçu, chacun, j'en conviens, ne sera pas également disposé à admettre qu'un pareil fait ait exercé l'influence et amené les résultats que je me trouve porté à lui attribuer. Mais cette influence et ces résultats peuvent facilement se comprendre et s'expliquer, ce me semble, lorsqu'on ne perd pas de vue qu'en attribuant à la divinité génératrice femelle des fonctions qui, selon l'ancien système théologique, étaient remplies par un dieu androgyne, le nouveau système avait changé la place et le sexe de convention primitivement assignés à certains éléments, à certains objets, sur lesquels cette divinité féminine était désormais censée avoir une autorité particulière.

Quant aux monuments figurés, la nécessité de les composer de manière à ce qu'ils pussent exprimer à leur tour l'idée de la triade, celle du dualisme ou celle de l'hermaphroditisme, cette nécessité créa, nous pouvons le présumer, un système dans lequel toutes les parties de l'art étaient constituées, coordonnées sous le même point de vue que je viens d'indiquer par rapport aux langues. Les représentations, soit symboliques, soit anthropomorphiques, des divinités durent donc reproduire celles-ci avec les signes quelconques de leur origine, de leur essence, de leurs fonctions, de leurs rapports entre elles et de leur nature androgyne, ou de leur sexe particulier,

quant aux dieux créés et créateurs. D'où il suit que les formes, les symboles, les attributs ou accessoires, les couleurs et les matières mêmes, soit bois, soit pierres, soit métaux, qu'on employait dans la composition et l'exécution des images emblématiques et des statues proprement dites, n'avaient pu être choisis au hasard ou par le seul motif d'une convenance d'artiste. Le sacerdoce, n'en doutons pas, avait d'avance déterminé leur choix et leur disposition dans le but de satisfaire à toutes les obligations que je viens de signaler.

Les temples consacrés aux divinités génératrices et destinés à recevoir, soit les figures symboliques, soit les statues de celles-ci, durent à leur tour être l'image du monde, et pouvoir, par le principe et les détails de leur composition, reproduire la nature, la forme, la couleur, et, pour ainsi dire, le rôle et le dualisme des objets, des éléments ou des substances avec lesquels ces mêmes divinités étaient censées avoir créé le monde.

Ce même principe se révélait sans doute dans l'institution des fêtes ou des cérémonies et dans le choix et la forme des costumes, des vases et de tous les instruments ou ustensiles qui entraient dans la partie liturgique du système religieux des Assyriens. J'ajoute que les fêtes et les cérémonies du culte durent se célébrer, chaque année, aux quatre grandes époques de la nature, et avoir un caractère propre à rappeler celui de chacune des quatre saisons. J'ajoute enfin que, sur les planisphères célestes qui décoraient les

temples ou qui avaient reçu une destination religieuse, l'histoire particulière des cieux dut, au moyen des formes de convention attribuées à chaque constellation, à chaque signe du zodiaque, être retracée avec les mêmes caractères hiéroglyphiques, c'est-à-dire, avec les mêmes êtres, les mêmes animaux, les mêmes objets que, sur les autres monuments figurés et dans les livres sacrés ou les traditions, nous trouvons employés à écrire symboliquement l'histoire générale de la création de la terre et des cieux.

C'est aussi dans les rapports que l'on avait établis entre la région des dieux, la région du ciel mobile et celle de la terre, et que l'on exprimait si ingénieusement par des symboles ou des hiéroglyphes idéographiques communs à l'une et à l'autre de ces trois régions, et susceptibles de trois acceptions principales; c'est dans ces rapports, si je ne me trompe, qu'il faut chercher l'origine et le principe de cette science vaine et puérile qu'on appelle l'astrologie. Le peu de mots que j'en dis suffit, je pense, pour donner à comprendre comment, antérieurement à l'époque où l'astrologie devint un instrument si commode pour exploiter tous les genres de superstition, l'enseignement de cette branche des connaissances théologiques pouvait avoir un caractère scientifique et un but plus élevé.

La même observation s'applique à l'institution des sacrifices et des augures. Les premiers durent avoir pour objet de constater, par leur sens moral ou philosophique, la dépendance perpétuelle dans laquelle

sont placés les dieux créateurs relativement à la divinité supérieure, et l'homme relativement à tous les dieux. Les cérémonies propres à cette partie du culte ne purent manquer de rappeler que la vie en général, et certains actes de la vie en particulier, sont la source de tous les maux, de toutes les passions. Lorsque l'offrande fut personnelle, elle dut caractériser ces actes et devenir le gage solennel des promesses faites au pied des autels dans un esprit de pureté, de chasteté ou de repentir. Quand l'offrande personnelle fut remplacée par l'immolation d'un animal quelconque, celui-ci dut être choisi parmi ceux qui, dans le langage symbolique, représentaient l'idée particulière des actes auxquels je fais allusion ici; et la victime ne fut immolée, sans doute, qu'après avoir été chargée des iniquités du coupable ou du suppliant en faveur de qui le sacrifice était offert à la divinité.

Mais les oiseaux, les quadrupèdes qui servirent de victimes expiatoires étaient aussi les symboles des fonctions attribuées aux dieux créateurs, et, bien plus, les symboles directs de ces dieux eux-mêmes. On imagina, en conséquence, qu'au moment de son immolation, les entrailles de la victime devaient offrir certains signes particuliers à l'aide desquels il était possible de constater si le sacrifice avait été agréable ou non à la divinité qu'on cherchait à se rendre favorable. Pour compléter cette supposition, on avait également admis que, pendant leur vie, ces mêmes oiseaux, ces mêmes quadrupèdes pouvaient par leurs chants, par leurs cris, par leur vol ou par leur

marche, par tout autre signe enfin, donner à connaître aux hommes les desseins ou les dispositions des dieux. De ces deux fictions naquit la science des augures et des aruspices, science qui, on le voit, reposait originairement, comme l'astrologie, sur l'idée d'un rapport perpétuel entre les choses de la terre et celles du ciel, et sur l'idée de la dépendance absolue où sont les premières à l'égard de celles-ci.

Les différentes vues qui sont exposées dans les paragraphes où je viens d'esquisser rapidement le tableau des principaux effets que dut avoir l'influence directe du système religieux des Chaldéens d'Assyrie sur la formation ou la modification de la langue, sur le principe de composition des monuments figurés et sur les institutions relatives au culte secret ou aux mystères, au culte extérieur et à la liturgie, ces vues trouveront successivement dans mon travail leur application et leur développement. Mais en attendant, je dois, pour résumer les conséquences qui m'ont paru résulter des faits considérés sous le rapport de l'art, dire que les premiers types des monuments figurés furent très-probablement inventés et exécutés dans les sanctuaires par des prêtres savants qui, en se faisant artistes, s'étaient beaucoup plus occupés de l'expression des idées que de l'étude des formes naturelles. L'art, dans toutes ses parties, et notamment l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure sur pierre, sur métaux, etc., ne purent ainsi échapper à la nécessité de produire des

ouvrages dont les types étaient rarement l'imitation de la simple nature, mais avaient été composés d'après un système de convention selon lequel des êtres ou des objets, bien qu'empruntés en réalité au monde physique, devaient être, soit représentés avec des formes de convention aussi, soit combinés entre eux de manière à donner naissance à des êtres ou des figures multiformes qui jamais n'avaient eu une existence réelle. La tâche des artistes orientaux qui se formèrent successivement en dehors des sanctuaires se borna donc à perfectionner ces types, en appliquant à chacune des diverses parties dont ceux-ci se composaient les plus belles formes que leur avait fournies l'étude de la nature.

Je n'aurais pas achevé d'esquisser les principaux traits du tableau de l'influence qu'exerça, dans l'empire assyrien, le système des Chaldéens, si je n'indiquais ici comment la constitution politique de cet empire était liée à sa constitution religieuse et fondée sur les mêmes principes. Sans vouloir entrer dans des détails que ne comporte pas le plan de ce mémoire, je me bornerai à faire remarquer que, selon les idées théogoniques et cosmogoniques du temps, la terre étant l'image du ciel, comme le ciel est l'image de la région des idées, l'empire assyrien dut être constitué de manière à reproduire l'idée du monde. Le roi fut le dieu de ce monde inférieur, ou l'incarnation de dieu sur la terre. Ses pensées ou ses idées avaient donné l'existence et la vie au grand empire. Les insignes de la royauté furent ces

mêmes attributs qui servaient à caractériser la puissance et les fonctions des dieux créateurs du monde. Le costume de ceux-ci devint le costume du roi. On imposa au souverain l'obligation d'épouser sa propre sœur, afin que la reine du grand empire se trouvât à la fois sœur et épouse du roi, comme Mylitta, reine des cieux et de la terre, était sœur et épouse de Bélus. Le couple royal et adelphe, devenu l'image fidèle de la divinité, eut droit, dès ce moment, à recevoir les adorations des sujets de l'empire. La cour fut exactement composée comme l'était celle dont on supposait la divinité entourée dans le séjour céleste. On construisit le palais et la capitale des souverains à l'image du monde, c'est-à-dire à l'image du ciel et de la terre; et les divisions territoriales de l'empire furent calquées sur celles que l'on était convenu d'adopter pour le ciel. L'organisation civile et militaire eut enfin pour modèle la distribution des rôles et, si je puis m'exprimer ainsi, l'organisation des divers départements que le système religieux avait respectivement assignés à chacun des agents ou des dieux secondaires dont se servait, pour régir et gouverner le monde, une divinité qui avait reçu d'un dieu suprême la double mission d'entretenir la paix et l'harmonie entre les diverses parties du monde et de soutenir une guerre perpétuelle contre le génie du mal, contre l'ennemi commun des dieux, du ciel et de la terre. La généalogie divine des rois, leurs fonctions, leurs actions, furent solennellement racontées dans les annales écrites de l'empire, ou re-

tracées d'une manière plus durable sur le marbre ou sur la pierre, à côté de l'image même de chaque prince. Mais si les rois passaient pour être des dieux, ces récits, ces tableaux ne durent-ils pas être écrits ou composés avec les mêmes caractères, les mêmes hiéroglyphes idéographiques que ceux dont on s'était servi pour écrire dans le livre de la loi, ou représenter sur les parois des temples, la généalogie des dieux, leurs attributions et l'histoire de la création du monde? Cela posé, le principe de composition des anciens monuments historiques écrits ou figurés peut-il être cherché ailleurs que dans cette grande pensée du législateur chaldéen: la terre est l'image du ciel, et le roi l'image de dieu? Et de là ne suit-il pas que souvent, en l'absence des monuments purement religieux, on pourra trouver dans les antiquités historiques d'utiles enseignements pour compléter ou contrôler les faits à l'aide desquels il est possible de reconstruire l'ensemble et les principaux détails du système théologique?

Si, chez les Assyriens, les doctrines religieuses eurent réellement pour conséquences immédiates les divers résultats qui, dans le cours de ce mémoire, ne sont encore présentés que comme autant de suppositions, on est en droit de s'attendre à rencontrer dans mon travail général un certain nombre d'observations ou de faits propres à rendre évidentes, ou du moins présumables, et la réalité de ces résultats et l'influence de la cause à laquelle je les atttribue. Quelque bornées que soient mes connaissances en ce

qui concerne particulièrement plusieurs idiomes de l'Orient, mais aidé, comme je l'ai été, par le puissant secours des lumières et des conseils que j'ai trouvés dans le sein de l'Académie royale des inscriptions et de la Société asiatique, il m'est permis de prendre, sans trop de témérité, l'engagement de mettre sous les yeux du public, à l'appui de mes conjectures, une série considérable d'exemples tirés des langues, des textes ou des monuments de l'art. Ces exemples, s'ils ne sont pas jugés concluants, et alors même qu'ils pourraient parfois fournir des armes pour combattre mes opinions, auront au moins l'avantage de provoquer une nouvelle discussion des faits, et de montrer qu'une foule de questions importantes, les unes anciennes, les autres nouvelles, ne peuvent, dans l'état actuel de nos connaissances historiques et archéologiques, se décider sans les ressources immenses que l'on a trop négligé jusqu'à présent d'emprunter à l'étude comparée des monuments figurés, des langues et des traditions écrites qui appartiennent respectivement à l'Orient et à l'Occident.

NOTICE LITTÉRAIRE

Sur quelques auteurs géorgiens, par M. Brosset jeune.

Rousthwel ou Rousthawel, l'auteur du roman de *l'Homme à la peau de tigre,* s'exprime ainsi dans le dernier quatrain de son livre :

Ⴀმირან Ⴃარეჯანის-ძე [1] Ⴋო-სეს
უქია Ⴞო-ნელსა.
Ⴀბდულ- Ⴋესია Ⴘავთელსა [2] ლე-
ქსი მას უქეს [3] რო-მელსა.
Ⴃილარ Ⴂეთს [4] Ⴑარგის [5] Ⴇმო-გვე-
ლსა, მას ენა დაუშრო-მელსა.
და Ⴒარიელ მისსა [6] Ⴐუსთველსა,
მის-თჳს ცრემლ- შეუ შრ-მელისა [7].

« Mosé de Khori a célébré Amiran, fils de Dare-
« djan; le poëme d'Abdoul Messia, écrit par Chawthel,
« et l'histoire de Dilar, par l'infatigable écrivain Geth
« Sargis de Thmogwi, furent dignes d'éloges; Rousthwel
« a versé des larmes sans fin sur son Tariel [8]. »

Ces vers, d'ailleurs assez peu poétiques, renferment des notions intéressantes sur la littérature géorgienne, puisque trois auteurs y sont nommés avec allusion à

[1] Ms. F de la Bibl. royale : Ⴃარეჯანი-ძე :
[2] Ms. E : Ⴘავთელი :
[3] Ms. E : Ⴓთქვამს :
[4] Ms. E : Ⴃილარგელს : Ms. F : Ⴃილარგეთ :
[5] Ms. E : Ⴑადგრის :
[6] Ms. E : Ⴒარიელის-თჳს : Ms. F : Ⴒარიელ მისა :
[7] Ms. E : Ⴘეშურომელსა : — B.
[8] Rectifiez ainsi la traduction insérée dans le *Journal asiatique*, novembre 1830, pag. 374. — B.

leurs ouvrages et au lieu de leur naissance, tous objets également inconnus à l'Europe.

Indépendamment de cette difficulté, le texte de nos deux manuscrits du Tariel présente de notables variantes, qui en rendraient l'intelligence impossible. L'auteur de ce mémoire eut donc recours à une personne parfaitement instruite de tout ce qui concerne la littérature et les pays caucasiens, et dont les utiles conseils lui ont toujours servi de guide. Le prince Théimouraz, membre de la Société asiatique, dont il est l'ornement, lui adressa les renseignements qu'on va lire. Et d'abord le texte, tel qu'il est ici, est fidèlement transcrit d'après l'édition publiée en 1712 par le roi Wakhtang, et par lui enrichie de notes et de commentaires de toute espèce.

Nous remarquons que ce quatrain porte le numéro 1589 dans l'édition royale, tandis que dans l'un des deux manuscrits de la Bibliothèque royale il est le 1960e : cela tient à l'addition de plus de 1,200 vers que renferme notre manuscrit E, et prouve en même temps que le manuscrit F doit être la représentation du texte seul regardé comme authentique par le roi Wakhtang[1].

Voici maintenant les notes qui nous ont été communiquées sur ce fragment, notes si intéressantes que nous serons sans doute félicité de l'ignorance qui nous a valu une pareille leçon.

« 1° Au premier vers, Rousthwel parle d'Amiran, « fils de Daredjan. C'est un roman en prose écrit par

[1] *Journal asiatique*, nov. 1830, pag. 384.

« Mosé de Khoni, en géorgien ancien, avec toute la « grâce imaginable. Il a douze *portes* ou contes, et « s'appelle Daredjaniani[1], du nom d'Amiran, fils de « Daredjan, héros fameux et général, natif de Bagh- « dad, l'un de ceux dont les actions éclatantes et les « guerres variées y sont racontées en détail. Mosé, de « Khoni, contemporain de Rousthwel, fut secrétaire « de la glorieuse reine Thamar, dont la mémoire soit « immortelle! fille de Giorgi III, autocrate de toute « l'Ibérie, et l'un des personnages les plus distingués « de toute sa cour. Khoni, ville autrefois, est dans la « partie de l'Iméreth que l'on nommait le Bas-Sakarth- « wélo ou Géorgie-Inférieure. Il y a un monastère et « une grande église à coupole, résidence de l'évêque « de Waca en Iméreth[2].

« 2° Chawthel, nommé au deuxième vers, s'appe- « lait encore Abdoul-Messia lorsqu'il était séculier. « Plus tard, ayant quitté le monde, il prit l'habit reli-

[1] Mot composé de *Daredjan*, avec la particule possessive, dérivative, et patronymique եան. — B.

[2] Comme les églises de Géorgie sont toutes desservies par des religieux qui demeurent dans un monastère voisin, la phrase est tournée de façon qu'il faudrait traduire, *il y a un couvent, grande église à coupole.* Les Géorgiens venus à Paris en 1831 disaient toujours, en voyant une de nos églises : Voilà un beau monastère, un grand monastère.

L'Iméreth se divise en quatre grands districts, Kouthathis, Radcha, Chorapan et Waca. Le nom du dernier vient du mot *wacé*, plaine. S'il n'était point dit dans notre texte que l'évêque de Waca réside à Khoni, j'aurais dû traduire : *c'est l'évêché de la plaine d'Iméreth.* Pour ne point répéter ce que l'on peut voir ailleurs, je renvoie, pour la division de l'Iméreth, au *Voyage de M. Gamba dans la Russie méridionale*, tom. I, pag. 331, et suiv. — B.

« gieux avec le nom de Joané, au couvent de Gélath[1],
« en Iméreth, dans la Basse-Géorgie. Il y demeura
« jusqu'à sa mort, se livrant à la prière, aux jeûnes et
« à la pratique de toutes les vertus.

« Chawthel était secrétaire et l'un des grands de la
« cour de la reine Thamar. Il écrivit en vers l'histoire
« d'un certain Abdoul-Messia, composition si admirable,
« au dire de nos historiens, que jamais la poésie géor-
« gienne ne se montra plus parfaite que dans ce livre.

« Aujourd'hui même, des personnes qui connaissent
« bien notre langue, et qui s'exercent à faire des vers,
« s'accordent à dire que Chawthel fut un poëte supé-
« rieur à Rousthwel; il jouissait, au temps de Thamar,
« d'une vogue extraordinaire, à laquelle, comme on
« le voit, l'auteur de l'*Homme à la peau de tigre*
« rend lui-même hommage.

[1] Le vrai nom de ce couvent, situé à trois heures au nord-est de Kouthathis, est *Génathlia*, ainsi que nous l'apprend le même prince dans sa correspondance, et c'est par corruption que le vulgaire dit Gélath, Génath, et que l'on trouve même Kélat et Gélat dans Dosithée. Il fut construit par les rois ibériens, pour leur servir de sépulture, et enrichi, ainsi que l'église de Kouthathis, de merveilleuses peintures d'artistes grecs et géorgiens. Dans l'intérieur, la Sainte-Table porte, à l'orient, un des clous de N. S., donné aux princes d'Ibérie par Constantin le Grand. On y voit hors du temple (πέμπλου), à gauche du Despotique, une belle statue de la Vierge, tenant son fils entre ses bras, et un roi prosterné devant elle. Sur sa tête est une escarboucle grosse comme un œuf de pigeon. A sa droite est une croix d'or enrichie de pierreries, et au milieu de laquelle est une lame d'or provenant du métal offert par les Mages à Jésus enfant. Au faîte de l'église est une autre statue de la Vierge, non moins précieuse, dans une petite niche toute dorée en dedans et en dehors. Dosithée, *Histoire des patriarches de Jérusalem*, en grec, pag. 1202. — B.

« Malheureux Géorgiens! nous avons perdu cette « belle composition poétique d'Abdoul-Messia. Le roi « Ereclé II, mon aïeul, qui estimait fort Chawthel, « s'est donné beaucoup de peine pour la retrouver; tout « fut inutile. On a du même auteur un *Éloge de la* « *reine Thamar* et quelques autres pièces de poésie « très-élégante.

« Quant au lieu de sa naissance, Chawthel était « originaire de la province de Chawcheth, en Sames-« khétho[1]. Chawcheth ou Chawtha, portion du Sames-« khétho, Samtzkhé, ou Saathabago, qui appartient « au Karthli-Supérieur, est entre la montagne d'Arsian, « le Qalnou Dagh des Turks, et le fleuve Dchorokh. « D'un côté est le rocher d'Artanoudj, et de l'autre, « la montagne de Chawcheth, se détachant de celle « d'Arsian. Entre ces deux points se trouve le district « de Chawcheth, contrée belle et fertile, et couverte « de bourgs et de villages[2]. Le Samtzkhé ou Saatha-« bago, et lieux environnants dont se compose le Sa-« meskhétho, Meskhia ou Meskheth, furent enlevés

[1] *Sameskhéto* est la forme géorgienne de Μοσχία, *Moschie.* Pour les différents noms de ce pays et sa description géographique, à laquelle toutefois manquent les détails ci-rapportés, il faut consulter Guldenstädt, tom. I, pag. 345 et suiv. — Klaproth, *Voyage au Caucase,* éd. allem. tom. II; et un article traduit d'Indjidjian, *Journal asiatique,* mai 1834, pag. 458 et suiv. — B.

[2] Cette position est bien rendue sur la carte très-rare de J. N. Delille (Paris, 1766), et sur celle de G. Delille (Paris, 1723), qui se trouvent au dépôt de la Bibliothèque royale. On peut aussi consulter une petite carte de l'Arménie russe, dans l'opuscule intitulé : *Coup d'œil sur les provinces nouvellement conquises par les Russes.* Venise, 1828. — B.

« violemment par les Turks aux rois de Géorgie, il y a « deux siècles. Maintenant les Russes en possèdent « encore une partie, à savoir : Akhaltzikhé, le Djawa-« kheth, Aspindza, et autres lieux; le reste est aux « Osmanlis. On parle géorgien dans tout le Sameskhé-« tho. Il y avait beaucoup de magnifiques églises, de « monastères gouvernés par des abbés, et de saints « lieux, qui maintenant, grâce aux Turks, sont déserts « pour la plupart; des bâtiments restant sur pied un « petit nombre ont conservé leurs prêtres[1].

« 3° Sargis, mentionné au troisième vers, fut pa-« reillement un illustre secrétaire de la reine Thamar « et contemporain de Rousthwel. Il a écrit en prose « belle et élégante, dans le goût asiatique, une histoire « intitulée *Dilariani*, du nom de Dilar, grand et puis-« sant géant, prince souverain de plusieurs royaumes, « qui soutint plusieurs guerres, et fit des actions grandes « et glorieuses : cet ouvrage est aussi perdu et introu-« vable[2].

« Sargis de Thmogwi fut encore l'auteur d'un livre « intitulé *Wisramiani*, souvent cité par Soulkhan-« Saba, également en prose relevée, dans le goût asia-

[1] Je possède un échantillon du talent poétique de Chawthel : ce sont quatre vers du genre nommé *phisticaouri*, de vingt syllabes chaque, extraits d'un poëme à la louange de Thamar. Chacun des quatre membres du vers, et les quatre vers ensemble, riment en *o*. Tchakhroukhadzé, contemporain du précédent, a fait un autre éloge de la même reine en vers de cette espèce, où la même rime doit revenir au moins seize fois dans le quatrain : j'ai de courts fragments de ce dernier livre. — B.

[2] Sargis de Thmogwi est encore nommé dans le Tariel, au quatrain 1831, dans la partie ajoutée. — B.

« tique, qui est un très-beau roman. Wis était la fille « d'un roi, et Ramin fils d'un autre roi, neveu de « Mohabad, chah de Kharizm. Mariée à ce dernier, qui « était un homme d'âge, Wis éprouva de l'amour pour « Ramin. Le chah, pour qui cette inclination était of- « fensante, fit subir mille vexations aux deux amants. « Cette nouvelle est si pleine d'intérêt qu'il est difficile « de la lire sans éprouver des redoublements d'ardeur « et de sensibilité, tant la passion y est habilement « décrite. Rousthwel a raison d'appeler Sargis *poëte* « *infatigable*, car il est impossible de discourir plus « longuement sur l'amour; et vraiment l'auteur était « inépuisable sur ce sujet.

« Thmogwi, la patrie de Sargis, est dans le Samtz- « khé, Saathabago, ou Sameskhétho, entre Akhaltzikhé « et Aspindza, au-dessus de Khoba, dans la vallée de « Tzounkaghrel. Au pied du rocher où est bâti Thmo- « gwi, ville autrefois, gros bourg maintenant[1], coule « la Tzounkaghrel, qui va se jeter dans le Kour. Di- « largeth n'est et ne fut jamais un lieu de la Géorgie. « Dilar est le nom d'un souverain dont Sargis a écrit « les aventures : Geth fut le nom de famille du poëte, « comme appartenant aux Géthis-Chwili, qui subsistent « encore sous ce nom dans le Saathabago et dans l'I- « méreth. Rousthwel n'a mis dans son vers ce nom de « famille que pour la mesure. »

A ce qui vient d'être dit sur les œuvres de Sargis,

[1] Thmogwi et Zéda-Thmogwi, lieux souvent nommés dans la *Chronique géorgienne*, publiée par nous, aux frais de la Société asiatique, ne se trouvent sur aucune de nos cartes de l'Akhaltzikhé.

nous sommes heureux de pouvoir ajouter quelques détails extraits d'un roman dont nous parlerons tout à l'heure, le *Baramiani*. La princesse Goulidjan, amante du brave Baram, contre le gré de ses parents, écrit à sa mère, en réponse à ses remontrances, une lettre où elle essaie de lui prouver que ses inclinations n'ont rien que de louable, en lui citant plusieurs exemples de galantes héroïnes. Après s'être appuyée des noms de Nestan-Daredjan et de Thinathin, beautés célèbres du roman de Tariel, et avoir analysé en quatre-vingts vers toute la substance de leurs aventures, elle passe aux amours de Joseph et de Zuléikha, qu'elle nomme Joseb et Zilikha; trois quatrains y sont consacrés. Seize autres vers font connaître Qaï et Léili, son amante, personnages d'un autre roman inconnu, et les rigueurs de leurs parents, qui forcèrent le jeune homme à s'exiler dans les déserts, comme Baram, loin de l'objet infortuné de sa tendresse. Je ne sais s'il faut conclure de là que les amours de Joseph et de Zuléikha, cette charmante production persane, aient eu les honneurs d'une traduction géorgienne. Le même doute me reste pour le second poëme. Je sais, du moins par Eugénius, sans avoir vu par moi-même l'ouvrage dont il parle, qu'il existe en géorgien un roman fort estimé, le *Ousoupchalichaniani*, dont le nom ne paraît pas trop différent de celui de Joseph et Zuléikha, et qui d'ailleurs contient une histoire de Joseph.

Enfin Goulidjan parle de Wis et de Ramin. Fille de Charan et de Charo, Wis fut, dit-elle, sensible à

l'amour de Ramin; et, fière d'avoir pu soumettre un si noble cœur, elle se livra à lui pour jamais; cependant Mohabad devina leur tendresse mutuelle, et sa vengeance fut terrible. « Mais les deux amants, dit le « poëte, s'estimaient heureux de leurs souffrances : se-« mant le chagrin pour moissonner le bonheur, ils « n'auraient pas changé leur sort pour un trône ni « pour une couronne; les fleurs du rosier n'avaient « pour eux aucune épine déchirante. » Pour conclusion, Goulidjan déclare qu'elle veut ressembler à ses modèles; et ses parents, bien affligés de la voir se nourrir de pareilles lectures, ne savent à quel parti se résoudre. (*Baramiani*, v. 1209—1368.)

Ce récit confirme le jugement du prince Théimouraz sur le talent de Sargis, et prouve peut-être aussi qu'en Géorgie la lecture des romans n'est ni moins fréquente ni moins pernicieuse que chez nous pour la jeunesse.

Le quatrième des vers dont nous nous occupons ne fournit à l'auteur que des remarques grammaticales sur la construction des mots, après quoi il ajoute :

« Roustwel, i. e. Rousthawel; Rousthawi[1] fut une « ville du Cakheth-Extérieur, sur le bord du Kour, « à six milles de Tiflis, autrefois nommée Bostan « Kalaki (la ville des jardins), puis Rousthawi (source du *Rou*, colline du *ruisseau*), puis enfin Nagé-

[1] On voit, ainsi que nous l'avions soupçonné, que le vrai nom de l'auteur du Tariel est Chotta, et que Rousthwel, comme Chawthel et Thmogwel, sont des épithètes tirées du lieu de la naissance. — B.

«beb.[1] (lieu de rencontre). D'un côté, elle a le «Kour, de l'autre, la grande plaine de Qaraïa; c'était «la résidence de l'archevêque titré Rousthawéli; lors- «que la ville fut détruite, l'archevêché fut transféré «à Martqoph; mais le titre resta le même[2] jusqu'à nos «jours. Quoiqu'il n'y eût plus de ville à Rousthawi, «les rois cependant se plaisaient à y résider durant «l'hiver, à cause de l'excellence de la température et «de la facilité de la chasse, les bêtes et les oiseaux y «étant en grand nombre. L'hiver y a la douceur du «printemps, et les chaleurs de l'été y sont très-intenses.

«La demeure royale de Rousthawi fut réparée en- «tièrement par Iracli Ier, roi de tout le Karthli et du «Cahketh, qui se proposait de relever les murs de la «ville; mais sa mort arrêta les travaux, et cette ville, «autrefois si célèbre, resta démantelée. Rousthwel «naquit dans ce lieu, dont le climat est si chaud, et «porta le nom de Choththa, usité autrefois parmi les «païens de Géorgie, et que les chrétiens n'ont pas «prohibé[3]. Choththa ou Chotta[4], nom d'Armaz, le

[1] Ce dernier nom se trouve seul sur la carte de J. N. Delille.

[2] Ce fait est confirmé dans le *Journal asiatique*, novemb. 1828, pag. 360. — B.

[3] Je trouve dans une correspondance un autre exemple de la différence de religion, marquée par certains noms, en Géorgie. Ayant demandé de nouveaux renseignements sur la première monnaie géorgienne expliquée par Adler dans son *Musée Borgia*, pag. 163, où il s'appuie de l'autorité d'un certain Stéfano Avouthandil, archevêque de Tiflis, il me fut répondu que jamais chrétien ne porta ce nom d'Avouthandil, qui est musulman. Peut-être cependant pourrait-on citer des exemples du contraire. — B.

[4] A-t-il en vue le nom de Jou, Zeus, Jéoud ou Jéhud, fils de

« premier des dieux, la pure lumière, se trouve dans « le dictionnaire français de mythologie [1], par Noël, où « j'ai vu que Chotta Armaz, Ormuzd Chotta désignent « la même divinité.

« Rousthwel fut ministre des finances de la reine « Thamar, qui avait pour lui la plus grande considéra- « tion et les égards les plus grands. Non-seulement « c'était un poëte très-distingué; mais il n'avait, « dit-on, d'égal dans aucune espèce de talent ni de « science sacrée, militaire ou civile, tant il était de « tous points supérieur à ses contemporains. Son vi- « sage même, son port, toute sa personne, étaient em- « preints d'une grâce merveilleuse. Avant et depuis « Rousthwel, la Meskhie, la Géorgie, le Cakheth, « l'Iméreth ont vu naître sans doute plusieurs belles « compositions en notre langue; il en est même qui « préfèrent aux poésies de Rousthwel celles de Pétritzi [2]

Jupiter et d'Annobreth? M. Eug. Burnouf pense que c'est une forme analogue à celle sanscrite de *Svâdatâ* (donné de soi-même), qui produit *Qadâtâ* en zend, et qui est changée par les Persans en *khôda*, d'où se forme encore le géorgien *ghouthi*, Dieu.

[1] *Mythologie* se transcrit en géorgien par *mephologia*; faute de m'être rendu compte de ce fait, facile à expliquer quand on connait la prononciation russe du *th* étranger, j'ai d'abord refusé de traduire ce mot dans la cinquième strophe, vers quatrième de l'épitaphe du prince Dawith, et ensuite je l'ai rendu en français par *critique*, comme venant de μεμφολόγια, en effet il est écrit dans le manuscrit *memphologia*. Voyez *Mémoires inédits sur la langue et l'histoire géorgiennes*, Paris, 1833, introduction, pag. 34, et Ire part. pag. 203. — B.

[2] Pétritzi ou Joané le philosophe est cité dans la préface du vocabulaire de Soulkhan-Saba, comme un écrivain recommandable, quoiqu'un peu relâché dans son style. Élevé dans la ville d'Athènes

« et de Joané de Chawtha; mais, selon mon faible « jugement, j'ose affirmer que, pour l'excellence du style « géorgien, l'*Homme à la peau de tigre* est et de« meure une production sans égale pour l'usage de la « masse du peuple [1]. Les auteurs ci-dessus désignés « l'emportent peut-être pour la profondeur et la science, « mais le commun des lecteurs entend-il les livres si « profonds?

« Cet homme si distingué par ses talents et son sa« voir, Chotta Rousthwel, fit une fin digne de son « mérite. Ayant renoncé aux vanités du monde et à sa « patrie, pour se retirer dans la solitude, il vint à Jé« rusalem. Or, il existe en cette ville un grand et su« perbe monastère géorgien, dit de *la Croix*, fondé « sous Constantin le Grand, empereur des Latins et « des Grecs, par le roi Mirian, de la race de Khosrow, « autocrate de toute l'Ibérie, le premier qui ait abjuré « le paganisme pour se faire chrétien. En effet, cédant « aux exhortations du premier concile général, le grand « Constantin, qui ne négligeait rien pour l'affermisse« ment du christianisme, fit donation (à nos ancêtres) « de plusieurs lieux dans Jérusalem. Ce fut depuis

à une époque qui ne m'est pas connue, il y prit le goût des vers et composa des hymnes, des poésies morales et des acrostiches, plus remarquables encore par leur bonne facture que par la difficulté vaincue. J'ai de très longs fragments de ses ouvrages. Il traduisit en outre quelques dialogues de Platon, et paraît avoir écrit quelque traité grammatical, puisque le patriarche Antoni s'appuie de son autorité, § 257. — B.

[1] L'auteur même de ces notices a composé un lexique du Tariel, dans le genre de la *Clavis Homerica*; ouvrage précieux pour l'intelligence d'une poésie aussi relevée que celle-là. — B.

« lors que les rois de Géorgie ne cessèrent d'embellir « le couvent de la Croix, et en construisirent quelques « autres, tant dans la ville qu'aux environs, spéciale- « ment destinés à leurs sujets. Ils leur assignèrent des « vassaux et des propriétés nombreuses en Géorgie, « dont les revenus annuels servaient à l'entretien des « monastères. Nos saints religieux et traducteurs des « livres sacrés, qui allaient de temps en temps à Jé- « rusalem pour s'occuper de ces pieux travaux, y trou- « vaient un asile au milieu des religieux et des ecclé- « siastiques qui y demeuraient[1]. Le monastère de la

[1] Les Géorgiens possédaient à Jérusalem, vers la fin du XVII[e] siècle, sept monastères, qui étaient, outre celui de la Croix, ceux de saint Nicolas, de saint Basile, des saints Théodore, de sainte Anne, de saint George et de sainte Thècle. J'en trouve un huitième, celui de saint Antoine, mentionné dans un manuscrit historique, envoyé à la Société asiatique en mars 1833 : il avait été construit par Giorgi IX ou Léon I, qui régna de 1471 à 1492. Le couvent mingrélien de Koskhéri, qui ne se trouve sur aucune carte, mais qui était situé au confluent de deux rivières, dont l'une paraît être la Mokwis-Tsqali, dépendait de la Croix de Jérusalem. Par suite d'une mauvaise gestion, les couvents ibériens s'étant trouvés endettés de plus de 94,000 gros, à l'époque dont je parle, ce fut avec des peines inouïes que le patriarche Dosithée réussit à ramasser les sommes nécessaires pour leur entière libération. Il y réussit, et de plus fit toutes les réparations nécessitées par le mauvais état des bâtiments, au mois d'août 1681. L'église d'Ibérie était affiliée à celle de Jérusalem, dont elle avait adopté la liturgie. Nous en avons la preuve dans un gros manuscrit de la Bibliothèque royale, extrêmement ancien, qui renferme le rituel géorgien, copié par un certain Stéphané, qui annonce que l'ordre des offices y est absolument le même que celui de Jérusalem. Nous voyons en outre, dans la *Chronique géorgienne*, pag. 7, que l'église d'Iméreth ou de la Basse-Ibérie se regardait comme une *copie vivante* de celle de cette dernière ville. Ce sujet sera traité

« Croix, devenu par leurs soins un dépôt de livres, « possède une nombreuse collection d'auteurs géor- « giens. Aujourd'hui même, il y en a beaucoup non « moins anciens que choisis et bien conservés. Ce fut « là que vint habiter Rousthwel, faisant au monastère « de grandes largesses. Ce fut là qu'il finit ses jours « dans la pratique des vertus, tout en restant séculier. « Là est son tombeau, et l'on voit encore aujourd'hui « son portrait sur la muraille de l'église du couvent.

« Excusez-moi d'avoir fait une si longue réponse à « une courte demande; mais je n'ai voulu rien laisser « sans explication, afin de seconder de tout mon pou- « voir le développement des connaissances relatives à « notre nation. »

Le bienveillant auteur de ce commentaire nous paraît mériter plutôt des remercîments que des excuses de la part des amis de la littérature orientale.

Nous pouvons citer encore d'autres poëtes géorgiens que ceux dont le savant prince vient de nous entretenir. 1° C'est d'abord Joseb Gaba-Chwili, auteur d'un singulier poëme en l'honneur de la princesse Elisabed, fille de Théimouraz II, et sœur d'Ereclé II. Cette pièce a quarante vers, de seize ou vingt syllabes, contenant chacun cinq ou six mots, qui commencent successivement par l'une des lettres de l'alphabet. Ce curieux ouvrage est rendu intelligible par les savantes explications dont a bien voulu l'accompagner la personne de

plus au long dans les curieux extraits de l'ouvrage du patriarche Dosithée, déjà traduits par nous, et dans les notes indispensables dont ils seront accompagnés. — B.

qui je le tiens; 2° Bessarion Gaba-Chwili, frère cadet du précédent, auteur de charmantes poésies légères, et d'autres plus sérieuses, ouvrage de sa vieillesse, lorsqu'il eut quitté le monde; 3° Zédchabouc Orbéliani-Chwili, secrétaire d'état et poëte du temps du roi Iracli II; 4° le traducteur anonyme des poésies de saint Grégoire de Nazianze; 5° le savant patriarche Antoni, auteur d'un recueil célèbre d'hymnes religieuses et nationales, traducteur également du *Télémaque*, du *Bélisaire* et d'un livre intitulé *la Morale de Confucius;* 6° nous avons une traduction géorgienne en très-beau style et bien fidèle de la tragédie d'*Alzire*, par un prince de la famille Tchitchavadzé d'Iméreth, actuellement vivant[1].

Outre ces poëtes, trop imparfaitement connus par leurs noms seuls ou par de faibles portions de leurs travaux, il nous reste à donner des notices sur trois ouvrages également acquis depuis peu par la Bibliothèque royale.

I.

« Tariel et son épouse, dit l'auteur de l'*Homme à « la peau de tigre*, ou peut-être du supplément, « puisque cela se trouve dans l'addition que j'ai signa- « lée, atteignirent une extrême vieillesse, et quatre- « vingts ans pesèrent sur leur tête; deux enfants beaux « comme eux, un fils et une fille, furent le fruit de « leur union. En les voyant si beaux et si gracieux,

[1] C'est un manuscrit in-fol. sur papier bleu, d'une bonne écriture, récemment acquis par la Bibliothèque royale. — B.

« on reconnaissait la vérité du proverbe : « Tout ce qui « vit engendre son semblable. » Avant de s'endormir « du sommeil sans fin, dégoûtés du trône, ils y pla- « cèrent leurs enfants ; ce furent eux qui, dans la même « tombe, déposèrent le soleil près du lion. »

Le fils de Tariel, nommé Saridan, comme son grand-père, épousa la fille d'Awthandil, l'ami de Tariel, et de leur union naquit le brave Omaïn, le héros principal du premier des poëmes dont j'ai à parler.

L'histoire d'Omaïn se compose de mille sept cent quatre vers de seize syllabes, et d'à peu près un égal nombre de lignes de prose. On voit, en la lisant, que le tout fut écrit sous l'inspiration du génie de Rousthwel, et que les idées du continuateur et les principales formes de son style tendent à se calquer sur les traits principaux de l'auteur original.

La lecture m'en a paru peu attachante pour le cœur, et la marche du drame embarrassée d'une multitude d'incidents, qui prouvent moins la richesse d'invention du narrateur que son inexpérience dans l'art de tirer un parti convenable des faits. En un mot, les aventures merveilleuses ou extraordinaires, si sobrement employées et si habilement décrites dans le Tariel, sont ici la ressource habituelle de l'écrivain.

Je me borne aujourd'hui à donner la table des chapitres.

TABLE DES CHAPITRES DU ROMAN D'OMAÏN.

XIII. Redoublement d'amour d'Omaïn. (172[e] quat.)

XIV. Omaïn se retire chez lui pour cacher ses tourments et ses peines. (186[e] quat.)

XV. Saridan, roi des Indes, apprend les nouveaux chagrins d'Omaïn. (196[e] quat.)

XVI. Omaïn va en Égypte pour chercher la fille du souverain de ce pays. (252[e] quat.)

XVII. Une femme raconte à Omaïn les particularités de l'histoire de la fille du roi. (290[e] quat.)

XVIII. Le roi d'Égypte voit sa fille assise sur le trône et raconte l'histoire d'Omaïn. (385[e] quat.)

XIX. La fille du roi consent à épouser Omaïn, à la grande satisfaction de son père. (416[e] quat.)

XX. Histoire du roi d'Égypte nommé Aliekbar, racontée à Omaïn. (Prose.)

XXI. Lettre du héros[1] Gourzi de Sistan au roi Aliekbar; le héros Omaïn en est informé. (Prose.)

XXII. Le roi Aliekbar écrit au héros Gourzi. (Prose.)

XXIII. Le héros Gourzi reçoit les ordres et la lettre du roi. (Prose.)

XXIV. Gourzi ayant eu dans ce temps-là un fils de la sœur du roi, ce fils était élevé comme un héros étranger. (Prose.)

XXV. Le roi d'Égypte Aliekbar songe à mettre sur le trône sa fille Bourna Mélik. (Prose.)

[1] Nous traduisons ainsi le mot *Phalawan*, le même que l'arménien *Pahlaw* et le persan *Pehlou*, un brave de profession, un chevalier à grandes aventures. Le mot géorgien qui y répond est *Dchabouc*, jeune homme, ἤϊθεος: Omaïn porte toujours ce titre.

XXVI. Le roi met sa fille sur le trône. (Prose.)

XXVII. Bourna Mélik renvoie au roi son exprès. (Prose.)

XXVIII. Le roi communique aux troupes l'ordre de sa fille. (Prose.)

XXIX. Règne de la princesse Bourna Mélik. (Prose.)

XXX. Le héros Zavar écrit au gouverneur chargé de veiller sur sa personne. (Prose.)

XXXI. Bourna Mélik convoque les gouverneurs des villes pour prendre leur avis à ce sujet. (Prose.)

XXXII. Le surveillant du héros Zavar lui répond. (Prose.)

XXXIII. Grand combat d'Omaïn et de Gourzi. (Prose.)

XXXIV. Mariage du héros Omaïn et de la reine Bourna Mélik. (Prose.)

XXXV. Omaïn raconte ses histoires à son amante. (Prose.)

XXXVI. Le héros Omaïn emmène seule avec lui la fille du roi d'Égypte. (Prose.)

XXXVII. Lettre du héros Omaïn adressée et présentée au roi de Misr. (Prose.)

XXXVIII. Lettre de Bourna Mélik au roi son père. (Prose.)

XXXIX. Après cinq ans d'absence, Omaïn reparaît dans l'Inde; il est reconnu par ses père et mère bien joyeux. (Prose.)

XL. La reine Bourna Mélik reçoit d'Égypte une dot et des meubles. (Prose.)

XLI. Arrivée du chef des haras en présence des deux souverains. (Prose.)

XLII. Omaïn apprend l'histoire du Dew blanc. (Pr.)

XLIII. Le héros Omaïn envoie Sari-Dew comme courrier au souverain d'Égypte. (Prose.)

XLIV. Le héros Omaïn adresse au souverain des Turks une lettre d'amour. (Prose.)

XLV. Vers écrits par Omaïn, embrasé d'amour et les yeux baignés de larmes, à son amante; celle-ci lui répond en vers. (421e-425e quat.)

XLVI. Omaïn envoie Sari-Dew au souverain du Tourkistan. (Prose.)

XLVII. Le roi du Tourkistan fait répondre par son fils. (Prose.)

XLVIII. Omaïn épouse la fille du souverain du Tourkistan. (Prose.)

XLIX. Lettre du fils du roi du Tourkistan à son père. (Prose.)

L. Omaïn entend parler de tigres monstrueux; il part et les massacre. (Prose.)

LI. L'empereur grec entend parler de la bravoure d'Omaïn et vient pour le voir. (Prose.)

LII. L'empereur grec écrit à Anouchrévan, roi de Perse. (Prose.)

LIII. L'empereur grec et le roi de Perse écrivent au roi Saridan. (Prose.)

LIV. Le roi de Balkh, Boukharie et Touran écrit aux trois rois.

LV. Réunion et aimables entretiens de ces grands souverains. (Prose.)

LVI. Histoire de l'arrivée du héros Qarakoïl; il est vaincu par Qmaïn. (Prose.)

LVII. Qarakoïl amené devant les souverains et rendu à la liberté. (Prose.)

(*La fin au prochain cahier.*)

DISCOURS

Prononcé par M. le baron SILVESTRE DE SACY, dans la séance de la Chambre des Pairs, le 19 mai 1834.

Messieurs,

Si je monte à la tribune au moment où le budget général des dépenses est soumis à votre délibération, ce n'est pas sans quelque hésitation et sans craindre d'encourir le reproche d'abuser des moments de la Chambre. Je ne viens point en effet appeler votre attention sur aucune des grandes questions qui se rattachent à l'administration intérieure de la France, ou à ses relations extérieures, et que la discussion du budget ramène chaque année dans la Chambre élective; je ne viens pas même réclamer contre l'insertion dans la loi nouvelle de finances, de dispositions qui, par leur nature, ont un caractère tout différent de celui qui est propre à cette loi, et ne peuvent y trouver place que par une confusion d'idées qu'on ne saurait justifier, ou par un empiétement encore plus fâcheux. J'ai déjà eu l'occasion d'exprimer à cet égard une conviction qui est aussi la vôtre, Messieurs, et je

me borne à adopter les sages réflexions que cette année encore vous a présentées, avec toute l'autorité de son talent et de son expérience, l'honorable rapporteur de votre commission. Un objet tout spécial, et qui se laisse à peine apercevoir dans un budget de plus d'un milliard, m'appelle seul à cette tribune parce que, dans la discussion qui a eu lieu dans l'autre Chambre, il a été l'occasion de quelques erreurs, et que l'opinion publique me fait presque un devoir de rétablir les faits dans toute leur exactitude, et pourrait m'imposer une sorte de responsabilité si mon silence devait être cause qu'elles se renouvelassent. J'ose donc espérer, Messieurs, que vous voudrez bien user envers moi d'une indulgence que j'ai déjà éprouvée, et m'accorder quelque attention, quoiqu'il ne s'agisse que d'une chaire de langue arabe et d'une très-modique somme annuelle de 4,000 francs.

M. le ministre de l'instruction publique avait remarqué qu'il existait à Marseille une chaire pour l'enseignement de la langue arabe vulgaire, et que le traitement du professeur n'était porté à aucun chapitre du budget de son ministère; il avait même éprouvé quelques difficultés à acquitter ce traitement pour l'année 1833, et ce ne fut qu'en réduisant au taux le plus bas les dépenses du matériel de l'école spéciale des langues orientales vivantes et du collége royal de France, établissements dont l'administration m'est confiée, et par l'effet de quelques vacances survenues dans le personnel de ces deux écoles, qu'il parvint à assurer le service du traitement de ce professeur, pour

les exercices 1833 et 1834. Pour que pareil embarras ne se reproduisît pas, je crus devoir lui proposer de faire entrer dans son budget un crédit spécial pour la chaire d'arabe de Marseille. Il jugea que cette mesure était réclamée, moins encore par l'intérêt de cette chaire, que par l'ordre, la précision, la vérité que les Chambres tendent constamment, et même quelquefois avec une rigueur qu'on pourrait appeler excessive, à introduire dans la spécialité des crédits et la délimitation de leurs applications. Si quelque chose a droit d'étonner, c'est que la commission de l'autre Chambre se soit trouvée ici en opposition avec le ministre, qui allait au devant d'un désir si souvent et si fortement manifesté. De ce que le ministre avait trouvé, dans son budget des années précédentes, le moyen d'acquitter ce traitement sans qu'il lui eût ouvert un crédit spécial, on a conclu qu'il en serait de même en 1835. On n'a pas fait réflexion, sans doute, que les bonifications obtenues sur d'autres crédits, et qui avaient procuré cette facilité, étaient dues en général à des décès, desquels résultaient des vacances de traitements plus ou moins longues. Aucune année n'a été plus féconde en pareilles bonifications que l'exercice 1832, époque à laquelle trop malheureusement nous avons, s'il m'est permis de me servir de cette expression, escompté des pertes qui, dans l'ordre commun de la nature, auraient dû se répartir sur plusieurs années. Mais ce n'est pas là assurément le genre d'économie qu'on voudra appeler au secours des crédits omis ou insuffisants. Il faut espérer

que, plus éclairée, la Chambre élective ne se refusera pas, pour un autre exercice, à adopter une mesure d'ordre contre laquelle ne peut s'élever aucune objection réelle.

Mais peut-être je m'abuse, et si l'on n'a pas accordé au ministre le crédit spécial qu'il demandait, est-ce dans la réalité qu'on a jugé qu'il y avait un luxe intolérable dans cette partie de l'enseignement, et que d'ailleurs le choix même qu'on avait fait pour remplir la chaire d'arabe de Marseille d'un étranger qui, a-t-on dit, ignore notre langue, prouvait combien l'établissement de cette chaire était superflu.

Il est à regretter qu'on n'ait pas cru devoir, avant d'avancer ces faits, se procurer des renseignements plus exacts. On aurait reconnu qu'il n'y a à Paris que deux chaires publiques pour l'enseignement de l'idiome savant et de la littérature des Arabes, et une seule pour celui de l'arabe vulgaire; on n'aurait pas confondu avec cet enseignement public celui qui est donné, dans l'intérieur du collége Louis-le-Grand, aux élèves du ministère des affaires étrangères destinés au service de la diplomatie dans le Levant; on se serait assuré que le professeur de Marseille, quoique étranger par sa naissance, entend, lit et parle fort bien notre langue, ce qui n'a rien de surprenant puisqu'une partie de son éducation lui a été donnée à Lyon; on aurait su que c'est en récompense des services qu'il a rendus, comme interprète, à l'armée française, en Égypte et en Syrie, au péril de sa vie, que le vainqueur des Pyramides créa pour lui la chaire d'arabe qu'il occupe encore; et

que c'est lui qui sous l'empire a été employé à traduire du français en arabe les bulletins de la guerre de Prusse; enfin, que sous lui se sont formés des élèves distingués, qui sont venus se perfectionner à Paris, et ont justifié par leurs succès les efforts de leur premier maître.

Est-ce bien sérieusement, Messieurs, lorsque la possession d'Alger donne une si grande importance administrative et politique à l'étude de la langue qu'on parle sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, qu'on se refusera à consolider l'établissement d'une chaire d'arabe dans celle de nos villes qui doit avoir les communications les plus nombreuses comme les plus importantes avec toutes les villes commerçantes de ce littoral? D'ailleurs, et à part même cette considération, n'est-il pas convenable de remarquer que, pour toute la France, hors cette unique exception, il n'y a véritablement que la capitale qui offre les moyens de cultiver les langues et la littérature de l'Orient? Est-ce donc lorsque toutes les nations de l'Europe rivalisent d'efforts et de sacrifices pour propager et favoriser ce genre d'études, que la France, qui la première est entrée dans cette noble carrière, aura la honte de l'abandonner pour une mesquine économie? Se formera-t-il des hommes comme les Fourmont, les Renaudot, les Deguignes, les Chézy, les Rémusat, si aucun encouragement, aucune récompense n'est offerte pour but à leurs efforts, à leur estimable dévouement, aux sacrifices sans nombre imposés à celui qui se consacre à ces études longues et sérieuses?...

Je n'abuserai pas plus longtemps, Messieurs, de votre indulgence; il me suffit d'avoir protesté devant vous, et avec votre assentiment, je l'espère, contre les illusions d'une économie mal entendue, et d'avoir donné aux généreuses intentions du gouvernement l'appui de ma faible autorité dans une question où mon silence aurait pu être considéré comme une lâche désertion.

(*Extrait du Moniteur*, n° 141.)

MAXIMES.

I.

اذا تكلم الغنى بالخطآء قالوا صدقت يا هذا وصدّقوا ما
قال واذا الفقير تكلم بالصواب قالوا أخطات يا هذا وقلت
ضلالا ان الدراهم في المجالس تكسى الوجوه مهابة وجمالا
وهى الكلام لمن اراد تكلّما وهى السلاح لمن اراد قتالا

TRADUCTION.

Le riche avance-t-il une sottise, Tu parles bien, lui dit-on aussitôt, et tout le monde d'approuver ses paroles. Mais si le pauvre dit quelque chose de raisonnable, Tu te trompes, reprend-on à l'instant, et tu avances une erreur. Certes l'argent, dans les assemblées, revêt les visages de grâce et de majesté; il donne la parole à celui qui veut parler, et il est l'arme de celui qui veut combattre.

II.

الدعآ سلاح المؤمن

TRADUCTION.

La prière est l'arme du croyant[1].

III.

اصبر على حسد الحسود فانّ صبرك قاتله

كالنار تأكل نفسها ان لم تجد ما تأكله

TRADUCTION.

Oppose la patience à l'envie : ta patience la tuera. Ainsi le feu se consume lui-même s'il ne trouve rien à dévorer.

G. DE L.

SOUHAITS EN FAVEUR D'UN AMI.

زير پايش بروید گل رعنا

بر سرش بوزد باد صبا

بگوشش برسد بلبل گویا

بدستش بیفتد درّ یکتا

[1] Ce mot est de Mahomet.

هر روزش بشود ذوق وصفا

هر شبش بگردد خوب رویا

TRADUCTION.

Qu'un sort toujours prospère fasse épanouir sous ses pas la rose au brillant incarnat;

Rafraîchisse son front par le souffle caressant du zéphyr matinal;

Ravisse son oreille par les chants harmonieux du rossignol des bois;

Enrichisse sa main d'une perle éclatante et précieuse;

Fasse de tous ses jours enfin une longue suite de plaisirs et de joies;

Et de chacune de ses nuits un rêve délicieux, un songe de bonheur!

Ces vers persans sont extraits d'une correspondance particulière de M. Ruffin, ancien chargé d'affaires de France à Constantinople, qui les citait en 1811 à l'occasion du départ d'un voyageur auquel il portait un vif intérêt. Quel que soit le peu d'étendue de cette citation, et surtout l'imperfection de la traduction en prose que nous en donnons, elle pourra néanmoins mettre le lecteur à même d'apprécier la concision remarquable, l'agrément et l'harmonie qui caractérisent ordinairement ces petites productions de la poésie persane.

B.....I.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 4 août 1834.

M. Vaugham, bibliothécaire de la Société philosophique de Philadelphie, écrit à la Société en lui envoyant un exemplaire de la dernière livraison du tome IV des Transactions de la Société philosophique américaine. Les remercîments de la Société seront adressés à M. Vaugham.

M. le capitaine Dumont d'Urville envoie à la Société un volume contenant des recherches philologiques sur les langues de la Polynésie. Les remercîments du conseil seront transmis à M. Dumont d'Urville.

Une lettre de M. Burnes, datée de Londres, accompagne l'envoi de trois volumes contenant les voyages de l'auteur à Boukhara et dans le nord de l'Inde; une carte de l'Inde et de la Perse est jointe à ce voyage. Les remercîments du conseil seront adressés à M. Burnes.

Une autre lettre de M. Richy accompagne l'envoi de divers ouvrages en langue sanscrite; elle contient des renseignements intéressants sur les moyens de correspondance entre la France et l'Inde. Les remercîments du conseil seront transmis à M. Richy.

M. Bianchi annonce par une lettre qu'il a réussi à former des correspondances pour obtenir l'envoi régulier de divers journaux paraissant dans l'Orient. Le conseil, en remerciant de ses soins M. Bianchi, arrête qu'il sera prié de faire de même les recherches nécessaires pour obtenir l'envoi du journal géorgien de Tiflis.

Sur le rapport de M. Mohl, M. Hodgson est admis

comme membre étranger de la Société; M. le secrétaire lui en adressera le diplôme.

M. Lajard continue la lecture de son mémoire sur les monuments figurés du culte public de Vénus chez les Assyriens.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 4 août 1834.)

Par M. RICHY. 1° *The Mitakshara*. In-4°;
2° *Les Lois de Manou*. In-4°;
3° *The Megha-duta*, by Calédâsa, translated into english verses by Horace Hayman Wilson. Calcutta, 1813. In-4°;
4° *Le Nouveau Testament*, en bengali. In-8°.

Par M. DUMONT D'URVILLE. *Voyage de découvertes de l'*Astrolabe. (Philologie, tome Ier, 1re part.) Paris, 1834. In-8°.

Par M. EICHHOFF. *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*. Imprimerie royale, 1834. (Introduction.) In-4°.

Par la Société philosophique de Philadelphie. *Transactions of the American philosophical society*. 1834. In-4°. Vol. IV, part. 3.

Par M. RICHARD LIPSIUS. *Paläographie als mittel für die sprachforshung zunächst am sanskrit nachgewiesen*. Berlin, 1834. In-8°.

Par M. BURNE. *Travels into Bokhara*, etc., 3 vol. in-8°. 1834.

Par M. MOOR. *Oriental fragments*. London, 1834. In-8°.

NÉCROLOGIE.

La Société asiatique vient de faire une perte très-sensible dans la personne de M. J. B. Mablin, membre de son Conseil, maître de conférences à l'École normale depuis sa fondation, conservateur de la Bibliothèque de l'Université, etc. Ce savant, l'un des principaux ornements de l'Université, a terminé son honorable carrière, le 13 août, à l'âge de soixante ans.

Dévoué par état à l'enseignement de la langue et de la littérature grecques, M. Mablin s'était signalé de bonne heure par sa science profonde et par le zèle persévérant qu'il mettait à la communiquer à ses jeunes auditeurs. A la connaissance solide et peu commune qu'il avait du grec il joignait celle des principales langues vivantes de l'Europe, et il les possédait en homme d'esprit et de goût. Quelques langues de l'Asie, l'arabe et l'hébreu surtout, occupaient ses loisirs; et deux ans sont à peine écoulés qu'il écoutait encore avec avidité les leçons d'arabe de M. Silvestre de Sacy. Il n'ignorait rien de ce qui se publiait en matières orientales, et il s'intéressait vivement aux efforts que fait la Société asiatique pour propager les études qui sont l'objet de son institution. Le sentiment qu'il avait du beau dans les lettres, il le manifestait également dans les arts. Ne l'avons-nous pas vu souvent s'enflammer devant un tableau de Raphaël et une statue antique, ou bien s'attendrir aux doctes symphonies de Cimarosa, de Rossini et de Mozart, comme il faisait à la lecture d'Homère et de Sophocle, du Dante, de Racine et de Milton? Doux, poli, obligeant, plein de modestie, éloigné de toute intrigue, décoré enfin de toutes les vertus qui constituent l'honnête homme, M. Mablin n'a jamais contristé personne: fut-il jamais un plus beau titre de gloire! Aussi n'a-t-il trouvé que des amis dans ses connaissances, dans ses collègues et dans ses nombreux élèves.

Tous ne cesseront de le regretter, de chérir et d'honorer sa mémoire.

On doit à M. Mablin deux ouvrages distingués, où s'allient à l'érudition cette sûreté de jugement et cette finesse de goût qui lui donnent tant de relief. Le premier a pour titre : *Mémoire sur ces deux questions : Pourquoi ne peut-on faire des vers français sans rimes? Quelles sont les difficultés qui s'opposent à l'introduction du rhythme des anciens dans la poésie française ?* In-8°.

Cet ouvrage a obtenu une mention honorable à la seconde classe de l'Institut, le 5 avril 1815.

Le second est une lettre à l'Académie royale des sciences de Lisbonne, sur le texte des Lusiades de Camoëns. Paris, 1826. In-8°.

Juges éclairés du mérite de cette lettre, MM. les membres de l'Académie royale de Lisbonne s'empressèrent d'admettre l'auteur dans leur société.

Il n'aurait tenu qu'à M. Mablin d'enrichir la littérature de quelques autres bons ouvrages ; mais timide à l'excès, et se défiant, bien à tort sans doute, de ses propres forces, il aimait mieux, plutôt que de s'exposer au grand jour de l'impression, se borner à confier les trésors de son érudition au souvenir et à l'intelligence de ses élèves. Il s'est assurément bien acquitté de cette tâche. Puisse la jeunesse rencontrer quelquefois un pareil maître!

G. DE L.

L'Académie royale des inscriptions et belles-lettres a entendu, dans sa séance publique annuelle du 25 juillet dernier, un éloge de M. Abel-Rémusat, par M. le baron Silvestre de Sacy, son secrétaire perpétuel. C'était une chose touchante de voir le vénérable patriarche de la littérature orientale appelé par ses fonctions à rendre ce triste

mais éclatant hommage à l'un de ses confrères les plus jeunes, qu'il avait honoré de son amitié et dont il avait facilité les premiers pas en lui prodiguant ses paternels encouragements. Aussi le choix des détails dans lesquels il est entré et les observations dont il les a accompagnés ont-ils puissamment excité l'intérêt et l'attention de l'auditoire. Qui mieux que lui pouvait apprécier cette érudition à la fois profonde et variée, que nous avons admirée si souvent et que lui avait vu naître et grandir? En rappelant les principales circonstances de la vie privée de M. Rémusat et les nombreux services de sa vie littéraire, en parlant de cette clarté d'idées, de cette précision de sens, de cette sûreté de raison qui distinguaient si éminemment son esprit, il était impossible que la parole de M. de Sacy ne trouvât pas d'écho dans tous les cœurs, des regrets dans tous les souvenirs [1].

F. L.

ERRATA POUR LE CAHIER DE JUILLET.

Page 20, ligne dernière : au lieu de تتلتنا, lisez ثقلتنا.

[1] Cet éloge de M. Abel-Rémusat prononcé par M. de Sacy a paru dans le *Moniteur* du 21 août.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE 1834.

BREVE NOTIZIA

Del regno del Thibet, dal frà Francesco Orazio della Penna de Billi. 1730 [1].

Questo termine *Thibet* è una parola corrotta in lingua tartara, ma in buon linguaggio si deve dire *Thobot* [2] oppure *Tangut katzar*. *Tangut* significa

[1] Nous avons laissé subsister, à quelques exceptions près, l'orthographe italienne de l'auteur. Pour la rendre conforme à celle qui est employée dans d'autres mémoires sur le Tubet, insérés dans le journal de la Société asiatique, nous avons remplacé le *C*, devant *a*, *o* et *u*, par un *K*. Pour exprimer le *K* et le *Tch aspirés*, le P. Horace écrit *Kah* et *Cih*; nous avons remplacé ces transcriptions, qui peuvent donner lieu à des erreurs, par *K'h* et *C'i*. La lettre tubétaine ང *ng*, qui correspond au ङ dévanagari, était exprimée dans l'original par *gn*; nous avons cru devoir la transcrire par *ng*, d'autant plus que *gn* est la transcription du ཉ *gnia* tubétain. — Kl.

[2] Le nom de *Thibet* (Tubet) est étranger dans ce pays même. Il n'est employé que par les Mongols et par les peuples mahomé-

abitatore delle case, e *katzar* vuol dire paese, o regno, cioè *Regno degli abitatori delle case* [1], mentre i Tartari dimorano nelle tende fatte di feltro, o di tele grosse tessute di peli di *Iak* [2] ossiano bovi pelosi, ed i Thibetani dimorano nelle case. Il Thibet poi in lingua thibetana si chiama *Poöt* ed i Thibe-

tans de l'Asie; il paraît être d'origine turque. Sa véritable orthographe, en caractères arabes, est تُبَّت *Tubet*. Les Mongols, qui ont pris cette dénomination chez leurs voisins, écrivent aussi *Tubet* ou *Töbet*. C'est la raison pourquoi j'ai adopté dans mes ouvrages l'orthographe *Tubet*, qui me paraît préférable à celles de *Tibet* ou *Thibet*. — Kl.

[1] J'ai discuté l'origine du nom de *Tanggout*, dans mes *Observations critiques sur les Recherches relatives à l'histoire politique et religieuse de l'intérieur de l'Asie, par M. I. J. Schmidt*, insérées dans le Ve volume du *Journal asiatique* (décembre 1824, pag. 336). Je pense que le nom de *Tanggout* vient de celui de la tribu tubétaine des *Tang hiang*, dont la partie qui habitait le pays à l'occident du *Houang ho supérieur*, appelé *Ho si* par les Chinois, portait le nom de *Tanggou*, et avec la finale du pluriel mongole *Tanggout*. Je ne connais aucun terme mongol semblable à celui de *Tanggout*, ayant la signification d'*habitant de maison*. *Gadzar*, est bien le mot qui, en mongol, désigne terre, pays.—Kl.

[2] གཡག *Yagh* est le nom tubétain du *Bos grunniens*. Le mâle s'appelle dans cette langue ཕོ་གཡག་ *Pho yagh* et la vache འབྲི་མོ་ *Bhrimo*. En mongol cet animal est nommé *Sarlouk*. Le yagh sauvage porte en tubétain le nom de འབྲོང *Bhrong*, en mongol *Bouka köröksou*, et sa femelle celui de འབྲོང་འབྲི་ *Bhrongh bri*.—Kl.

tani *Poôṭ bà.* Il Thibet in lingua di Nekpal si chiama *Seên* [1], et Thibetano *Seênà.* In lingua industana il Thibet si chiama *Buṭant,* e Thibetano *Buṭîà* [2].

[1] Dans une note du P. Horace, ce mot est écrit *Hiè.* — Kl.

[2] भोटाङ्ग *Bhôṭângga* est une ancienne dénomination sanscrite du Tubet. Elle vient vraisemblablement de celle de བོད *Bhot* ou *Bhodh*, indigène dans le pays, et que notre auteur écrit *Poôṭ.* En hindoustani le Tubet s'appelle en effet भुटान्त *Bhouṭânt,* et un Tubétain भुटीअ *Bhouṭîa.* La langue du Bengale a mieux conservé la véritable orthographe de ce nom; on y dit ভোট *Bhôṭ* ou ভোটান্ত *Bhôṭânṭ.* Plusieurs auteurs anglais, et entre autres M. *W. H. Pearce*, qui a publié à Calcutta, et en bengali, une *Geography interspersed with informations historical and miscellaneous* (1822, in-8°, pag. 12), ont traduit le terme de *Bhôtant* par le pays des montagnes, mais cette dénomination n'a aucun rapport avec le mot sanscrit भूधर *Bhoûdhara* ou भूध्र *Bhoûdhra*, qui signifie *montagne.* En tout cas on voit qu'on a grandement tort dans l'Inde et en Europe d'appliquer la dénomination hindoue de *Boutan* au pays du *Deb radja* (*Déva Dharma râdja*), qui réside à *Djachïï tsios dziong,* ville appelée par les Anglais *Tassisudon.* Ce pays n'est qu'une partie de la vaste contrée du Tubet nommée en hindoustani *Bhôṭânt.* En tubétain, le Boutan des Anglais s'appelle *Lhopà* ou *L'hopato,* et en hindoustani *Laltopivalà.* Ses habitants, appartenant à une secte bouddhiste nommée *Brough pa,* ou du tonnerre, portent eux-mêmes ce nom chez les Tubétains. Ils adoptèrent cette croyance dans le dix-septième siècle de notre ère, quand *Nagh vâng Nam ghial,* un lama très-vénéré, quitta le Zzang et vint s'établir dans leur pays. Ils parlent un dialecte tubétain corrompu; ils ont adopté le costume et les manières des Hindous, et sont plus propres dans leur habillement et dans leurs maisons que les autres Tubétains. Ils sont aussi plus guerriers que ceux-ci, et se composent d'environ 40,000 familles. Il est également absurde de suivre la mode des Anglais de l'Inde,

La città capitale del Thibet in lingua tartara si chiama *Baron-thàlà: Baron* significa destra, *thà*, verso, *là*, mezzogiorno, cioè *verso mezzogiorno, a man destra*[1]. In lingua thibetana si chiama *Lhasà*. *Lhà* significa per noi, come Dei, *sà*, terra, cioè *terra de Dei*[2].

Tutto il Thibet, conforme l'asserto de' ministri regii, espressamente constituiti a tenere il conto del numero degli abitanti in tutto il regno, monta a *trentatre milioni di anime*[3]; da quali abitanti ne tragono *seicento novanta mila* soldati, nel seguente metodo.

et d'appeler les Tubétains de leur nom hindoustani *Bootheas* ou *Bhoutias*. — Kl.

[1] L'étymologie donnée ici par le P. Horace du nom de *Baròn thalà* ne me paraît nullement heureuse. *Baròn* signifie effectivement en mongol *la droite;* mais d'abord comment les Mongols joindraient-ils à ce terme deux autres qui sont tubétains? D'ailleurs *baròn* désigne ici le sud-ouest ou le sud, et ce n'est pas le mot *là*, mais ལྷོ *L'ho*, qui signifie *le sud* en tubétain. La dénomination mongole ᠪᠠᠷᠠᠭᠤᠨ ᠲᠠᠯ᠎ᠠ *Barohn talà*, indique le *côté droit*, c'est-à-dire le *côté sud-ouest*. La Mongolie au contraire est appelée ᠵᠡᠭᠦᠨ ᠲᠠᠯ᠎ᠠ *Dzöhn tala* ou *Dzoùn tala*, le *côté gauche*, c'est-à-dire le côté *nord-est*. J'emprunte cette notion de la relation manuscrite du lama kalmuk *Djorji*, qui visita le Tubet en 1740. Il ajoute que la dénomination de *Boutan*, employée par les Européens (de l'Inde) n'est nullement connue aux habitants du pays. — Kl.

[2] Anciennement la ville de *L'hasa* ou *H'lasa* s'appelait aussi ལྷ་ལྡན་ *L'hadan* ou *la divine;* en mongol ᠪᠤᠷᠬᠠᠨᠲᠤ *Bourkhantou*. — Kl.

[3] Ce dénombrement me paraît excessivement exagéré; car on sait que dans le Tubet la population n'est que très-clairement se-

Le provincie che devono somministrare li ragazzi per essere religiosi, le famiglie d' esse provincie sono esenti da somministrare soldati.

Tutto lo stato delle provincie d'*U* e *Tzang* fa cento trenta mila soldati, prendendone uno per ogni tre famiglie.

mée, et que la plus grande partie des montagnes de ce pays sont inhabitables, parce qu'elles ne produisent presque aucune plante et encore moins des arbres. M. Csoma de Kőrös, qui a fait un long séjour dans le Tubet, ne compte que 130,000 familles dans les deux provinces de *Ou* et de *Zzang*, ou dans le Tubet supérieur et moyen, et 50,000 familles dans la province de *Ngari*. Il n'indique pas, à la vérité, la population de la province de *K'ham*, qui est la plus grande et la plus peuplée du pays. Si l'on compte *cinq* individus par famille, la moitié occidentale du Tubet, c'est-à-dire le *Ngari*, le *Zzang* et le *Ou*, n'auraient, d'après M. Kőrös, que 900,000 habitants; et en comptant même le triple pour le *K'ham*, et pour tout le Tubet inférieur, on n'obtient que 3,600,000 âmes, calcul qui diffère énormément des 33,000,000 des ministres du roi du temps du P. Horace de la Penna. Mais on voit déjà l'exagération de ce dénombrement par ce qui est dit immédiatement après sur la manière de lever des hommes pour l'armée. Il s'en suit que du temps du P. Horace on comptait :

Dans le *Ou* et le *Zzang*...........	650,000 familles.
Dans le *K'ham*..................	108,000
Dans le *Ngari*..................	100,000
Dans le *Kambò* et le *Takpò*........	420,000
Dans le *Ciang*..................	100,000
En tout.......	1,378,000

Ce nombre de familles multiplié par *cinq* donne pour ces provinces la somme totale de 4,161,000 individus. Dans ce compte ne sont pas compris les nomades de *Hor* et les habitants de la province de *Amdoà*, qui avoisine la Chine. Si l'on suppose cette population omise à un million d'âmes, on aura pour tout le Tubet environ 5,000,000 d'habitants indiqués plus haut. — Kl.

Tutto lo stato di *K'ham* fa trecento sessanta mila soldati, prendendone parimente uno per ogni tre famiglie.

Tutto lo stato di *Ngari* fa cento mila soldati, prendendone uno per ciascuna famiglia.

Tutto lo stato di *Ciang* fa parimenti cento mila soldati, prendendone uno per ciascuna famiglia.

Vi sono gli stati degli *Hor,* ed *Amdoà,* da quali stati non si prendono soldati a causa della diffidenza, perchè i primi sono più aderenti a' Tartari, e communemente parlano in lingua tartara, ed i secondi per essere confinanti colla Cina fuori della gran muraglia quali parlano più thibetano che tartaro e cinese.

Vi sono le provincie di *Kombò* e *Takpò,* che danno soldati nel medesimo modo che gli altri stati, e si tralascia la quantità per non esserne fatta diligenza, e ricerca per risaperne il numero per conjettura; però credesi che ambi possino dare 140 mila soldati uno per ogni tre famiglie.

Presentemente ancora si sono soggettati e resi tributarii volontariamente al Thibet dopo essersene impadronito l'Imperatore della Cina i regni del *Brukpa*[1], ossia in lingua industana *Laltopivalà,* di *Latà,* ossia *Ladak,* e di *Nekpal.*

Li regni e provincie dello stato del Thibet sono le seguenti. Il regno di *Latà,* ossia *Ladak*[2]. A po-

[1] Voyez la note 2, pag. 179.

[2] Le nom de ce pays s'écrit ལ་དྭགས་ *La dhaghs* (La

mente confina con i Kasimiri, a mezzogiorno col Mogol, a levante con *Ngari*, ed a tramontana con la Tartaria, e credo de' Tartari Usbek.

Ngari[1] si divide in tre provincie, *Ngari Sankar*, *Ngari Purang* e *Ngari Tamò*. Ngari Sankar verso ponente confina con Latà, a tramontana colla Tartaria, credo, con *Gaskar* (Kaskar), a levante con Ngari Purang, a mezzogiorno col Mogol.

Ngari Purang a ponente due punti, a tramontana confina con Ngari Sankar, a tramontana colla Tartaria, a levante con Ngari Tamò, a mezzogiorno col Mogol.

Ngari Tamò a ponente confina con Ngari Purang, a tramontana colla Tartaria, a levante colla provincia di Tzang, a mezzogiorno col Mogol.

La provincia di *Tzang*[2] a ponente confina con

dhvaghs). On l'appelle aussi མར་ཡུལ་ *Mar youl*, ou *le Pays bas.* — Kl.

[1] L'orthographe de ce nom est མངའ་རིས་ *mNgah ris.* Dans le dictionnaire tubétain-mongol intitulé *Mingghi ghia mtsò*, il est écrit མངའ་རེས་ *mNgah res*, mais le mongol porte [mongol] *mNgah ris.* Cette contrée, située au nord et au nord-ouest du Zzang, le sépare du *Ladagh.* — Kl.

[2] En tubétain གཙང *Zzang.* Ce mot signifie *pur, clair, saint.* Il désigne aussi une rivière en général, car on dit bien གཙང་ཆེན་ *Zzang tsien*, grande rivière; གཙང་

Nekpal, a tramontana con Ngari Tamò, a mezzogiorno con *Lhò ten kè*[1] e *Bregion*[2], ed a levante colla provincia detta *U*. Verso ponente l'ultimo luogo della provincia di Tzang, in lingua industana si chiama *Kuti*, che significa *cagna*, ed in lingua thibetana si chiama *Gnialam*, ed anche *Tzongtu*, che significa *luogo ove s'adunano i mercanti per fare li contratti*[3]. L'ultimo luogo verso levante si chiama *Kam-*

ཆུང་ *Zzang tsioung*, petite rivière, et གཙང་ཆུ་ *Zzang tsiou*, eau de rivière. — Kl.

[1] *Lhò ten kè* (ou comme le P. Horace l'avait écrit à l'italienne *Lhò ten chè*, dont les géographes allemands ont mal à propos fait *Lhò ten sche*) paraît être le nom tubétain de la partie septentrionale du Népal. Dans cette langue, ce pays entier est appelé *Bhal po* བལ་པོ་ — Kl.

[2] *Bregiong* ou *Bramascion* (prononcez *Bredjong* et *Bramachong*) est le pays de *Sikkim*, situé à l'est de la province népalienne de *Moroung* (en sanscrit *Mayouranka*, ayant des paons), entre les rivières Kânkayi ou Konki et Tistah. Dans la seconde partie de sa carte d'Asie (de 1752), d'Anville nomme ce pays *Brahmsong*, et y place la ville de *Comotay*, ainsi que le mont et le passage fortifié de *Nagar cut* (Nagar kote), appelé à présent *Sâmdang*. — Kl.

[3] کتی *Koutti* en hindoustani désigne effectivement une chienne. Le nom tubétain གཉའ་ལམ་ *Gnialam* signifie *col du chemin*, et ཚོང་འདུས་ *Tsong dhu* une foire, un marché. C'est une ville considérable dans laquelle on trouve toutes les nécessités de la vie en abondance. La plus grande partie des habitants sont Tubétains; mais on y trouve aussi des Kachmiriens, des Néwaris et quelques Chinois. Tous portent d

balà[1], che è nome di un monte grande, alla falda del quale vi sono molti luoghi; e nel piano di questo monte vi è un gran lago detto *Iandro*[2] verso mezzo-

habits de laine et parlent tubétain. Le gouvernement chinois de H'lassa y tient une garnison de 500 hommes, avec 4 pièces de canon. Les voyageurs qui viennent de Népal sont obligés d'exhiber à Gnialam leurs passe-ports, qu'on y échange contre de nouveaux. — Kl.

[1] La montagne *Kambha là* ou *Gamba là* est située au nord du lac *Iandro* ou *Yar brok you mthso*. En venant du sud, la montée est d'un coss et demi. Arrivé sur la crête, on y trouve une source d'eau excellente, et on y aperçoit au nord une nouvelle chaîne de monts très-élevés et couverts de neiges perpétuelles. Les voyageurs hindous et tubétains y font leurs adorations. La descente septentrionale est de trois coss, et on arrive au pied du mont au village de Kambha, consistant en une centaine de maisons tubétaines. — Kl.

[2] Je ne connais pas l'orthographe du nom de ce lac. C'est vraisemblablement ཡངས་དྲོ་ *Yang dhro*, c'est-à-dire *étendu* et *chaud*. On l'appelle aussi ཡངས་མཚོ *Yang mthso* ou *le lac étendu*. Il règne en général beaucoup d'incertitude sur le véritable nom de ce lac. Le *Si yu thoung wen tchi*, qui est un dictionnaire géographique sur les pays situés à l'occident de la Chine, l'appelle བཡར་འབྲོག་བཡུ་ཆུ་ *Yar brogh you tsiou*, et en mandchou ᠶᠠᡵ ᠪᠣᡵᠣᡴ ᠶᡠ ᡮᡠ *Yar borok you tsou.* Il traduit *yar borok* par *ample* et *étendu; you* par *turquoise* (en chinois 石松 *soung chy*), et *tsiou* par *eau.* Je présume qu'il y a ici une faute, et qu'il faudrait lire བཡངས་འབྲོག་ *Yang brogh*, et en mandchou ᠶᠠᠩ ᠪᠣᡵᠣᡴ *Yang borok*, ce qui signifierait effectivement *ample* et *étendu.* Cela paraît d'autant plus

giorno, che ha di circuito (secondo quelli che l'hanno girato) 18 giorni di camino, ma dentro vi sono alcune isole di monticelli. Il detto lago non ha esito alcuno almeno visibile, e per quella parte, ove l'ho costeggiato sì nell' andare, che nel venire per un giorno e mezzo di camino non ho veduto esito veruno, ed il simile per ogni altra parte, come mi viene certificato da quelli medesimi che l'hanno costeggiato. Per passare detto monte *Kambalà* si salisce certamente

probable que les anciennes cartes du Tubet, publiées sous le règne de Khang hi, transcrivent toutes le nom de ce lac en chinois par 克魯母鴉 *Ya mou lou k'he*, et en mandchou par ᠶᠠᠮᡵᡠᡴ *Yam rouk*. Celles qui ont été faites sous le règne de Khian loung ont en chinois 措穆裕克魯穆揚 *Yang mou lou k'he you mou thsou*, et en mandchou ᠶᠠᠩᠮᠣᡵᡠᡴ ᠶᡠᠮᡩᠰᠣ *Yangmorouk youmdzo*. Dans le *Si you thoung wen tchi*, on aurait donc mis dans la première syllabe *yang* un ར *r* pour un ང *ng*. Le même lac est encore nommé en tubétain ཕལ་འདི་གཡུ་མཚོ *Phal dhi you mthso*, ou *le lac des turquoises de Phal-dhi*, c'est-à-dire de la ville de *Paldhi* ou *Paidhi*, située au nord du lac. Cette ville est plutôt un village, n'ayant aucune importance. On voit, au milieu du lac, trois îles montagneuses, nommées *Minaba*, *Sang ri* et *Yabotou*, habitées par des pâtres qui y font paître de nombreux troupeaux de yaghs. Il y a aussi beaucoup de pêcheurs; leurs bateaux sont en cuir. Le lac est extrêmement poissonneux; mais ses eaux sont salées et amères. Voyez aussi la *Description du Si dzang ou Tubet*, que j'ai insérée dans le IIe volume de mon *Magasin asiatique* (Paris, 1826, in-8°), p. 285, et le *Nouveau journal asiatique*, vol. IV, p. 295.—Kl.

per un mezzo miglio, e poi si scende per cinque buoni miglia; d'indi si trova un fiume ben grande, che si chiama *C'iasum,* altrove però dicesi *Tzam pò,* o *Tzangciù*[1], che ha la sua sorgente in Ngari. E passa tre giornate lontano da *Lhasà*, e proseguisce il suo corso sotto la fortezza detta *Sgikàkungar*[2], e prima di arrivare a *Takpò Cini* per un giorno di camino si perde in *Lhogà*[3]: e asseriscono che passi sotto un monte, perchè passato questo monte si ritrova di nuovo, e da *Takpò* passa per *Kombò,* e dicono che entri poi nel Gange verso *Ragmati,* o *Scia-*

[1] C'est le *Yærou zzang bo tsiou*, le plus grand fleuve du Tubet occidental, lequel reçoit les eaux de presque toutes les rivières de ce pays. Ne connaissant pas l'orthographe du nom *C'iasum* (Tsiasoum) je ne peux donner sa signification; mais la dernière syllabe *soum* signifie trois. Dans la *Description de la route de Kathmandou, dans le Népal, à Tâzédó, dans le Tibet,* insérée dans le XVII[e] volume des *Asiatic Researches,* le nom du *Yærou zzang bo tsiou* est écrit par erreur *Yékô changô,* au lieu de *Yérô-changô* (Yérô tchangbô, le *b* n'étant pas prononcé). Ce fleuve s'appelle ordinairement གཙང་པོ་ཆུ་ *Zzang po tsiou*, c'est-à-dire l'eau pure. — Kl.

[2] གཞི་ཀ་གོང་དཀར་ *Ji ka ghong kar,* ou *le fort blanc de la cime,* est une forteresse sur la droite du Zzang tsiou et au nord-est du lac Yang mtso. Ordinairement on noye au Tubet les voleurs dans la rivière; mais, si l'on veut leur faire une espèce de grâce, on les envoie à Ji ka ghong kar, où la plupart d'eux meurent pendant la première année de leur séjour dans cette place malsaine. — Kl.

[3] *L'ho kà* ou *L'ho k'ha ptrà* sont des montagnards anthropophages qui habitent au nord et au nord-est de l'Assam. Voyez ci-dessous, pag. 193. — Kl.

tigang. La capitale di questa provincia è *Sgigatzè*[1].

Il regno di *Bregiong*, ossia *Bramascion*[2], verso tramontana confina colla provincia di Tzang, verso mezzogiorno con *Mon-Altibari*[3], e *Brukpà*, ossia *Laltopivalà*, tra levante, e mezzogiorno con Lhobà[4], verso levante con *Kakò*, e Kombò, verso ponente con *Maronga*[5] e Nekpal.

La provincia d'*U* verso ponente confina con Tzang, verso levante con *Sciarbigonti*, verso mezzogiorno con *Ialha*[6] e Takpò[7], verso tramontana con *Ciang*;

1 གཞིས་ཀ་རྩེ་ *Ji ka rzzè*, c'est-à-dire *la forteresse de la cime*; c'est une des plus grandes villes du Tubet. On y compte plus de 23,000 familles. Sa garnison consiste en 3,000 soldats tubétains et 2,000 mahométans chinois. Les Hindous prononcent *Digartchi* le nom de cette ville. Elle est située à un coss nord-est de *Djachi l'hounbho*. A deux ou trois cents pas de la ville coule une rivière qui y porte le nom de *Tchoûrr erkou*. Elle est très-profonde, et sa largeur est de 300 pas. On la passe sur un pont de fer, de huit arches, qu'on appelle *Samba choûr* (*Zamba char*), c'est-à-dire le pont oriental. — Kl.

2 Voyez la note 2, pag. 184.

3 མོན་ *Mon*, en tubétain, est le nom général des montagnards qui habitent entre les plaines de l'Hindoustan et le Tubet. *Mon-Altibari* doit être la partie septentrionale du district de Rangpour du Bengale, et particulièrement du canton dont Samachgouta est le chef-lieu. — Kl.

4 *L'hobà* est la partie occidentale du pays de Déva Dharma radja ou du Bootan des Anglais. — Kl.

5 Voyez la note 2, pag. 184.

6 Je ne connais pas la situation des cantons de *Charbigonti* et de *Ialha*.

7 Le nom de ce pays, situé sur la droite du Zzang po tsiou, est

e versò tramontana tèrmina la provincia d'*U* à *Ratren*, e *Talung*[1], verso levante con Sciarbigonti, verso ponente con Kambalà; la capitale di questa provincia d'U è *Lhasà*, e vicino a questa città passa il fiume detto *Tsangiù*[2] che ha la sorgente sopra a Sciarbigonti, ed entra nel fiume *C'iasum*, vicino alla fortezza detta *Ciuciur*[3], tre giornate lontana da Lhasà. *U* significa *mezzo*[4], perchè questa provincia *U* sta nel

དག་པོ་ *Phagh pò*, qui signifie *pur*. Il contient les villes de *La sol dziong*, *Koun lè Namghial dziong*, *Dhom jon dziong* et *Naï dziong*. C'est une des provinces les plus méridionales du Tubet. — Kl.

[1] Il faudrait vraisemblablement lire སྟོད་ལུང་ *To loung* (rivière supérieure). Cf. *Georgi Alphabetum tibetanum*, p. 251.

[2] Il ne faut pas confondre cette rivière གཙང་ཆུ་ *Zzang tsiou*, en mongol ᠽᠠᠩᠭᠣ ᠮᠥᠷᠡᠨ *Zanggo murèn* et ᠭᠠᠯᠵᠠᠭᠤ ᠮᠥᠷᠡᠨ *Galdjao murèn*, avec le fleuve *Zzang bò tsiou*, auquel elle se réunit au-dessous de la ville de *Tsiou choul*. Elle sort, sous le nom de *Moudhik zzang po tsiou*, du lac *Moudhik you mtso*. C'est donc près de ce lac qu'il faut chercher le canton de *Charbigonti*. — Kl.

[3] Les relations hindoues appellent cette place *Tchoûchér*; cependant son nom est écrit ཆུ་ཤུལ་ *Tsiou choul* dans le *Si yu thoung wen tchi*, qui l'explique par *conduit d'eau*, *canal*. — Kl.

[4] དབུས་ *Ou*, ou plutôt *Wou* ou *Oui*, signifie effectivement le *centre*, le *milieu*. On comprend ordinairement les deux provinces de Ou et de Zzang par le nom commun de དབུས་གཙང་ *Ou zzang*. — Kl.

mezzo del Thibet, e Lhasà sta nel mezzo di questa provincia e perciò la chiamono *Umbellico del dovitioso regno del Thibet.*

La provincia di *Ciang*[1] verso ponente confina con Ngari[2], verso tramontana con *Kokonor,* verso levante con K'ham, verso mezzogiorno colla provincia d'U. In questa provincia di Ciang ci è il ducato di *Dam*[3], che è lontano otto giornate da Lhasà : ed in Dam ci è solo il palazzo per il Re e la sua corte; il restante degli abitanti dimorano nelle tende di feltro, e di tele tessute di pelo, e la maggior parte sono Tartari e gli altri Thibetani. Due giornate lontane da Dam ci è *Nak c'iu ka,* ove è l'ultima fortezza del Thibet senza alcun altra casa, ma solo abitazioni di tende, come sopra. In questo luogo passa un fiume grande chiamato *Nak c'iù. Nak* significa nero e *c'iù* acqua[4].

[1] Le P. Georgi nomme cette province *Kiang.* — Kl.

[2] C'est-à-dire *Ngah ri Tamò.* — Kl.

[3] Dans la petite carte du Tubet qui fait partie de l'ouvrage *Wei thsang thou chy,* que j'ai publiée dans le *Nouveau journal asiatique* (tome VI, page 350), le pays de འདམ་ *Dham,* ou des marais, est placé au nord-ouest du grand lac *Tengri noor.* Mais ce n'est certainement pas le duché dont il est question ici, puisque celui-ci doit être situé au nord-est de H'lassa et à deux journées de l'endroit où l'on passe le *Fleuve Noir,* duquel il sera question dans la note suivante. Ce pays de *Dham* se trouve sur la route qui de H'lassa conduit en Chine par le pays du lac *Khoukhou noor.* De H'lassa à Dham on compte 8 stations et 495 *li* chinois, et de là au gué du Fleuve Noir, 4 stations et 310 *li.* Ce compte ne s'accorde point avec celui du P. Horace. — Kl.

[4] ནག་ཆུ་ *Nagh tsiou,* signifie effectivement l'Eau noire.

Da questo fiume prese il nome questo luogo, e perciò si chiama *Nak c'iu kà*, cioè abitatori dell'acqua nera. Dopo di che per circa quaranta giorni di camino non si trova più abitazioni di case, ma solo alcune abitazioni di tende con quantità di mandre de *lak*, ossiano bovi pelosi, pecore, cavalli; ed i passaggeri non trovano altra cosa per comprare di comestibile che carne, e butiro, tutto l'altro fa di mestieri portar seco. Traghettato questo gran paese si trova un grandissimo fiume, chiamato *Bic'iù*[1], che conforme ne scrisse l'illustrissimo signor *Samuele Van der*[2], Olan-

C'est ce même fleuve qui, chez les Mongols, porte le nom de ᠬᠠᠷᠠ ᠤᠰᠤ *Kharà ousoù,* qui a la même signification. Le Nagh tsiou sort du lac *Bouka noor,* ou du Bœuf, coule d'abord à l'est, reçoit le *Sogh tsiou,* et se tourne au sud-est pour entrer dans la province de K'ham, où il reçoit le nom de *Oüi tsiou;* puis il passe dans la province chinoise de Yan nan, où il est appelé *Lou kiang* ou *Nou kiang,* et va se jeter, suivant les auteurs chinois, dans la mer Méridionale. — Kl.

[1] Le *Bi tsiou,* ou plutôt འབྲི་ཆུ་ *Bhri tsiou,* le Fleuve de la vache du Yagh, est le même qui, en mongol, est appelé ᠮᠤᠷᠤᠢ ᠤᠰᠤ *Mouroui oussoù* et ᠮᠤᠷᠤᠰ ᠤᠰᠤ *Mourous oussoù,* c'est-à-dire l'*Eau tortueuse.* En traversant le Tubet oriental, il reçoit le nom de ཕོ་ལྷའི་ཆུ་ *Pho h'laï tsiou,* ou le fleuve du Dieu mâle (du Seigneur). C'est la partie supérieure du *Grand Kiang* de la Chine. — Kl.

[2] Ce Hollandais s'appelait, avec tout son nom, *Samuel van der Put.* Il était arrivé des Indes au Tubet, où il lia amitié avec des lamas, dont il avait appris la langue. Ils le prirent avec eux à Péking. C'est le seul Européen qui, à ce que je crois, ait fait ce voyage si intéressant de la capitale du Tubet à celle de la Chine.

dese, nativo di *Flescingh*[1] della provincia di Zelanda, si arguisce la sua grandezza, mentre da quel che diceva che per traversarlo con barche di pelle, s'imbarcò la mattina, e la sera aloggiò in un isoletta di detto fiume, e non potè finirlo di traversare sino al mezzo dì del seguente giorno. Vicino a questo fiume ci è una gran popolazione che habita nelle tende. Da questo luogo per un mese incirca di camino si trova *Zolomà*[2]; le genti di che abitano parimente nelle tende, e dopo cinque giorni di camino si arriva a *Kokonor*, ove finisce il Thibet per questa parte verso tramontana.

La provincia di *Takpò* è assai grande, e si divide in sette, cioè *Takpò Cini*, ove i Missionarii Capuccini hanno l'ospizio. *Takpò Ciarà*[3] verso tramontana confina colla provincia d'U, verso mezzogiorno con Kombò, verso levante con K'ham e verso ponente con Tzang.

La provincia di *Kombò* a tramontana confina con Takpò[4], a levante con K'ham, a ponente con Bregion

Malheureusement le journal de son voyage paraît perdu pour nous. Voyez *Nouveau journal asiatique*, vol. X, pag. 321. — Kl.

[1] Il y a bien dans l'original *Flescingh*, mais il faut lire *Flessingue*. — Kl.

[2] *Zolomà*, ou ᠭᠤᠷᠪᠠᠨ ᠰᠣᠯᠢᠮᠠ ᠭᠣᠣᠯ *Gourban Solimagool*, c'est-à-dire les trois rivières qui se réunissent, est l'endroit où le chemin de H'lassa à *Si ning*, en Chine, traverse le Houan ho supérieur. On dit aussi *Gourban Solom gool*. — Kl.

[3] *Dhagh pò*. Voyez la note 7, pag. 188. Les positions de *Dhagh pò Tchini* et de *Dhagh pò Tchiara* sont inconnues. — Kl.

[4] La province de *Kombò* ne peut être la même que celle qui se

e Lhobei, a mezzogiorno con *Lhò k'haptrà: Lhò* vuol dire mezzogiorno, *k'hà,* bocca, *ptrà,* tagliata, perchè ai fanciulli da piccoli sono tagliate le labbra, e poi le coloriscono di color rosso, giallo, turchino, ed altri colori posti nelle tagliature de' loro labbri.

K'ham[1], verso ponente termina con *Bikum, Takpò, e Kombò,* verso tramontana confina con Kokonor, e Ciang, verso levante con *Tarcenton,* Cina, e Amdoà, e verso mezzogiorno confina con Bengala, o Siam, o Pegù e Tonchino.

appelée ཀོང་པོ་ *Kong pò* ou l'enfoncement. Celle-ci, située au nord-est du Dhagh pò, en est séparée par le fleuve Zzang po tsiou, et arrosée par le *Kagh bho zzang po tsiou.* — Kl.

[1] Le P. Horace écrit partout *Kahagn,* mais le nom de cette grande province du Tubet est ཁམས་ *K'ham* ou ཁམས་ཡུལ་ *K'ham youl* (le pays de K'ham). Cette contrée est aussi appelée *Bhodh tsien* ou le *Grand Tubet.* Le mot *K'ham* signifie proprement royaume. Les huit subdivisions sur douze, que l'auteur nomme, ne se trouvent pas marquées sur nos cartes. Dans son indication des limites de ces subdivisions, il paraît régner beaucoup de confusion. *Ketong k'ham* est la plus occidentale; puis vient *Tzava k'ham,* et de là de l'ouest à l'est on rencontre *Pombor k'hang, Mingara k'ham* et *Tsiamdo k'ham.* Vers le nord est *Tsioung boù k'ham,* et de là au nord-est on trouve *Kondjiou dourou k'ham* et *Kemorong k'ham.* — *Tsiamdo* est le pays de ཆབ་མདོ་ *Tsiab mdho* (la réunion des courants), temple célèbre, situé à la réunion des rivières *Om tsiou* et *Tsa tsiou,* qui forment le *La tsiou* ou *L'ho tsiou,* appelé par les Chinois *Lan thsang kiang.* — Kl.

Lo stato di *K'ham* si divide in dodici provincie, e sono le seguenti.

1° *Tzava K'ham,* verso ponente confina con Bikun e Takpò, verso levante con Pombor K'ham, verso mezzogiorno con Lho k'haptrà.

2° *Pombor K'ham,* verso ponente con Tzava K'ham, verso levante con Mingara K'ham, verso mezzogiorno con Bengala, verso tramontana con Bic'ìà.

3° *Mingarà K'ham,* verso ponente confina con Pombor K'ham, verso levante con la Cina, e si crede colla provincia di *Centofù*[1] ed *Amdoà,* verso mezzogiorno si crede col Pegu, verso tramontana con Kokonor.

4° *Ketong K'ham,* verso ponente confina con Kombò, verso levante con Tzava K'ham, verso mezzogiorno si crede col Pegù, o Siam, verso tramontana con Kokonor.

5° *Ciungbù K'ham,* verso ponente confina con Talung, verso levante con *Ciamtò,* verso mezzogiorno con *Sciopadò,* verso tramontana con Ciang.

6° *Kongiùdurù K'ham,* verso levante con *Kemorang,* verso ponente con Ciang, verso di Dam, a tramontana con Kokonor, verso mezzogiorno con *Bha*[2]. Il paese di Bhà non si sa di chi si sia o del Pegù, o del Tonchin.

[1] *Cen to fu* est la ville de *Tchhing tou fou,* capitale de la province chinoise de Szu tchhouan. — Kl.

[2] *Bhà* est le pays de *Bhà* ou བ་ཐང་ *Bhà thang* (plaine des Vaches), situé par 29° de latitude nord, sur la gauche du *Pho h'laï tsiou* ou *Kin cha kiang.* — Kl.

7° *Ciamtò K'ham* e l'ottava *Kemorong K'ham* sono provincie, delle quali s'ignorano i loro confini, siccome ancora delle altre quattro restanti provincie, non solo se ne ignorano i confini, ma eziandio i nomi, per non essere potuto avere notizia certa da pratici; per gelosia che hanno i Thibetani, non è stato possibile ritraere copia geografica dell'unica che si conserva in pittura in diverse stanze del palazzo della *Varanga* (?), ossia *Lhaprang*.

Domina parimente il Re del Thibet lo stato d'*Amdoà*[1], come di sopra s'accennò, che confina a levante colla Cina, a tramontana con Kokonor e Ciang, a ponente con K'ham, a mezzogiorno credesi col Tonchino, o Pegù, o Siam, ma non è certo perchè i Thibetani hanno pochissima cognizione d'esso Pegù, Tonchin, Siam, ed altri paesi confinanti. Questo stato d'*Amdoà* è diviso in più provincie, che sono le seguenti: *Cenisgiungbà, Iarbà, Arà, Margniù, Tzator, Tariong, Tebò, Ngabà, Sunggiù, Korlung, Ciusang, Samblò, Tongor, Kungbung*, e dicesi che ve ne sia qualchedun' altra[2]; ma per non

[1] *Amdoà* est la partie sud-est du Tubet, située entre le fleuve Oui tsiou ou Nou kiang, et les provinces chinoises de Szu tchhouán et de Yun nan. Dans les livres mongols ce pays est désigné sous la dénomination des *trois Amdoo K'ham inférieurs* ou des *trois Amdoo K'hamgang inférieurs*. — Kl.

[2] De tous ces cantons et lieux, je ne retrouve que les suivants sur les cartes chinoises du Tubet ainsi que dans le dictionnaire géographique de l'Asie centrale: *Margniù* est *Marghan; Tsator* est *Dzadzorgang; Tariòng* est *Dhar dziong; Te bò* est *Theghbà; Tongor* est *Dhoung kar*; et *Kungbung* est *K'hioung bhoum*. — Kl.

avere avuto tempo per scarsezza de' religiosi non vi è stata opportunità di tempo, affine di potere ricercare queste cose, dovendosi far ciò a tempo e con cautela per non dar gelosia.

In tutte queste provincie vi sono città, terre, e castelli, fabricati di pietra, ed altre materie stabili, e di durata. La lingua nativa è Thibetana, ma parlano anche Tartaro, e Cinese, e sono di un elevato ingegno, ed a mio tempo tutti li Lettori, e Lami dell' università, Maestri del supremo Lama, e Grandi Lami rinati, erano quasi tutti d'*Amdoà*, dal quale stato o regno non si prendono soldati, come si disse di sopra.

Tra la Tartaria, e le provincie di Ciang e Ngari, stanno i popoli di *Hor*[1], quali sono d'ingegno grosso-

[1] ཧོར་ *Hor,* selon M. Csoma de Körös, est le nom par lequel les Tubétains désignent les *peuples de la race turque* de l'intérieur de l'Asie. Il traduit ཧོར་སྟོད་ *Hor todh* (le Hor supérieur) par le Turkestan occidental; ཧོར་སྨད་ *Hor madh* (le Hor inférieur) par le Turkestan oriental; ཧོར་ཟླ་ *Hor la,* un mois turc, compté à la manière turque, enfin ཧོར་སྐད་ *Hor kàdh* par langue turque (Voy. *A Dictionary of the Tibetan language.* Calcutta, 1834, in-4°, pag. 333 et 304). Le même auteur dit que སོག་པོ་ *Sogh pò* ou སོག *Sogh,* est

lano, portano la treccia, come li Tartari, e vestono alla tartara; stanno nelle tende, e parlano tartaro, e thibetano; ma meglio tartaro.

le nom tubétain des Mongols (*Ibid.* pag. 298). En effet ce sont des tribus mongoles qui errent avec leurs troupeaux dans les vastes plaines des provinces Ngah ri Tamò et Tsiang, auxquelles les Tubétains donnent le nom de *Hor.* De même le dictionnaire géographique *Si yu thoung wen tchi* traduit toujours le mot *Hor* par 古蒙 *Moung kou* ou *Mongol;* ཧོར་ཟ་ *Hor zza* par *d'origine mongole,* et ཧོར་འཇུག་ཁ་ *Hor dziough k'ha* par *chemin* ou *entrée des Mongols.* Le dictionnaire tubétain-mongol *Mingghi ghia mtso* explique le terme *Hor* par ᠰᠠᠷᠠᠢᠭᠣᠯ *Saraïgol,* qui paraît être le nom des tribus mongoles dispersées dans les plaines du Tubet septentrional. Un autre dictionnaire tubétain mongol, intitulé *Togh bar lo va,* et composé par le célèbre *Djangghia khoutoukton,* traduit (pag. 283) ཧོར་ *Hor* par ᠮᠣᠩᠭᠣᠯ *Mongol* et ᠰᠠᠷᠠᠢᠭᠣᠯ *Saraïgol,* et (page 369) ཧོར་པ་ *Hor pa* par *mongol.* Dans le *Miroir des langues chinoise, mandchoue, mongole et tubétaine,* le mot *Hor* est également expliqué par *Mongol.* Le vocabulaire tubétain-chinois publié sous la dynastie des Ming par la cour des interprètes à Péking, traduit le terme *Hor pa* par 靼韃 *Ta ta,* Tatar ou Mongol. « Dans les « livres mongols, dit M. I. J. Schmidt (*Geschichte des Ost-Mon-* « *golen,* page 373), les Mongols sont souvent appelés *Pe te Hor.* » Le mot *Pe te* est le chinois *Pe ti* (Barbares du Nord), adopté par les Tubétains. « Un autre nom des Mongols, ajoute le même au- « teur, est *Sok pò.* » Le vocabulaire tubétain et chinois que je viens de citer tout à l'heure explique le mot སོག་པོ་ *Sogh pò* par 回回 *Hoeï hoeï,* c'est-à-dire Turcs orientaux. *Sogh pò* est

Nella provincia di *Tzang* vi sono altri due fiumi alquanto grandi, oltre diversi altri piccoli. Uno che ha la sua sorgente dal monte *Langur*[1], e seguita sino a

dérivé de སོག་ *Sogh*. Ce mot a plusieurs significations. La première est celle d'*omoplate* (en mongol *Talou*), la seconde est *scie* (en mongol *Ghiroughè*), la troisième enfin celle de *prairie* (en mongol *Kuddèh* et en chinois 地草 *Tsao ti*). C'est de cette dernière que dérive le mot *Sogh pò*, qui par conséquent signifie proprement *habitants des prairies*. Ordinairement on l'applique aux nomades mongols, mais nous voyons qu'il peut également désigner des nomades turcs, puisque cette dénomination fut aussi donnée aux *Hoeï hoeï*, dont quelques tribus nomades habitaient autrefois les vastes plaines situées au nord-est du Tubet et furent appelés pour cette raison འབྲོག་པ་ *Brogh pa* (habitants du désert), en mongol *Kharà Tanggout*, ou les Tangout noirs.

En résumé, il paraît que les noms de *Hòr* et de *Sogh pò* sont appliqués, par le Tubétain, aussi bien aux nomades mongols qu'aux nomades de la race turque. Ceci est démontré par la dénomination de *Hor la,* mois turc, ou mois d'après le calcul turc. Il ne peut être question ici des mois des Mongols, qui ont le même calendrier que les Tubétains, tandis que celui des Turcs, et des mahométans en général, diffère du calendrier de ces derniers. — Kl.

[1] En se rendant de *Kouti* ou *Gnialam* de H'lassa, on passe le mont *Langoûr* à la seconde journée et avant d'arriver à la ville de Tingri. Le nom de Langoûr est donné à cette montagne d'après celui d'un petit village situé à son pied septentrional; elle s'appelle proprement *Ye loum Koung la.* La neige n'y fond jamais, et le vent y est si violent que les Tubétains ont l'habitude de dire: « Celui qui n'a jamais pleuré son père pleurera certainement ici. » Des yaghs, des mules et des moutons seuls peuvent passer cette montagne; encore faut-il jeter de la cendre sur le chemin pour les empêcher de glisser. Pour traverser le Langour, il faut une

Sechia, e poi voltando a mezzogiorno, passa per lo stato di Bregiong, ossia Bramascion, e poi per il regno di Bengala entra nel Gange, et si chiama *Ponciù*[1]. L'altro fiume detto *Granciù* viene dalla parte di tramontana, credesi da *Ciang larzi*[2], passa al mezzogiorno di *Sgika-tzè* par dove siegue tal parte passando *Giantzè* e *Pary*, restando Bregion a ponente, va a sboccare nel Gange al regno di Bengala.

I confini poi del Thibet in comune, verso levante confina colla Cina, e *Tarcènton*[3]. Questo stato, ossia

journée entière, et on n'arrive qu'à la nuit au pied opposé. Il y croît un grand nombre de plantes médicinales qui font un objet de commerce et qui ont un grand débit dans l'Hindoustan. — Kl.

[1] C'est là ཕུན་ཚོགས་བཟང་པོ་ཆུ་ *Phoun tsogh zzang po tsiou*, ou *la rivière parfaite*. Elle ne vient pas du mont Langoûr : elle a ses sources dans plusieurs montagnes situées plus au nord, et entre dans l'Inde, où elle reçoit le nom de *Tis-tah*. — Kl.

[2] Il y a ici certainement une confusion. Les rivières qui prennent leur origine au sud de la ville de *Dsiang larzzè* ne vont pas passer au midi de *Ji ka rzzè*, située au sud du Yæroù zzang po tsiou; elles se jettent au contraire dans le Phoun tsogh zzang po tsiou. La rivière qui passe devant *Djhianse* et *Ji ka rzzè* s'appelle *Païnam tsiou*. Elle est formée par le Dziang lo tsiou, qui vient du sud, et le Niang tsiou, qui coule du nord-est. Ces deux rivières se réunissent à Djhianse. Le Païnam tsiou se dirige de là au nord-ouest et se jette à l'est de Ji ka rzze dans la droite du Yærou zzang po tsiou. Il paraît que le Païnam tsiou est la même rivière mentionnée dans la note 1, pag. 188, sous le nom de *Tchoûrr erkou*. — Kl.

[3] *Tarcenton* paraît être la ville appelée par les voyageurs hindous *Tâzédô*, et qu'ils placent à la frontière entre le *Bhodh*, ou Tubet, et la Chine. Elle est grande et fortifiée. Les habitants sont des Tubétains, des Chinois et des *Khataï*, ou mahométans de la

provincia, per quanto mi è stato riferito, confina colla Cina fuori della muraglia. Ne' tempi trasandati che il gran Lama era padrone assoluto, anche temporalmente del Thibet, l'imperatore della Cina sempre ne dava il dominio al supremo gran Lama; ma dopo che detto imperatore s'impadronì del Thibet nel 1720 egli ha riservato il dominio di detto stato a se. Questo paese abbonda di quantità, e diverse specie di the che ne provede tutto il Thibet, quale termina i suoi confini, verso il mezzogiorno, colli seguenti regni : *Bengala, Lhò ten kè, Altibary, Mon, Brukpà, Lhobà, Lhòk'haptrà, Sciapado, Bhà,* che non si sa a chi spetti; si crede parimente si stendino i confini col Pegù, Siam, e Tonchin[1] : verso ponente con *Kasimiri,* una parte del *Mogol, Nekpal, Moronga :* verso tramontana confina colla Tartaria *Usbek, Gaskar*[2], *Giongar*[3] e credesi con *Iarkend,* e con Kokonor. *Gionkar; Gion* significa sinistra, *kar* mano (mano sinistra),

Chine. Cette ville paraît manquer sur nos cartes. Voici la route de *Cho pa mdho* à *Tâzédô,* selon les voyageurs hindous :

De *Cho pa mdhò* à *Noòma ri*..............	7 coss	
De là à *Mangam*......................	8	
A *Tâyâ* (*Djaya?*)................	7	
A *Po tchou zan*..................	8	
A *Amdò*........................	9	
A *Tâzédò*......................	12	—Kl.

[1] On voit, par cette mention répétée du Pegou, du Siam et du Tonquin, que le P. Horace était très-peu instruit de la géographie du Tubet oriental. — Kl.

[2] Lisez Kaskar (ou Kachgar).

[3] Les *Giongar* du P. Horace sont les Oelet, حسوعر ناسلس *Dzongar,* dont le nom signifie en effet *à main gauche.* — Kl.

e *Kokonor*; *Koko* torchino *nor* lago, e questo in lingua tartara. In lingua thibetana Kokonor significa *Tzokà*; *Tzo* significa lago, *kà* abitatore, cioè abitatori del lago. Kokonor viene detto parimente *Tzo ngonbò* (*Tzò* lago, *ngonbò* turchino), perchè l'acqua apparisce di color turchino[1]. I Thibetani pretendono, che questo lago appartenga a' loro, e che i confini del Thibet arrivino a' confini della città di *Scilin*, ossia *Scilingh*[2], come essi asseriscono. Da questo lago non esce fiume alcuno. Li cinque fiumi che comunemente fanno uscire le carte geografiche antiche da un lago, o sia il sopracitato *Iandrò*, o *Iantzò* che sta lontano tre giornate da Lhasà a ponente, o sia il suddetto lago di Kokonor circa una giornata da *Scilin*, o *Scilingh*, a confini del Thibet, che sono li due soli laghi del medemo, sono insussistenti, ed assolutamente ideali, perchè verun fiume esce da' medesimi laghi; ma sono altri fiumi grossi, come si disse di sopra, cioè vicino a Lhasà *Tzangc'iù* nella provincia di Tzang, l'altro detto *Nakc'iù*, così ancora *Bic'iù*, che sono nello stato di Ciang, ed altri due che ne ho perduta la memoria. Queste notizie si sono avute da persone ben pratiche, quali assolutamente

[1] En tubétain མཚོ་སྔོན་པོ་ *Mtso ngon pò*. — Kl.

[2] En tubétain ཟི་ལིང་ *Zi ling*; c'est la ville chinoise de 寧西, située à la frontière occidentale de la province de Chen si. Les Mongols l'appellent *Dobò Seling khotò*. — Kl.

affermano essere la sorgente del Gange dalla parte di Ngari verso la Tartaria.

In questo proposito non pare superfluo inserire ciò che mi è stato riferito da ben pratici, che hanno girato il Thibet, e fuori del medesimo la seguente relazione.

Il fiume *Ercis* divide la Moscovia da tutta la Tartaria. Verso li confini d'essa Tartaria che va a terminare verso esso fiume Ercis, tra ponente e mezzogiorno, ove sono i Tartari detti *Turkut*[1], quali si sono volontariamente soggettati alla Moscovia con condizione che li proveda di viveri per essere il loro paese sterile, e scarzo de' medesimi. Professano la medesima religione de' Thibetani, e questo lo so, perchè nel 1730 morì il loro Re, e la regina ed il figlio mandarono alcuni grandi con 300 uomini con molto argento ed altre cose a Lhasà per far fare orazioni, ed offerte a i Gran Lami, e Conventi, in suffragio dell' anima del Re; e per venire colà s'imbarcarono per mare nel loro regno, e sbarcarono in Cina[2], e di

[1] Il s'agit ici des Kalmuks [illegible] *Torgod*, qui ont quitté le territoire russe pour se soumettre à l'empereur de la Chine. — Kl.

[2] Ceci est une erreur manifeste. L'ambassade traversa la Mongolie, et non pas les mers, pour aller en Chine, et de là au Tubet. Le prince kalmuk dont il est question ici est le célèbre *Ayouka khan,* qui ne mourut qu'en 1731. C'étaient son épouse *Dharmabali* et son fils *Tchering dondob,* qui envoyèrent cette ambassade au Tubet. Le but du dernier était d'obtenir du Dalaï lama sa confirmation dans la dignité de khan des Kalmuks. Cette confirmation arriva en 1735, et lui fut apportée par le *Chotow lama.* Tchering dondob reçut à cette occasion le titre de *Chaso bendze Daïtching khan.* — Kl.

là vennero a Lhasà, dove giunsero nel mese d'ottobre 1731; avendoci io con quei principali avuto varii discorsi per interpreti thibetani, perchè il loro linguaggio è tartaro, ed alquanto moscovito, e conobbi aver essi alquanto di lume della Cristianità.

Nella carta geografica sta *Kabill*, ma va detto *Kamill*. *Turfan* distà un mese da Kamul. *Kasvar*[1] è un regno, e vi è la città che si chiama Kascar, e sta lontano dal regno di *Iarkend* tre giornate a cavallo a mezzogiorno di esso Iarkend. *Andigen* è una città, e regno lontano da Kascar verso mezzogiorno un mese di camino. *Iarkend* è nome di regno, e la città capitale si chiama *Iarkand*. I popoli di Iarkend, Kascar, Usbek la maggior parte sono di religione maomettana, e parlano lingua turca. *Samarkand*, *Bokarà*, e *Balak*[2] sono quasi tutti maomettani, e parlano lingua persiana; come parimente i popoli di *Turfan*, che restano tra Iarkand e Kamul, sono la maggior parte maomettani, e parlano turco. *Turfan* appartiene a *Giongari*, e *Kamul* alla Cina. I popoli d'Andigen, di Turfan, e di Kamul professano comunemente il maomettismo, ma quei d'Andigen parlano tartaro, e gli altri due, turco ed anche tartaro. Da *Silin*, o *Scilingh* li mercanti con le loro caravane per Kamul consumano quaranta giorni di camino, e da Kamul a

[1] Nel 1711, il regno di *Kaskar* fu soggiogato dal Re di Gionkar, per essersene impadronito l'imperatore della Cina nel tempo, che questo soggiogò il Re di Gionkar; notitia havuto prima di partire dell' Indie.

[2] C'est-à-dire la ville de *Balkh*. — Kl.

Turfan dodici giornate : per lo più proseguono il viaggio tra ponente, e tramontana. *Tarsy*, paese del regno d'Amdoà resta lontano una buona giornata da Scilin, o Scilingh.

Intorno alla situazione de' nostri cinque ospizii verrà in acconcio di riferire qui che il primo posto nel regno di Bengala a *Ciandernagor* è nella latitudine de' gradi 22, e minuti 20, dove si ha il sole a picco, ossia zenit li 3 giugno, e 9 luglio.

Il secondo di *Patnà* è nel regno di *Behar* in distanza da Ciandernagor venti giornate di camino, resta a gradi di latitudine 26, e minuti 30.

Il terzo nel *Nekpalese*, ossia à *Kadmandù*[1], o *Batgao*, si trova a gradi di latitudine 27, e minuti 30.

Il quarto nella capitale del Thibet in *Lhasà* è a gradi di latitudine 30, e minuti 20.

Il quinto nel *Takponese* a *Trongngè*, pare possa essere circa alla latitudine di verso 30 gradi.

(La suite au prochain numéro.)

[1] Le nom tubétain de cette ville est *Yamboù;* en langue de Népal elle s'appelle *Ydhè.* — Kl.

NOTICE

ur la vie et les travaux de M. ABEL-RÉMUSAT,
par M. LANDRESSE.

PREMIÈRE PARTIE[1].

s sociétés savantes sont dans l'usage d'honorer
émoire des membres qu'elles ont perdus, par un
urs, dans lequel on retrace et les particularités de
:de celui qui n'est plus, et les services qu'il a
s aux lettres. Tous ses travaux y sont rappelés
soin; on en offre le résumé, on les analyse, on
ce de les apprécier, et, afin de porter sur-le-
p à la connaissance d'un plus grand nombre de
nnes, des faits souvent peu connus, ou un mé-
gnoré, ce morceau est ordinairement lu dans
le ces solennités académiques où le public est
particulièrement appelé à connaître des travaux
compagnie. Cet usage est noble et juste, et le
r qu'il a consacré, toujours pénible pour celui
st chargé de le remplir, ne saurait être jamais ni
rrassant ni difficile. Il n'en est pas ainsi lorsqu'un
idu obscur, isolé, que des liens de parenté, d'a-
, ou simplement de reconnaissance, attachaient

[1] ue à la séance générale annuelle de la Société asiatique, le
il 1834.

à un homme illustre, croit, de lui-même, sans mission aucune pour le faire, devoir payer au parent, à l'ami, au protecteur que la mort lui a ravi, la dette du cœur, bien aussi sacrée qu'aucune autre. Toutes les préventions s'élèvent contre lui, car aucun prestige ne l'environne. Il ne peut prêter à ses paroles l'appui d'un nom célèbre, ni imposer ses opinions à l'aide d'une réputation brillante. On s'étonnera de sa hardiesse à venir toucher à des matières d'un ordre si élevé, et l'on sera disposé à lui refuser d'avance les connaissances nécessaires pour en parler convenablement.

Telle est particulièrement la position de l'auteur de cette notice, et le juste sentiment de timidité et d'impuissance dont il est pénétré la rend plus défavorable encore. Placé entre les hésitations d'une insuffisance que tout justifie et le désir de s'acquitter d'un devoir que ses regrets ne lui imposent pas seuls, il a reculé longtemps devant une pareille tâche. Il espérait qu'une voix plus digne s'élèverait parmi nous pour faire l'éloge de celui dont les travaux ont jeté tant d'éclat sur notre Société; il pensait que nous aussi nous voudrions nous honorer par un hommage public rendu à un de nos plus illustres membres. Ce que personne n'a tenté, il l'entreprend. Il l'entreprend, malgré l'intervalle immense, infranchissable, qui le sépare des hauteurs où doit l'amener son sujet; il l'entreprend, parce que, admis pendant treize ans dans une intimité que rien ne saurait lui faire oublier, honoré d'une confiance qui a survécu à

celui qui l'accordait, il a pu recueillir quelques faits et des documents qu'il ne sera pas inutile de publier; il l'entreprend, parce que différentes circonstances de la vie qu'il va retracer lui semblent mal connues ou mal appréciées; il l'entreprend enfin, sans se faire illusion sur la faiblesse de ses moyens, mais persuadé que les hommes les plus instruits sont aussi les plus indulgents. C'est à eux surtout qu'il s'adresse; il sollicite toute leur bienveillance, pour lui, non, mais en considération du sujet qu'il traite. Et à ceux qui, plus sévères, le taxeraient de présomption ou de témérité, il avouerait que son cœur a parlé plus fort que sa raison; mais que cette dette d'admiration et de reconnaissance, rien ne pouvait le dispenser, sinon de l'acquitter, au moins de la reconnaître.

Jean-Pierre Abel-Rémusat, naquit à Paris, le 5 septembre 1788, de Jean-Henri Rémusat, l'un des six chirurgiens privilégiés du roi, et de Jeanne-Françoise Aydrée. Son père était de Grasse, et le nom de Rémusat est honorablement connu dans cette partie de la Provence; plusieurs membres de cette famille ont fait le commerce avec le Levant, et l'un d'eux, qui était établi à Constantinople, eut occasion de rendre quelques services à Michel Fourmont, lors du voyage de ce dernier en Grèce.

Du côté maternel, M. Rémusat appartient à la ville de Besançon; on peut dire même que c'est là sa véritable patrie, car ce fut celle de son adoption; ce fut celle qui, la première, honora ses études et reconnut son mérite naissant à peine, en l'appelant à siéger

parmi les membres de son académie. Les liens du sang, ceux de l'amitié et de la reconnaissance, tout concourait à l'attacher à cette province de Franche-Comté, qui le placera avec orgueil au premier rang des nombreuses illustrations auxquelles elle a donné naissance.

Né avec d'heureuses dispositions, un accident, qui aurait pu avoir les suites les plus funestes, fit qu'elles commencèrent à se développer chez lui dans un âge où l'on aurait à peine songé à les exercer. En jouant aux Tuileries, il tomba de la terrasse du Bord de l'eau, c'est-à-dire d'une hauteur de dix à douze pieds environ, sur le pavé du quai. On craignit longtemps pour ses jours, et sans les soins vigilants de la plus tendre mère, toute l'habileté de son père eût été impuissante peut-être pour les lui conserver. Mais un bras fracturé et plusieurs lésions graves le contraignirent, pendant des années entières, à un repos qui n'était ni de son âge, ni dans ses goûts. Il se soumit, malgré la vivacité de son naturel, parce que la nécessité était plus forte que sa volonté; son esprit, son imagination d'ailleurs étaient libres, et son intelligence profita du sacrifice qu'il était obligé de faire de ses plaisirs. Cette vie sédentaire, en lui apprenant de bonne heure que si l'étude est le meilleur préservatif contre l'ennui, elle peut être aussi une efficace diversion aux souffrances, donna à ses idées une maturité, une profondeur que le caractère vif et enjoué avec lequel il était né ne lui aurait permis d'acquérir que dans un âge beaucoup plus avancé. Un dictionnaire

mythologique assez considérable fut rédigé par lui pendant cette longue retraite. Il avait alors moins de onze ans. Aucun succès ne le rendit aussi heureux que le simple souvenir du petit triomphe qu'il obtint alors; il ne le rappelait pas sans une sorte de fierté, et plusieurs fois nous l'avons entendu regretter, avec cet intérêt si naïf et si naturel que l'on conserve pour les gloires de sa jeunesse, que l'on n'ait pas eu plus d'égards pour cette première production de sa plume que pour les cahiers d'un écolier ordinaire.

Le rétablissement de sa santé ne modifia en aucune manière le genre de vie sérieuse et appliquée dont il avait contracté l'habitude. Il possédait déjà la langue latine de manière à la parler et à l'écrire avec autant de facilité et d'élégance que sa langue maternelle; circonstance digne de remarque dans un si jeune homme et à une telle époque. On ne sait que trop qu'il n'y avait alors ni pensionnats, ni écoles préparatoires où l'on pût aller recueillir les leçons de maîtres habiles. Les usurpations toujours croissantes de l'ignorance avaient entraîné, avec la ruine des connaissances les plus utiles, celle des colléges, des universités, des académies. Aussi le jeune Rémusat ne connut-il d'autre lycée que la maison paternelle, d'autre maître que lui-même. Quelques savants restaient encore cependant qui pouvaient renouer la chaîne de l'instruction ainsi interrompue, mais ils vivaient dans la retraite. Le père de M. Rémusat, qui avait été lié avec Foncemagne, avait conservé des relations avec la plupart d'entre eux; ils s'empressèrent de donner à son

fils de sages conseils, des directions utiles; et cette conception vive, ces vues étendues, ces connaissances aussi profondes que variées qui le distinguèrent, peut-être les dut-il à un enseignement moins resserré que celui des colléges, cercle uniforme et banal, où les esprits les plus différents, les caractères les plus opposés sont enfermés, pour être tous jetés dans le même moule et réduits aux mêmes proportions. Son intelligence demandait à être soumise aux travaux de la pensée plutôt qu'aux exercices de la mémoire, et dans un collége, où l'on n'est que trop disposé à cultiver la seconde au préjudice de la première, on eût étouffé l'une pour faire un trophée de l'autre. A l'abri des influences de cette routine, ses études devinrent de jour en jour plus importantes. Tout ce qu'il lisait, latin ou grec, vers ou prose, était lu avec fruit, et ce que sa mémoire n'aurait pu retenir, il le confiait au papier. Ces premières notes, dont quelques-unes échappèrent au triste sort du dictionnaire mythologique, sont faites avec beaucoup de méthode et annoncent un rare talent d'analyse. Nous pouvons citer entre autres un immense tableau chronologique, généalogique et synchronique des rois de la Grande-Bretagne, qu'il dressa à quatorze ans (1802), d'après l'histoire de Rapin Thoyras.

Cette science de l'histoire, une des plus dignes d'exercer l'intelligence, était aussi celle à laquelle il donnait le plus de moments parmi ceux qu'il pouvait dérober aux études classiques. Elle offrait à sa curiosité des faits qui tous étaient nouveaux pour elle, et

La variété infinie des objets que présente ce tableau de la sagesse et de la folie des hommes ne pouvait manquer d'intéresser son imagination. En même temps sa pénétrante sagacité s'exerçait déjà à suivre les progrès des nations, à observer leurs coutumes, à étudier les causes qui les modifiaient, à saisir les intérêts directs ou éloignés, avoués ou secrets, des actions humaines, en les considérant dans leurs rapports avec les événements.

Mais l'histoire des hommes n'était pas la seule dont il ambitionnât dès lors de percer les mystères; il était non moins avide de s'initier à ceux que la nature ne révèle qu'à un bien petit nombre d'adeptes. Il y avait autre chose que de l'enfantillage dans le soin qu'il mettait à faire sécher les plantes qu'il rapportait de ses promenades; dans l'attention avec laquelle il les rangeait, de manière à en former une sorte d'herbier, dont la classification, pour n'être pas celle de la science, ne manquait ni de méthode ni de clarté. La seule distraction qu'il se permît était celle de ces jeux aux combinaisons savantes, où la victoire n'est jamais que pour le plus habile, et non pour le plus heureux.

Ici une pensée nous arrête; un autre motif de découragement, que nous n'avions pas envisagé d'abord, en ajoutant à la difficulté de notre tâche, rendra notre marche plus pénible, plus incertaine encore.

Quand nous parlons d'un homme avec lequel nous avons vécu, dont nous admirions l'éclatante supériorité et dont nous chérissons la mémoire, les moindres

circonstances nous intéressent. Nous mettons à n'en négliger aucune un scrupule, un zèle qui paraîtront trop minutieux, pour ne les qualifier que de la manière la moins défavorable. Et pourtant la vie d'un homme de lettres qu'est-ce autre chose que l'histoire de son esprit? Pourquoi ne pas chercher à en suivre la marche? Les différentes phases de son développement et de ses progrès ne peuvent-elles pas offrir plus d'un enseignement utile? Et cette éducation du génie, ces tâtonnements d'une intelligence précoce, qui se trouve à l'étroit dans le cercle des connaissances ordinaires, qui s'essaye à découvrir un sentier par lequel elle puisse marcher vers des régions inconnues; cette noble et persévérante émulation, ce *tentanda via*, mis en pratique dans un âge si jeune, la main maladroite qui voudrait en tracer le tableau ne ferait-elle que les profaner, et ne serait-elle que sacrilége en voulant être pieuse? Triste condition de la médiocrité de flétrir tout ce qu'elle touche! Il serait à déplorer, en cette occasion surtout, que l'intérêt de ces détails ne fût pas absolument indépendant du plus ou moins de talent du biographe à les faire connaître.

En 1805 les études de M. Abel-Rémusat furent douloureusement interrompues par la mort de son père. Cet événement, en lui enlevant pour continuer ses travaux les facilités qu'il avait eues jusqu'alors, ne fit que redoubler son ardeur. Devenu l'unique soutien de sa mère, il songea à donner à ses occupations une direction plus spéciale, à adopter une carrière, et, dans le choix qu'il fit de celle de la médecine, il sa-

crifia sa vocation et tous ses goûts, pour suivre le vœu de celui qu'il venait de perdre.

Cependant il était dans l'âge où l'esprit et l'imagination ont un feu, une activité qui demandent de l'aliment. On voudrait tout embrasser, tout apprendre, tout savoir, et, il faut bien le dire, cet entraînement est fatal au plus grand nombre. Tous n'apportent ni la même aptitude, ni le même courage, et ce vaste océan sans horizon, sur lequel on s'embarque à l'aventure, et dont il n'est donné à personne de connaître les limites, n'ouvre ses ports qu'à un bien petit nombre d'hommes privilégiés, tandis que la plupart n'y rencontrent qu'écueils et naufrages.

M. Rémusat sut également éviter les uns et se préserver des autres, et pourtant il n'aspirait à rien moins qu'à la connaissance de toutes choses et à une perfectibilité indéfinie. Ces rêves, que la jeunesse seule peut concevoir, parce que tout lui paraît facile, même la vertu, avaient séduit son âme; il s'y était attaché fortement, et sa croyance, si l'on peut s'exprimer ainsi, avait entraîné sans peine celle de quelques jeunes gens, qui s'associèrent à lui dans le but de discuter ce qu'ils croyaient être le bien ou le mal et de rechercher les moyens d'arriver à faire l'un et à éviter l'autre.

Les noms les plus sacrés, qu'on avait vus, peu d'années auparavant, employés pour qualifier des actes où la barbarie le disputait à l'horreur, n'étaient plus profanés alors que par l'abus qu'on en faisait. Les temps s'amélioraient, mais on n'était pas encore entièrement

revenu de cette fureur d'idées philanthropiques et d'associations vertueuses, qui s'était comme emparée des esprits à cette époque terrible, insensée, monstrueuse, où cette philanthropie, ces vertus sociales étaient ce qu'on pratiquait le moins, peut-être parce qu'on en parlait le plus. Nos philosophes de seize ans, tout en adoptant le nom de *société philanthropique*, voulurent que leur réunion se distinguât, autant par les formes que par le fond, de toutes celles qui avaient été créées sous une dénomination analogue. Celles-ci avaient emprunté quelques termes et quelques usages aux Romains; ils empruntèrent les leurs aux Grecs, datèrent par olympiades et adoptèrent des noms grecs. Celui de M. Rémusat était *Megacles*. On ne discutait qu'en latin; il y avait des réunions fixes, des formes de délibérations, des statuts qui définissaient le but de la société et traçaient les obligations de ses membres; ce but était la sagesse; ces obligations étaient l'accomplissement des devoirs et la pratique des vertus. On voit que personne ne méritait mieux qu'eux le nom de philosophes qu'ils se donnaient; et comme leur désir n'était pas moins d'arriver à la perfection intellectuelle qu'à la perfection morale, ils ajoutèrent à ce titre celui d'*encyclopédistes*. « *Statuimus et volumus*, dit un article additionnel de leur règlement, « *nostris solitis titulis addi titulum* Encuclopedistarum, *nobisque manebit illum implere et conabimur.* » Et qu'on ne croie pas que tout ceci n'était qu'un jeu : c'était fort sérieusement qu'ils traitaient les questions de l'ordre le plus élevé; ils les envisa-

geaient sous toutes leurs faces, et les conséquences qu'ils en déduisaient étaient réduites en aphorismes et consignées ensuite sur un journal[1].

Malheureusement une conviction spéculative ne suffit pas pour la pratique de la sagesse. Des devoirs de position, les habitudes du monde, les convenances mêmes de la société, tout s'opposait à l'application d'un grand nombre de leurs idées. Ils reconnurent bientôt que leur projet était inexécutable, et la seule association philanthropique qui ait jamais peut-être été digne de ce nom fut dissoute presque aussitôt que formée. Mais il reste toujours quelque chose des efforts que l'on fait pour arriver à la perfection; s'ils ne peuvent conduire au but, au moins ils contribuent à rendre meilleur celui qui les a tentés. Il est facile de reconnaître que beaucoup de ces préceptes moraux et philosophiques, dont M. Rémusat s'était, dans sa jeunesse, proposé la religieuse observation, ont été les

[1] Quelques citations, tirées du seul feuillet de ce même journal que nous ayons pu retrouver, prouveront que nous n'exagérons rien :

« Non in corporis habitu, sed in animi dotibus, philosophorum « sapientia jacere debet.

« Scelus est occidere animalia jucunditatis et amœnitatis causâ.

« Animalcula etiam quæ nos vexant non debent à nobis occidi, « quia tàm parva est vexatio, ut melius sit pati hanc, quàm scelus « committere, nimiæ delicatudinis causâ.

« Potest solùm se occidere homo, qui se occidendo nullum affert « malum doloremve aliis.

« Ante voluptatem suam sapiens ponit utilitatem aliorum.

« Qui quum potest facere bonum non facit, est quasi malefactor.

« Scribere contrà religionem in regione suâ constitutam, est « spargere discordiam. »

règles de conduite du reste de sa vie; en renonçant d'ailleurs à l'espoir de devenir parfait, il n'avait pas renoncé à celui de devenir savant.

L'École centrale lui offrait, dans tous les genres, les moyens de perfectionner, de compléter son éducation, et il suivait les cours des sciences et de haute littérature qui avaient lieu dans ce même palais des Quatre-Nations où, dix ans plus tard, le disciple, devenu le confrère de ses maîtres, prouvait, par les applications qu'il faisait de leurs leçons, combien il avait été digne de les recevoir. Là, il avait pour condisciple et pour émule un homme dont l'imagination posée, le caractère indépendant, la franchise sévère contrastaient singulièrement avec cette ardente vivacité d'esprit, cette urbanité de manières, cette délicatesse de convenances qui distinguaient M. Rémusat. Il existait entre eux, au physique comme au moral, la disparité la plus propre à cimenter une amitié durable, parce que leurs qualités, loin de se contrarier et de se nuire, étaient de nature à se modifier avantageusement les unes par les autres; ainsi celles qui avaient trop d'éclat s'adoucissaient, celles qui n'en avaient pas assez devenaient plus saillantes. Le goût de la science était le seul qui leur fût commun. Ils entreprirent un cours d'étude et de lecture suivi et méthodique, et l'habitude de se voir aux mêmes lieux, aux mêmes jours, aux mêmes heures; de s'occuper des mêmes matières; de se communiquer leurs projets, leurs espérances, leurs pensées; ce contact continuel de deux esprits qui n'avaient besoin que de se deviner pour se

comprendre, joint à une confiance exclusive dans le jugement l'un de l'autre, à une juste appréciation de leurs sentiments réciproques, forma bientôt une de ces affections profondes que l'amabilité la plus constante et la plus égale ne saurait inspirer, et qu'une grande supériorité d'intelligence avait fait naître.

Telle était la nature du sentiment qui attachait M. Saint-Martin à M. Rémusat. Amitié pure et vraie, admirable de dévouement et d'abnégation, qui aurait résisté à la prospérité comme elle résista au malheur, et que la mort elle-même trouva fidèle !

Hâtons-nous de passer à d'autres détails ; il n'est pas temps encore d'arrêter nos yeux sur la fin d'une vie qui commence à peine, et dont nous atteignons une des plus importantes époques, celle où la vocation de M. Rémusat se prononça, où le plus heureux hasard le mit enfin sur la voie de la carrière qu'il était destiné à parcourir. Ce qui l'entraîna dès le premier abord vers un genre de littérature qui n'était cultivé que de cinq ou six personnes en Europe, ce fut moins la perspective brillante qu'il pouvait entrevoir, que cet attrait irrésistible, si ordinaire chez les hommes d'un esprit supérieur, qui les porte à déchiffrer ce qui paraît énigme au vulgaire, et qui ne leur fait estimer les succès qu'en raison des difficultés qu'il faut vaincre pour les obtenir.

L'abbé de Tersan avait réuni à l'Abbaye-aux-Bois une collection d'antiquités et de curiosités qui passait pour une des plus intéressantes qu'il y eût en France. En recueillant ces différents monuments de la barbarie

rang, si ce n'est par votre savoir, devriez être le premier à lui porter assistance, loin de lui tendre une main secourable, vous chercherez à gêner ses mouvements, à paralyser ses efforts? Et qui donc ferez-vous jouir des avantages dont vous pouvez disposer? Pour quel sujet plus digne réservez-vous ces trésors de la science qui ont été confiés à votre garde, et dont vous méconnaissez la véritable destination en les tenant hors de la main de ceux qui en feraient un noble usage, et en les confisquant au profit de spéculations plus mercantiles que littéraires? Malgré ses instances, M. Abel Rémusat ne put avoir communication d'aucun des dictionnaires chinois interprétés en langues européennes qui sont à la Bibliothèque du roi. Le refus qu'on lui en fit était fondé sur ce que le gouvernement, qui venait d'ordonner l'impression de celui du P. Basile de Glemona, les avait tous mis à la disposition des personnes qu'il avait chargées de cette publication. Ce n'était là qu'un prétexte, il s'en contenta comme d'une raison, et dans son premier ouvrage il se borne à rappeler le fait, sans se permettre ni plainte ni reproche. « Je n'ai jamais eu entre les « mains, dit-il, je n'ai même jamais vu aucun des « nombreux dictionnaires que les missionnaires de la « Chine ont composés et fait passer en Europe. La « Bibliothèque en possède seize à dix-huit; les circons- « tances ne m'ont pas permis de les consulter. » Aujourd'hui que chacun sait à quoi s'en tenir sur la nature de ces circonstances, il convient d'imiter la louable réserve que M. Rémusat s'était imposée, e

véritable passion. Ces caractères si étranges, si énigmatiques qui accompagnaient chaque planche étaient sans doute le nom de la fleur; mais comment les déchiffrer? qui pourra les expliquer? Personne n'était en état de le faire, et les premiers éléments indispensables pour y parvenir étaient encore à créer. Il se mit à la tâche avec confiance, avec courage; les obstacles ne l'effrayèrent pas; dans un esprit de cette trempe ils sont une garantie de la réussite. Le désir de connaître n'était déjà plus le seul sentiment qui l'animât; son amour-propre était intéressé. Il ne cessait de s'entendre répéter qu'il ne réussirait pas, que c'était une entreprise folle et vaine, et toutes ces fables que les préjugés et l'ignorance avaient accréditées au sujet des difficultés inabordables de la langue chinoise. Il n'en tint compte, et fit bien, et M. de Tersan, en animant ses efforts, fut une des principales causes de ses succès. . . . .

Il ne se borna pas à de simples encouragements; il mit à sa disposition tout ce qu'il possédait de textes originaux; il ne manquait plus que les ouvrages qui pouvaient en faciliter l'intelligence. Réduit à marcher ainsi seul, sans guide, sans secours, sans instruments, que d'hésitation, que d'incertitude dans ces premiers pas, qui n'étaient ni éclairés, ni soulagés par aucun conseil bienveillant; que de peines rebutantes dans ces premiers essais, si longtemps infructueux, et qui coûtent d'autant plus que rien ne les annonce! Quoi! ce jeune homme que vous voyez courageusement engagé dans cette pénible lutte, vous qui, par votre

rang, si ce n'est par votre savoir, devriez être le premier à lui porter assistance, loin de lui tendre une main secourable, vous chercherez à gêner ses mouvements, à paralyser ses efforts? Et qui donc ferez-vous jouir des avantages dont vous pouvez disposer? Pour quel sujet plus digne réservez-vous ces trésors de la science qui ont été confiés à votre garde, et dont vous méconnaissez la véritable destination en les tenant hors de la main de ceux qui en feraient un noble usage, et en les confisquant au profit de spéculations plus mercantiles que littéraires? Malgré ses instances, M. Abel Rémusat ne put avoir communication d'aucun des dictionnaires chinois interprétés en langues européennes qui sont à la Bibliothèque du roi. Le refus qu'on lui en fit était fondé sur ce que le gouvernement, qui venait d'ordonner l'impression de celui du P. Basile de Glemona, les avait tous mis à la disposition des personnes qu'il avait chargées de cette publication. Ce n'était là qu'un prétexte, il s'en contenta comme d'une raison, et dans son premier ouvrage il se borne à rappeler le fait, sans se permettre ni plainte ni reproche. « Je n'ai jamais eu entre les « mains, dit-il, je n'ai même jamais vu aucun des « nombreux dictionnaires que les missionnaires de la « Chine ont composés et fait passer en Europe. La « Bibliothèque en possède seize à dix-huit; les circons- « tances ne m'ont pas permis de les consulter. » Aujourd'hui que chacun sait à quoi s'en tenir sur la nature de ces circonstances, il convient d'imiter la louable réserve que M. Rémusat s'était imposée, et

dont il ne se serait jamais écarté, si d'autres preuves de malveillance, d'autres tracasseries ne l'y eussent en quelque sorte forcé. Par caractère il n'aimait pas la guerre; mais il devait montrer qu'il était en état de ne la point craindre, et ce fameux axiome, *si vis pacem, para bellum,* n'est malheureusement pas applicable qu'à la politique.

Des personnes que les succès d'autrui tiennent éveillées, et qui sont portées à ne reconnaître qu'un certain genre de mérite et de talents, n'ont pas manqué de dire qu'il n'y avait pas plus de gloire que d'invention à se rendre familière une langue que d'autres avaient apprise déjà, et qui avait été l'objet de travaux dont on avait pu profiter. On cite à l'appui les noms de Fourmont, de Deshauterayes, de Deguignes, et surtout les ouvrages des missionnaires. Il n'est pas permis de se méprendre sur la nature des intentions qui ont dicté ces remarques, et ceux qui poussent ainsi l'amour de la vérité jusqu'au scrupule s'empresseront de reconnaître qu'ils n'étaient pas suffisamment instruits des faits, et ils regretteront que leur zèle pour le vrai les ait entraînés au delà des bornes de l'exactitude.

Les langues ne se devinent pas, non sans doute; la langue chinoise pas plus que les autres; aussi ni Fourmont, ni les missionnaires, ni M. Rémusat ne l'ont devinée. Il y aurait à le prétendre plus que de l'exagération; il n'y en a pas à affirmer qu'il ne dut les progrès qu'il y a faits à aucun secours étranger, mais seulement à lui seul, à une sagacité rare, éclai-

rée par un jugement solide et soutenu par une application que rien ne rebutait. Fourmont ne connut pas ces détails épineux des premières difficultés, dont son aptitude aurait probablement triomphé, mais que lui épargnèrent les leçons d'un Chinois instruit que l'évêque de Rosalie avait amené en France. Deshauterayes et Deguignes se formèrent à son école, plutôt par la routine de la traduction, que par l'intelligence des règles, car la grammaire de leur maître ne les enseignera jamais à personne. Serait-ce donc de cet ouvrage que M. Rémusat aurait tiré un si grand profit pour ses études? Mais le désordre et l'obscurité qui règnent dans ce livre, le peu de méthode qui a présidé à sa rédaction, non moins que la pompeuse recherche avec laquelle il est écrit, sont plus propres à détourner le lecteur qu'à l'éclairer. On sait d'ailleurs que Fourmont ne s'était proposé d'y donner que les règles de la langue *mandarinique* ou parlée, et non celles du style littéraire. Quant aux travaux des missionnaires, parmi ceux qui étaient imprimés il n'y en avait pas un qui pût offrir à M. Rémusat les premiers secours qu'il désirait, et aucun de ceux qui étaient manuscrits ne fut mis à sa disposition.

En se voyant ainsi privés de toute ressource, combien n'auraient pas cru faire sagement que de renoncer à l'entreprise. C'eût été le fait d'un esprit ordinaire; ce ne pouvait être celui de M. Rémusat. Il résolut de suppléer à ce qui lui manquait, et la marche qu'il a suivie, avec autant d'habileté que de courage, mérite d'être signalée. A l'aide de quelques dictionnaires

chinois interprétés en mandchou, et par la comparaison souvent répétée des originaux avec le petit nombre de traductions diffuses et inexactes que l'on possédait alors, il parvint à déterminer le sens d'un certain nombre de mots, et se forma ainsi une sorte de vocabulaire provisoire, qui, tout incomplet qu'il était, suffit bientôt pour le consoler des refus qu'une malveillance jalouse lui avait fait essuyer.

Mais cette opération n'était pas la plus difficile. Dès que la signification d'un caractère était connue, il observait attentivement la place que ce caractère occupait dans la phrase, l'influence qu'il y exerçait, les combinaisons auxquelles il pouvait se prêter. Aussi que de veilles, que de fatigues ne lui a pas coûtées cette découverte de l'extrême simplicité de la langue chinoise, qu'on était si loin de soupçonner avant lui! Certes, si le génie n'était que la patience, on ne pourrait se refuser de reconnaître ces deux qualités chez l'homme qui se voue à une pareille tâche; mais heureusement M. Rémusat avait mieux que cela; le talent, sans lequel le génie n'est rien, et qui est un don de la nature que le travail perfectionne, mais que la patience ne donne pas.

Ce ne fut qu'après cinq ans d'une application infatigable qu'il crut pouvoir publier les premiers résultats de ses recherches et de ses observations. Il les consigna dans un *Essai sur la langue et la littérature chinoises,* qui parut en 1811[1], avec cette épigraphe empruntée à Confucius: « Il est des personnes

[1] In-8° de x-160 pag. et 4 pl.

« qui ne peuvent agir ou qui manquent de patience; « qu'elles persévèrent. Ce que d'autres font en un jour, « elles le feront en cent; ce que d'autres font en dix « jours, elles le feront en mille. » C'était là son histoire; c'était celle de son livre.

Le plan que Spizelius s'était proposé, et qu'il avait si mal rempli, se trouve exécuté, dans cet ouvrage, avec plus d'érudition que n'en avait déployé le savant allemand, avec plus de véritable science surtout, et avec ce goût judicieux sans lequel l'érudition n'est pas un mérite. Mais le but du jeune auteur n'est peut-être pas assez arrêté; il se sent trop de son empressement à enregistrer les découvertes à mesure qu'elles se présentent, de son ardeur à profiter sur-le-champ de ses nouvelles conquêtes. Au milieu de tant de phénomènes philosophiques et d'anomalies littéraires, parmi tous ces trésors de faits intéressants, de notions neuves, sa pensée, errante, indécise, ne se fixait sur un point que pour revenir à un autre, et pour les traiter tous ensuite successivement. La variété de ses travaux prouve qu'il n'a jamais renoncé à cette méthode, mais plus tard il était supérieur à son sujet, ici il est encore dominé par lui. De là quelques incohérences et des irrégularités qui n'auraient pas eu lieu dans un ouvrage composé d'un seul jet. On remarque dans celui-ci des manques de transition, des passages brusques et sans suite, qui indiquent qu'il a été fait à plusieurs reprises, et, pour ainsi dire, de pièces rapportées. Mais ces défauts, qui ne tiennent qu'à la forme, sont peu essentiels; ce qui l'est bien plus,

l'exactitude des détails que le livre renferme
la composition des caractères et sur leur origine;
leurs formes et leurs variétés; sur l'art de les
'e et sur celui de les lire; sur le son qui est propre
acun d'eux, et sur les influences que les accents
ont subir. Rien n'est avancé sans preuves, et les
ıdres assertions, tirées des écrivains originaux,
justifiées souvent par des passages extraits des
leurs auteurs. Les textes étaient rares alors;
-ci offraient aux étudiants des sujets de version,
ıyés de remarques grammaticales ou littéraires,
leur permettaient de recourir des principes aux
ications, et des faits particuliers aux faits gé-
ux.

. l'époque où cet Essai parut, il ne renfermait rien
de neuf et d'intéressant; si aujourd'hui on ne lui
nnaît plus les mêmes qualités, il ne faut l'attri-
· qu'au point de perfection où M. Rémusat a con-
l'étude de cette même langue, dont il n'offrait
; que les premiers éléments et quelques générali-
qui, depuis qu'il nous les a apprises et que nous
répétons et les défigurons de mille manières, ne
s paraissent plus que des lieux communs. Nous
mes ainsi faits. Nos progrès nous rendent difficiles,
vent même dédaigneux. Nous repoussons bien loin
trument qui a servi à dégrossir nos premiers tra-
x; heureux encore si l'ingratitude ne s'étend pas
'instrument à celui qui nous l'a mis entre les mains
ıous en a montré l'usage!

Cependant cet Essai, n'eût-il que le seul mérite de

nous faire voir comment le chêne est sorti du gland, ne serait pas sans importance. On trouvera de l'intérêt à observer tout ce que l'écrivain a donné à la juvénilité de son caractère, à la jeunesse de ses impressions; et cette ferveur de néophyte, qui à chaque page trahit une âme ardente, passionnée pour son sujet, est trop rare pour ne pas être remarquée. Bien plus, si le lecteur est dans l'âge où l'enthousiasme se communique facilement, le tableau qu'on lui offre des beautés de cette langue singulière et des nombreuses richesses qu'elle possède, celui des jouissances qu'elle promet à l'esprit, ne provoqueront-ils pas en lui le désir de s'associer, autrement que sur la foi d'autrui, à une admiration si complète et si profonde?

Il n'y a là rien que de réel, rien qui ne soit arrivé. Est-ce donc un ouvrage inutile que celui qui peut produire de tels effets, et combien en citera-t-on, parmi ceux qu'on regarde comme les plus recommandables, qui soient dans le même cas? L'*Essai sur la langue et la littérature chinoises* a plus fait, malgré ses imperfections, pour l'intelligence de cet idiome, qu'aucun des ouvrages de Fourmont ou des missionnaires. Il en a inspiré le goût tout en en facilitant l'étude, et en ne présentant qu'un petit nombre de documents vrais et faciles à saisir, il a commencé à battre en brèche des préventions absurdes, dont une série d'ouvrages plus considérables devait successivement entraîner la ruine.

En plaçant à la tête de cette série le mémoire sur

l'*Étude des langues étrangères chez les Chinois*[1], nous pourrions avoir moins égard à la date de sa publication qu'à l'importance du fait qu'il ajoute à tous ceux qu'on peut opposer aux détracteurs du peuple chinois. Ce morceau, qui parut également en 1811, produisit une révolution notable dans les idées admises alors au sujet d'une nation dont la barbarie et l'ignorance étaient comme établies en principe. Des personnes qui s'imaginent qu'un peuple n'est pas civilisé quand il ne l'est pas comme nous n'apprirent pas sans étonnement que les Chinois, malgré leur orgueil national, ne se contentaient pas de leur littérature; que l'étude des langues étrangères n'occupait pas seulement les veilles de quelque lettré patient et laborieux; qu'elle était encore favorisée par le gouvernement et enseignée dans un assez grand nombre de livres; qu'on possédait à la Chine des dictionnaires polyglottes, et que, depuis six siècles, il y avait à Péking un collége pour l'enseignement des langues occidentales, ainsi qu'une institution pour les *jeunes de langue* et les interprètes. Enfin des traductions chinoises d'ouvrages indiens et tibétains portèrent à penser que tant de travaux, sur des idiomes tous si différents de la langue dans laquelle ils étaient entrepris, pouvaient avoir pour leurs auteurs un autre intérêt que celui de simples considérations politiques, et cet intérêt n'est pas du nombre de ceux qu'un peuple barbare saurait apprécier.

[1] 1811; in-8° de 32 pag., et dans le *Magasin encyclopédique* d'octobre 1811. — *Mélanges asiatiques*, tom. II, pag. 242.

Toutes ces notions, qui, indépendamment du mérite qui leur était propre, avaient encore celui qui s'attache à une découverte, firent rechercher le petit écrit où M. Rémusat les avait exposées. Il crut devoir se borner à les indiquer alors; plus tard il les développera et les appliquera à la solution de questions historiques et philosophiques de la plus haute portée. On ne saurait douter en effet que la dissertation qui nous occupe n'ait été la première idée des *Recherches sur les langues tartares*, comme il est incontestable que c'est elle qui a donné naissance aux travaux de M. Rémusat sur le Bouddhisme. Quel parti un esprit comme le sien ne devait-il pas tirer de ce vocabulaire, tout à la fois philosophique et religieux, écrit en sanscrit et interprété en chinois, qu'il découvrit à la Bibliothèque royale, et que l'on avait pris jusque-là pour un dictionnaire tibétain! Si l'on juge de ce qu'il aurait pu faire par ce qu'il a fait, quels ne doivent pas être les regrets des amis de la science! Ce vocabulaire, primitivement composé dans l'antique langue des brahmes, et transporté ensuite dans les idiomes tibétain, mandchou, mongol et chinois, il était à la veille de le publier, en y joignant un commentaire dans lequel il aurait traité les points les plus essentiels des croyances et de la philosophie bouddhiques! Quelle source de lumières pour l'histoire de la civilisation des peuples de la Haute-Asie, pour l'éclaircissement de leurs doctrines, pour la connaissance de leurs migrations, pour l'interprétation enfin de leurs livres!

Ce premier fait seul, inconnu avant lui, des relations littéraires des Indiens avec les Chinois, était un grand pas; c'était le premier, celui qui facilite tous les autres. On savait bien, il est vrai, que la religion de Bouddha, dominante autrefois dans l'Inde, s'était répandue à la Chine vers le premier siècle de notre ère, et qu'elle y était professée aujourd'hui par la plus grande partie de la population; on supposait que les religieux qui y avaient introduit leur culte pouvaient y avoir aussi porté quelques-uns de leurs livres; mais on en était resté là. On ignorait et l'existence de ces mêmes livres qui, pour ceux dont les originaux sont perdus, se retrouvent dans les traductions chinoises, et les nombreux emprunts que les auteurs chinois ont faits aux écrivains hindous. On ignorait qu'il y eût des dictionnaires destinés à faciliter l'intelligence, non-seulement de la lettre, mais de l'esprit des textes consacrés, et l'on ne savait absolument rien de cette langue *fan*, si cultivée à la Chine et mentionnée dans un si grand nombre d'ouvrages, qu'il semble étonnant qu'aucun missionnaire n'en ait jamais parlé.

M. Rémusat établit de la manière la plus positive qu'il n'est pas de langue étrangère qui ait été plus étudiée et mieux connue par les Chinois que cette langue *fan*, dont il constate l'identité parfaite avec le sanscrit; fait extrêmement curieux, dont l'importance n'est peut-être pas assez généralement sentie, parce que trop peu de personnes sont encore en état d'entrevoir les résultats immenses auxquels il peut conduire. Et cependant, combien de découvertes d'un

médiocre intérêt, et qui souvent ne sont dues qu'au hasard, ont plus de retentissement que celle qui était le fruit d'une étude attentive, et à laquelle se rattachaient tant de questions grandes et neuves! Mais l'auteur, moins soigneux de ses succès que de ses ouvrages, et plus occupé de les compléter que de les faire valoir, repoussait ces triomphes faciles que la médiocrité usurpe sur l'ignorance, ou que le charlatanisme impose à la crédulité. Il avait trop de véritable talent pour qu'il lui fût utile de les rechercher, trop d'élévation dans l'esprit pour ne pas les mépriser. La popularité n'est pas la gloire; ce n'est pas du moins la gloire qu'il ambitionnait. La renommée qu'elle procure, aussi légère que le mérite qui l'obtient, est aussi fugitive que le souvenir de ceux qui l'accordent; tandis que celle qui repose sur l'approbation des hommes que leurs lumières placent à la tête des sociétés; celle qui rend la concurrence difficile, la rivalité dangereuse; celle enfin qui excite l'attention et provoque les hommages des savants qui, dans tous les pays, suivant à peu près la même carrière, sont seuls juges de la difficulté et du prix d'un bon ouvrage, cette renommée est impérissable.

M. Rémusat la voyait naître et grandir avec ses travaux, et tous ses efforts tendaient à l'accroître encore de jour en jour. Déjà ils lui avaient valu d'être distingué par un de ces hommes rares, qu'un immense savoir élève également au-dessus des jalousies personnelles et des préventions nationales. Après les avoir puissamment encouragés, il prit une part active aux

succès dont ils étaient suivis. Aussi heureux de ceux qu'il procurait que s'il les avait obtenus lui-même, toujours disposé à admettre d'autres idées que les siennes, à reconnaître comme utiles d'autres travaux que ceux qui faisaient l'objet de ses recherches; mais regardant comme un devoir de favoriser ceux-ci plus particulièrement, et de stimuler, de seconder le zèle des personnes qu'il jugeait capables de s'y livrer avec fruit; se refusant de faire de la science un monopole, de la littérature une spéculation, on le vit accueillir avec une égale bienveillance, et presque à la fois, les Rémusat, les Saint-Martin, les Quatremère, les Chézy; prodiguant à chacun d'eux ses lumières, son appui, et les formant, pour ainsi dire, autant par son exemple que par ses leçons ou ses conseils. Ce savant illustre, les suffrages du monde entier l'ont proclamé le prince des orientalistes; qu'est-il besoin de le désigner d'une manière plus personnelle? Son nom reviendra souvent dans le cours de cette notice, et une respectueuse réserve nous interdit de le placer ici, à la suite d'un éloge qu'on ne se serait pas permis, s'il n'avait eu pour garants que le jugement et les sentiments de celui qui ose ainsi mêler sa voix à la voix de tous ceux qui l'admirent et le vénèrent.

(*La suite au prochain cahier.*)

NOTICE LITTÉRAIRE

Sur quelques auteurs géorgiens, par M. Brosset jeune.

(Suite et fin.)

Quant au manuscrit du roman d'Omaïn, c'est un petit in-4°, d'une écriture correcte, mais épaisse et sans élégance; il se compose de onze huitains et un quart, ou cent quatre-vingts pages, et l'on voit au commencement une peinture non sans mérite, mais qui n'a aucune relation avec le texte. Un roi, la tiare en tête, revêtu de beaux habits de soie à fleurs, est assis sur un tabouret élevé; sa main gauche tient un mouchoir, de sa droite il reçoit une tasse de sorbet qui lui est présentée par une femme. Celle-ci est assise vis-à-vis du roi, sur un simple fauteuil de façon européenne. Sa tête nue, ceinte d'un ruban, porte une aigrette. Près d'elle est un chambellan, remarquable à sa longue verge; plus bas, une moutrib, ou musicienne, tenant la guitare et tournant le dos aux principaux personnages; enfin, derrière la musicienne est un officier portant une corbeille de fruits, et derrière le roi un petit page debout. La scène paraît se passer dans un jardin sablé en jaune et émaillé de fleurs; l'azur du ciel se voit dans le haut du tableau, sans effet de perspective. Au reste, rien de géorgien dans cette composition; ce sont les costumes persans et la main d'un artiste asiatique, sans aucun cachet d'originalité.

L'auteur de l'histoire d'Omaïn ne s'étant fait connaître ni dans sa préface, ni dans le cours de son livre, ni dans les dernières lignes, voici ce qui nous reste à faire pour suppléer à son silence. Tout à fait à la fin du livre, on lit deux quatrains dont les premières lettres forment l'acrostiche du mot *Dawith*, et les trois dernières syllabes, répétées chacune quatre fois, un jeu de mots ou *madjama* (مجنع), dans le goût géorgien signalé ailleurs[1]. Dans le titre de ces quatrains assez peu poétiques, le poëte s'exprime ainsi :

« Vers de ma façon, faits en forme de jeu de mots « et d'acrostiche, où mon nom (Dawith) se trouve. »

« Autre jeu de mots, avec acrostiche de mon nom « Dawith. »

Après quoi, s'adressant à ceux qui verront ou liront son livre, et les priant de se souvenir de l'humble Dawith, fils d'Alexis :

« Je conviens, dit-il, qu'il n'est pas nécessaire de « lire, comme il ne l'était pas d'écrire ces frivoles et « profanes récits, ni d'y donner des soins. Mais j'étais « assez mélancolique dans ma chambre, en proie à « mille chagrinantes pensées, et privé de toute conso- « lation. Sans me plaindre du sort, j'admirais cepen- « dant son opiniâtreté à me poursuivre, et à me « décocher d'une main sûre toutes les flèches de sa « haine. En butte aux traits de mon ennemi, accablé « de maux dans ma prison, je n'ai pu que me choisir « un malheureux sujet. Au sein de l'infortune, j'at-

[1] *Journal asiatique*, cahier d'août 1830, article sur les cachets géorgiens. — B.

« tendrai ma délivrance du dieu qui n'est ni parfaite-
« ment connu ni tout à fait inconnu.

« Achevé le 4 février 1782, Dawith. »

Et plus bas, d'une autre main, « Le haut et noble « recteur Dawith, fils d'Alexis. Collationné. »

On ne peut s'empêcher de croire d'après ceci que Dawith soit l'auteur de l'histoire d'Omaïn.

Le texte en est pur et d'un bon géorgien; mais certaines formes de noms décèlent un habitant de l'Iméreth ou du Cakheth : je pencherais plus pour la dernière supposition.

II.

Pour donner une juste idée d'un autre livre intitulé *Baramiani,* du manuscrit qui le contient, et de la tournure d'esprit de son auteur, il faudrait citer en entier l'avertissement mis à la fin de l'ouvrage, où la composition des romans est envisagée de haut et sous un point de vue tout moral; mais ce morceau est long et trop diffus peut-être.

Voici ce qu'il y a de positif : « J'ai commencé « à écrire l'histoire de Djoncher, le grand empereur « de la Chine, et des désirs qui attiraient vers la « beauté les incomparables héros de cet empire, et « ensuite celle des brûlantes et interminables ardeurs « du brave Baram pour Goulidjan, fille de l'empereur.

« Baram donc était un rejeton, une branche, une « fleur entre mille feuilles de la noble famille impé-« riale; fils adoptif du souverain, devenu son fils à « défaut de génération directe. Il brillait de l'éclat de



« la beauté et de toutes sortes d'attraits. Goulidjan « était fille de l'empereur, et ils éprouvaient l'un pour « l'autre toutes les ardeurs des désirs les plus vifs. Ils « se chérissaient plus que n'aima jamais aucun des « êtres cloués à la face de la terre. Leur histoire, ayant « parcouru l'univers, fut connue des sages de la Perse « et se répandit dans toute la contrée. Des philosophes « en furent touchés, des savants y furent sensibles; « ils s'en emparèrent, la rédigèrent et l'écrivirent en « langage persan.

« Le sage et vertueux Tchoubin, qui ne manquait « ni d'instruction ni de tact, et qui était originaire de « Kirman, arrangea le récit des aventures de ces « amants; et vous savez tous que, partout où les braves « jeunes hommes ont brûlé d'amour pour les femmes « au visage en pleine lune, partout où les belles jeunes « femmes ont séduit les hommes par l'appât de leurs « douces caresses, les auteurs persans en ont tracé la « peinture dans un style plein de douceur et de « charmes, se faisant les historiens de leurs ardeurs. « Des sages Géorgiens empruntèrent aux Persans leurs « récits, et celui-ci même est traduit de la langue per- « sane.

« J'étais plein du désir de trouver un pareil sujet « et de me l'approprier, lorsque j'ai eu le bonheur de « faire cette rencontre; moi le plus imparfait des « hommes, indigne même d'imiter l'ombre de ces « grands écrivains; moi fils du secrétaire d'état du « Cakheth, secrétaire d'état moi-même: Onana, et j'ai « mis en vers l'histoire intéressante de ces amants. »

Onana se plaint ensuite des distractions continuelles que lui faisaient éprouver, durant la composition de son livre, les fréquentes allées et venues de gens de toute espèce dans son appartement. Il s'excuse de sa mauvaise écriture sur l'emploi des plumes d'oie au lieu de calam, sur la rapidité de son travail, qui n'était pas moins de trois cent quatre-vingt-quatre vers copiés par jour, sur les importunités des moucherons, etc. Commencé en février 1726, l'ouvrage fut achevé au mois d'avril de la même année, et la copie que possède la Bibliothèque royale au mois de mai suivant. A en voir les ratures, les surcharges et toute la mauvaise apparence extérieure, on n'a pas de peine à croire que c'est ici la copie faite par l'auteur même, corrigée depuis au mois de juin 1788 par David, fils d'Alexis, dont il a déjà été question.

C'est un petit in-4° fort mal écrit de cent soixante-quatre pages, en dix cahiers et un quart, formant un total de quatre mille cinquante-deux vers; en quarante-trois chapitres. Je ne sais comment il se fait que l'auteur et copiste ait pu ne trouver dans son livre que huit cent douze quatrains ou trois mille quarante-huit vers, ainsi qu'il le dit à la fin; car j'ai numéroté soigneusement le tout, et je suis sûr de n'avoir pas commis d'erreur.

TABLE DES CHAPITRES DU BARAMIANI.

I. Commencement de l'histoire de l'empereur de Chine Djoncher. (1er quatrain.)

II. Commencement de l'histoire des amours du héros Baram et de Goulidjan. (44e quat.)

III. Lettre de Goulidjan à son bien-aimé. (80e quat.)

IV. Réponse de Baram à son amante. (95e quat.)

V. Redoublement d'amour de Baram; son affliction. (144e quat.)

VI. Fête et banquet de l'empereur de Chine; il connaît l'amour de Baram. (197e quat.)

VII. Troisième mention des amours de Baram et de Goulidjan; l'empereur en est informé. (227e quat.)

VIII. Premier départ de Baram hors de la Chine. (271e quat.)

IX. Goulidjan apprend le départ de Baram; sa tristesse, ses larmes. (284e quat.)

X. Lettre de justification de Goulidjan à sa mère, en réponse à ses questions. (303e quat.)

XI. Histoire de Baram pendant son séjour dans les champs. (350e quat.)

XII. Baram s'entretient avec les planètes suivant leur nature. (355e quat.)

XIII. Baram va dans le jardin de la maison aux parfums et s'entretient avec les fleurs. (374e quat.)

XIV. Discours de la rose à Baram. (391e quat.)

XV. Baram répond; discours de la rose. (397e quat.)

XVI. Boulboul (le rossignol) aime la rose; ses plaintes; Baram s'entretient avec lui. (447e quat.)

XVII. Réponse de Baram; il parle au rossignol. (459e quat.)

XVIII. Discours de la rose à Boulboul. (483° quat.)

XIX. Le rossignol répond à la rose. (490° quat.)

XX. Testament de la rose, en présence de Baram, au moment où elle se flétrit. (495° quat.)

XXI. Baram répond à la rose; celle-ci meurt; tristesse de Baram. (504° quat.)

XXII. Baram sort du jardin du magasin des parfums, et rencontre une caravane. (512° quat.)

XXIII. Baram va au pays de Balkh; il rencontre Miladi. (549° quat.)

XXIV. Réponse de Baram. (592° quat.)

XXV. Paroles de Miladi; ses conseils à Baram. (583° quat.)

XXVI. Réponse de Baram. (575° quat.)

XXVII. Paroles de Miladi. (598° quat.)

XXVIII. Lettre du général Miladi au roi de Balkh, son souverain. (618° quat.)

XXIX. Réponse du roi de Balkh à Miladi, son général. (639° quat.)

XXX. Réponse de Baram au roi. (658° quat.)

XXXI. Conseils du roi Nariman à Baram; paroles mystérieuses. (679° quat.)

XXXII. Réponse de Baram; son discours au roi Nariman. (688° quat.)

XXXIII. Conseil tenu par Nariman et ses grands, en partant pour la Chine. (732° quat.)

XXXIV. Départ du roi Nariman pour la Chine, avec une grande armée destinée à secourir Baram. (744° quat.)

XXXV. Arrivée de Barzaman, officier de l'em-

1° un quatrain du roi Artchil, fils aîné de Chah-nawaz Ier, tour à tour roi d'Iméreth, de Cakheth et de Karthli. Il s'y trouve trente-six mots commençant successivement par l'une des lettres de l'alphabet dans leur ordre. 2° Un quatrain d'Anna Bégoum, en l'honneur du roi Théïmouraz Ier, à ce que pense la personne qui l'a transcrit. 3° Quatre vers adressés à ses parents par un malheureux Géorgien exilé en Russie. 4° En outre il s'y trouve un alphabet secret (antchiouri), dont il sera parlé plus bas. 5° enfin, dans une pièce de quarante vers, du 6 octobre 1769, l'auteur lui-même nous apprend que c'est à Astrakhan, loin du Cakheth sa patrie, qu'il espère bien revoir, qu'il a composé son livre. Ainsi il avait sans doute suivi dans son exil la famille du roi Wakhtang le Législateur. Puis il revient encore sur les désagréments de la plume d'oie, sur le mauvais papier (non lissé), et sur la mauvaise encre, qu'il avait seuls à sa disposition, s'excusant ainsi de sa pitoyable écriture. C'est qu'en Orient le mérite de bien peindre est regardé comme ajoutant beaucoup à celui de bien dire.

III.

Je terminerai ces notices par celle d'un ouvrage fort original pour la forme, le *Miriani, ou Histoire de Miri, fils de l'empereur de la Chine*. L'écriture du manuscrit est régulière, mais pleine d'abréviations, et si difficile à lire que je ne pense pas avoir toujours réussi à saisir la vraie lecture des noms propres. Seulement, comme ils sont tous persans et significatifs, on aura un

moyen aisé de les rectifier. Au reste, le copiste prend la peine de nous dire à la fin qu'il a terminé sa copie en trois jours, et que c'est pour cela qu'elle est si mauvaise. Elle fut achevée le 17 février 1770. C'est, en vingt-trois chapitres, formant à peine soixante-trois pages, un recueil d'aventures merveilleuses et extraordinaires, plutôt esquissées que décrites. On y voit des voyages d'îles en îles, dans des pays d'enchanteurs et de talismans; des palais de cristal et des princesses captives en cage sous la forme d'une colombe, délivrées par des charmes plus énergiques que ceux de leurs ravisseurs; des rencontres avec des dew, espèces de demi-génics dont les formes sont les plus bizarres qu'il soit possible d'imaginer; et, pour les hommes, des complications d'événements tellement hasardées, tellement hors des licences de la vie réelle, qu'il est impossible de ne pas éprouver en les lisant, et après les avoir lues, une espèce de tourbillonnement dans les idées, pareil à celui qui accompagne les jongleries d'un habile prestidigitateur. Il y a, pour un romancier de nos jours, la matière de quatre in-octavo. Les titres des divisions d'un pareil livre n'en donneraient qu'une idée imparfaite, parce qu'ils laisseraient de trop grandes lacunes dans l'esprit des lecteurs.

Quant au style, je ne crains pas de dire qu'il est vulgaire, pauvre, sans rhétorique ni science, et rempli d'idiotismes du plus bas aloi. C'est sous ce rapport que je regarde le *Miriani* comme très-intéressant pour l'histoire littéraire de la Géorgie. L'auteur ni son pays ne sont connus.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

POUR LA PAGE 233.

Dans l'avis du copiste, à la suite du livre intitulé *Khronographira,* ou Abrégé chronologique de l'histoire ancienne des Juifs, des Grecs, des Romains et des Othomans, je retrouve le nom d'un écrivain calligraphe nommé Alexis. Ce manuscrit, plus précieux par l'admirable élégance de l'écriture que par son contenu, puisqu'il ne renferme rien que nous ne connaissions d'ailleurs, fut apporté en France en 1831 par les princes neveux du roi Salomon II d'Iméreth, et j'ai pu en copier de longs fragments. La ligne de l'avis du copiste où se trouve le nom d'Alexis y était presque entièrement effacée, et il n'en restait que quelques portions de lettres, formant la syllabe .*lek*... « C'est moi, habitant de Tiflis, .lek.. du prêtre Grigol, « peintre de profession, qui ai entrepris d'écrire ce livre. » Et sur la dernière page, dans une tirade tout en caractères enchevêtrés d'une très-grande beauté : « Souvenez-vous « d'Alexis, très-grand pécheur, qui a écrit ce livre. » Le tout daté de 1753, quatre cent quarante-et-unième année du cycle géorgien. Or j'ai retrouvé les noms de Grigol, peintre, et d'Alexis, dans un petit manuscrit khoutzouri, le plus remarquable de ceux que possède la Bibliothèque royale, et dont elle a fait l'acquisition avec celle des romans d'Omaïn, de Baram et de Miri.

C'est un petit in-18[1] sur papier oriental, d'une extrême finesse, dont toutes les pages sont encadrées de lignes noir et or, et brisées en beaucoup d'endroits. On y trouve,

[1] On remarque sur le dos du sachet dans lequel il est enfermé le restant d'un titre en papier, portant les lettres *saapkp nodarisa* ou *nomarisa*. Le premier mot n'a pas de sens pour moi, le second peut signifier *de Nodar* ou *du guerrier,* suivant la leçon que l'on adoptera.

1° Vingt-quatre prières, dont les commencements sont indiqués en marge par des lettres vulgaires d'un genre orné très-remarquable [1];

2° Une prière à la Vierge, par Philothée, archevêque de Constantinople, sans doute celui qui fut sacré en 1354. (Voyez Lebeau, l. CXIV, § 13);

3° Une prière à la sainte Vierge, qui se trouve également à la suite de la vie de saint Alexis, dans un petit manuscrit que j'ai copié en 1831, et qui appartient au prince Tariel;

4° Plusieurs autres prières pour la communion, suivies d'une petite image de la Vierge, assez bien faite;

5° Au revers de cette image, un emblème très-curieux de la sainte Trinité, consistant en une tête fort bien travaillée, qui a trois nez, trois bouches et six yeux, et au-dessous, un triangle dont les trois sommets portent les noms latins *Pater, Filius, Spiritus sanctus,* séparés par une ligne où l'on lit les mots *non est;* dans l'intérieur du triangle, trois lignes partant des sinus, avec le mot *est,* aboutissent à un centre commun, où se lit le mot *Deus;*

6° Des psaumes pour tous les jours de la semaine sainte, puis un hymne en vers d'inégale grandeur, le deuxième de ce genre que je connaisse;

7° Un calendrier abrégé de tous les saints pour chaque jour de l'année (septembre-août), qu'il faudra comparer avec ceux de même genre à la fin de la Bible, dans le Sounaksari et dans la liturgie manuscrite de la Bibliothèque royale; on n'y trouve pas les saints géorgiens. Les marges sont ornées de jolis dessins au trait, qui représentent les douze lignes du zodiaque. Ces dessins, et en général tous ceux du livre, sont faits absolument dans le genre de ceux que l'on rencontre dans les livres arméniens : plusieurs même ont, moins les couleurs, le contour de

[1] Je soupçonne que c'est une traduction des prières de saint Grégoire de Narec.

miniatures arméniennes de plusieurs manuscrits de la Bibliothèque royale;

8° Cinq pages de caractères que je soupçonne appartenir à des alphabets secrets qui me sont inconnus; les marges portent quelques explications en caractères vulgaires;

9° Soixante-et-une pages de prières, en lignes alternativement rouges et noires, parfaitement bien peintes, mais qui me paraissent dépourvues de suite, parce que tantôt la phrase rouge se continue dans la rouge suivante; tantôt le noir termine le sens du rouge, et le plus souvent les mêmes mots sont répétés sans que l'on en voie la raison: ces prières sont divisées en trente-et-une sections, qui sont des fêtes de J.-C. ou des saints. Le tout est d'une écriture khoutzouri merveilleusement pure et menue, mais assez souvent illisible, parce que la finesse du papier fait que les caractères d'une page marquent sur la suivante [1];

10° Neuf pages de fleurs, réelles ou fantastiques, je l'ignore, entremêlées de lettres numérales et de tableaux relatifs aux divisions de l'année, aux cycles, etc., d'une beauté rare d'exécution [2]. Ce qu'il y a de remarquable sous ce rapport, ce sont, à mon sens, les titres de chaque division du livre en capitales khoutzouri ou vulgaires, enchevêtrées de manière à ce que les parties semblables de plusieurs lettres ne soient représentées qu'une fois dans le même groupe, et qu'il faille les deviner à leurs traits caractéristiques. J'ai cherché à imiter ce qu'il y a de mieux en ce genre dans les bas de pages, et notamment sur le titre de mes *Mémoires inédits;*

11° Plus loin, je vois un tableau complet des noms des

[1] Ce singulier caprice de copiste porte en tête ces mots : *Écriture neskhi variée et parfaite.* Ce n'est donc qu'un essai calligraphique, et non une *série de prières.*

[2] Au milieu de toutes ces peintures, il y en a une qui représente le pied d'un ours chargé aussi de lettres qui peuvent être des symboles de quelque mystère inconnu.

mois latins et géorgiens, avec le signe du zodiaque qui y répond, et une épigraphe pour chaque. On y trouvera le moyen d'augmenter et de rectifier nos connaissances à ce sujet, en comparant la présente liste avec celles qui ont été données dans le *Journal asiatique,* août 1832, p. 171, et octobre 1832, page 526.

Septembre. Balance. Nouvel an (*akhal-tséli*). Le vendangeur.

Octobre. Scorpion. Récolte (*sthoulisa*). Chasseur joyeux.

Novembre. Sagittaire. Bouquets en pleurs (*tiris-coni*). Laboureur travaillant avec joie.

Décembre. Chèvre. Flux de pleurs (*tiris-déni*). Ivresse générale.

Janvier. Verseau. Cri de douleur (*apani*). Assis et se reposant.

Février. Poissons. Eau abondante (*sourtsqounisi*). On se chauffe assis sur la cendre.

Mars. Bélier. Mars (*Mircani*). Vaillant guerrier.

Avril. Taureau. Féminin (*igrica*). Naissance des agneaux.

Mai. Gémeaux. Roses (*wardobisa*). Fertile en fleurs.

Juin. Cancer. Chaleur croissante (*mariali*). Moissonneur baigné de sueur.

Juillet. Lion. Fenaison (*thiba*). Chaleur brûlante.

Août. Vierge. Abondance (*kwelthoba*). Ivresse chancelante.

C'est ce qu'il y a de plus complet sur la matière.

12° Huit pages de fleurs et de chiffres; le titre encadré des péchés capitaux et vertus correspondantes;

13° Le bureau d'un écrivain calligraphe géorgien, tel que nous l'avons reproduit par un calque fidèle sur la couverture des *Mémoires inédits;*

14° Quatre mains faites sans goût, avec des chiffres et un avertissement, traduit dans la *Chronique géorgienne,* préface, p. xxvj;

15° Il y a encore différents tableaux de fleurs ou relatifs aux sphères et au zodiaque, ou contenant, en caractères vulgaires merveilleusement fins et purs, les noms des livres de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, hors les évangiles et l'apocalypse; enfin une rose des vents, divisée en trente-deux cases, avec des noms la plupart transcrits du grec ou du latin. Comme Soukhan, dans son lexique, donne la même rose avec un commentaire, ce sera là que l'on indiquera les différences qui existent entre les deux peintures. C'est sur l'une de ces pages que je lis les mots suivants : « O Dieu, sauve Grigol, le peintre « de ce livre; Dieu, sauve ma mère Thamar et son fils « Alexis; Dieu, sauve ma mère Thamar. » Et un peu plus loin, en caractères vulgaires enchevêtrés d'une manière étonnante, dont il est impossible de faire comprendre l'effet: « Sauveur, sois miséricordieux envers le très-grand « pécheur Alexis. » D'où je crois pouvoir conclure que le présent livre est le produit de l'association de l'habile calligraphe Alexis, écrivain du *Khronographira,* et du peintre Grigol, prêtre, peut-être son père, qui s'est chargé de toutes les miniatures;

16° Un catéchisme, par demandes et réponses, dont vingt-six pages en khoutzouri très-élégant; les demandes en rouge et les réponses en noir; puis trente-huit pages en caractères vulgaires fins, mais négligés;

17° Huit pages d'une admirable pureté, en caractères vulgaires, relatives à la chiromancie, traduites dans les Mémoires inédits, Ire partie, pièce première, sur l'astrologie;

18° L'enfer représenté par quatre grands cercles concentriques :

1° Prison des princes (des âges), circonférence 21 milles, 100500 milles; longueur, 90 milles[1], 100000 milles; largeur, 10 milles, 100002 milles;

[1] Je ne puis me rendre compte de ces différents milles exprimés séparément pour la même partie de la mesure.

2° Demeure des enfants non baptisés, circonférence, 23622 milles; largeur, 7516 milles et demi; distance, 1222 milles trois quarts;

3° L'enfer, circonférence, 5750 milles; longueur, 5 milles, 500011 milles; distance de la terre, 5 milles, 100011 milles;

4° Le Tartare, circonférence, 7875 milles; largeur, 2505 milles et demi; distance, 3555 milles un cinquième;

18° Après cet enfer, il y en a un autre, divisé en sept colonnes verticales, pleines d'une poussière d'écriture. En tête d'une colonne est le nom d'une vertu, et au bas le vice opposé; entre ces extrêmes se trouvent dix défauts, qui sont autant d'effets de ce vice, et une sentence perpendiculaire, relative au même objet, nomenclature très-utile pour un dictionnaire, et qui comprend sept vertus, sept vices et soixante-dix défauts intermédiaires entre eux;

19° Une page avec emblème : un cœur enflammé, surmonté d'une croix et d'une colombe, qui est l'Esprit saint; derrière la croix, une pyramide tronquée nommée l'enfer (*géèna*), au bas la légende : *Celui qui en sera digne recevra le Saint-Esprit;*

20° Une page où sont les catégories d'Aristote, avec quelques différences dans l'exposition, relativement au tableau qui se trouve dans la grammaire du prince Dawith et dans le lexique de Soulkhan;

21° Après plusieurs pages remplies d'objets divers, toujours remarquables par la netteté de l'écriture, on voit une jolie peinture représentant une guirlande de fleurs. Au haut, et dans l'intérieur de la guirlande, on lit les mots *véritable mariage;* à gauche est un arbre chargé de fruits vermeils, et, au-dessus, le mot *garçon;* à droite, sur une tige de fleurs, le mot *fille;* sous la couronne, au milieu, le mot *sawéziro*[1], et, sous la fille, un cœur en-

[1] *Sawéziro* signifie proprement la *place du wisir.* Le sens spé-

flammé percé d'une flèche, avec cette légende : *Cœur de la bien-aimée, percé d'une flèche.* Ceci doit être une réalisation du Cantique des cantiques;

22° Plus loin on trouve une guirlande de trente tulipes, dont chacune contient le nom d'un oiseau, avec l'épigraphe *connaissance des volatiles;* et les mêmes noms répétés dans une tulipe, au centre de la page;

23° Une peinture de même genre contient trente noms d'arbres et la légende *connaissance des arbres;*

24° Une autre enfin contient trente noms d'animaux, répétés également au centre de la page. Si l'on eût pu s'assurer d'une synonymie parfaite, il n'aurait pas été sans intérêt de donner ici ces trois listes;

25° Divers auteurs ont parlé, dans le récit de leurs voyages, de langages secrets usités dans le Caucase, qui ne sont connus que des initiés, et comme nous-mêmes, en France, en avons quelques-uns dont la connaissance se perpétue dans les pensionnats et dans les prisons. Outre ces moyens commodes de dissimuler sa pensée devant le public, la Géorgie a des alphabets secrets, ici représentés : 1° celui d'Artchil; 2° le Cadchaphkaour; 3° celui des Takalthiens; 4° celui de Soulkhan; 5° celui de Tchkhéidze (c'est le nom d'une famille géorgienne); 6° celui des habitants de Moukhran; 7° six autres alphabets sans nom. Jusqu'ici le copiste a donné les caractères mystérieux, qui sont pour la plupart les lettres usuelles, mais déplacées et contournées d'une façon insolite. Les correspondants de l'alphabet ordinaire n'étant point placés à côté, ces alphabets seront pour nous de peu d'usage; et ce d'autant mieux que le nombre des signes secrets ne répond point à celui des lettres; il varie jusqu'ici de trente-trois à trente-sept, et nous avons besoin de trente-neuf; 8° ici nous avons un chiffre complet et les moyens de le lire.

cial que ce mot pourrait avoir ici n'étant pas expliqué dans Soulkhan, chacun peut faire ses conjectures.

Dans le premier morceau de chiromancie de mes Mémoires, j'ai trouvé plusieurs phrases écrites avec ce chiffre, et j'ai parfaitement réussi à les deviner, à l'aide de la clef donnée par le copiste; 9° je trouve un quatorzième alphabet incomplet, dont il paraît que le copiste n'avait pu se rappeler toutes les formes; 10° un autre alphabet de trente-quatre signes, que j'appellerai *renversé,* parce que les dix-sept dernières figures sont la répétition des dix-sept premières: seulement celles-ci se mettent au-dessus de la ligne, et celles-là au-dessous; l'explication y est jointe; 11° il y a ensuite l'alphabet d'Antoni, le fameux patriarche, avec son explication; vingt-sept signes; 12° enfin quatre combinaisons des lettres de l'alphabet ordinaire, telles qu'elles doivent se remplacer l'une l'autre réciproquement, *a, tch* (alphabet antchiouri); *a, dj* (andjiouri); *a, hoe* (anhoouri); *a, r* (anraouri[1]) : en tout vingt séries. Tous ces alphabets, excepté les quatre derniers, me paraissent difficiles à tracer, et par là peu commodes pour le but que l'on se propose;

26° Enfin le mémoire se termine par une table de chiffres relatifs aux fêtes mobiles, et par une recette pour dorer la tranche des livres, que je vais essayer de traduire littéralement.

« Quand vous voudrez dorer la tranche d'un livre, « prenez votre livre bien assemblé, et rognez-le à la « presse; qu'il soit poli comme l'os. Sur la tranche nou- « vellement rognée, versez un blanc d'œuf au-dessus d'un « pot de terre. Là, agitez le blanc d'œuf avec un bâtonnet, « jusqu'à ce qu'il soit *épaissi* et ne *s'affaisse* plus; laissez- « le reposer une nuit et se clarifier. Le matin, il s'y for- « mera une écume, que vous ôterez et verserez dehors. « Quant à l'eau du blanc qui restera au fond, prenez-la, « versez-la sur la tranche et laissez-la sécher un peu. En-

[1] C'est celui-ci que j'ai signalé sur le manuscrit du *Baramiani,* ci-dessus, pag. 240.

« suite étendez dessus, avec la main, une feuille d'or.
« Quand le tout sera parfaitement sec, vous polirez en
« frottant ferme. »

J'avais omis de traduire cette pièce, à la dernière page de mes Mémoires, parce qu'elle est en très-mauvais géorgien et pleine de mots techniques, dont le sens m'était inconnu. Il ne me reste maintenant de doute que sur les deux mots laissés en italique.

Pour arriver à la conclusion que je voulais tirer de cette notice, lorsqu'elle a été écrite, je suis porté à croire que Dawith, auteur de l'histoire d'Omaïn, et qui s'intitule fils d'Alexis, avait pour père le célèbre calligraphe dont nous venons de parler.

LAMIYYAT AL-ARAB,

Poëme de Schanfara, traduction nouvelle[1],
par M. Fresnel.

Le Caire, 22 octobre 1833.

Mon cher Watson,

J'ai lutté pendant longtemps contre le désir de publier une nouvelle traduction du poëme de Schanfara intitulé *Lâmiyyat al-arab*. C'était refaire ce que M. de Sacy avait fait avant moi et à deux reprises, dans la première et dans la seconde édition de sa Chrestomathie. Et en vérité les travaux sans nombre

[1] Nous plaçons en tête de ce poëme une partie de la lettre que M. Fresnel a adressée à M. Watson, savant écossais, en lui envoyant sa traduction.

de cet illustre savant l'ont placé si haut dans l'estime publique, et surtout dans l'estime de ceux qui peuvent en apprécier une petite partie, qu'il y aurait plus que de la témérité à vouloir faire mieux que lui sur un même sujet, avec les mêmes matériaux. Fort heureusement pour moi je ne me trouve pas tout à fait dans ce cas-là; et, en cédant à un désir longtemps combattu, j'ai pour excuse la rencontre qui le fit naître. Tandis que j'étudiais le poëme de Schanfara dans la Chrestomathie de M. de Sacy, et avec le secours de ses notes lumineuses, Yahya-effendy, l'un des musulmans les plus accessibles et les plus instruits de l'Orient, me communiqua et mit à ma disposition, pour un temps indéfini, le commentaire de Zamakhschary sur ce même poëme, ouvrage dont M. de Sacy connaissait fort bien l'existence, mais qu'il n'a pas pu consulter, car il paraît qu'on ne possède en Europe qu'un seul manuscrit de ce commentaire, et qui se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial. Il m'a donc été donné, et c'est là mon unique excuse, d'étudier durant plusieurs mois les scolies de Zamakhschary sur le *Lâmiyyat al-arab*. Je n'ai garde de faire valoir comme un avantage relatif mon séjour de deux ans en Égypte et mes conférences journalières avec un des cheiks les plus intelligents de la Grande-Mosquée; car, quoique ces conférences m'aient été fort utiles en raison de ma faiblesse, je suis parfaitement convaincu que toutes les intelligences de la Mosquée al Azhar ne formeraient point en se réunissant une somme digne d'entrer en lice, sur son propre terrain

(celui de l'antiquité arabe), avec l'unité intellectuelle de notre célèbre compatriote. L'étude des ouvrages anciens autres que l'Alcoran est presque entièrement abandonnée aujourd'hui dans les universités musulmanes; la théologie scolastique a tout envahi; d'où il arrive que les savants de ce pays sont tout aussi embarrassés que les nôtres quand il leur faut interpréter, sans le secours d'un commentaire, les vers de quelque poëte païen. Je dirai plus : le nombre des Orientaux qui comprennent Hariry est extrêmement restreint; or ce très-petit nombre de juges compétents affirme que le meilleur commentaire arabe des séances de Hariry est celui du professeur français. Je n'ai donc qu'une seule autorité à opposer à M. de Sacy (encore me manquera-t-elle quelquefois) dans les endroits où ma traduction diffère de la sienne, et cette autorité est celle du plus savant des interprètes de l'Alcoran; mais je me hâte d'ajouter qu'il n'en est point d'un texte arabe comme d'un texte grec ou latin, dont le sens est *un* et *déterminé*. Un grand nombre de vers arabes et de versets de l'Alcoran comportent *plusieurs* sens, que le même commentateur propose souvent l'un après l'autre, laissant à son lecteur la liberté ou l'embarras du choix. Jugez maintenant de la latitude qui doit résulter de la réunion de plusieurs scoliastes. De là ce fait fort singulier que deux traductions d'un même texte arabe peuvent être toutes deux bonnes, quoique avec de très-notables différences, en tant qu'elles s'appuient toutes deux sur des autorités respectables ou sur de bonnes raisons. Une dis-

cussion approfondie des causes de cette indétermination m'entraînerait trop loin et dépasserait mes forces; je me bornerai à dire ici qu'il ne faut pas en conclure que les anciens poëtes recherchassent le vague ou les mots à double entente, mais bien que leurs plus savants interprètes n'ont jamais eu qu'une connaissance imparfaite de la langue dans laquelle ils s'exprimaient et des mœurs dont cette langue devait être l'image. Cette triste vérité une fois reconnue, le champ de l'arbitraire va s'agrandir encore devant les modernes, car, du moment où ils n'auront plus une confiance implicite dans leurs guides, ils chercheront naturellement à se conduire eux-mêmes; et c'est, je l'avoue, ce qui m'est arrivé quelquefois dans le cours de ma traduction.

Le commentaire de Zamakhschary sur le poëme de Schanfara, quoique prolixe et très-prolixe sous un rapport, celui de l'analyse grammaticale, laisse beaucoup à désirer sous un autre, malheureusement plus important, la fixation du sens ou des sens divers dont le texte est susceptible. En outre, le manuscrit unique que j'ai eu à ma disposition est fort loin d'être correct; mais, appuyé sur le docte et consciencieux travail de M. de Sacy, aidé de Dieu et du cheik Mohammed al Thantâwy, qui comprend très-bien les scoliastes, je suis parvenu, je crois, à rétablir dans un état très-voisin de leur intégrité primitive le commentaire de Zamakhschary et le texte qu'il avait sous les yeux. Ce travail, qui exigeait de la patience et une attention soutenue, n'offrait pourtant pas de grandes difficultés,

attendu qu'un texte et un commentaire se contrôlent mutuellement, et que les définitions données par Zamakhschary des expressions dont se sert le poëte païen se retrouvent presque toutes mot pour mot dans le *Sehâh* de Djawhary. En attendant que les circonstances me permettent de publier le résultat de ce travail, j'ai cru pouvoir offrir, sinon aux savants, du moins aux gens du monde, une nouvelle approximation du sens contenu dans les cent trente-six hémistiches de Schanfara. Vous trouverez dans la Chrestomathie de M. de Sacy (tom. II, pag. 337, 345 et suiv., 397 et suiv. de la 2e édit.) tout ce que l'on sait de la vie de cet homme extraordinaire, sur qui pèse la malédiction du ciel et qui n'en est point écrasé. Vous jugerez avec moi que son poëme n'est pas une fiction (à part les hyperboles qui sont de l'essence même de la poésie orientale), et qu'au moins sous ce rapport il a le pas sur tous les poëtes qui n'ont fait que *rêver* le meurtre et la vie sauvage.....

. . . .

Agréez, etc.

F. Fresnel.

POËME.

Enfants de ma mère, retournez sur vos pas : il me faut d'autres compagnons que vous, une autre famille que la vôtre. Aussi bien tout est prêt pour mon dé-

part; la lune brille dans le ciel, et j'avais sans doute un but quand j'ai fait seller mes chameaux.

Il est sur la terre une retraite pour l'homme de cœur fuyant le chagrin, et un asile pour celui qui redoute les traits de la haine. J'en jure par vos vies, celui-là ne tombera jamais dans la détresse qui a du jugement et sait marcher la nuit, cherchant ce qu'il aime, évitant ce qu'il déteste. A défaut de vous, j'ai là-bas tout une famille; le loup, coureur infatigable, la panthère au poil ras et lisse, l'hiène au poil hérissé. Voilà mon monde. Avec ces gens-là un secret confié n'est point divulgué, et le coupable n'est point abandonné en punition de sa faute. Tous ils repoussent l'insulte, tous sont braves, moins braves que moi cependant quand il faut soutenir le choc des premiers chevaux de l'ennemi; mais je leur cède le pas quand il s'agit d'attaquer les vivres, alors que le plus glouton est le plus diligent. Tout cela n'est que l'effet d'une générosité qui déborde et par laquelle je prétends m'élever au-dessus d'eux; et ici le prétendant est en effet le plus digne. Trois fidèles amis me tiendront lieu de ces hommes qui ne savent pas rendre le bien pour le bien, et dont le voisinage n'offre aucune ressource, pas même celle d'un passe-temps : ces trois amis sont un cœur intrépide, un glaive étincelant et un arc de naba, long, retentissant, au bois fort, jaune et poli, orné de courroies, muni d'un baudrier; quand la flèche part de son centre, il gémit longuement comme une mère éplorée qui vient de perdre son enfant.

Je ne suis pas de ces pasteurs sujets à la soif qui, n'osant s'écarter des puits, font paître au soir leurs troupeaux dans des lieux sans cesse parcourus et dépouillés de verdure; les petits de leurs chameaux font pitié à voir, quoique les mères n'aient point d'entraves aux mamelles. — Je ne suis point de ces lâches et stupides époux qui, toujours auprès de leurs femmes, les tiennent au courant de tout et les consultent sur tout ce qu'ils ont à faire; — ni de ces cœurs d'autruche qui montent et baissent comme portés sur les ailes d'un petit oiseau; — ni de ces marchands de musc, rebut de leur famille, qui ne sont bons qu'à singer l'amour, qui soir et matin se parfument et se teignent les paupières en noir; — ni de ces hommes chétifs et inertes qui cachent toujours un mal derrière un bien, qui ne portent point d'armes et s'épouvantent d'une menace; — je ne suis pas non plus de ces voyageurs pusillanimes que les ténèbres saisissent d'effroi quand, une fois égarés dans le désert, ils n'ont devant eux qu'une vaste plaine sans route frayée ni moyens de reconnaissance.

Lorsque la plante calleuse de mes pieds frappe une terre dure semée de cailloux, elle en tire des étincelles et les fait voler en éclats.

Je réponds aux exigences de la faim par des délais successifs; je l'abuse et la promène jusqu'à ce qu'enfin je la tue. J'en détourne ma pensée et finis par l'oublier. Au besoin, j'avale une motte de terre plutôt que de subir l'hospitalité d'un homme arrogant qui me croirait son débiteur parce qu'il m'aurait donné

à manger. N'était l'horreur du blâme qui s'attache à toutes mes entreprises, c'est chez moi que l'on viendrait manger; on ne trouverait que chez moi tout ce qui peut calmer la faim et la soif. Mais l'âme fière qui réside en mon sein ne peut tenir contre le blâme qu'autant que je mène une vie vagabonde. Je replie donc mes entrailles sur la faim comme un fileur tord ses fils entre eux et les enroule sur le fuseau.

Je me mets en course le matin n'ayant pris qu'une bouchée, comme un loup aux fesses maigres et au poil gris, qu'une solitude conduit à une autre. Il part au point du jour, entortillant la faim dans les replis de ses entrailles, trottant contre le vent, s'élançant au fond des ravins, et trottant de plus belle. Mais après une quête vaine, quand le besoin l'a chassé de tous les lieux où le besoin l'avait poussé, il appelle. A sa voix répondent des loups efflanqués comme lui, dont la face est blanchie par l'âge; à voir leurs mouvements précipités on dirait des flèches qui s'entrechoquent dans les mains de celui qui les mêle pour consulter le sort, — ou des abeilles expulsées de leur demeure et dont l'essaim hâte sa fuite, harcelé par les baguettes qu'enfonce dans leur nid l'homme perché là-haut pour recueillir leur miel. Ces loups ouvrent une gueule immense; leurs mâchoires écartées semblent des bâtons fendus en deux; ils montrent leurs dents, rident leur nez et font peur à voir. Le premier a hurlé d'un son lamentable, et les autres hurlent après lui dans le désert; on croit entendre des pleureuses qui pleurent du haut des collines la perte d'un époux ou d'un en-

fant. Après avoir hurlé il se tait; les autres se taisent à son exemple, malheureux qu'un malheureux console en se consolant avec eux. Il se plaint et ils se plaignent; puis il se résigne et les autres se résignent comme lui; et certes, quand la plainte ne sert de rien, la patience a bien meilleure grâce. Enfin il retourne sur ses pas, et ses compagnons s'en retournent au plus vite, et chacun d'eux, malgré la faim qui le dévore, fait bonne mine à son voisin.

Les kathas au plumage cendré ne parviennent à boire que mes restes, après qu'ils ont volé tout une nuit d'un vol lourd et bruyant pour se désaltérer au matin. Nous partons ensemble, excités par le même désir. C'est à qui arrivera le premier à la citerne. Les kathas, avec leurs ailes pendantes et leur vol pénible, ressemblent à des gens dont la course est entravée par leurs robes flottantes; moi, au contraire, de qui la blouse est relevée dans ma ceinture, je les devance sans effort, et deviens le chef de leur troupe. Ma soif étanchée, je m'en vas. C'est alors qu'ils arrivent et s'abattent sur le bord de la citerne, à l'endroit même où l'eau dégouttait de ma main; là ils enfoncent jusqu'au jabot leurs cous dans la vase. Le tapage qu'ils font autour de ce réservoir est comme celui d'une tribu voyageuse au moment où elle s'arrête pour camper. Ils affluent de tous côtés à ce rendez-vous commun, qui les reçoit et les rassemble ainsi qu'un abreuvoir rassemble autour de lui les chameaux du camp voisin. Après avoir bu en toute hâte, ils partent aux premiers rayons de l'aurore, tels qu'une bande

de la tribu d'Ohàzha déguerpit le matin aux approches du danger.

Tout maigre que je suis, j'aime à faire mon lit de la terre, et c'est avec plaisir que j'étends sur sa face un dos que tiennent à distance des vertèbres arides. J'ai pour oreiller un bras décharné dont les jointures saillantes semblent des dés lancés par un joueur.

Si la guerre et les alarmes se plaignent de l'absence de Schanfara, je leur répondrai : N'avez-vous pas joui assez longtemps de Schanfara? Poursuivi par des vengeances qui se promettaient de partager sa chair en lots, et d'avance les tiraient au sort, il se demandait sans cesse : De laquelle tomberai-je victime? laquelle m'atteindra la première? Si quelquefois il dormait d'un vrai sommeil, ses ennemis dormaient les yeux ouverts, toujours aux aguets, toujours prêts à fondre sur lui. Obsédé par des soucis qui venaient me visiter régulièrement, tels et plus accablants que les accès d'une fièvre quarte, je les chassais chaque fois; mais ils n'allaient pas loin, et revenaient bientôt et d'en haut et d'en bas. Si donc vous me voyez, ô soucis dévorants, exposé, comme le reptile des sables, à un soleil brûlant, le corps à peine couvert et les pieds nus, sachez que je suis le lieutenant de la Patience, que je revêts son manteau sans dépouiller mon cœur d'hiène, et que la fermeté me tient lieu de sandales.

Je suis tantôt riche, tantôt pauvre. Celui-là seul est toujours riche qui se prostitue à l'étranger. Pauvre, je ne donne aucun signe d'impatience, et ne laisse pas voir ma pauvreté. Riche, je ne deviens pas inso-

lent. Les injures grossières n'ébranlent pas ma longanimité. On ne me voit pas à la piste des propos irritants m'informer de ce qu'un tel a dit pour le redire à tel autre.

Combien de fois, par une de ces nuits froides durant lesquelles le chasseur brûle pour se réchauffer son arc et ses flèches, combien de fois ne me suis-je pas mis en course à. travers les ténèbres et la pluie, ayant pour compagnie la faim, le froid et la terreur! Eh bien, j'avais rendu des femmes veuves et des enfants orphelins, et j'étais déjà de retour que la nuit était encore toute noire. Au matin qui suivit l'une de ces expéditions, deux bandes raisonnaient ensemble sur mon exploit à Ghomaysâ, dans le Nadjd. Quelqu'un disait : « Nos chiens ont murmuré la nuit passée. Je me suis dit : Serait-ce un loup qui rôde ou « bien une jeune hiène? Mais ils n'ont donné de la « voix qu'un instant et se sont rendormis; alors j'ai « dit en moi-même : Suis-je donc comme le katha ou « l'épervier, que le moindre bruit réveille? A présent « que nous savons la cause terrible de ce bruit léger, « que devons-nous penser du meurtrier? Si c'est un « djinn qui nous a visités dans la nuit, sa visite nous « a été bien funeste; — Si c'est un homme....... Mais « un homme ne fait pas de ces coups-là. »

Combien de fois, par un de ces jours que marque le lever de Sirius, de ces jours où l'air devenu liquide forme des ondes visibles à la surface du sol, où les vipères s'agitent sur le sable comme sur des cendres brûlantes; combien de fois alors n'ai-je pas exposé ma

tête au soleil, sans autre voile qu'un manteau déchiré et une épaisse chevelure, d'où s'élevaient, quand le vent soufflait, des touffes compactes et feutrées, qui depuis longtemps n'avait été ni parfumée ni purgée de vermine, enduite d'une crasse solide sur laquelle une année entière avait passé depuis le dernier lavage!

Combien n'ai-je pas traversé, sur mes deux jambes, de ces plaines désertes, nues comme le dos d'un bouclier, où les caravanes ne passent point. Dans la rapidité de ma course, j'en faisais joindre les deux bouts, et terminais ma carrière en grimpant sur un pic élevé, tantôt debout, tantôt accroupi. Les biches au poil fauve allaient et venaient autour de moi comme de jeunes filles vêtues de la *mouláa* à longue queue, aussi douces, aussi familières; et, s'arrêtant près de moi dans la soirée, elles semblaient me prendre pour un bouquetin aux pattes blanches et aux cornes rabattues qui gagnait le penchant de la montagne, inaccessible dans sa retraite.

CONSEILS.

I.

لا تعيرنّ اذا ما استطعتَ كتابـًا فتى اعرتَه رأيتُ
العذاب كم من كتاب اعرتَه لصديق قطع الوداد وضاع
الكتاب

TRADUCTION.

Tant que tu le pourras, ne prête point de livres. Si tu en prêtes, tu auras lieu de t'en repentir. Que de fois un livre prêté à un ami est devenu la cause d'une rupture, sans que le livre ait été rendu!

II.

عليك بالحفظ بعد الجمع من كتب فانّ للكتب افاتا
تفرّقها الماء يغرقها والنار تحرقها والفار تخرقها واللصّ
يسرقها

TRADUCTION.

Lorsque tu auras fait une collection de livres, hâte-toi de confier à ta mémoire ce qu'ils renferment, car les livres éprouvent des accidents qui peuvent t'en séparer : l'eau les submerge, le feu les dévore, le rat les ronge, le voleur les emporte.

III.

واذا الهموم تضيّقتك ولم تجد
احدا وملّ فؤادُك الاصحابا
فاعمد الى الكتب التي قد ضمّنت
اوراقها الاشعارَ والادابا
فهى التي تنفى الهموم وقلّ ما
احد له ادب يملّ كتابا

TRADUCTION.

Es-tu accablé de chagrins; ne trouves-tu personne qui puisse te consoler; ton cœur a-t-il du dégoût pour toute société; alors aie recours à ces livres dont les pages sont dépositaires de poésies et de choses instructives : eux seuls dissiperont tes chagrins, car il est bien rare que les livres causent de l'ennui à l'homme qui a de l'instruction.

G. DE L.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 1er septembre 1834.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. BODIN, curé de Cleré, près Langeais (Indre et Loire).

le docteur Eusèbe DE SALLES, à Paris.

M. Brosset lit un rapport sur l'ouvrage intitulé : *Histoire de l'émigration de quarante mille Arméniens de l'Aderbidjan en Russie.*

M. Reinaud fait un rapport sur la *Grammaire arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie*, par M. Caussin de Perceval.

M. Marcel lit en son nom et en celui de M. Jacquet un rapport sur le premier volume de philologie annexé au Voyage de M. le capitaine Dumont-Durville.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 1er septembre 1834.)

Par M. L. A. Sédillot. *Traité des instruments astronomiques des Arabes*, composé au treizième siècle par Aboul Hhassan Ali, de Maroc, traduit de l'arabe par G. J. Sédillot, et publié par L. A. Sédillot. Paris, Imprimerie royale. 1834. In-4°.

Par M. Giannantonio Arri. *Lapide fenicia di Nora in Sardignia dichiarata.* Torino, 1834. In-4°.

Par M. Silvestre de Sacy. Plusieurs exemplaires de sa *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Abel-Rémusat.* In-8°.

Par l'éditeur A. Nunez de Carvalho. *Roteiro em que se contem a viagem que fizeram os portuguezes no anno de 1541, partindo da nobre cidade de Goa atee Soez que he no fim, estremidade do mar Roxo. Com o sitio e pintura de todo o syno arabico,* por dom Ioam de Castro. In-8°. (Des cartes accompagnent cet ouvrage.)

Par les éditeurs. *The Quarterly journal of education.* London, 1834. In-8°. Le n° 15.

Par la Société de géographie. 2e série, tome Ier, n° 6 de son bulletin. 1834.

Par les éditeurs. *Nouvelle revue germanique,* le numéro de mai 1834.

M. Elphinstone est le premier qui ait signalé à l'attention des antiquaires l'existence des monuments bactriens, appelés *topés* dans le Penjab et dans l'Afghanistan. Le général Ventura fit ouvrir celui de Manikyala, dans le Penjab, et y trouva quelques antiquités et des monnaies bactriennes; M. Burnes en a trouvé depuis un assez grand nombre sur la route de Lahore à Caboul, et dans

les derniers temps, Mohun Lul, un jeune interprète indien, qui avait accompagné MM. Burnes et Gérard à Boukhara, et qui est revenu avec le dernier par Herat et Candahar, a annoncé dans l'*Indian gazette* que M. Gérard et lui en avaient découvert un grand nombre entre Caboul et Djelallabad. Ils ont rencontré près de cette dernière ville un Allemand nommé Martin Bergren, qui avait fait ouvrir plus de trente de ces monuments, dans lesquels il avait trouvé quelques boîtes d'or et de pierre, des ossements et un nombre considérable de monnaies grecques en cuivre et en or. Une des dernières porte le nom d'un roi Satereages. Ces antiquités ont été envoyées au général Allard, au service du maharajah de Lahore. M. Gérard fit entamer quelques-uns de ces mausolées aux environs de Balabagh; il n'eut pas le temps de faire des recherches suffisantes, mais il recueillit un nombre considérable de monnaies bactriennes. Il découvrit aussi, dans les environs de Caboul, une sculpture indienne dont Mohun Lul donne la description suivante : « Nous « creusâmes la terre dans les ruines de l'ancienne ville, à « deux milles de Caboul, et nous y trouvâmes, après cinq « jours de travail, une idole sculptée en pierre noire. La « figure est singulière et fort belle; elle porte deux petits « porteurs de massues sur les épaules. Je pense que les « Hindous détruisirent leurs maisons du temps de l'invasion musulmane, et y enterrèrent leurs propriétés et « leurs idoles, dans l'espoir de recouvrer un jour leur « pays. Les gens des villages environnants trouvent « dans les temps de pluies des rubis et souvent des habits décomposés. Notre idole est, suivant l'opinion de « M. Gérard, un Bouddha; elle a des cheveux bouclés « qui flottent sur ses épaules; ses deux mains reposent « sur ses genoux; son front est mutilé. La taille des porteurs de massues est mince, comme celle de Hanouman, « pendant que leur poitrine est large. Cette figure me rappelle celle de Salug Ram, telle qu'elle est adorée par les

« Baishrom hindous, qui ne mangent pas de viande. Près « de Balabagh est une ville en ruines, nommée Bahbar, « où les musulmans trouvent souvent de l'or et des idoles; « ils brisent ces dernières dans leur stupide fanatisme. « Ils trouvent aussi souvent de grandes jarres de pierre « (ou de terre? *stone vessels*), qui contiennent des ca-« davres. On me dit que ceux-ci ont l'air de personnes « en pénitence; leurs cheveux et leurs sourcils ne sont « pas détruits par le laps du temps; sous leurs pieds se « trouvent de petites boîtes de cuivre qui contiennent des « quantités de monnaies de même métal. » M.

L'usage de la lithographie se répand parmi les Mahrattes; un des chefs féodaux les plus considérables dans le midi de Maharastra, Chintaman Rao Appo Sahib, patwardan, a établi il y a trois ans une lithographie dans sa ville de Sangli, par laquelle il a déjà fait publier un nombre considérable de livres sanscrits. Le rajah de Sattarah a fait de même venir de Bombai une presse lithographique, au moyen de laquelle il se propose de fournir les livres aux écoles de son pays. La lithographie est évidemment destinée à servir d'intermédiaire entre les manuscrits et l'impression : elle n'exige pas un grand établissement, elle ne détruit pas la classe des copistes, elle conserve la forme des lettres à laquelle sont accoutumés les lecteurs des manuscrits, qui ont toujours une grande répugnance à s'habituer aux livres imprimés; elle offre une grande économie quand on n'a besoin que d'un nombre limité d'exemplaires, pendant qu'on y trouve déjà une partie des avantages de l'impression, en perpétuant les efforts de la critique pour épurer le texte, et en livrant les moyens d'études à plus bas prix que par le moyen des copies. M.

RAISON ALLÉGUÉE PAR LES MAHOMÉTANS POUR REJETER L'ÉVANGILE, TRADUIT DE L'ARABE[1].

Après la mort de Jésus, tous ses disciples s'accordaient à persévérer dans les doctrines de son évangile; au nombre de ces disciples était un homme plus instruit que les autres: un jour cette pensée s'empara de cet imposteur (Rafley[2]): « Puisque les doctrines de ce livre sont si rigoureuses, je « n'ai qu'à faire dès aujourd'hui un autre évangile pour « que tout le genre humain suive ma voie. » Ayant ainsi dit, il fabriqua un livre sous l'influence de ces mauvais sentiments. Ce qui était défendu par l'évangile, il le prescrivit; ce qui par l'évangile était appelé juste, il le déclara injuste. Lorsqu'il eut fini de rédiger cette imposture, il songea à trouver les moyens de la faire passer sans laisser paraître son nom. Il était gardien de bestiaux, de vaches, de chèvres et de chameaux: une pensée se présenta à lui; il pouvait accomplir son dessein en déposant le livre dans un arbre, au milieu des bois, et en affirmant qu'il avait vu en songe Jésus lui apparaître et lui dire: « Je vous ai « donné un nouvel évangile et je l'ai déposé dans un arbre, « au milieu des bois. » Dans cette intention, il tailla dans un gros arbre un trou de la grandeur du livre, et y cacha le livre lui-même, qui était écrit avec de l'or liquide. Avec le temps, l'écorce en croissant recouvrit le trou, et il ne resta plus de traces de la fraude. Il continuait cependant à enseigner les doctrines de Jésus. Chaque jour il menait

[1] *Indo-chinese Gleaner*, août 1818. Le traducteur annonce qu'il a trouvé cette fable ridicule consignée dans un conte arabe, où sont expliquées les différences qui existent entre le Coran et le Nouveau Testament. Il n'ose décider la question de savoir si cette fable est une tradition altérée concernant le pseudo-évangile de Barnabas ou l'œuvre de quelque docteur enthousiaste de la loi musulmane, inconnu dans l'histoire.

[2] Il y a encore aujourd'hui en Perse une secte qui rapporte ses croyances à cet homme.

son troupeau auprès de cet arbre pour le faire paître, de manière qu'après un certain temps, lorsque les bestiaux étaient pressés par la faim, ils se rassemblaient tous en cet endroit; mais lui seul possédait son secret. Une certaine nuit enfin, vers minuit, il cria de toute la force de sa voix pour rassembler le peuple. Entendant la voix de leur instituteur religieux, tous se levèrent, tous, hommes et femmes, et accoururent pour savoir le motif de ces cris à une heure si avancée dans la nuit. Il leur répondit: « Jésus « m'est apparu dans un songe, accablé d'affliction. — Et « que vous a-t-il dit, » reprit le peuple. Rafley (c'était le nom de l'imposteur) répondit: « Il m'a annoncé que ce « que vous croyez n'est pas son évangile, parce que ces « doctrines sont trop difficiles à pratiquer pour vous. — « Jésus vous a-t-il annoncé, dit le peuple, s'il y a un autre « livre dans lequel nous puissions apprendre ce que nous « devons croire et ce que nous devons faire? — Il m'a an- « noncé, dit l'imposteur, un autre livre auquel vous devez « vous conformer jusqu'au jour du jugement. — Où est « ce livre? dirent-ils. — Jésus m'a ordonné de rassembler « demain matin tous les croyants; lorsqu'ils seront as- « semblés, a-t-il ajouté, fais sortir le troupeau que tu « élèves; suis-le partout où il ira, et à quelque arbre « qu'il s'arrête, là est le livre. N'en doute point, tous « ceux qui ne voudront point croire seront précipités dans « l'enfer. » Lorsqu'il entendit ces paroles, le peuple entier y eut foi. Le lendemain matin tout le peuple s'assembla et suivit le troupeau dans les bois. Lorsque le troupeau vint et s'arrêta, suivant son habitude, à l'arbre qu'il connaissait. « Voici, dit l'imposteur, voici l'arbre dont Jésus a « parlé. » L'arbre fut abattu par le peuple, et le livre fut découvert. Chacun porta le livre à ses yeux et à ses lèvres, puis adora le chef de la nouvelle croyance. C'est ainsi qu'ils devinrent tous impies et sectateurs d'un infidèle.

E. J.

BIBLIOGRAPHIE.

Grammaire arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie, par M. A. P. Caussin de Perceval, professeur d'arabe littéral au collége de France et d'arabe vulgaire à la Bibliothèque du Roi, interprète honoraire du ministère de la guerre. Paris, Dondey-Dupré. 2e édition, in-8°.

On sait qu'il en est de la langue arabe comme de toutes les langues qui se sont répandues sur une vaste étendue de pays et se sont maintenues pendant un grand nombre de siècles. Des mots nouveaux ou de nouvelles acceptions s'introduisent successivement dans le langage parlé et écrit; les mêmes mots ne sont pas toujours prononcés de même, et finissent par s'écrire différemment. Il y a d'ailleurs des expressions et des tournures qui, bien qu'aussi anciennes que la langue même, n'ont jamais passé dans le langage écrit, et qui n'en méritent pas moins d'être conservées. Une grammaire arabe vulgaire était donc un ouvrage essentiellement utile. Elle l'était maintenant plus que jamais, depuis que l'Égypte, sous le gouvernement de Mohammed Ali, s'est en grande partie affranchie de l'influence turque pour reprendre son ancienne physionomie arabe, et que les Turcs, ayant été dépossédés d'Alger, la presque totalité de l'Afrique musulmane ne peut plus avoir de langue commune que la langue même de l'Alcoran.

Il existait plusieurs grammaires arabes vulgaires, mais toutes étaient d'une exécution imparfaite, ou se bornaient à quelque dialecte particulier à certaines localités. M. Caussin qui déjà, dans une première édition, avait donné un tableau très-exact du langage parlé de nos jours en Syrie et

en Egypte, a cru devoir étendre son plan, et y a compris les dialectes usités en Barbarie. Pour cette partie de son travail, M. Caussin n'a pas eu, comme pour la première, l'avantage de parler d'après des observations faites par lui sur les lieux mêmes; mais il a consulté des personnes originaires des côtes d'Afrique, il a pu d'ailleurs, par la correspondance du ministère de France avec les contrées barbaresques, correspondance qui, dans ces dernières années, a pris une grande extension, se faire une idée exacte des formes du langage usitées dans les régions africaines.

L'ouvrage de M. Caussin étant destiné à aller dans les mains de toutes les personnes qui désirent avoir une teinture de l'arabe vulgaire, est rédigé avec une grande concision, et si l'auteur a cherché à y faire connaître les formes usitées dans les divers pays, il a rejeté tout détail qui rentrait dans l'arabe littéral. Il a pensé avec raison que ce qu'il pourrait dire à cet égard se trouvait déjà dans la grammaire de M. Silvestre de Sacy, et il a pris le parti d'y renvoyer le lecteur.

On ne s'attend pas ici à ce que nous nous étendions sur l'ouvrage de M. Caussin; cet ouvrage est déjà connu et apprécié. Il nous suffira donc de dire que l'auteur s'y montre également habile dans les dialectes écrits et parlés; ce qui lui permet de mettre dans les rapprochements qu'il est souvent dans le cas de faire toute l'exactitude et toute la précision convenables. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire remarquer les signes qui servent aujourd'hui chez les Arabes pour indiquer les nombres fractionnaires, signes que M. Caussin a fait connaître, et que nous ne nous rappelons pas avoir vus nulle part.

En finissant nous émettons un vœu. Il existe depuis quelque temps des secours fort abondants pour approfondir l'étude de l'arabe littéral, et ces secours ne cessent pas de s'accroître. Il n'en est pas de même pour l'arabe vulgaire, et M. Caussin, bien loin de multiplier en faveur

des élèves les moyens d'exercice qui se trouvaient dans sa première édition, les a diminués en les réduisant à quelques dialogues assez courts. Ne serait-il pas à désirer que le public eût à sa disposition un choix de morceaux en arabe vulgaire, en vers et en prose, servant d'échantillon de tous les dialectes usités maintenant? Or, qui est plus capable que M. Caussin de satisfaire le public à cet égard?

REINAUD.

Journal of three voyages along the Coast of China, by Ch. GUZLAFF. London, 1834. 12°. XCIII et 450 pages.

C'est une réimpression des rapports de M. Guzlaff qui avaient paru séparément dans le *Canton Register*, et l'on ne peut qu'applaudir à leur publication en Europe.

M. Guzlaff est un missionnaire allemand, et certainement le plus entreprenant, le plus actif et le plus courageux des missionnaires protestants en Chine. Après avoir résidé plusieurs années en Chine et en Siam, et après s'être rendu familières les langues de ces pays, il s'embarqua, en 1831, à Bankock, sur un vaisseau chinois, et fit à son bord le voyage le long de la côte de Chine jusqu'en Tartarie. L'année suivante il accompagna le capitaine Lindsay dans son voyage le long de la même côte; enfin, en 1833, il fit un troisième voyage sur le vaisseau *le Sylphe*. Ses remarques sur l'état des provinces maritimes sont fort curieuses, ses connaissances médicales lui ayant donné le moyen d'entretenir facilement des rapports avec les gens du peuple.

Il entre dans quelques détails sur les différentes religions suivies en Chine; mais ce qu'il en dit est fort loin d'être instructif, dans l'état actuel de nos connaissances, et ne montre pas une étude approfondie de la littérature philosophique et religieuse des Chinois. L'ouvrage est précédé d'une longue introduction sur la Siam et la

Chine, de la plume de M. Ellis, l'auteur des recherches polynésiennes; elle ne contient absolument rien de nouveau, et augmente le prix du livre sans aucune utilité.

M.

Blanche et Bleue, ou les deux couleuvres-fées, roman chinois; traduit par Stanislas Julien. Paris, Gosselin, 1834. 1 vol. in-8°.

Gulistan, ou le Parterre de fleurs, du cheik *Moslih-eddin Sadi,* traduit littéralement en français par N. Semelet. Paris, 1834. In-4°. Imprimerie royale. Chez l'auteur, rue des Tournelles, 52; Dondey-Dupré, rue de Richelieu, 49 *bis*, et Théophile Barrois, même rue, 14. Prix: 12 francs.

Chrestomathia arabica grammatica historica, in usum scholarum arabicarum ex codicibus ineditis conscripta, a Georg. Guill. Freytag. Bonnæ ad Rhenum, 1834, in-8°.

ERRATA POUR LE CAHIER D'AOÛT.

Page 144: Mosé de *Khoni* au lieu de *Khori.*
Note 2: Ⴘაგთვლო, au lieu de Ⴇაგთვლო.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE 1834.

BREVE NOTIZIA

Del regno del Thibet, dal frà Francesco ORAZIO DELLA PENNA DE BILLI. 1730.

(Suite.)

BREVE RAGGUAGLIO DEL GRAN REGNO DEL THIBET PER CIÒ CHE RIGUARDA LA QUALITÀ DELLA POSITURA DEL PAESE E CIÒ CHE PRODUCE : DI CIÒ CHE MANGIANO E BEVONO QUELLE GENTI : INTORNO LE MERCI CHE CORRONO IN COMMERCIO : INTORNO AL NATURALE DE' POPOLI, POLITICO E TEMPORALE GOVERNO : AMMINISTRAZIONE DI GIUSTIZIA, E COMPENDIO SUCCINTISSIMO DEL VASTISSIMO CHAOS DELLA LEGGE DE' THIBETANI [1].

Qualità del regno del Thibet, e notizia di ciò che produce.

Il regno del Thibet è tutto montuoso, e tra le montagne vi sono delle pianure, dove sono fabbricate

[1] Per il geographico, estenzione del regno, diversità delle provincie, e stati del Thibet si riposta all' altro scritto presentato separamente da questo presente.

città e terre, e castelli nella parte che riguarda il mezzogiorno, vicino alle quali piantano alcune selvette di salci ed albucci non essendovi per le montagne nè pur uno sterpo, non che arboscello. Verso poi mezzogiorno, che sono le provincie di *Takpò, Kombò, e K'ham*, vi sono delle selve, ma nelle provincie di *Ngari, Tzang, U* e *Ciang* in tutte quelle montagne non vi è pur un arboscello, ma solo alcuni arbori, e ben pochi per far travie travicelli per le fabbriche delle case vicino a' luoghi habitati, come si disse servendosi di soli rami per il fuoco, quali si vendono a carissimo prezzo brugiandosi comunemente da tutti sterco di cavalli, bovi ed altri animali. Il clima è freddissimo, e tutto l'anno le cime de' monti sono piene di neve, e ciò procede dalla grand' altezza della terra, e per i grandi venti rigidissimi, che regnano in quel paese, che perciò il terreno per sopra circa sei mesi dell' anno resta come un duro macigno, e dove domina simil rigidezza d'aria e durezza di terreno non vi è alcun animale velenoso.

Seminano al principio di maggio, e ne fanno la messe di poco grano, perchè poco ne seminano, di molto orzo, ed alquanto di piselli (che se ne servono per darli rotti per biada a' cavalli, giumenti, ec., perchè non si cuocono) che raccolgono nel principio di settembre. Di queste raccolte, come della ravizza (delli cui semi si fa oglio) si ha il 60 per uno, e quando fa molto bene giunge sino ad 80 per uno. Altro di più non seminano quelle genti, che alquanto di rape piccole rosse, radici, aglio molto, e poche piccoline

cipolle. Verso la parte di mezzogiorno altro di più non si trova, che alcune poche noci, piccole persiche, e pomi selvaggi, ed in *Trongngè* vi sono alcune viti incolte, che fanno un poco d'uva; alcune pochissime sorti di fiori, che è quanto si raccoglie dalla terra.

Per vestire non vi è altro che il panno di lana, saja o sia stametta, coperte di lana, il tutto di larghezza al più un palmo e mezzo[1], e pelli conce col pelo. Vi sono molte miniere d'oro nelle provincie d'*U*, di *Tzang*, di *Ciang*, di *Takpò*, *Kombò* e *K'ham*; d'argento (per quello si sà) nella provincia di *K'ham*. Vi sono ancora le miniere di ferro, rame, ed altra di minerale duro a guisa degli altri metalli di color bianco a guisa di stagno, ma non è stagno, e lo chiamano *tikzà* (che se ne servono per fare una specie d'ottone mescolandolo col rame) di zolfo, vitriolo, ginapro, azurro, pietre turchine, color giallo che chiamano *paulà*, borace, sale in pietra, terra bianca minerale, che serve per le case in luogo della calce, un' altra specie di terra candida minerale corrosiva, che serve per sapone, per tirar fuori il colore, e far cuocere sollecitamente le vivande, pietre quadrate di tre specie di color di ferro, d'argento e d'oro, cristallo di monte, che se ne servono per fare pietre focaje, ed alabastro. Vi è il reopontico ed altre medicine. Vi sono ancora diverse acque minerali, medicinali, calde e fredde, che perciò non sono molto

[1] L'auteur parle ici du pied romain, qui fait huit pouces et trois lignes du pied français.

buone a bevere per esser mescolate colle suddette acque minerali.

Vi sono cavalli, bovi nostrali piccolissimi e pochi, bovi del paese, che hanno il pelo lungo, giumenti, muli, pecore in quantità, capre, vacche dell' una e dell' altra specie, che ne ritragono abbondanza di buttiro, per il latte molto che producono i detti animali, senza però saperne fare il formaggio, porci piccoli, la carne de' quali è poco diversa dall' altre carni, cani in quantità e grandissimi, e poche galline. Animali selvaggi, alcuni lepri, animali del muschio in quantità, marmotte, alcuni cervi e capri, e bovi pelosi. Volatili, passeri, poche lodole, corvi, falchi, aquile ed altri uccelli di rapina, anatre ed oche selvatiche in quantità. Vi è anche molto pesce, ma però dal primo giorno dell' anno sino all' ultimo del settimo mese è proibito di prenderlo, e la caccia de' volatili è sempre proibita.

Circa il mangiare.

I Thibetani tutti bevono quantità di thé fatto con latte, buttiro e sale, e lasciano un poco di thé nella tazza, ove mettono la farina d'orzo e fanno la pasta, e poi se la mangiano. Per il pranzo e per la cena fanno la pasta della farina d'orzo o col thé, o acqua, che mangiano con la carne, e pesce, che tanto l'una come l'altro mangiano crudi senza cuocere, o carne secca senza sale, alla riserva d'alcuni più comodi, e ricchi, che si trattano con un poco più di distinzione.

Intorno le merci del Thibet.

Vi sono li sopraddetti minerali, panno di lana, stamina, coperte di lana, muschio e bestiami antidetti, carta che si fa in *Takpò* e *Pari,* che sta al mezzogiorno della provincia di *Tzang,* ch' è quanto sta nel Thibet. Da altri regni poi come dalla Cina vengono maiolica, pochi vetri, drappi di seta, di bavella [1], brocati, tele di bombace bianche e colorite, seta e filo di bombace per cuscire, poco thé (mentre la quantità grande viene dallo stato di *Tarcenton*[2]) ed altre cose. Da Nepal vengono tele di bombace, ottone e rame lavorato, ed altre cose. Dal *Mogol*[3] vengono bombagine bianche e fiorate, drappi di seta e ricamati, brocati, scarlato, coralli ed ambra (che queste tre cose ultime vengono d'Europa), piccoli diamanti ed altre cose. Da altri regni vengono altre merci, ed i mercanti, credo, che guadagnino molto, perchè prendono i danari ad interesse comunemente sino a 120 per cento, ma alle volte sino a 130 e 140 per cento, con darsi anche per il più il pegno in mano per assicurarsi dell' imprestito.

Circa il naturale de' Thibetani.

I Thibetani, comunemente parlando, sono inclinati alla vendetta, ma sanno ben dissimulare, quando però

[1] Ce sont des tissus faits avec les cocons de soie, qu'on carde après en avoir filé la soie, quand ils ont été séchés et qu'on en a ôté le corps de l'insecte.

[2] Voyez ci-dessus, pag. 199, note 3.

[3] C'est-à-dire de l'empire du Grand-Mogol de l'Inde.

Amdoà, che sono acutissimi) si dimostrano docili ed umani, sottomettendosi al ragionevole, specialmente alle cose della legge più i secolari che i religiosi, quali si rendono più pertinaci in difesa di loro setta, quando però questi ancora sentano ragioni convincenti, cessano dalla loro pertinacia in modo, che anch' essi si rimettono, e per le ragioni addotteli da missionarii Cappuccini contro la magia, hanno tralasciato di più esercitarla. Sono ancora dediti alla pietà e devozione, ed a far elemosine più specialmente i secolari, e per quest' opere pie non fanno conto del danaro, nè di richezze, specialmente per sofragare l'anime de' defunti, non meno sono profusi nell' elemosine, ma eziandio si danno a fare grandi orazioni, e molti sacrificii, chiamando molti religiosi per tali funzioni spirituali, e stimano un peccato grande ed enorme il ritenersi quanto un minimo danaro delle cose del defunto. I religiosi parimente non mancano ancor essi di fare per i defunti elemosine ed altre opere di pietà.

Per quello ho veduto e sentito, e per pratica del paese nel sesso femminino si scorge e vede una gran modestia nel vestire e nel conversare, e nell' andare in pubblico, e nel restare in privato nelle proprie case in ogni parte del regno, eccetto che in *Lhasa,* e qualche altra città di commercio, a cagione della diversità delle nazioni che vi concorrono, mostrasi qualche libertà, non peraltro accedente. Quando fanno i balli, ballano donne con donne, ed uomini con uomini, e sarebbe un gran scandalo se ballasse una donna con un' uomo.

Intorno al politico e temporale governo.

Prima del 1706 il *grande e supremo Lama*[1] era padrone di tutto il Thibet, ma per aver più di atten-

[1] *Lama* significa che non vi è alcuno sopra di lui, e vien preso per superiore del Convento. Questi lami sono di più sorti. Gl'uni diconsi lami rinati, e sono quelli, che morendo credonsi passare da un corpo all' altro, e di questi sono li grandi lami, quali sono molti ed ogn' uno ha sotto di se varii conventi, i superiori de' quali vengono eletti dal respettivo gran lama, o per virtù o per grazia e questo in vita, ne si levano se non per gravissimi eccessi, bensì talvolta vengono mutati da un convento inferiore ad un' altro superiore, e questi diconsi lami non rinati ma eletti. Il grande e supremo lama non può prevalersi de' religiosi de' conventi, che dipendono dagli altri grandi lami per eleggerli lami dell' università. I grandi lami benchè non siano soggetti al supremo, pure ha questo supremo lama, ed in oggi il vice supremo lama, precedenza dagli altri, e nelle differenze tra di loro il supremo o vice supremo è quello che decide e definisce, ec. Tengono quelle genti e credono essere informati li corpi di questi lami dall' anima d' alcuno dei *Cianciub*, che sono varii come si disse di sopra.

Le mot *lama* s'écrit en tubétain བླ་མ་ *bLa ma*, il signifie *supérieur* ou *prêtre supérieur*, et non pas *mère des âmes*, comme Pallas le dit dans son ouvrage allemand sur les Peuples mongols (vol. II, pag. 112). Ce savant s'est trompé parce qu'il a cru que ce mot s'écrivait ལྷ་མ་ *H'la ma*, ce qui signifierait, non pas *mère des âmes*, mais *mère des dieux* (dévas). Quant à la dénomination de ཏ་ལའི་བླ་མ་ *Ta lai la ma*, elle se compose du terme tubétain *lama* et du mongol ᠳᠠᠯᠠᠢ *Talaï* ou *Dalaï*, qui signifie *mer*. C'est la traduction du tubétain རྒྱ་མཚོ་ *rGhia mtsò*, mer, océan, titre que depuis longtemps ont adopté les membres des hautes classes de la hiérarchie bouddhique.

dere al governo spirituale, teneva per difensore del regno un Tartaro della famiglia del Capo delli trentadue Regoli di Kokonor *Talà kuscy*[1] ed a cui dava nome di Re, ed andava per successione ne' figli in mancanza di prole mascolina, il supremo gran Lama eleggeva altro della suddetta famiglia, dandogli per suo appanaggio tutta la provincia di *Ciang* e per rendite, e per dominio; esso Re se ne restava poi nell' estate a *Dam* e nell' inverno a Lhasa, nel palazzo detto *Kadèn khang sar*, il cui dovere era di diffendere il regno dall' invasione de' nemici con soldati proprii Tartari e Thibetani del regno, stendendosi solo il governo po-

Le titre tubétain du Grand lama est བླ་མ་རིན་པོ་ཆེ་ *La ma rin po tsie*, c'est-à-dire : « Grand-prêtre, joyau précieux. »

[1] Le prince que le P. Horace appelle ici *Talà kouchi* est le célèbre ᠭᠦᠰᠢ ᠬᠠᠨ ᠲᠥᠷᠥ ᠪᠠᠶᠢᠬᠤ *Gouchi khan tourou baïkhou*, fils de *Khanaï noyan khonggor*, de la tribu des *Khochot* des Dzoungars. Ce prince étant retourné avec tous ses sujets aux bords du lac Kokonor, leur ancienne patrie, fut le premier de tous les chefs et comtes des Dzoungar qui reçut un titre de la dynastie des Mandchoux, nouvellement établie en Chine. Sous le Dalai lama de la cinquième génération, *Ngawang lobdzang ghia mtso*, qui avait obtenu en 1562 l'investiture de l'empereur de la Chine, il y eut de grands troubles dans le Tubet. *Zzang pa* ou *Dzang ba khan*, chef des tribus nomades de ce pays, résolut de détruire la religion bouddhique. Le diba, ou vicaire du royaume, eut alors recours à Gouchi khan, qui arriva à son secours, battit Dzang ba khan et mit son propre fils *Dayan khan* sur le trône du Tubet. A celui-ci succéda son fils *Kontchok talaï khan*, qui eut pour successeur son fils *H'la zang kkan*, le même que le P. Horace appelle ཛོང་ཞིར་ཁང་ *Dzüng ghir khang*. — Kl.

litico per qualunque causa a' suoi sudditi Tartari, e per il militare ed in tempo di guerra anche a' medesimi soldati thibetani.

Esso supremo gran Lama parimente un' altro Thibetano di gran rango scelto per merito di capacità, nobiltà, ingegno e sapere, a cui dava il nome di *Tisri*, quale per l'ampia autorità, che gli veniva conferita dal medemo supremo gran Lama nel totale politico governo di tutto il regno esso medesimo Re tartaro doveva cedere il luogo, e sedere nelle pubbliche funzioni in parte inferiore al *Tisri*, senza però esserne a questo soggetto. Esso *Tisri* nelle pubbliche funzioni, e nelle visite del supremo gran Lama vestir doveva con abito religioso. Al solo *Tisri* spettava eleggere i quattro *Khalong*, cioè ministri di stato, a' quali communicava la facoltà di eleggere i governatori non provinciali, ma subalterni a tutti i governatori generali delle provincie, e città primarie di tutto il regno, che solo il *Tisri* eleggeva di sua autorità, come parimente tutti gli altri principali ministri, ed officiali maggiori di tutto il regno, con riserbarsi anche le cause di morte, ed altre di gran rilievo, alle quali non si poteva stendere l'autorità de' ministri di stato, nè governatori generali, nè altri principali ministri ed officiali. Da queste suddette disposizioni de' ministri, ufici e governi temporali, il supremo gran Lama si dispensava d'ogni ingerenza alle cose politiche (se non fossero state in appellazione a lui contro il medesimo *Tisri*) per maggiormente attendere alle materie spirituali e della legge.

L'ultimo grande e supremo Lama padrone assoluto

del Thibet per nome *Loszang rincen Tzang jang ghiamtzhò,* che significa, grande ed ottimo cuore e mare del canto musico, o figurato di Tzang (ch' è un luogo delli *Lhà*[1] ossia per dir Dei) e quantunque fosse d'un grande ed elevato ingegno, ben molto liberale, anzi prodigo, ed amatore delle grandezze, viveva però dissolutissimamente a tal segno, che nè il *Tisrì* per nome *Sangkiè ghiamtzhò,* nè il Re tartaro per nome *Ginkir khang,* nè l'imperator della Cina, nè il Re di *Gionkar,* nè i regoli di *Kokonor* per mezzo de' loro ambasciatori gli potevano far cangiare i di lui pessimi costumi. In quest' anno 1706 furono grandi dissensioni tra il Re *Ginkir khang,* ed il *Tisrì Sangkiè ghiamtzhò* sino a tal punto, che il Re *Ginkir khang* fece uccidere il *Tisrì,* dopo di che il suddetto grande e supremo Lama seguitando pure le sue disolutezze, il Re *Ginkir khang* non potendolo più soffrire, si determinò, col consenso però dell' imperator della Cina di deporlo; onde fingendo che l'imperator della Cina, lo chiamasse a se con pretesto d'onore, dal convento di *Brèpung,* o sia *Brèbon,* ove i religiosi l'avevano condotto per salvarlo, *manu forti* armati tutti

[1] *Lha,* Dei, cioè quelli che per ricevere il premio delle buone opere fatte, si trasmigrano in altri corpi in luoghi di dilirie, che ne numerano trentadue, in uno de' quali passano a misure delle loro buone opere, ed i libri della loro legge dicono che vi possono peccare, ma non operare opere meritevoli, e peccando, a tenore di essi peccati, o per i peccati antecedenti, si trasmigrano poi nelle bestie o Tantali o nell' inferno, e se non hanno alcun peccato, ripassano negli uomini; intanto però che sono Lha ne' luoghi di delizie sono invocati e venerati.

sopra al numero di 60 mila, il valore però dell' armi del suddetto Re lo tolse dalle mani de' religiosi e lo condusse a *Dam,* dove (conforme l'asserto comune) lo fece decapitare, nonostante che riferisca il libro dell' istoria intitolata *Naue c'iu len i k'hyk'hun ka sgiusò :* cioè stare in grande attenzione e con cuore allegro per udire i successi registrati (cioè in questo libro) lo mandasse in Cina, e per strada morisse d'idropisia, e questo successe nel fine del 1707 nel qual anno li 12 giugno arrivarono li nostri primi Padri, missionarii capuccini della provincia della Marca d'Ancona, missione del Thibet.

Dopo di questi successi il Re *Ginkir khang* costituì per grande e supremo Lama il Lama del convento di *C'iapohrì*[1] per nome *Ngawang yi scie ghiamtzhò,* in cui per asserto dei *C'iokhiong* era passato non l'anima ma lo spirito del supremo e grande defunto antecessore.

Nel 1709 giunsero cinque ambasciatori del imperator della Cina, che ordinarono da parte del medesimo imperatore a tutti i Thibetani di riconoscere il suddetto Lama *Ngawang yi scie ghiamtzhò* per vero supremo Lama, ed il Re *Ginkir khang* per vero e legitimo Re di tutto il Thibet come fù eseguito da tutti.

Deve però notarsi, che l'anima del prefato defunto supremo Lama secondo il credere pazzo de' Thibetani era passata ad informare il corpo d'un fanciullo figlio

[1] C'est-à-dire « de la montagne de fer. » Voy. le *Nouveau Journal asiatique*, vol. VI, pag. 244, et *Description du Tubet*, pag. 275.

d'un religioso thibetano espulso dal convento di *Brè-pung,* o sia *Brèbon,* nella città di *Lithang* provincia di *K'ham,* che dicono rinato, e nacque nel 1706 di che sparsasi la voce esser rinato il gran Lama, gran numero di religiosi e scolari furono a riconoscerlo; ma perchè l'imperatore della Cina voleva al governo spirituale il di sopranominato dal Re tartaro, e da lui confermato, fece prendere e porre col detto fanciullo tutta la famiglia per custodirlo, come fece con cinque mila soldati, dentro la fortezza di *Scilin* o *Scilingh,* dove fù trattenuto sino all' anno 1720, nel quale anno l'esercito Cinese composto di 107 mila soldati cinesi, e 30 mila Tartari riprese la metropoli di Lhasa, e s'impadronì di tutto il regno del Thibet li 20 settembre, e rovina totale de' Tartari *Gionkari,* che proditoriamente coll' intelligenza d'un gran partito Thibetano avevano usurpato il Thibet e dati più sacchi colla presa di Lhasa tra novembre e decembre 1717. Ripreso dunque da Tartari *Gionkari* il Thibet e Lhasa da Cinesi, questi li 6 ottobre dell' anno suddetto 1720 riposero in possesso il detto rinato gran Lama a cui esso imperatore di Cina constituì unicamente per governo spirituale, e per temporale e politico elesse, ma suo tributario, in luogo di *Ginkir khang* ucciso colla rovina di tutta la famiglia da *Gionkari,* per Re *Telcin bathur*[1].

[1] *Telcin bathour* est le même prince que *K'hang tsien naï Sodhnam ghialbò,* qui fut nommé à la dignité de *bei dzu* par l'empereur Young tching. *Nouv. Journ. asiat.* t. IV, p. 126, et VI, p. 242. *Descript. du Tubet.* Paris, 1831, pag. 46 et 243. — Kl.

Nel 1727 per ordine del gran Lama unito col di lui Padre, tre ministri di stato e molti grandi del regno li 5 agosto nella sala regia fù trucidato il Re *Telcin bathur*[1], e nel 1728 l'imperatore della Cina mandando un' altro esercito di sopra 40 mila soldati, fece prendere tutti i complici, e nel primo di novembre fece giustiziare atrocissimamente 17 capi principali, e moltissimi altri che non poteron fuggire, e complici di tal assassinamento furono mandati in Cina, e nel medesimo anno 1728, li 23 decembre per ordine del medesimo imperatore fù condotto via il gran Lama con suo Padre, e con tutte le loro rispettive corti, e furono posti in una fortezza vicino a *Centofù*[2], e fù eletto dal medesimo imperatore per governo spirituale il Lama molto accreditato, e bastantemente potente del convento di *C'iotin* nella medesima provincia d'*U* circa quattro giornate da Lhasa in vece del supremo gran Lama, per nome *Kiesrì ribocè*, che risiede nel palazzo del *Putalà*[3], o a *Brèpung*, come

[1] Voy. *Nouveau Journal asiatique*, t. VI, p. 242, et *Magasin asiatique*. Paris, 1826, in-8°, volume II, page 219. — Kl.

[2] *Tchhing tou fou*, capitale du Szu tchouan. — Kl.

[3] *Putalà*, nome del palazzo della residenza del supremo Lama, che è straordinariamente alto. Putalà è fabbricato sopra un piccolo colle, alle falde di quello, ed all' intorno ne vi sono conventi. Il supremo Lama mai sta assiso sopra l'altare, ma bensì intorno vicino all' altare, o sia in chiesa, e nel palazzo, ove vi è la capella con l'altare. Il supremo Lama per il Re grandi Lami rinati, ambassadori d'altri Re, e simili personaggi si leva in piedi, e tocca testa con testa. Il supremo Lama morto ne haveva 400 religiosi eletti da lui, questo ne ha 200, ma non sono lami, ma religiosi, e di questo poi ne elegge per lami de convento.

facevano tutti gli altri e supremi Lama. Nel 1729, l'imperatore della Cina constituì Re di detto Thibet a lui tributario l'odierno regnante *Mi vang*[1], che Iddio prosperi e feliciti sino ad abbracciare la santa fede cattolica, come n'è ben propenso assieme con tutta la sua famiglia e sudditi.

Il medesimo imperatore della *Cina* nel dichiarare Re il suddetto *Mi vang* gli ha conferito anche tutto il governo temporale giudiziario e politico, come aveva praticato coll' antecessore *Telcin bathur*, sottraendone totalmente l'autorità temporale dal supremo gran Lama, che perciò in oggi il Re *auctoritate propria* elegge li quattro Khalong, o siano ministri di stato, li *Tebà* o *Deba cinbò*, o siano governatori generali delle provincie e città primarie, come ancora tutti gli altri ministri ed ufficiali maggiori, e principali, dando loro tutta l'autorità sì circa il governo politico e criminale, come anche militare in tutte le cause, che non sono capitali e gravi. In eleggere li suddetti governatori generali, e ministri, ed ufficiali maggiori consiglia e sente il parere de' suddetti quattro ministri di stato, con i quali il Re tiene consiglio tre volte per ogni settimana assieme con altri ministri, e se il Re è assente presiede il primo ministro di stato, non dandosi però esecuzione veruna sulle loro risoluzioni senza l'approvazione del Re. Questo parimente non dà l'esecuzione di veruna causa di morte, o di gran rilie-

[1] Ce roi *Mi wang* est le prince *Phoh'lanæ sodhnam tobgiæ;* il porta ce dernier nom parce qu'il habita autrefois dans un lieu appelé *Phoh'lanæ*. Voy. *Magasin asiatique*, loc. cit. — Kl.

vo senza il sentimento e consiglio di essi ministri di stato, grandi di sua corte, e consiglio secreto. Li ministri poi con altri consiglieri si congregano negli altri giorni tutti, per le discussioni d'altre cause comuni, ordinarie, e di non molto rilievo. Appartiene poi a' ministri di stato l'eleggere gli altri governatori, ministri ed ufficiali inferiori, subalterni e dipendenti da governatori delle provincie, e da principali ministri ed ufficiali, di modo che in oggi al supremo gran Lama altro non resta che il governo spirituale, e de' religiosi, se sono professi, e se tali per gravi delitti vengano espulsi dal convento, il tribunale li castiga, come ancora punisce quelli che non sono professi; se poi non diffettosi gravemente, li religiosi sono puniti o dal Lama superiore del convento, o dal vice supremo gran Lama, che in oggi governa in luogo del supremo gran Lama, che resta ristretto nella fortezza vicino a Cenfù come si disse altrove.

Intorno all' amministrazione della giustizia.

I giudici thibetani, che sono tre tassano le pene a' delinquenti, secondo vengono prescritte dalli loro libri, che possono dirsi legali, che assegnano li castighi a misura degli eccessi tanto in materie criminali quanto in controversie civili, non mancando neppur altri libri che trattano di simili materie come espositori; di questi espositori però non se n' è fatta diligenza per attendere alla cognizione degli altri, che trattano di religione.

Vi è luogo d'appellazione, dalli capi degli uomi-

ni[1], che sono giudici ordinarii, ad altri ministri che sono riveditori delle cause, dalli riveditori alli ministri di stato, e da questi in oggi al Re; e quando il supremo Lama era assoluto padrone nel temporale, per cui eleggeva il *Tisrì* a questo si faceva ricorso, e poi in caso di bisogno al supremo gran Lama, con questa cautela però de' ministri, o maestri di camera non presentare al supremo Lama le cause criminali de' condannati ad esser puniti corporalmente con bastonate, tagliamento di mani, morte, etc., se non volevano fossero graziati li rei, perchè erano certi d'aver la grazia, e le presentavano solamente quando volevano far la grazia a qualcheduno, perchè il gran Lama è tribunale di misericordia. I suddetti tre giudici si uniscono quotidianamente in luogo del loro tribunale in ore fisse mattina e sera. E nella mattina niun mercante ne venditore può vendere cosa alcuna fintanto che li suddetti giudici non aprano dal loro palazzo la ringhiera maggiore, che resta aperta dalla parte della piazza e verso ilmezzo dì riserano, e devono parimente li venditori riserare le loro merci e ritornare poi nel dopo pranzo nel modo stesso che la mattina, bastando almeno che un solo de' giudici si trovi nel suddetto palazzo. Io non ho letto molto i libri della giustizia,

[1] མི་དཔོན་ *Mi pon*, capo dagli uomini, de' quali sono giudici, facendo eseguire la giustizia su le cause che loro spettano, ed in Lhasa sono tre, che si uniscono nella propria residenza, etc., come è stato riferito nell' altro foglio sull' amministrazione della giustizia.

ma solamente dirò quel poco che ho letto, ed ho veduto a praticare.

Intorno alle cause civili è necessario produrre le scritture, prove o testimonii, e secondo quelli danno la sentenza, ed oggi v. g. presentano le scritture e prove o testimonii (se non sono cause di scritture lunghe e di molta ponderazione) e domani danno la sentenza, e decidono prima quella causa che prima è stata presentata senza dover pagare i giudici, nè altri ministri, perchè tutti sono stipendiati dalla camera regia, e se vi è qualche tassa di pena pecuniaria, la mettono da parte per rassegnarla alli ministri di stato al fine dell' anno come si dirà in appresso; se poi non vi sono nè scritture, nè prove, nè testimonii per le cose piccole come per esempio uno ha imprestato qualche cosa, nè vi è nè scrittura nè testimonio, li giudici fanno tirare i dadi alla lor presenza, e quello fa più numero, quello è veridico; per le cose di rilievo danno il giuramento in due modi: uno col mettere due pietre, una bianca e l'altra nera, in una pigna d'oglio bollente, senza vedersi a sorte, si fa tirar fuori con le mani una, se è bianca, e la mano non è offesa, quello è veridico senza che l'altro vi ponga la mano; se poi incontrasse prima la nera,* e benchè non avesse mano offesa (mentre per tal funzione si servono d'un certo secreto o per arte magica) resta mentitore deve l'altro porvi pure la mano. L'altro modo di dare il giuramento si è fare infocato un ferro tondo e lungo, e quando è rovente fa tirare la mano per tutto quel ferro, e se la mano non resta offesa quello è veridico.

Intorno alle cause criminali di contrasti, parole ingiuriose, percosse, e simili vi è pena pecuniaria ed un numero di bastonate, le quali se li colpevoli non hanno danari, si raddopiano le bastonate, ed il medesimo praticasi con le donne. L'uso di bastonare sì uomini che donne, si è posti in terra a boccone, e dare gli assegnati, o tassati colpi con lunghi bastoni sopra le natiche nude. Se poi quello che offende fosse ubriaco, non vi è alcuna pena. Se ferisce, e la ferita non è mortale, vi è la carcere, pena pecuniaria, e tante bastonate; se poi era ubriaco diminuisce la pena; se poi la ferita era mortale, e muore per quella ferita dopo tanti giorni, si frezza, o getta al fiume con un gran sasso al collo; se poi muore nella baruffa subito, conservano il cadavere, e preso che sia l'uccisore, si lega il cadavere sopra l'uccisore, e dopo 24 ore interrano unitamente il morto ed il vivo; nelle risse in cui vi sono gli spettatori, questi vedendo tirar fuori armi offensive, devono impedire, e se non impediscono, vi è la pena pecuniaria ancora per gli assistenti. Se li signori e padroni feriscono i loro sudditi, o servi o siano in buon senno, o ubriachi non vi è alcuna pena, come neppure se li uccidono, ma solo si discreditano, e perdono il buon nome, di modo chè non saranno promossi a gradi o dignità.

Al fine dell' anno tutti tre i giudici di Lhasa si portano dai ministri di stato e presentano il conto ed il provenuto di tutte le pene pecuniarie, che per ordine del Re, quelle delle cause civili si pongono nella camera regia, e quelle criminali si pongono separa-

tamente per far elemosina ai religiosi perchè facciano sagrifizii e preghiere. Il medesimo osservano gli altri giudici subordinati ai governatori generali, e questi passano al Re immediatamente il suddetto conto.

Circa le violazioni se uno è religioso e l'altra monaca fuori del monastero, che sono come serventi di quelli di dentro, e cercano per li medesimi limosine, o pure sia anche monaca del monastero, che non ha clausura, tal monaca vien espulsa dal servizio o monastero, e rimandata a casa, che è d'un grande disonore, e se avesse fatto professione, il disonore è assai grande, e questa non si potrebbe maritare, ancorchè trovasse partito. Il religioso poi se è professo è espulso dalla religione, e per alcuni anni lo mandano tra gli animali selvaggi nelle montagne, se non è professo il religioso nè la monaca e di pari consenso, se vogliono possono maritarsi, ne vi è alcuna pena, se però non si maritano, il religioso già espulso vien ad esser bastonato in pubblico e gli vien dato l'esilio da quel luogo, se poi è secolare il violatore di religiose, vi è l'esilio da tutto il regno con l'impronta d'un sigillo infocato in fronte.

Intorno all' adulterio, all' adultero se gli dà la pena che tassa il marito dell' adultera, e l'adultera, se il marito non la vuole più, ritorna alla casa sua disonorata, e se il marito consente, di coabitare con lei. Circa poi il ripudio se si riclama al giudice, il giudice esamina le ragioni dell' uno e dell' altra, e se ha ragione la donna, il marito è obbligato restituirle tutta la dote, e darle di più 4 *analy* d'orzo (ogni analy pesa circa due libbre

romane, 24 oncie francesi) per ciascun giorno da che si sposarono sino a quel dì che si ripudiano; se ha ragione l'uomo, la donna perde tutta la sua dote, e ritorna a casa sua. Intorno agli altri delitti contro il sesto precetto vi sono le sue pene, ma io non ho letto nei libri della giustizia, nè me ne sono informato.

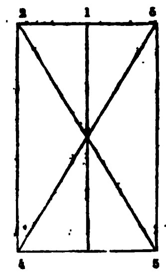
Circa il furto quando è preso il ladro si mette in prigione, e confessato il furto, se la robba è appresso del ladro si fa restituire al padrone; se poi la robba l'ha venduta, il compratore perde la detta robba, ed il danaro venendo restituita la robba al proprietario padrone; ed il danaro se è appresso al ladro, lo prende il giudice per la Camera regia; e se l'ha speso, quello che l'ha ricevuto lo deve restituire e viene parimenti applicato alla Camera; e se ha rubbato danaro propriamente spiccio, se si ritrova tutto appresso il ladro, si restituisce al padrone, ed il giudice mette la pena pecuniaria sopra il ladro per la Camera, e se è povero si raddopia la pena corporale. Se il ladro ha rubbato poco ed è la prima volta, oltre la carcere se gli danno tante bastonate, se è molto ed a rubbato à particolari si raddopiano le bastonate e la carcere. Se la prima volta ha rubbato poco o molto alla Camera regia o nel palazzo reale o ne' conventi o tempii, si getta al fiume o si frezza, ma molte volte per grazia gli tagliano ambe le mani; se rubba la seconda volta gli tagliano la mano sinistra, la terza volta ambe le mani e poi lo gettano al fiume, e se non lo gettano al fiume per grazia lo mandano alla fortezza detta *Sgikàkungar* quattro giornate sotto a Lhasa, verso mezzogiorno, in vita, dove per

i mali trattamenti e fatiche non ponno vivere che circa un anno al più, ma sono pochi che vi arrivino.

Se poi il ladro è religioso, per piccoli furti, e per i grandi ancora, ma però nel proprio convento, per i piccoli fa la giustizia il superiore del convento, e per i grandi del proprio convento, o il supremo, ma in oggi in assenza di questo, il vice gran Lama; al presente però per il furto di rilievo, o per altri delitti anche de' religiosi pretende e di fatto e fa la causa il medesimo Re. Se un religioso poi rubba a' secolari a' tempii o ad altre persone riguardevoli ed in molta quantità, sarà espulso prima dal convento, e poi li giudici lo mettono in prigione, e dopo ritrovata tutta la robba lo mandano a guardare le bestie selvagge ne' monti o in vita o ad *tempus*, o bastonato e mandato in esilio. Questo però vi è di male, che il compratore, quale ha comprata la robba rubbata, benchè ignori che sia rubbata, e la paghi con prezzo conveniente, secondo richiedesse il ladro venditore, da cui non può sapere se sia o nò robba rubbata, pure esso compratore, perde tutto il danaro pagato, ed il peggio si è, che credesi al ladro, che dice d'aver venduto la robba al tale, benchè non sia vero, come è succeduto molte volte a tempo mio, e quello benchè innocente è sforzato dalla giustizia a dar quella robba o il prezzo equivalente a quella.

Vi sono molte pene per altri diversi delitti, ma io non me ne ricordo, nè ho portato meco il libro che tratta del modo di far la giustizia e delle pene tassate per i delinquenti. Alli stranieri però diminuiscono

assai le pene. I tormenti che danno o per ignominia sono bastonate, mettere dentro dell' acqua fredda nudi sino alla testa, e poi tirarli fuori e bastonarli con coregge di pelle, e rimetterli nell' acqua e tirarli fuori e di nuovo ribatterli, e così più volte; ferirli leggiermente con cortelli e lisciargli le ferite col sale; legarli ad un palo ignudi nella pubblica piazza e lasciarli così tutto il giorno; oppure metterli ignudi in



un patibolo di legno, ligandoli coi proprii capegli al n° 1; al n° 2 legando la man destra, al n° 3 la mano sinistra, al n° 4 il piede destro, ed al n° 5 il sinistro, e gli danno altri tormenti, che non mi ricordo, fino ad obbligare li rei alla propria confessione de' commessi delitti.

Vi è poi il costume, che se ad alcun reo per impegni per special grazia, venisse commutata la pena corporale in pena pecuniaria, e questa non si potesse soddisfar dal reo per esser povero e non aver di che, vi sono cinque o sei principali signori, che hanno l'incombenza di dimandare l'elemosina, per cui prendono qualunque specie di robbe finchè giunga al prezzo tassato, ed i giudici per prezzo prendono le medesime

robbe finchè giungano all' intera soddisfazione, e liberano il reo.

Altra pratica vi è, che dodici altri principali signori sono destinati ed hanno incombenza di andare dal Re per dimandare la grazia per qualche reo di morte, o per altra gran pena corporale, e se il Re è propenso voler far la grazia, accorda l'udienza alli prefatti signori, e quando non volesse il Re far tal grazia, con qualche pretesto nega loro l'udienza. Le prefate signorie primarie, quando viene condannato alcuno alla morte, vanno con molti principali e molto popolo a far più volte il giro attorno il tempio, ed anche quando si conduce il reo a giustiziare, i ministri della giustizia fanno assieme col reo il giro attorno il tempio con molto popolo di dietro.

(*La fin au prochain cahier.*)

NOTICE

Sur la vie et les travaux de M. Abel-Rémusat, par M. Landresse.

(Suite de la première partie.)

Cependant ces nouveaux travaux et l'ardeur avec laquelle M. Rémusat s'y livrait ne lui faisaient pas négliger les sciences naturelles, et dans la distribution qu'il faisait de ses journées, la meilleure part était toujours réservée à l'acquisition des connaissances

nombreuses qu'exige l'art de guérir. Cette multiplicité d'études, qui est si souvent une cause de perturbation, même pour les intelligences les plus développées, prouve bien la supériorité de celle dans laquelle elle n'apporte ni trouble ni désordre. L'esprit humain ne semble jamais plus limité que quand il cherche à s'étendre. Il trouve, dans son ambition même de tout savoir, mille obstacles qui l'arrêtent et qu'il ne peut vaincre; les idées se croisent, les faits se confondent, les détails s'effacent en se succédant; on perd d'un côté ce qu'on gagnait de l'autre; au moment de saisir les nuances, la couleur dominante disparaît, et il ne reste de tant d'efforts qu'obscurité, incertitude et humiliation. M. Rémusat est-il donc une exception à cette loi de Dieu, qui ne permet pas que l'homme perde jamais le sentiment de son infériorité? On pourrait le penser, si l'on ne savait que ses études, quelle qu'en fût la variété, étaient toutes dirigées vers un but unique, avec une rare puissance de moyens, que secondait une méthode combinée avec sagesse, suivie avec persévérance, qui lui faisait trouver le temps d'apprendre beaucoup et le secret de ne rien oublier.

Il avançait ainsi d'un pas égal dans presque tous les genres de sujets, et c'est en s'entourant d'un savoir en quelque sorte encyclopédique qu'il se préparait à des travaux conçus dès lors, mais qu'il voulait marquer au sceau de la perfection avant d'y attacher son nom. Suivez ses progrès, et vous verrez comment, loin de se nuire, le nombre et la diversité des matières peuvent se prêter un mutuel appui. Ses re-

cherches se confirment les unes par les autres, elles se rectifient à mesure qu'elles s'étendent; et, en leur appliquant les connaissances qu'il possède déjà sur d'autres points, il s'enrichit d'une multitude de connaissances nouvelles. Tout se lie, tout s'enchaîne dans cette tête si bien organisée, et ce n'est plus seulement le désir de se faire un état, de se créer des ressources pour un avenir qui n'est rien moins qu'assuré, qui anime son zèle et sollicite ses efforts; ce n'est là qu'un stimulant bien faible, quand l'amour des lettres, plutôt encore que celui de la considération qu'elles procurent, ne s'y joint pas. Mais les intérêts d'un peuple que la prévention et l'enthousiasme avaient seuls jugé, étaient, pour ainsi dire, devenus les siens. Désormais il fera cause commune avec les Chinois; il lui importe que les préjugés disparaissent et entraînent avec eux ce reste de ridicule qu'ils avaient comme attaché au nom de cette grande nation. Voilà ce qui le porte à pénétrer tous les mystères de la nature, à s'initier à toutes les abstractions de la philosophie, à se rendre familiers tant et de si différents idiomes. Pour la plupart des hommes l'érudition n'est qu'un but, pour lui c'était un moyen, et la science même de la médecine, qu'il possédait alors dans tous ses détails, devait concourir aussi à l'accomplissement de ses projets.

A n'en croire que l'opinion la plus généralement accréditée, cette science, ni aucune de celles qui contribuent à sa perfection, ne seraient pratiquées à la Chine; l'anatomie n'y inspirerait qu'horreur et dégoût;

on ne reconnaîtrait aucun principe physiologique; les ressources que l'histoire naturelle et la chimie offrent pour le traitement des maladies seraient inconnues ou méprisées, et toute la thérapeutique consisterait en prescriptions ridicules et en pratiques superstitieuses. En vérité, il semblerait; ou que les Chinois ne connaissent aucun des maux inséparables de notre existence, puisqu'ils n'ont ni éprouvé le besoin, ni trouvé le moyen de les soulager, ou que, lorsqu'ils les affligent, ils exercent chez eux plus de ravages que partout ailleurs; mais l'exubérante population de cet immense empire démontre le contraire: il faut donc admettre que l'expérience et l'observation ne sont pas aussi méconnues des Chinois qu'on se plaît à le supposer, et qu'elles sont, chez eux comme chez nous, la base d'un système médical dont l'application est, à la Chine ainsi qu'en France, tout à fait indépendante de la momerie des jongleurs et de l'imposture des charlatans. Parce que ce système est moins étendu, moins parfait que le nôtre, en conclura-t-on qu'il n'existe pas; et s'il existe, le rejettera-t-on sans examen? Les sciences n'ont pas deux manières de se former: les principes sont les mêmes partout. Sans doute il y a une grande différence entre vouloir expliquer la nature d'une maladie et chercher à la guérir. Aussi, que les théories des médecins chinois soient fausses, absurdes, cela peut être; mais leur expérience est très-longue, et par conséquent très-éclairée, et leur pratique est souvent heureuse, parce que leurs observations sont très-exactes.

Ils ne sont pas d'ailleurs plus ignorants en anatomie que ne l'étaient les Grecs : loin de là, ils possédaient des traités suffisants pour donner une idée générale du nombre, de la situation et de la disposition des parties, longtemps avant que les préjugés permissent aux Européens de s'occuper de semblables matières. Aucun peuple n'a porté une plus patiente sagacité dans l'étude des moindres phénomènes physiologiques, une plus minutieuse exactitude dans la connaissance des signes des maladies, une plus grande variété dans les moyens de les prévenir et de les combattre. Dès le dixième siècle on les voit pratiquer l'inoculation; et le moxa, l'acupuncture ont en quelque sorte pris naissance chez eux. Leur diagnostique au moyen du pouls est devenue célèbre, surtout depuis que Bordeu se l'est appropriée en partie. Enfin les pronostics qu'ils tirent de l'inspection de la langue, conformes pour la plupart à la doctrine européenne, indiquent assez leur attention à examiner les rapports des organes. Ce genre d'esprit patient et observateur qui les caractérise les porte même souvent à apercevoir une action mutuelle entre les organes les plus éloignés, et le seul reproche qu'on pourrait leur faire serait tout au plus de l'étendre au delà du nécessaire, et, il faut l'avouer, du possible.

Tels sont, en aperçu, les principaux faits contenus dans deux écrits relatifs à la médecine des Chinois, que M. Abel-Rémusat publia en 1813[1]. L'un d'eux,

[1] *Sur la médecine des Chinois*, in-8°. — *Mélanges asiatiques*, tom. I, pag. 240.

rédigé en latin [1], fut la dissertation inaugurale qu'il présenta pour le doctorat, et il obtint ce grade avec une distinction qu'il dut moins à la nouveauté du sujet qu'il avait choisi, qu'à la manière dont il en avait développé et soutenu les diverses propositions.

Quoique l'épreuve qu'il venait de subir soit ordinairement le terme des études, M. Rémusat était loin de considérer les siennes comme achevées. Aux théories des autres il voulait encore joindre la pratique de sa propre expérience; mais la clientelle d'un jeune médecin, qui vient à peine de revêtir la robe, est peu propre à remplir de telles vues. Aussi les soins que d'autres auraient mis à s'en former une, il les employa à se faire admettre dans les hôpitaux. Là les observations sont profitables, parce qu'elles sont de tous les instants et de tous les genres. On y exerce sa profession de la manière la plus noble, en s'appliquant, sans aucun autre motif d'intérêt que celui de la science, au soulagement de ses semblables. Là les leçons se gravent d'autant mieux dans l'esprit qu'elles sont souvent déchirantes, et quelquefois terribles. Pour qui a connu M. Rémusat, aucun parti ne semblera moins convenir à sa personne et à son caractère que celui qu'il embrassait. Doué d'une extrême délicatesse d'organes et d'une sensibilité profonde, qu'il ne pouvait surmonter, quoiqu'il cherchât à la dissimuler à tous les yeux; contagioniste par crainte, plus encore peut-être que par conviction, il sut vaincre ses répugnances,

[1] *Dissertatio de glossosemeiotice, sive de signis morborum quæ è linguâ sumuntur, præsertim apud Sinenses*; in-4°.

et mérita d'être distingué par M. Percy, qui écrivait en parlant de lui : « Ce jeune docteur, l'honneur de « notre école, qui a su allier l'étude des langues orien- « tales à celle de la médecine, connaît assez cette « science pour l'exercer utilement et avec succès. Il a « fréquenté les grands hospices de Paris, et je l'ai plus « d'une fois distingué dans nos cliniques, où il pres- « crivait et remplissait de temps en temps les fonctions « de praticien. »

Bientôt les circonstances l'obligèrent à faire par devoir ce qu'il n'avait entrepris que par zèle. Il avait réussi, en 1808, à éviter les rigueurs de la conscription. La loi admettait quelques exceptions alors. Fils unique d'une veuve dont il était le soutien, et de plus affecté de strabisme, il avait obtenu d'être réformé, et devait se croire à jamais affranchi du service militaire, quand parut un sénatus-consulte dont les exigences étaient proportionnées à l'imminence du danger qui menaçait l'empire. Le Rhin et l'Escaut, les Alpes et les Pyrénées allaient être franchis. On appela sous les drapeaux tous ceux qui avaient été précédemment libérés, en remontant douze années en arrière. Ce rappel atteignait M. Rémusat, et cette fois quel espoir avait-il d'être exempté? Il fallait trois cent mille hommes, il les fallait sur-le-champ, sans excuse ni prétexte! Cependant sa position, ses travaux, les espérances qu'on était en droit de concevoir de lui, intéressèrent en sa faveur quelques hommes plus influents encore par leur mérite que par leur rang. On hasarda des démarches; M. de Sacy surtout déploya

en cette occasion tout le zèle que peut inspirer la plus bienveillante affection. Ce n'était pas la première fois qu'il en donnait des preuves à M. Rémusat, mais il ne lui en donna jamais de plus éclatante. Non content de ses propres sollicitations, et pour mieux en assurer le succès, il fit intervenir l'Académie des Inscriptions elle-même, qui, d'un accord unanime, adoptant en quelque sorte M. Rémusat, demanda qu'il ne fût pas forcé d'interrompre des études chéries et d'abandonner une carrière où tout faisait présager ses succès.

Heureusement cette affaire dépendait d'un ministre que les soins de l'administration, pas plus que les fatigues de la guerre, n'avaient pu rendre étranger aux lettres. Il pensa que la faveur qui résulterait d'une pareille distinction pouvait être accordée sans crainte d'ouvrir une porte aux abus. Toutefois, la loi était si rigoureuse, les instructions étaient si précises, que M. Daru ne crut pas pouvoir, sans restriction, faire droit à ce qu'on pourrait appeler la réclamation de l'Académie, et autant peut-être pour garantir sa responsabilité que pour mettre le protégé de l'Institut à couvert de toute inquiétude, il le fit nommer chirurgien aide-major aux nouveaux établissements formés dans Paris pour recevoir les militaires blessés et malades que les hôpitaux ordinaires ne pouvaient plus contenir. Quelque temps après il fut adjoint au médecin en chef de l'hôpital de Montaigu, « pour être, « dit sa commission, chargé d'un service de fiévreux; « fonction plus conforme à ses moyens et à l'objet de « ses études que la chirurgie. » Ce fut alors qu'on le

vit, oubliant ses appréhensions, surmontant ses dégoûts, écoutant la pitié plus encore que le devoir, affronter, avec un dévouement qui ne fut pas sans exemple à cette époque, les horreurs et les dangers d'un typhus cruel, qui comptait pour victimes presque tous ceux qu'il atteignait.

M. Rémusat eut le bonheur d'échapper à la contagion; mais tant de pénibles fonctions et de douloureux spectacles, tant de sollicitude et de soucis, l'avaient depuis longtemps forcé d'interrompre ses travaux. Il ne laissa pas pourtant de publier, à la fin de cette même année 1813, deux écrits qu'il avait préparés antérieurement, et qui sont l'un et l'autre rédigés en latin. Le premier[1] a pour but de nous faire connaître un système astronomique introduit chez les Mongols par les empereurs mandchous, et pour résultat de constater que la division du ciel, telle que ces peuples la reconnaissent, ne leur appartient pas plus que la nomenclature des trois cent soixante-six constellations qu'ils admettent, et dont ils ont emprunté les dénominations tant aux Indiens qu'aux Chinois. Si ce travail ne permet pas de résoudre encore avec certitude les questions qui se sont élevées sur l'âge et le lieu de l'invention de l'astronomie, peut-être ajoute-t-il à la vraisemblance des conjectures qui lui donnent l'Inde pour berceau, en achevant de renverser les hypothèses que les rêves de Bailly avaient enfantées. Où faudra-t-il chercher ce fameux *peuple*

[1] *Uranographia mongolica*, dans les *Mines de l'Orient*, t. III, p. 179; et en français dans les *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 212.

perdu, ce peuple antérieur à tous les autres, inventeur de toutes les sciences, et de l'astronomie en particulier, qu'il plaçait dans la Tartarie, lorsqu'on voit l'une des nations tartares les plus anciennement civilisées, ainsi dépouillée, dans une de ses parties les plus essentielles, de ce caractère original et primitif qu'il leur attribuait?

Tandis que M. Rémusat mettait ainsi victorieusement des faits irrévocables et des raisonnements concluants à la place d'allégations peu exactes et d'inductions chimériques; pendant qu'il s'efforçait, au lieu de créer des systèmes, d'arriver à la vérité par l'interprétation des monuments les plus authentiques, on l'accusait lui-même de se laisser entraîner au paradoxe et de vouloir aussi donner des pensées plus ingénieuses que fondées en raison. Ce reproche lui fut adressé à l'occasion de la dissertation qui parut en même temps que l'Uranographie mongole, et où il entreprend de prouver l'inexactitude de l'opinion généralement admise sur la nature monosyllabique de la langue chinoise[1]. Ce serait là une erreur, la seule erreur peut-être de son esprit; mais nous sommes loin d'envisager la chose de cette manière. On ne peut supposer que la misérable envie de se distinguer par de puériles subtilités ait porté M. Rémusat à soute-

[1] *Utrùm lingua sinica sit verè monosyllabica? Disputatio philologica;* dans les Mines de l'Orient, tom. III, pag. 279; publiée à part en français sous ce titre, *Considérations sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise,* et reproduite dans les Mélanges asiatiques, tom. II, pag. 47.

nir ce qu'il savait n'être pas rigoureusement vrai et exact. Personne n'écrivait avec plus de bonne foi, plus de conviction que lui; et s'il s'était jamais engagé dans cette route si séduisante du paradoxe, s'il avait voulu avoir plus d'imagination que de jugement, plus d'esprit que d'érudition, il aurait obtenu plus de succès, mais mérité moins de gloire.

Cependant, parmi ceux qui paraissent le plus disposés à adopter ses idées sur tous les autres points, il en est qui refusent d'admettre celui-ci, et qui ne veulent y voir qu'une question sans importance qui avait séduit sa jeunesse, et qu'il était aussi inutile de soulever qu'il leur semble superflu de l'approfondir. Peut-être la sévérité de ce jugement ne vient-elle que de ce qu'on n'a pas suffisamment pénétré la pensée de l'auteur, de ce qu'on a plutôt considéré les formes extérieures que l'essence, la nature intime de la langue.

Essayons pour un instant d'oublier les préjugés, ou, si l'on aime mieux, les idées auxquelles l'étude des langues de l'Occident nous a accoutumés; écartons des dénominations que nous n'avons inventées que pour répondre à ces idées, des règles que nous n'avons bâties que sur des rapports parfaitement analogues dans la manière, soit d'exprimer la pensée par la parole, soit de la peindre par l'écriture; considérons enfin le chinois tout à fait abstractivement, et nous comprendrons toute la portée de la proposition soutenue par M. Rémusat: car c'est en voulant réduir la langue chinoise à une système grammatical fa

pour d'autres langues, dont elle diffère autant par sa structure que par son organisation, que l'on est arrivé aux conséquences les plus erronées, et par suite aux notions les plus vagues et aux conjectures les moins admissibles. De ce qu'on ne trouve jamais plusieurs syllabes réunies pour exprimer le son d'un caractère, on devait tout au plus déduire que la langue était sans inflexions et sans dérivations; mais on a été plus loin : on lui a refusé toute méthode et toute règle grammaticale. La nécessité de la grammaire dans les langues a paru alors problématique, et on a été jusqu'à admettre implicitement une opinion dont l'énoncé seul est absurde, à savoir, qu'une nation nombreuse et éclairée avait adopté et conservait une langue qui lui suffisait à peine pour s'entendre sur les besoins les plus ordinaires de la vie.

Si l'on n'a égard qu'au fait absolument matériel, qui consiste à n'affecter à chaque caractère qu'une prononciation très-courte, il n'y a pas de doute, la langue chinoise est monosyllabique; M. Rémusat est le premier à le reconnaître. Mais si la plupart de ces caractères sont insignifiants par eux-mêmes et n'acquièrent de sens que par leur composition avec d'autres, ne doit-on pas les envisager alors, non plus comme des signes isolés, mais comme des éléments qui, par leur réunion, exprimeront, de même que les syllabes dans les autres langues, des noms et des idées simples? Ce sont des syllabes d'idées au lieu d'être des syllabes de sons. La différence que l'on a remarquée entre le chinois et les autres idiomes est donc plus apparente

que réelle. Elle provient de l'emploi d'une écriture dont le système est presque indépendant de la parole, qui représente immédiatement les idées par des symboles au lieu de les rappeler à la mémoire par l'intermédiaire des sons, et qui ne permet pas de ramener à l'unité les parties d'un même mot concourant à l'expression d'un sens unique. Elle ne tient qu'au mode de transcription que nous avons adopté, et l'on serait, pour ainsi dire, maître de la faire disparaître, si l'on considérait le langage indépendamment de l'écriture qui y est attachée, ainsi que cela aurait lieu si les Chinois n'avaient pas de signes représentatifs de leurs idées, ou si ces signes nous étaient inconnus. Des voyageurs, qui se trouvaient placés dans le cas de cette seconde hypothèse, ont rapporté des vocabulaires qui contiennent beaucoup de mots polysyllabiques, parce qu'ils les ont recueillis sans avoir égard aux caractères qui les représentent.

A cette première classe d'expressions composées, il faut en ajouter une autre bien plus nombreuse, bien plus intéressante à étudier, celle qui résulte de l'agrégation à l'idée simple de signes exclusivement consacrés à marquer sa liaison et ses rapports avec d'autres idées, de manière à exprimer toutes les circonstances de la pensée. On le voit, il ne s'agit plus seulement ici de discuter un simple effet de l'écriture, mais de traiter un des points les plus intéressants de la philosophie du langage; de constater, par l'exemple d'un idiome unique et absolument primitif, le phénomène de l'introduction de la grammaire dans les

langues. Il est probable qu'elles ont toutes procédé à peu près de la même manière que le Chinois; mais leurs progrès ont été obscurs, leurs variations arbitraires, au lieu qu'ici toutes les anciennes traditions se sont religieusement conservées à côté des modifications que le temps et l'usage rendaient indispensables. La marche de l'esprit, dans la formation des langues, a été la même partout. Les mêmes besoins, les mêmes passions ont d'abord affecté les hommes. La nécessité de les satisfaire a produit celle de les exprimer. On l'a fait brièvement, par instinct, par imitation plutôt que par calcul et par réflexion. Chaque idée n'était alors exprimée que par un son, qui n'était pas non plus, qui n'était pas encore lié avec les sons qui l'avoisinaient. Les nuances ne sont venues que plus tard et successivement se faire jour à travers la masse des idées matérielles. L'occasion les avait fait naître, l'habitude les perpétua et l'art les étendit en les combinant de mille manières. Les catégories de la grammaire, les formes servant à circonstancier les idées ont été imaginées, composées de la sorte. Le premier mouvement a été de dire la chose, le second d'ajouter les circonstances. Elles sont exprimées chez tous les peuples par des moyens plus ou moins analogues, mais il est indispensable qu'elles le soient. Dans les langues qui nous sont familières, dans celles que nous cultivons de préférence, il est arrivé que les termes simples, distincts et séparés, dans l'origine, de ceux qui n'étaient que modificatifs et accessoires, ont fini le plus souvent par se confondre dans une forme syn-

thétique. La racine primordiale, qui n'était d'abord que monosyllabique, prit autant d'extension qu'il en fallait pour correspondre au nombre et à la variété des idées. Ce fut comme un noyau autour duquel on rassembla continuellement de nouvelles inflexions, susceptibles elles-mêmes de tant de développements et de modifications, que bientôt la connexité, l'analogie qui avait fait rapprocher ces divers éléments cessa d'être sensible. Les langues alphabétiques se plient merveilleusement à cette multitude de combinaisons et de dérivations par lesquelles l'homme parvient, dans la mesure d'un mot, à formuler sa pensée d'une manière absolue et complète, à en peindre tous les mouvements, toutes les alternatives, à en rendre les perceptions sensibles jusque dans leurs nuances les plus délicates, dans leurs abstractions les plus subtiles. Les Chinois, au contraire, en conservant cette écriture première et figurative qui a été celle de tous les hommes, ont rendu impossible toute réunion, toute modification de ce genre. Ils y ont suppléé du mieux qu'ils ont pu par l'invention de nouveaux signes, privés par eux-mêmes de toute signification, mais servant à compléter, à diversifier celle des autres, à peu près comme les terminaisons des noms et des verbes en latin et en grec. Là encore il n'y a d'autre différence, entre le chinois et les autres langues, que celle qui résulte de l'usage constant et invariable d'écrire avec des caractères séparés les thèmes des noms et des verbes d'un côté, et de l'autre, les marques des cas, des temps, des modes, etc. L'idée et les circons-

tances de l'idée sont distinctes au lieu d'être confondues.

Voilà comment M. Rémusat entend prouver que la langue chinoise ne peut être qualifiée de monosyllabique, puisqu'en effet elle réunit plusieurs syllabes pour exprimer un même mot. Cela le conduit à nous montrer comment la langue écrite, riche en expressions et formée d'après des principes savants, est venue au secours de la langue parlée, si pauvre, si imparfaite; comment il en est résulté des combinaisons inverses, pour ainsi dire, de celles qui ont lieu dans les autres idiomes, où c'est la parole qui a le plus concouru à perfectionner, à étendre l'écriture; combinaisons variées à l'infini, qui, dans l'un et dans l'autre cas, satisfont également l'esprit et l'imagination. Quant à balancer le mérite de ces systèmes et à prononcer sur celui qui présente le plus d'avantages, c'est là tout une autre question que M. Rémusat discutera plus tard. Ici il lui suffit d'établir comment, par des moyens entièrement opposés, on arrive au dernier et même résultat, l'intelligence de la pensée, quelle que soit la forme qu'elle revête. Plus qu'à tout autre il lui aurait été facile de soutenir sa thèse à l'aide de raisonnements spécieux ou d'allégations spirituelles; mais le préjugé qu'il avait à combattre, fortifié par l'usage, justifié par le nombre et l'autorité des écrivains, exigeait cette méthode forte de raisons et de vérités, qui exclut les conjectures sans fondements et les idées hasardées. Il ne s'appuya donc que sur des faits avérés, des exemples

faciles, et sur ces rapprochements philosophiques qui sont la base de l'étude comparative des langues. L'opinion qu'il émettait, faible parce qu'elle était naissante, n'a pas été examinée assez mûrement ou avec une suffisante connaissance des faits par ceux qui l'ont taxée d'être paradoxale; accusation légère, qui serait sans importance en toute autre occasion, mais qui en acquiert ici une double, et par l'homme à qui elle s'adresse, et par le doute qu'elle peut laisser dans les esprits sur une matière où l'on n'est déjà que trop habitué à prendre des systèmes pour des réalités, des conjectures pour des certitudes, l'erreur pour la vérité. C'est parce que nous la considérons ainsi, que nous nous sommes laissé entraîner à des développements qui ne seront pas trop étendus si nous avons réussi à la détruire. Si nous ne l'avions fait que bien imparfaitement, si, comme il n'arrive que trop souvent, nous avions affaibli les preuves en voulant les étendre, il nous suffirait, pour porter dans les esprits la conviction que nous aurions désiré y faire naître, de rappeler que M. de Sacy et M. de Humboldt, appréciant mieux la rectitude de l'esprit de M. Rémusat et l'intérêt qui s'attache à de semblables recherches, n'ont pas hésité à adopter ses conclusions, auxquelles l'un d'eux applaudissait en ces termes : « L'auteur donne « dans cette dissertation, dit M. de Sacy, une nou« velle preuve du jugement exquis avec lequel il met « en œuvre les trésors de l'érudition, et nous croyons « que toute personne qui aura lu ce morceau sans « préjugés, et avec le seul désir de connaître la vérité

« et de lui rendre hommage, ne pourra s'empêcher de « souscrire au résultat que M. Rémusat tire de son « travail. »

Le *Plan d'un dictionnaire chinois*[1] suivit de peu de mois la dissertation qui vient de nous occuper et précéda de près d'une année la publication du dictionnaire du P. Basile de Glemona, que le gouvernement avait confiée au fils du célèbre auteur de l'Histoire des Huns. M. Rémusat, en exposant les travaux que les Européens avaient entrepris dans la vue de répandre et de faciliter l'étude du chinois, montrait, par l'appréciation de leurs mérites et de leurs défauts, comment on pouvait profiter des matériaux déjà rassemblés, en les corrigeant et en les complétant. Il faisait voir que si l'ouvrage du P. Basile était digne d'être choisi entre tous pour être livré à l'impression, on y remarquait cependant des imperfections qui pouvaient entraîner dans de graves erreurs. Indiquer en quoi elles consistaient, c'était marquer ce qu'il fallait faire pour les corriger. Malheureusement ces observations n'ont pas été mises à profit, et le dictionnaire du P. Basile, tel qu'il a été publié, ne peut faire perdre le désir d'en voir paraître un autre plus complet, plus régulier et plus commode.

Toutefois le plan que proposait M. Rémusat remplirait trop bien les deux premières conditions pour que la dernière ne fût pas entièrement négligée; mais

[1] Paris, 1814, in-8° de 80 pag. — *Mélanges asiatiques*, t. II, pag. 62.

aussi il s'agissait moins de composer un dictionnaire usuel qu'un ouvrage qui pût offrir, pour la langue chinoise, les mêmes secours que l'érudition grecque et latine trouve dans les *Trésors* des Étienne et de Forcellini. M. Rémusat ne se dissimulait dès lors ni l'immensité de ce plan, ni les difficultés qu'en présenterait l'exécution. Plus tard il reconnut combien il est aisé, dans de semblables projets, de consulter plus son zèle que ses forces, et de se laisser entraîner à entreprendre des travaux qui, pour être achevés, exigeraient souvent, indépendamment de secours matériels considérables, les efforts et les lumières de plusieurs hommes réunis. Cette sorte d'exagération, qu'on ne saurait blâmer, est le fruit d'un premier enthousiasme, difficile à modérer quand on fait de la langue et de l'histoire du peuple chinois l'objet de ses recherches. Fourmont n'avait-il pas aussi rêvé la composition d'un dictionnaire divisé en cinq parties, qui ne devait pas former moins de dix-sept volumes in-folio? Deshauterayes n'a-t-il pas commencé, sous le titre de *Bibliothèque chinoise*, un dictionnaire dans lequel il se proposait de renfermer tout ce qui concerne l'histoire et la géographie des peuples de la Haute-Asie? Enfin, tout récemment, n'avons-nous pas vu un savant missionnaire anglais, que sa position au milieu des Chinois mettait à la portée de tous les secours, et qui pouvait disposer de fonds considérables, essayer de réaliser à Macao les vues que M. Rémusat avait présentées à Paris, prouver avec succès que ce plan n'avait rien d'inexécutable, et ce-

pendant l'abandonner bientôt, comme si celui-là seul qui avait pu le concevoir eût été seul aussi capable de l'exécuter et de le suivre jusqu'au bout? Qu'il entrevoie la possibilité de publier un jour le fruit de ses efforts, et aucune difficulté ne l'arrêtera; il comptera pour rien les veilles, les privations, les sacrifices! « Quels trésors amasserait celui qui se livrerait à un « pareil travail! s'écrie-t-il. La composition d'un dic« tionnaire en deviendrait pour lui le moindre résul« tat. Une connaissance parfaite de la langue et des « meilleurs livres, l'éclaircissement d'une foule de « points difficiles en histoire et en géographie, de « nombreux et importants sujets de mémoires sur les « antiquités, la philosophie, les sciences et les arts de « la Chine, voilà des récompenses capables de tenter, « indépendamment d'aucun autre motif, tout sinologue « un peu zélé. »

Mais aucune facilité n'était entre ses mains. Les circonstances, loin de favoriser le zèle ardent qu'il manifestait, semblaient prêtes à l'étouffer, quand un nouvel ordre de choses s'établit, et avec lui, la paix, l'amour des lettres et la volonté de les protéger. Une chaire de langue et de littérature chinoises fut créée pour M. Rémusat au Collége de France, et cette faveur inespérée, en assurant son avenir, le ramena tout entier à sa véritable vocation. On put s'applaudir alors de ne pas lui avoir vu consumer, en un travail utile mais ingrat, un temps et des efforts si bien employés plus tard à traiter les questions les plus importantes, à éclaircir les points les plus obscurs, à fixer enfin

nos idées incertaines ou égarées. L'enthousiasme était toujours le même chez lui, mais la critique et l'expérience l'avaient éclairé. La carrière de l'étudiant venait de finir; celle du savant, celle de l'homme de génie qui a triomphé de tous les obstacles et qui ne doit sa fortune qu'à lui seul allait commencer. Nous avons essayé de faire apprécier les travaux qui ont conduit M. Rémusat à ce point; il nous reste à exposer comment la seconde moitié de sa vie a été consacrée à procurer aux autres les moyens d'atteindre avec facilité aux résultats qu'il n'avait obtenus lui-même qu'avec tant de peine; comment l'étude du chinois cessa d'être alors ce qu'elle avait toujours été, mystérieuse, vague, insignifiante, et jusqu'à un certain point ridicule; comment enfin cette réforme créa chez nous un genre d'érudition qui, par les progrès que M. Rémusat lui a fait faire, a pris en Europe un rang qu'il est désormais impossible qu'elle perde.

Nous solliciterons encore une fois, pour cette deuxième partie de notre tâche, l'attention de la Société, et nous aurons plus que jamais besoin d'être encouragé par son indulgence.

LA MORT DE ZOHAÏR,

Épisode tiré du roman d'Antar, par M. A. Caussin de Perceval [1].

Le roi Zohaïr, chef de la nombreuse tribu arabe des Bènou-Abs, était en proie à de vives inquiétudes sur le sort de Chas, l'aîné de ses enfants, qu'il avait envoyé à la ville de Hira, et dont l'absence se prolongeait au delà de toutes ses prévisions. Un soir, renfermé dans sa tente, silencieux et livré à de tristes conjectures, il vit entrer un esclave noir qui avait accompagné son fils dans son voyage. Le nègre, les yeux en pleurs, lui raconta que Chas, revenant de Hira et ramenant avec lui un chameau chargé de parfums dont son beau-frère, le roi Noman, lui avait fait présent, avait été tué, pendant la nuit, d'un coup de flèche parti d'une main inconnue. « Dans quelle terre son « sang a-t-il été répandu? s'écria Zohaïr. — Dans la « terre des Bènou-Amer, » dit l'esclave. La douleur et la colère obscurcirent les yeux du malheureux père. Bientôt l'affreuse nouvelle parvint aux oreilles de ses autres enfants et de son épouse Témadour, qui se frappa le visage. Ses serviteurs imitèrent son exemple. Dans un instant toutes les habitations retentirent de

[1] Ce morceau est presque entièrement historique. Tout le fond du récit, avec quelques variantes dans les détails, se trouve dans le *Kitab el-aghani*, vol. II, fol. 365 vers. et suiv.

plaintes et de sanglots; les hommes et les femmes se découvrirent la tête et s'abandonnèrent à toutes les démonstrations du désespoir.

Le lendemain, Rabie, fils de Ziad, se présenta devant Zohaïr. Il s'assit avec lui sur le *tapis de condoléance* et lui dit : « O roi, aucun ennemi n'est re« doutable pour nous, car nos glaives sont tranchants, « nos lances longues, nos guerriers braves. Que l'idée « d'une vengeance assurée adoucisse ton affliction. — « Qu'on se prépare à la guerre, dit Zohaïr; dans trois « jours nous combattrons. »

Les Bènou-Abs s'empressèrent d'obéir. Deux mille cavaliers se rassemblèrent et partirent avec leur roi Zohaïr et les frères de Chas, qui ne cessaient de se lamenter. Ils marchèrent avec célérité et se trouvèrent bientôt en vue du pays des Bènou-Amer.

Cette contrée était habitée par trois tribus, celles d'Amer, de Kélab et de Gani. Leurs eaux, leurs pâturages étaient contigus, et de nombreuses alliances contractées entre elles en faisaient une seule grande famille, comprise sous la dénomination générale de Bènou-Amer, et dont le chef suprême était Khaled, fils de Djafar. Ce prince se trouvait alors éloigné du camp avec une partie de ses guerriers; il était allé passer quelque temps auprès de sa nièce Soad, mariée au frère du roi Noman. En son absence, le commandement était dévolu à Gachem, fils de Malik, surnommé le joueur de lance, qui était le plus vaillant des enfants d'Amer.

A la vue du nuage de poussière qui paraissait au

loin, Gachem monta à cheval, suivi d'un petit nombre des siens; il s'avança à la rencontre de Zohaïr, lui donna le salut et lui dit: « Seigneur, quel motif extraordinaire t'amène vers nous? Viens-tu nous apporter la guerre, ou nous visiter comme ami? » Zohaïr répondit: « Non, Gachem, non, je ne viens « pas vous visiter comme ami; je viens vous détruire « avec le glaive. — Et pour quel sujet les liens d'amitié « qui nous unissent seraient-ils rompus? — Je veux « vous massacrer tous jusqu'au dernier, parce que mon « fils Chas a été assassiné dans l'ombre de la nuit près « des eaux qui vous appartiennent. — Et qui te l'a « dit? — L'esclave qui l'accompagnait. — Ainsi donc, « seigneur, c'est sur la foi du récit d'un vil esclave « que tu ferais périr des milliers d'innocents pour punir un prétendu coupable! Et quand le rapport de « l'esclave serait la vérité même, n'est-il pas possible « que ton fils ait été rencontré sur nos terres par quelque bandit errant, ou quelque voyageur étranger à « notre tribu, qui, dans l'obscurité, alarmé par l'approche d'un guerrier inconnu, lui aura tiré une flèche « et l'aura malheureusement atteint? Veux-tu donc « mettre du sang entre nous? Non, à Dieu ne plaise « que nous cessions de vivre en paix! Si tu n'as point « égard à ma prière, si tu oublies les droits d'une amitié ancienne, que la pitié te parle du moins en faveur de faibles femmes, d'enfants, de vieillards, qui « t'implorent par ma bouche. »

Ces paroles firent rentrer Zohaïr en lui-même; il renonça à ses projets hostiles, dans la crainte de com-

mettre une injustice et d'en subir plus tard l'inévitable châtiment. Il retourna chez lui avec la même promptitude qu'il avait mise à venir. Alors Caïs, le second de ses fils, se livra sans interruption aux regrets et à la douleur. « Non, s'écria-t-il enfin, je ne laisserai pas « le sang de mon frère sans vengeance! »

Cette année, la terre avait été avare de ses productions et la disette régnait dans l'Arabie. Caïs chargea deux chameaux de dattes, de beurre et de farine; ensuite il envoya chercher une femme qui avait servi de nourrice à Chas et dont il connaissait l'intelligence. L'âge avait blanchi ses cheveux sans rien ôter à son esprit de sa finesse et de son énergie. « Rends-toi, lui « dit Caïs, au pays des Bènou-Amer. Parcours les « trois tribus alliées de Gani, d'Amer et de Kélab, et « échange la charge de ces chameaux contre des par- « fums exquis. Lorsqu'on t'en aura donné de la qualité « de ceux dont les rois font usage, informe-toi adroi- « tement où et comment on se les est procurés. » La vieille saisit son idée et se mit aussitôt en devoir de l'exécuter. Animée d'un courage que n'effrayait aucun péril, elle partit accompagnée seulement d'un guide que Caïs lui donna pour la conduire chez les Bènou-Amer.

Parvenue au but de son voyage, elle se présenta successivement devant les tentes et offrit de céder les provisions qu'elle apportait pour d'excellents parfums, annonçant que c'était là le seul prix qu'elle désirait. Elle visita ainsi inutilement les habitations des Bènou-Amer et des Bènou-Kélab; elle passa ensuite à celles

des Bènou-Gani. Elle allait de porte en porte, et avait presque perdu l'espoir du succès, lorsqu'elle arriva à la tente du chasseur Talébé, fils d'Aradj. Talébé était alors absent et sa femme restée seule avait besoin de farine. Aussitôt qu'elle aperçut la vieille avec ses chameaux chargés, elle l'appela et la fit entrer dans sa tente. Là elle tira d'un coffre de l'aloës, du musc, de l'ambre et diverses essences dont l'odeur délicieuse embauma à l'instant l'atmosphère. La vieille fut saisie d'étonnement et de joie. « Ah! s'écria-t-elle, ce n'est « pas avec de la farine seulement que je veux te payer; « tout ce que portent mes chameaux est à toi; mais « apprends-moi, ma chère enfant, d'où te viennent « ces parfums qui répandent au loin une odeur si suave. « Ils sont justement l'objet de mes recherches et de « mes désirs, et aucun marchand n'en possède de « semblables. » La femme du chasseur répondit : « Ma « tante, l'aventure qui les a mis entre mes mains est « bien curieuse; mais mon mari m'a défendu de la ra- « conter à qui que ce fût. Cependant je te la dirai, si « tu t'engages par serment à n'en parler à personne. »

La vieille se soumit volontiers à cette condition et fit le serment que lui demandait la femme de Talébé. Celle-ci prit alors la parole en ces termes : « Mon mari « se nomme le chasseur Talébé, fils d'Aradj. Il était « pauvre; mais il a eu une bonne fortune que tous « les chasseurs pourraient lui envier. Une nuit qu'il « était en embuscade auprès de notre étang, un cava- « lier passa près de lui dans l'obscurité, et le bruit de « sa marche fit prendre la fuite aux animaux que mon

« mari épiait. Talébé, dans son dépit, apostropha l'in-
« connu avec rudesse; celui-ci répondit sur le même
« ton. Mon mari irrité lui décocha une flèche et le tua.
« Ce cavalier avait avec lui un esclave et un chameau
« dont la charge était tout entière composée de par-
« fums. L'esclave, voyant son maître étendu sans vie
« sur la poussière, s'enfuit aussitôt. Mon mari enterra
« le cadavre sous le sable et se hâta de revenir chez
« lui avec le chameau, le cheval et les dépouilles du
« voyageur. Il m'a quittée ces jours derniers pour aller
« les vendre dans quelque tribu éloignée et rapporter
« en échange de l'argent et de l'or. »

La femme du chasseur finit en recommandant de nouveau la discrétion à sa confidente. La vieille lui réitéra la promesse d'un secret inviolable, lui donna toutes ses provisions et prit les parfums. Elle s'éloigna ensuite, impatiente de regagner le camp des Benou-Abs.

Elle arrive, court à la tente de Zohaïr et lui dit : « O roi, le meurtrier de ton fils est découvert. — Quel « est-il? demande Zohaïr. — Il se nomme, répond-elle, « le chasseur Talébé, fils d'Aradj, de la tribu de Ga-« ni. » Puis elle l'instruit du stratagème imaginé par Caïs, lui donne tous les détails de ses recherches et lui montre les parfums que Chas avait reçus de Noman. Zohaïr lui laisse à peine le temps d'achever son récit; il crie aux guerriers qui l'environnent : « Ven-« geance! vengeance! aux armes, mes cousins! » Dès le jour même il monte à cheval et se met en route avec tous les cavaliers d'Abs.

Il cheminait à leur tête, l'esprit égaré par la douleur. Autour de lui étaient ses neuf fils, et à sa droite Rabie, le chef de la famille de Ziad, aussi habile dans le conseil que ferme dans l'action. Enflammés tous de la même soif de vengeance, ils poursuivirent leur marche sans prendre de repos, le jour ni la nuit.

Zohaïr, en approchant des habitations des Bènou-Amer, reconnut qu'elles étaient dégarnies d'une partie de leurs défenseurs. Khaled, fils de Djafar, n'était pas encore de retour, et le camp n'était gardé que par un petit nombre de cavaliers sous les ordres de Gachem. Aussitôt qu'ils aperçurent le roi Zohaïr, ils allèrent au devant de lui et le prièrent de les instruire du motif qui le ramenait. Zohaïr leur apprit par quel moyen il avait acquis la certitude que le meurtrier de son fils Chas était le chasseur Talébé, fils d'Amdj. Les Bènou-Amer firent chercher Talébé, qui ne se trouva point. Alors on fit venir sa femme et on la menaça de la mort si elle ne déclarait la vérité. Elle confessa ce qu'avait fait son mari et jura qu'elle ignorait le lieu où il était allé.

Le roi Zohaïr, voyant que le meurtrier était échappé de ses mains, entra dans une violente colère. Il jeta des regards furieux sur les Bènou-Amer et s'écria : « Enfants d'Amer, je vous donne le choix de trois con« ditions ; si vous n'en acceptez une, je vous fais tous « tomber sous le fer, je plonge dans l'esclavage vos « femmes et vos filles. Ou rendez la vie à mon fils « Chas, ou remplissez mon manteau des étoiles atta« chées au firmament, ou enfin livrez-moi tous les

« Bènou-Gani, afin que je les massacre jusqu'au der-« nier, parce que c'est à leur tribu qu'appartient Ta-« lébé, fils d'Aradj. »

Les Bènou-Amer répondirent : « Seigneur, tes de-« mandes ne sont pas raisonnables. Exiger ce qui est « au-dessus de la puissance des hommes est un acte « de tyrannie. Celui-là seul peut rendre la vie aux « morts qui a étendu sous nos pieds la terre que nous « foulons et élevé la voûte des cieux au-dessus de nos « têtes. Livrez-moi, dis-tu, les Bènou-Gani pour que « je les égorge tous, enfants et vieillards. Seigneur, « tu ne pourrais exécuter cette menace; ta sagesse ne « te le permettrait pas. Tu es un roi juste et magna-« nime; ne punis donc point l'innocent pour le cou-« pable. La perte cruelle que tu as faite causera-t-elle « entre nous une rupture? Non, Dieu nous préserve « d'échanger l'amitié contre la haine, la paix contre les « horreurs de la guerre! Nous te payerons pour le prix « du sang dix fois autant que pour un meurtre ordi-« naire; et nous te conjurons d'avoir compassion du « sort de nos filles et de nos femmes. Ta générosité te « fera de chacun de nous un esclave dévoué. Nous « nous engageons de plus à chercher Talébé partout « où il aura pu se réfugier et à le remettre entre tes « mains pour que tu lui fasses souffrir la mort qu'il a « méritée. »

Par des discours de ce genre, les Bènou-Amer par-vinrent à émouvoir le roi Zohaïr. Cependant il hési-tait : il consulta Rabie, fils de Ziad, pour savoir s'il devait se déterminer à faire grâce. « Quel est ce lan-

« gage, seigneur? s'écria Rabie; devant quel Arabe « oserions-nous désormais lever le front, si nous laissions Chas sans vengeance? Hé quoi! lorsque tu connais le meurtrier de ton fils, tu te laisserais apaiser « par de trompeuses paroles d'humilité! »

En disant ces mots, Rabie tire son sabre, il crie: « Vengeance à Chas! » et frappe le premier les Bènou-Amer. Les fils de Zohaïr lui répondent par des cris semblables qui font au loin retentir les échos. Au même instant les guerriers brandissent leurs lances, les glaives s'entrechoquent, les voix se confondent, les combattants se mêlent avec fureur, le sang coule de toutes parts, les blessés et les mourants jonchent la terre, des tourbillons de poussière obscurcissent tous les yeux, les têtes roulent loin des corps qui les portaient.

Les Bènou-Amer défendaient avec le courage du désespoir leurs femmes et leurs enfants; mais ils ne pouvaient résister à la supériorité de leurs adversaires. Leurs plus braves cavaliers reçurent la mort; la valeur de Gachem put seule arrêter quelque temps l'effort des Bènou-Abs, car c'était un des héros de l'Arabie. Lorsqu'il vit que les siens étaient taillés en pièces et que leur nombre diminuait sensiblement, tandis que celui des ennemis semblait à chaque instant s'accroître, il craignit la destruction totale de sa troupe, le déshonneur et la ruine de sa tribu. Alors il prit avec lui les vieillards les plus vénérables des Bènou-Amer et se dirigea vers le lieu d'où Zohaïr observait le combat.

Ce prince était placé sur une éminence, entouré de ses enfants et de quelques guerriers qui tenaient en main des drapeaux; au-dessus de sa tête se déployait l'enseigne de l'aigle, marque de sa dignité.

En approchant de la colline, Gachem descendit de cheval; il s'avança humblement vers le roi, et prenant l'étrier de Zohaïr, il lui baisa le pied. « Seigneur, lui « dit-il, n'agis point comme les hommes orgueilleux « et lâches; ce n'est pas là ce qui convient à ton grand « et noble caractère. Arrête les massacres, et nous re- « pousserons de notre sein la tribu coupable du meurtre « de ton fils; nous briserons avec elle et nous l'aban- « donnerons à ton ressentiment. Il n'est point juste « que tu nous fasses périr pour expier les fautes des « autres, et que tu nous demandes compte d'une action « à laquelle nous sommes étrangers. Nous te supplions « de nous accorder une trêve jusqu'à la fin de cette « journée, et demain, dès l'aurore, tu prendras tes « victimes. »

Les vieillards joignirent leurs prières à celles de Gachem, et Zohaïr fléchit enfin. « Par égard pour vos « cheveux blancs, leur dit-il, et pour la haute re- « nommée du fils de Malik, je vous accorde le reste « de cette journée. » Aussitôt il envoya ses esclaves ordonner à ses guerriers de cesser le carnage. On ne parvint cependant à faire quitter le champ de ba- taille aux vainqueurs et aux vaincus qu'au moment où les ténèbres de la nuit succédaient à la clarté du jour.

Gachem, de retour vers les siens, leur dit: « Hâ-

« tez-vous de mettre en sûreté vos femmes et vos en-
« fants sur les sommets des montagnes. J'ai fait une
« promesse trompeuse au roi Zohaïr, afin de gagner
« du temps et de pourvoir à la conservation de nos
« familles et de nos biens. Nous tâcherons de nous
« maintenir dans des positions inaccessibles, jusqu'à
« ce que ce mois s'achève et que la lune du mois sacré
« paraisse et mette fin aux combats. Notre ennemi sera
« forcé alors de s'éloigner. Nous sommes perdus si
« nous ne mettons promptement ce plan à exécu-
« tion. »

A l'instant les Bènou-Amer s'empressent de plier leurs tentes; ils chargent leurs bagages sur les chameaux, et, favorisés par la nuit qui dérobe leurs mouvements aux Bènou-Abs, ils vont établir leurs familles sur des monts escarpés. Au point du jour, la plaine où ils campaient la veille n'était plus qu'un désert, et les trois tribus, placées sur des cimes élevées, s'agitaient comme les vagues de la mer lorsqu'elle est battue par le vent du nord.

Le roi Zohaïr était monté à cheval au lever du soleil; il s'avança à la tête de tous ses guerriers et vit de loin, sur le couronnement des montagnes, les tentes des Bènou-Amer. Il reconnut que Gachem l'avait trompé, et sa fureur n'eut plus de bornes. Il attaqua les Bènou-Amer dans leur asile et les assiégea pendant cinq jours, faisant égorger tous les prisonniers qui tombaient en son pouvoir. Le sixième jour, la lune du mois sacré se montra à l'horizon.

Ce mois était celui de Rédjeb, pour lequel les

Arabes, avant l'islamisme, avaient une vénération particulière. Pendant sa durée ils ne faisaient point la guerre, et si quelqu'un rencontrait le meurtrier de son père ou de son frère, il ne cherchait point à lui faire de mal, malgré l'ardent désir qu'il éprouvait de se venger. Tout le monde voyageait alors librement et sans armes; et comme les oreilles n'étaient plus frappées par le bruit du fer, on avait donné à ce mois le surnom d'*el asamm*, c'est-à-dire le sourd. C'était le temps où les Arabes se rendaient de toutes parts en pèlerinage au temple de la Mekke pour demander au ciel le pardon de leurs fautes.

Lorsque le roi Zohaïr aperçut le croissant et se convainquit que le mois de Rédjeb était commencé, il en conçut un mortel déplaisir. Il s'indignait de n'avoir pu satisfaire son ressentiment; il fit néanmoins cesser les combats, pour ne pas introduire par son exemple un funeste usage; mais il jura de ne point retourner dans sa tribu avant d'avoir détruit jusqu'aux vestiges des Bènou-Amer.

Il renvoya les cavaliers d'Abs dans leurs familles, et dit à son fils Caïs: « Pars avec eux, mon fils, et « amène ta mère à la Mekke, où je vais me transporter « moi-même, afin que nous visitions ensemble le « temple saint. Quand les jours de paix seront écou- « lés, nous reviendrons exterminer nos ennemis. Ven- « ger la mort de Chas par leur extinction totale est la « seule satisfaction qui puisse apaiser le feu dont « mon cœur est consumé. »

Caïs se mit en route avec les Bènou-Abs et se di-

rigea vers la terre de Chourbé. Zohaïr, escorté de ses autres enfants et d'un petit nombre de guerriers, arriva à la Mekke, et attendit son épouse Témadour, qui ne tarda pas à venir l'y joindre, conduite par Caïs. Elle avait un cortége de femmes toutes vêtues d'habits de deuil. Ils s'établirent dans la vallée de Haram, qui était le lieu réservé de tout temps aux Bènou-Abs; car chaque famille distinguée parmi les Arabes avait une place particulière qui lui était assignée dans les alentours du temple.

Le hasard voulut que Khaled, fils de Djafar, s'étant séparé de sa nièce précisément à cette époque, eut l'idée d'aller à la Mekke avec ses compagnons, avant de regagner leur contrée. Gachem, fils de Malik, suivi de plusieurs des Bènou-Amer, avait fait aussi le pèlerinage. Ils rencontrèrent Khaled à la Mekke et l'informèrent de ce qui s'était passé entre eux et le roi Zohaïr, qui les avait rendus responsables du meurtre de Chas et avait massacré un grand nombre de leurs guerriers. Ce récit enflamma Khaled de colère; ses yeux devinrent rouges, et la violence de ses sentiments pensa le suffoquer. « O Zohaïr, s'écria-t-il, pourquoi « n'étais-je pas là quand tu as traité ainsi ma tribu? Tu « as profité de mon absence pour exercer à ton gré ta « vengeance sur les miens. Mais si je ne punis pas ta « lâcheté, que je ne sois point le véritable fils de « Djafar! »

La nuit que passa Khaled lui parut d'une mortelle longueur. Le lendemain matin il alla faire le tour du temple, selon l'usage solennel. En accomplissant cette

cérémonie, il se trouva face à face avec Zohaïr. A sa vue, il sentit son cœur et ses entrailles s'embraser. « Zohaïr, lui dit-il, tu as assouvi ton ressentiment « contre les Bènou-Amer. Heureux d'avoir saisi le mo« ment où nos tribus étaient privées de leurs défen« seurs, tu as fait fuir de leurs modestes retraites nos « femmes éperdues. — Eh! crois-tu donc, répondit « Zohaïr, que je me regarde comme vengé? Par le « dieu du ciel! sans mon respect pour le mois sacré, « je n'aurais laissé dans ta tribu ni enfants ni vieillards. « Mais quand ce mois sera écoulé, je porterai la déso« lation dans ton pays, j'anéantirai jusqu'aux vestiges « de ses habitants. — Zohaïr, dit Khaled, ne crains-tu « pas que le destin n'appesantisse son bras sur toi? qu'il « ne te détruise comme il a détruit les puissants qui « ont existé avant toi? Par la sainte Caaba! si j'avais été « présent quand tu as attaqué les miens, j'aurais châtié « ton audace. Mais puisque le sang a été versé entre « nos tribus, bientôt tu verras lequel de nous deux « mordra ses mains de regret et de désespoir. »

Caïs, s'approchant alors de Khaled, lui dit: « Si « tu tenais ce propos partout ailleurs qu'en ce lieu, je « ne te répondrais qu'avec mon sabre. Mais tu recueil« leras le fruit de tes paroles dès que la guerre recom« mencera. — Elle recommencera trop tôt pour vous, « reprit Khaled; et le plus ardent de mes vœux, c'est « de rencontrer ton père dans la mêlée et de n'être « séparé de lui qu'après que la mort de l'un de nous « deux aura satisfait la haine de son adversaire. »

Zohaïr sourit avec dédain. « Khaled, dit-il, si j'é-

« tais endormi, tu n'oserais m'éveiller; et si je tirais « mon sabre, la crainte t'empêcherait d'avaler devant « moi ta salive. »

Pour réponse, Khaled se tourna vers la Caaba et fit cette prière : « O mon Dieu! toi qui as élevé cet « édifice sur d'inébranlables fondements, toi qui as « fait de ce sanctuaire un asile de miséricorde pour les « enfants de l'Arabie, ne permets pas que cette année « s'achève sans que tu me fournisses l'occasion de com« battre Zohaïr, que tu mettes sa gorge entre mes « mains et que je triomphe de lui par ton secours! »

Zohaïr, aveuglé par l'orgueil et transporté de fureur, fit à son tour cette prière : « Seigneur! ne per« mets point que cette année s'achève sans que tu « m'accordes la demande que je t'adresse. Fournis-moi « l'occasion de me mesurer seul à seul avec Khaled. « Pourvu que je puisse le combattre, j'ai assez de « force pour lui arracher la vie, et ne réclame de toi « aucun secours. »

Un grand nombre d'Arabes se trouvaient debout en ce moment autour du temple. Lorsqu'ils entendirent les paroles que Zohaïr venait de proférer, ils se prosternèrent devant les idoles, ils baisèrent respectueusement les pierres angulaires de l'édifice, et dirent : « Tu mourras, Zohaïr, avant la fin de cette « année, parce que tu as mis ta confiance en toi seul « et que tu as outragé l'Éternel. »

Toujours hors de lui-même, Zohaïr leur répondit : « Trêve de remontrances! n'exigez point de moi que « je sois calme comme un homme sans honneur. La

« colère qui ne peut s'assouvir fait éprouver à un cœur « généreux les mêmes tourments que s'il était percé « d'un glaive. Oui, j'en jure par Lâte, Ozza et tous « les dieux dont les images sont placées sur ce temple, « sans la sainteté du mois de Rédjeb je tuerais Khaled « à l'instant même et boirais son sang comme on boit « le vin dans les repas. »

Khaled allait répliquer; mais les assistants séparèrent les deux ennemis et les obligèrent de cesser leur querelle.

Après cette scène, Khaled ne demeura que trois jours à la Mekke. Il reprit le chemin de son pays, voyageant à grandes journées, avec ses guerriers. Ils arrivèrent enfin à leur tribu. Leurs familles avaient quitté le sommet des montagnes pour dresser leurs tentes dans la plaine, auprès des sources et des lacs. Le mois sacré de Rédjeb leur avait rendu la sécurité; mais presque toutes les habitations retentissaient de sanglots et de gémissements que faisait pousser le trépas des braves qu'on avait perdus.

Aussitôt que Khaled eut mis pied à terre, il exhorta les parents des morts à prendre courage, et fit assembler les trois tribus alliées. Il leur raconta son aventure à la Mekke avec Zohaïr; ensuite il ajouta : « Mon dessein est d'aller chercher notre ennemi à sa « sortie du territoire de la Mekke, pour lui faire payer « le sang qu'il a versé. Quand nous serons débarrassés « de Zohaïr, nous irons attaquer sa tribu et nous la « détruirons tout entière. En ce moment Antar, éloi- « gné des siens, est occupé à faire la guerre dans

« l'Yémen; si nous ne profitons de cette occasion, « désormais les Bènou-Abs nous abreuveront sans « cesse de nouveaux outrages. »

Ces paroles furent accueillies avec des acclamations d'enthousiasme par les Bènou-Amer. « Nous approu- « vons ton projet, dirent-ils à Khaled; prends donc « toutes les mesures convenables pour en assurer la « réussite. Nous sommes ici cinq mille hommes qui « pouvons aisément écraser la faible escorte de Zohaïr. « Combien en veux-tu d'entre nous pour t'accompa- « gner? — Je veux vous emmener tous, répondit Kha- « led; je vous partagerai en plusieurs bandes et vous « enverrai sur divers chemins, afin que notre proie « ne puisse nous échapper. »

Tous se préparèrent donc à cette importante expédition. Il restait encore dix jours du mois sacré. Les apprêts du départ furent terminés en sept jours; ils se mirent en marche trois jours avant la fin de Rédjeb. Lorsqu'ils furent à une certaine distance de leurs habitations, Khaled les divisa en plusieurs troupes, à chacune desquelles il indiqua une route différente. « Allez, leur dit-il, soyez pleins de zèle et de cou- « rage. Notre rendez-vous sera la terre d'Haouazeh. » Les divers détachements partirent chacun de leur côté et se mirent à traverser les déserts, en pressant et ralentissant tour à tour l'allure de leurs coursiers.

Zohaïr, après avoir accompli son pèlerinage, quitta la Mekke avec sa famille, nourrissant dans son cœur un ressentiment profond contre Khaled. Il se rendit à la foire d'Occaz. Il avait là des amis : c'étaient de nobles

seigneurs dont il reçut l'hospitalité. Il prit chez eux quelque repos et continua sa route, conduit par la fatalité, qui le fit parvenir à la terre d'Haouazen peu de jours après l'expiration du mois de Rédjeb. Il dressa ses tentes auprès du lac, sans se douter du sort que lui réservait le maître des cieux, celui dont la volonté s'exécute sans que rien puisse en retarder l'effet, celui qui a fait périr les forts et les puissants, qui a effacé du livre des vivants des milliers de générations.

C'était aux approches du soir que Zohaïr avait campé sur le bord du lac. Il prit un léger repas, et quand la nuit fut close, il se disposa à se livrer au sommeil. « Partons, mon père, lui dit Caïs; hâtons-« nous de franchir les déserts qui sont devant nous, « afin de passer, pendant l'obscurité, le pays des Bè-« nou-Amer. Ils brûlent de se venger de toi, et je « crains le génie rusé de Khaled, fils de Djafar; je « crains qu'il ne nous surprenne dans ce lieu et qu'il « n'use envers nous de terribles représailles. »

Zohaïr se prit à rire. « Que dis-tu, Caïs? répondit-« il; qu'est-ce à mes yeux que des lâches tels que les « Bènou-Amer? Qu'est-ce que Khaled, fils de Djafar? « Qu'est-ce que tous les guerriers qui habitent les « vastes plaines de l'Arabie? J'en jure par le Dieu « éternel, je ne quitterai pas cette place avant trois « jours et trois nuits, quand même des ennemis « viendraient fondre sur moi de tous les alentours. Je « ne veux pas qu'on dise que j'ai traversé la contrée « des Bènou-Amer à la faveur de la nuit. On croirait « qu'ils m'ont inspiré de l'effroi, et l'on ne saurait pas

« que je les ai épargnés naguère par le seul effet de « ma modération et de ma générosité. »

Caïs, entendant ce discours, reconnut que la vie de son père était parvenue au terme fatal. Obligé de se conformer à une volonté imprudente, il engage ses compagnons à se tenir prêts au combat, à tout événement, et à veiller tandis que Zohaïr dormait.

Cependant Khaled, fils de Djafar, était arrivé dans le pays d'Haouazen. Il avait choisi un endroit où il s'était mis en embuscade, et il attendait le passage de son ennemi. Voyant que Zohaïr tardait à paraître, il dit à ses guerriers : « Qui de vous, mes cousins, ira « prendre des renseignements sur la route qu'a suivie « Zohaïr et sur le lieu où il se trouve, afin que nos « mesures ne soient pas déconcertées par le hasard ? Il « doit être parvenu aux eaux d'Haouazen, et les espaces « du désert s'ouvrent maintenant devant lui. J'ai peur « qu'il ne nous échappe et que nous ne perdions le « fruit de nos peines. »

« Khaled, répondirent-ils, personne ne peut remplir tes désirs mieux qu'Amrou, fils de Chérid, parce « qu'il est allié par le sang aux Bènou-Abs et qu'il « a un prétexte pour se présenter à eux. Il pourra leur « dire qu'il est venu féliciter sa sœur, la reine Téma-« dour, à l'occasion de son pèlerinage. Il reconnaîtra « le lieu où ils sont campés et reviendra nous en infor-« mer. Mais quiconque d'entre nous entreprendrait « d'aller épier des ennemis qui doivent être sur leurs « gardes tomberait probablement entre leurs mains et « ne serait plus revu de ses compagnons. »

« Mes cousins, dit Khaled, je crains qu'Amrou ne « nous trahisse. »

« Sois sans inquiétude, reprirent les Bènou-Amer; « des sentiments brûlants d'inimitié animent Amrou « contre Zohaïr, qui l'a exilé de la terre de Chourbé, « et l'eût fait mourir si sa sœur Témadour n'eût inter- « cédé pour lui. Nous te garantissons sa fidélité. »

Khaled appela près de lui Amrou et lui expliqua la mission qu'il voulait lui confier. « Je l'accepte, dit « Amrou; mais j'exige de vous une condition. Pro- « mettez-moi solennellement de la remplir. — Quelle « est-elle? demanda Khaled. — Lorsque vous aurez « tué Zohaïr, reprit Amrou, vous n'emmènerez pas « ma sœur prisonnière; vous ne ferez souffrir aucun « mauvais traitement à ses enfants et vous les laisserez « libres comme elle. »

Khaled lui jura de protéger Témadour et ses fils. Satisfait de cette assurance, Amrou partit, et les Bè- nou-Amer, pleins d'espoir, attendirent son retour avec impatience.

C'était au milieu de la nuit qu'Amrou s'était séparé d'eux. Au point du jour il se trouvait près des eaux d'Haouazen.

Caïs fut le premier qui l'aperçut. Il le reconnut, malgré la distance, à la manière dont il montait son cheval; et, pénétrant aussitôt le dessein perfide qui l'amenait, il dit à Zohaïr : « Mon père, voici mon « oncle qui s'avance vers nous de toute la vitesse de « son cheval. Je suis persuadé qu'il vient comme es- « pion des Bènou-Amer. »

A peine Caïs achevait ces mots qu'Amrou était près de lui. Il donna le salut au roi Zohaïr et entra dans la tente de sa sœur. Zohaïr et Caïs l'y suivirent; on s'assit et la conversation commença.

« Mon oncle, dit Caïs, quel motif t'a fait entre-« prendre un pénible voyage et t'a conduit vers nous? » Amrou répondit: « Je suis venu pour vous féliciter « de votre pèlerinage et vous apprendre en même « temps une nouvelle. Khaled, fils de Djafar, a ras-« semblé tous les Bènou-Amer et a formé avec eux le « projet de tirer de vous une vengeance éclatante. Ils « se sont mis en marche depuis douze jours, au nombre « de cinq mille cavaliers, pour chercher à vous ren-« contrer quand vous reviendriez de la Mekke. Pour « moi, j'en atteste le créateur du monde, depuis « le moment de leur départ, je n'ai pas goûté un ins-« tant de repos, tant était vive ma sollicitude pour « vous. J'ai marché sur leurs traces, dans le dessein « d'épier leurs mouvements et de vous en instruire. « Ils ont d'abord porté leurs pas jusqu'auprès de la « Mekke; de là ils sont revenus et se sont enfoncés « dans les déserts, en prenant la direction de leur « pays. Quand j'ai vu qu'ils avaient désespéré de vous « atteindre et qu'ils renonçaient à leur entreprise, « mon inquiétude s'est calmée. J'ai suivi cette route « pour vous joindre, bien certain que vous n'auriez « pas choisi un chemin détourné, quand même vous « auriez dû être attaqués par des ennemis aussi nom-« breux que les grains de sable du désert. Maintenant « je suis au comble de la joie de vous avoir trouvés

« ici et d'être assuré que vous n'avez plus rien à re-
« douter. »

Ces dernières paroles firent sourire le roi Zohaïr. « Fils de Chérid, dit-il, sache que des hommes tels « que nous ne redoutent rien. Par Lâte et Ozza! le « plus ardent de mes souhaits, c'est de rencontrer les « Bènou-Amer. Je les attends. S'ils t'ont envoyé « comme espion, retourne vers eux et dis-leur que « je ne quitterai pas cet endroit avant trois jours en- « tiers. »

« O roi, reprit Amrou, ton cœur n'a donc pas en- « core oublié sa haine contre moi? Tu imputes à de « mauvaises intentions le bien que je fais, et tu me « soupçonnes de trahison! Le danger de ma sœur et « de ses enfants m'a seul attiré ici. J'ai craint que Té- « madour ne fût emmenée prisonnière et que la honte « n'en rejaillît sur moi. Mais puisque je l'ai vue un « instant et que je suis tranquille pour elle, je pars: « adieu; et si je me présente à tes yeux une autre « fois, ne m'épargne pas. »

En parlant ainsi, Amrou se leva. Il voulut remonter à cheval et s'en aller; mais Caïs ne le lui permit point; il s'élança sur lui et le garrotta fortement. « Mon « oncle, lui dit-il, je ne te laisserai pas ainsi t'éloigner « de nous; je te retiendrai captif jusqu'à ce que nous « ayons traversé cette contrée et que nous soyons en « vue de la nôtre. Mon cœur me dit que nous sommes « entourés de périls; j'ai des pressentiments qui peut- « être ne se réaliseront que trop tôt. — Que fais-tu, « Caïs? dit Témadour. Comment peux-tu mettre la

« main sur ton oncle et le traiter si indignement? Est-« ce ainsi que tu lui témoignes ta reconnaissance de « la peine qu'il a prise pour venir nous faire cette vi-« site? — Cesse, ma mère, répondit Caïs, de m'adres-« ser d'inutiles reproches, et ne t'oppose point à ce que « je fais, parce que je devine mieux que personne au « monde la pensée de mon oncle. Je ne le dégagerai « pas de ses liens avant que nous soyons hors de cette « terre dangereuse.

« Lâche-le, Caïs, cria Zohaïr; c'est moi qui te l'or-« donne. »

Caïs obéit à regret. « Au moins, dit-il, qu'Amrou « s'engage à ne parler de nous à aucune créature hu-« maine, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de « gagner notre pays. — Hé bien! Amrou, dit Téma-« dour à son frère, contente Caïs et fais-lui cette pro-« messe. »

Amrou ne balança pas; il jura par le dieu créateur de l'univers et par toutes les idoles placées sur la Caaba, qu'il ne parlerait des Bènou-Abs à aucun être humain, avant l'expiration de sept jours. Alors Caïs le délia et lui rendit sa liberté. Amrou demanda à sa sœur quelques provisions de voyage pour retourner chez lui. Témadour lui donna du pain et une outre remplie de lait. Amrou monta sur son cheval et partit, pouvant à peine ajouter foi à sa délivrance.

Lorsqu'il approcha du lieu où étaient les Bènou-Amer, ceux-ci l'aperçurent de loin et accoururent vers lui. Khaled, qui avait craint pendant quelque temps de ne plus le revoir, le questionna avec empresse-

ment. Amrou ne lui répondit pas; il alla vers un arbre, descendit de cheval sous son ombrage, et, jetant à terre l'outre qui contenait le lait que Témadour lui avait donné, il se mit à dire : « Arbre insensible « et muet, toi qui n'as rien de la nature humaine et « ne peux distinguer l'homme de la brute, c'est à toi « que je m'adresse en ce moment. Apprends que j'ai « reçu ce lait des fils de Bagid et d'Adnan. Je n'ose « le boire et je veux que tu le goûtes pour me tran- « quilliser et pour que je reste fidèle à mes engage- « ments.

« Par le dieu du ciel! dit Khaled à ceux qui l'en- « touraient, Amrou n'a point trompé notre confiance. « Sans doute il a vu les Bènou-Abs, mais ils l'auront « forcé à prêter quelque serment qui l'empêche de « s'expliquer avec clarté. Goûtez donc ce lait; s'il est « doux et dans son état naturel, c'est un indice que « les Bènou-Abs sont près de nous; s'il est aigri et « gâté, c'est que nos ennemis se sont éloignés à travers « les déserts. »

Quelques guerriers s'avancèrent et burent de ce lait. Il avait toute sa douceur et semblait trait récemment. « Khaled, s'écrièrent-ils, réjouis-toi; les Bènou- « Abs sont près d'ici. La distance qui nous sépare « d'eux ne peut pas être de plus d'une course de cha- « meau. — Oui, reprit Khaled, Amrou les a certai- « nement laissés dans quelque endroit de la terre « d'Haouazen. Peut-être depuis se seront-ils mis en « route et les rencontrerons-nous dans les montagnes; « sinon, nous irons vers le grand lac, et nous les

« chercherons dans la plaine.—Donne-nous tes ordres, « dirent ses compagnons, nous sommes tous prêts à « les suivre. »

Khaled commanda le départ à l'instant. Il parcourut avec ses guerriers les collines et les montagnes jusqu'à la nuit. Alors il alla gagner la grande route de la plaine et marcha droit vers les eaux d'Haouazen. Il était hors de lui-même et semblait avoir perdu la raison, tant il était agité par la crainte de manquer l'occasion favorable. Enfin, au moment où l'aurore commençait à dissiper les ténèbres, il découvrit le lac.

Caïs faisait sentinelle. Il vit de loin la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux des Bènou-Amer. Aussitôt il courut à la tente de Zohaïr. « Mon « père, lui dit-il, mets-toi sur tes gardes; ce que tu « désirais va arriver. — Qu'y a-t-il? demanda Zohaïr. « — J'aperçois, reprit Caïs, un nuage de poussière; « sans doute c'est Khaled, fils de Djafar, qui vient avec « ses cavaliers. » En achevant ces mots, Caïs ne put retenir ses larmes.

Zohaïr se revêtit de son armure, s'élança sur son coursier et vola au devant des ennemis en criant: « Sois le bienvenu, Khaled, fils de Djafar, toi dont « l'attente allumait dans mon cœur un feu dévorant. « Par Lâte et Ozza! aujourd'hui je reconnais que le « ciel a écouté ma prière et exaucé mes vœux. »

En même temps Zohaïr pressait les flancs de sa jument, nommée Caasa, qui l'emportait avec la rapidité de la flèche ou de l'éclair sillonnant la nue. Ses enfants et ses guerriers galopaient derrière lui.

A leur vue Khaled poussa un grand cri, pour exciter au combat les Bènou-Amer, qui tirèrent aussitôt leurs sabres et mirent leurs lances en arrêt. Bientôt les deux partis se précipitent l'un contre l'autre; la terre tremble sous les pieds des chevaux; on se mêle, on se presse, la fureur fait bouillonner le sang dans toutes les veines; on n'articule ni menace ni plainte; mais on ouvre les crânes, on brise les os; les coupes de la mort circulent parmi les braves et des tourbillons de poussière les environnent.

Au plus fort de la mêlée on entendait la voix de Zohaïr, semblable à un affreux rugissement. Livré à tout l'emportement de la rage, il combattait avec un acharnement sans égal. Sa lance perçait les cuirasses, son sabre fendait les casques; il faisait rouler les têtes comme des boules et tomber les mains comme des feuilles d'arbre.

Vers le milieu du jour les Bénou-Amer, ne pouvant plus soutenir le choc des Bènou-Abs et de leur roi, commencèrent à lâcher pied. Khaled seul opposait encore une résistance opiniâtre. Aimant mieux perdre la vie que de la sauver honteusement, il attaqua Zohaïr et engagea avec lui une lutte dans laquelle il était près de succomber, quand les autres bandes de Bènou-Amer, qui avaient suivi des chemins différents, arrivèrent toutes à la fois et s'empressèrent de prendre part au combat.

Elles avaient traversé les déserts chacune de leur côté, et, ne rencontrant pas les Bènou-Abs, elles s'étaient rendues à la terre d'Haouazen. Parvenues au

lac, elles y trouvèrent Khaled aux prises avec Zohaïr. Conduites par des chefs vaillants, entre lesquels on distinguait Djendah, fils de Bèca, elles chargèrent les Bènou-Abs en faisant retentir l'air de cris terribles.

Ces puissants renforts écrasèrent la faible troupe de Zohaïr. Une partie des Bènou-Abs fut massacrée; les autres, couverts de sang, furent saisis de découragement et de stupeur. Il leur semblait que la plaine entière était hérissée de sabres et de lances qui les frappaient de tous côtés.

Zohaïr, voyant que l'heure de la mort était venue, présenta sa poitrine aux lances dirigées contre lui. Il se précipita sur les ennemis qui l'entouraient, avec l'intrépidité du désespoir. Bientôt tous ses membres n'étaient plus qu'une plaie; l'énergie seule de son âme le soutenait encore, lorsque Khaled se jeta sur lui et l'attaqua une seconde fois en combat singulier.

Malgré les blessures de Zohaïr, Khaled sentit qu'il ne pourrait achever de le tuer sans périr après lui. Ils fondirent l'un sur l'autre en grondant et frémissant de rage. Leurs yeux se remplirent de sang; le ciel et la terre disparurent à leur vue. Que Dieu nous préserve de ces haines furieuses qui, au temps de la barbarie, dévoraient les cœurs des Arabes comme le feu dévore le bois!

Leurs lances volent bientôt en éclats; ils tirent leurs sabres, et, tous deux décidés à mourir, ils se frappent jusqu'à ce que la force manque à leurs bras. Alors ils jettent leurs armes à terre et se saisissent corps à corps dessus leurs chevaux, ils s'étreignent,

ils cherchent à s'arracher de la selle. Enfin la fatigue engourdit tous leurs nerfs; ils tombent tous deux sur la poussière. Khaled se trouve sur Zohaïr; il veut ramasser son sabre pour en percer son adversaire: Zohaïr l'en empêche en le tenant étroitement embrassé. « A moi, mes cousins! s'écrie Khaled, tuez Zohaïr; « ou si vous ne pouvez le frapper seul, tuez-nous tous « deux ensemble. »

En ce moment Ouarca, fils de Zohaïr, s'approchait du lieu de cette scène. Il entendit les paroles de Khaled et aperçut Zohaïr exposé au péril le plus imminent. Il ne put proférer que cette exclamation, « O « mon père! » et, renversant les Bènou-Amer qui étaient sur son passage, il parvint jusqu'à Khaled et lui porta un coup de sabre sur l'épaule. Mais la lame se brisa sur la cuirasse, et Ouarca ne sauva point son père du danger.

Un instant après Ouarca était arrivé un guerrier couvert de fer; c'était Djendah, fils de Bèca. Il leva le bras et déchargea un coup terrible sur le devant de la tête de Zohaïr. Le casque du roi avait roulé loin de lui. Le sabre de Djendah tomba sur son front et le partagea en deux. La lame en frappant les os du crâne rendit un tintement sourd.

Djendah vit que le coup était mortel et dit à Khaled : « Lève-toi de dessus la poitrine de ton ennemi. « Il est mort et tes désirs sont satisfaits. » Khaled se releva aussitôt, remonta à cheval et cria à ses compagnons : « Mes cousins! épargnez maintenant les vain- « cus. Lâte et Ozza ont comblé mes vœux; mon

« entreprise est achevée. — Eh quoi! dit Djendah, « tu nous ordonnes de faire grâce aux Bènou-Abs! « Penses-tu donc que la paix puisse jamais renaître « entre eux et nous, ou espères-tu retrouver une oc- « casion semblable à celle-ci? — Djendah, répondit « Khaled, je crains de m'exposer aux châtiments que « le ciel réserve aux hommes injustes et qu'a subis le « roi Zohaïr. Quand j'ai envoyé Amrou, fils de Ché- « rid, reconnaître la position des Bènou-Abs, je lui ai « promis, au nom du créateur des mondes, que je ne « ferais aucun mal à ses neveux dans cette expédition « et que je n'emmènerais pas sa sœur prisonnière. En « tuant Zohaïr nous avons détruit la souche de nos « ennemis. Il ne nous reste maintenant qu'à remplir « nos serments, pour témoigner au Très-Haut notre « reconnaissance de cette victoire. »

En même temps Khaled dépêcha sur tous les points des cavaliers qui firent revenir auprès de lui les guerriers des trois tribus. Il reprit ensuite le chemin de son pays, en rendant grâce au Seigneur de la vengeance qu'il lui avait accordée. A quelque distance du champ de bataille il dit à Djendah : « Mon cousin! « si le coup que tu as porté à Zohaïr n'était pas mor- « tel!... C'est que j'ai juré, dans le temple de la Mekke, « que le jour où je le rencontrerais je ne me séparerais « pas de lui sans qu'un de nous deux eût reçu la mort. « — Cousin! répondit Djendah, quand un brevet de « vie descendrait en ce moment du ciel, il ne rendrait « pas la respiration à Zohaïr. Tu sais que mon bras « est robuste et mon sabre affilé. J'ai entendu la lame

« résonner contre le crâne de Zohaïr. En la retirant « de la blessure, j'ai vu sur le tranchant quelque chose « qui ressemblait à de la graisse; j'y ai goûté avec le « bout de ma langue, et je l'ai trouvé salé; j'ai reconnu « que c'était la cervelle de Zohaïr. J'ai été convaincu « alors qu'il n'en reviendrait pas et que son âme allait « rejoindre son père Djèdimè. » Ces paroles firent sourire Khaled, qui remercia Djendah de ce qu'il avait fait pour lui.

Cependant les fils de Zohaïr et un petit nombre de cavaliers, échappés avec eux au carnage, avaient pris la fuite aussitôt qu'ils avaient su que leur roi était blessé mortellement. Lorsqu'ils virent les ennemis cesser de les poursuivre, Caïs dit à ses frères : « Re« tournons vers notre père, et emportons-le avec nous « s'il lui reste encore un souffle de vie. Sans doute « quelque événement inattendu occupe les Bènou« Amer et nous a délivrés d'eux. »

Ils revinrent donc sur leurs pas, et, parvenus au lieu où était étendu le roi Zohaïr, ils le trouvèrent se roulant sur le sable, en proie à de cruelles douleurs. Caïs descendit de cheval et lui parla. « Que me veux« tu, mon fils? lui dit Zohaïr. Retire-toi. C'est toi que « ma tribu et mes guerriers doivent reconnaître pour « mon successeur. Souviens-toi de me venger des Bè« nou-Amer, et de t'attacher Antar, fils de Cheddad. « C'est Antar qui punira Khaled. » Il lui recommanda encore ses autres frères, auxquels il enjoignit de lui obéir; ensuite il s'évanouit.

Ses enfants et leurs compagnons se mirent à verser

des larmes et à sangloter. Ils rabattirent leurs turbans sur leurs cols. « Mon père! dit Caïs, ne veux-tu point « que nous te transportions à la terre de Chourbè? » Zohaïr, rouvrant les yeux, répondit: « Laissez-moi « mourir sans me tourmenter davantage...... La bles- « sure que j'ai reçue à la tête me fait souffrir jusque « dans les vertèbres du dos....... Il ne faut aux morts « que de la terre pour les garantir des corbeaux et des « loups... » En ce moment sa voix s'éteignit et il avala le breuvage de la mort.

Les Bènou-Abs jetèrent de la poussière sur son corps et déchirèrent leurs vêtements, puis ils reprirent, dans une profonde tristesse, la route qui devait les conduire à leur tribu. Celui dont le chagrin était le plus cuisant, c'était Ouarca, qui avait porté à Khaled un coup inutile. Pendant tout le chemin, ses pleurs coulaient en abondance sur son visage. Témadour se livrait aussi à un affreux désespoir; elle était tentée de se donner la mort. Son amour pour ses enfants l'empêchait seul de céder à ce désir; mais elle se frappait les joues de ses deux mains et mettait en lambeaux avec ses dents la chair de ses bras.

REMARQUES

Relatives aux extraits de l'histoire de Rachid-eddin commentés dans le Nouveau journal asiatique[1].

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Les remarques suivantes de M. de Hammer m'ont été communiquées par la commission du Journal asiatique pour y répondre, si je le trouvais convenable. Je le fais en intercalant mes observations, composées en petits caractères, dans le texte de M. de Hammer. En résultat, les remarques et les excuses de ce savant démontrent que le manuscrit de Vienne est une très-mauvaise copie de l'ouvrage de Rachid-eddin, et d'après laquelle il ne serait point possible de faire une traduction. Quant aux deux manuscrits de Paris, ils lui sont préférables et ont mis notre savant collègue M. É. Quatremère en état de faire une version complète de l'histoire des Mongols du célèbre vizir de Ghazân khan. Elle est actuellement sous presse à l'Imprimerie royale, et nous désirons ardemment de la voir paraître le plus tôt possible. — KLAPROTH.

M. Klaproth, dont les travaux embrassent la langue, l'histoire et la géographie de la Chine, vient de commenter d'une manière fort instructive la notice donnée par l'historien persan Rachid-eddin (ou, pour pro-

[1] Vol. XI; mai 1833, pag. 447 et suiv.

noncer plus correctement, *Rechid-eddin*[1]) sur les établissements et les règlements de la Chine ordonnés par Koubilaï khan, notice qui a paru d'abord traduite dans le Bulletin de la société de Géographie. Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris étant plus correct que celui de la Bibliothèque impériale de Vienne, M. Klaproth a rectifié d'autant plus aisément la mauvaise orthographe du dernier et a tracé la véritable origine chinoise de la plupart des noms propres. Il a cependant quelquefois attribué au traducteur ce qui n'est que la faute du manuscrit. C'est ainsi, par exemple, qu'il dit :

« M. de Hammer s'est mépris sur le dernier mot; « il a lu *Tezrek* et *Khatledje*. »

Mais le manuscrit de Vienne porte effectivement تنرك et ختلج en assez belle écriture; et puis :

« Dans l'original : خانبالغ و دایدو دو رودخانه « بزرکست. M. de Hammer a traduit ces mots par « *à Khanbaligh sont deux grandes maisons;* mais « رودخانه est le terme le plus usité en persan pour « désigner une rivière. »

On lit effectivement dans le manuscrit de Vienne :

قانبالغ و دایدورا دو خانه

[1] Il faut prononcer *Rechid*, puisque ce nom s'écrit رشید, et non pas راشید *Rachid*, qui est le nom de plusieurs reis-effendis ottomans. Comme il faut prononcer *Rechid* et non pas *Rachid*, quand il n'y a point d'élif, il faut aussi prononcer *Nouvian* et non pas *Novian*, car dans le *Ferheng Chououri* (vol. II, fol. 409 v°), il est expressément dit *Nouvian* et *Nouvin*, l'un et l'autre avec un *waw maerout*, c'est-à-dire qui se prononce comme *ou*.— DE HAM.

ce qu'il est impossible de traduire autrement que par *deux maisons à Khanbaligh et Daïdou*. Au reste, M. Klaproth eût pu se convaincre par le résumé de géographie persane publié d'abord dans les Annales de littérature de Vienne, et puis incorporé en partie dans les mémoires de la société (?), que M. de Hammer y a traduit plus d'une fois le mot de *roudkhané* par *rivière*, mot en effet si usité qu'il se trouve même dans la plupart des voyages anciens et modernes en Perse.

Dans deux capitales aussi célèbres que *Khânbâligh* et *Daïdou*, il devait naturellement y avoir plus que *deux grandes maisons*, et le contenu du passage en question aurait dû indiquer au traducteur qu'il y avait quelque faute dans le texte, ou qu'il y manquait quelque chose (la syllabe رود *roud*) devant le mot خانه *khaneh*. Ce malheureux terme de رودخانه *roudkhâneh* est de mauvais augure pour M. de Hammer, et lui a déjà joué plusieurs tours. Par exemple dans les Mines de l'Orient (vol. III, p. 322), où il l'a traduit une fois par *magasin d'eau*, et une autre fois par *maison d'eau*. D'ailleurs le texte de Rachid-eddin dit : « A Khanbâligh et à Daïdou il « y a deux grandes et importantes *roudkhâneh* (rivières, « ou, selon M. de Hammer, *khâneh*, maisons). Elles vien- « nent du nord, où est le chemin qui conduit au campe- « ment d'été (du Kaân), à la frontière de *Djemdjâl*, et « se réunissent à une autre rivière. (Le manuscrit de « Vienne porte peut-être *maison*.) »

Plus loin : « *Khingsaï*, et non pas *Khaksaï*, comme « M. de Hammer a lu, est le mot chinois qui signifie « *résidence impériale*. »

Les caractères خنكساى, qui se trouvent clairement

écrits dans le manuscrit de Vienne, ne sauraient être lus *Khingsaï*.

La largeur du canal qui va depuis Péking à Khingsaï est donnée dans le manuscrit de Vienne telle qu'elle est traduite, à mille trente *guiz*, بهزار سی کز.

Un canal large de *mille et trente ghez*, ou aunes, et qui traverserait la plus grande partie de la Chine, serait une œuvre beaucoup plus surprenante que les sept merveilles du monde. Le bon sens aurait dû faire sentir au traducteur qu'il y avait une erreur dans la copie du texte.

Le *Komoundar*, que M. Klaproth donne pour le mot persan qui signifie *échantillon*, est probablement une faute d'impression; car le mot persan est *numoudar*, نمودار.

Le mot *komondâr* est une faute d'impression; aussi lit-on, dans le texte persan que j'ai donné, نمودار *numoudâr*, original.

Pour ce qui regarde les titres des grands dignitaires, le mot que M. Klaproth croit devoir lire *kabdjan* se trouve dans le passage cité écrit تنجان *tendjan*; mais dans la suite toujours منهان *menhan*. Il est sûr qu'il est l'équivalent de vizir, ou ministre d'état, puisque dans le récit de l'exécution du vizir *Finakiti*, le vizir chinois son rival est toujours qualifié de ce même terme de *menhan*; de sorte qu'il est très-probable qu'il faut lire *kabhan*, comme M. Klaproth le propose.

Le passage traduit par M. Klaproth, d'après le manuscrit de Paris, « Le principal kabdjân est nommé سو قبجان *sou kabdjân*, ou l'élu parmi les kabdjân, » se lit, dans le manuscrit de Vienne:

ومقدم را منكانان می كویند یعنی زبدهٔ منكانان

« On appelle leur chef *menhanan* (*kabhanan*). »

Le *sou* ne se trouve pas ici, et ce mot de *sou* est expliqué par Rechid-eddin, dans un autre endroit, comme on va le voir plus bas, par un tout autre équivalent que زبده, qui signifie l'*élu*, ou plutôt la *crème*. Là il l'explique par *vigilant*, بیدار. C'est aux sinologues à décider quelle est en chinois la véritable signification du mot *sou*, qui se retrouve dans les *Sou Mogols* (سو مغول; c'est ainsi que Wassaf écrit ce mot), et même dans le سو باشی *sou bachi*, ou lieutenant de police des ottomans.

L'orthographe du mot منكان, منهان, ou تنجان, qu'on peut lire *kabdján, kabhán, menhán* ou *tendján*, n'étant pas déterminée, il n'y a rien de positif à dire sur sa signification en langue mongole; il faut attendre la découverte d'un manuscrit de Rachid-eddin, plus exact que ceux que nous possédons, pour décider de sa véritable prononciation. Le mot سو *sou*, que Rachid-eddin traduit par زبده *crème* ou *élu*, ne peut être le mongol [illegible] *sou*, qui ne signifie que *lait*; la crème s'appelle dans cette langue [illegible] *örömä*.

Quant aux dénominations de سو مغول *Sou Moghol*, et سو باشی *sou bachi*, il est connu que la syllabe *sou* y est le mot turc qui signifie *eau*. M. de Hammer aurait déjà pu trouver les «*Sumongol*, ou Mongols aquatiques» dans le voyage du cordelier *Plan Carpin*, qui fut envoyé en Tartarie par le pape Innocent IV, en 1246 (*Relation des voyages en Tartarie*, recueilli par P. Bergeron; Paris, 1636, in-8°, pag. 342). Les auteurs chinois appellent ces Mongols 水蒙古 *Choui Moung*

kou, ce qui signifie aussi *Mongols d'eau.* C'est la même tribu qu'on appelle aussi 韃靼水 *Choui Tha tha,* Tatars d'eau ou aquatiques. *Sou bachi,* chef des eaux, est le titre des lieutenants de police dans toutes les villes de l'Asie où l'on parle des dialectes turcs, parce que ces fonctionnaires publics sont chargés d'entretenir en bon état les puits et les conduits d'eau. Les sinologues, pour leur part, n'ont donc rien à faire avec le mot *sou* dans *Sou Moghol* et *sou bachi.*

M. Klaproth a porté, dans sa réfutation dirigée contre M. Schmidt (publiée à Paris en 1829), sur Rechid-eddin, le jugement qui suit :

« Si jamais historien asiatique a mérité d'être tra-« duit, c'est celui-ci, et tel orientaliste ferait mieux de « se charger d'un travail aussi glorieux que de traduire « du phébus persan et arabe depuis Firdewsi jusqu'à « Motenebbi en vers allemands mal martelés[1]. »

C'est pour répondre au moins en partie à cet appel, que les passages de Rechid-eddin publiés dans le bulletin de la Société de géographie ont été traduits. Comme M. Klaproth vient de prouver que le manuscrit de Vienne n'est pas si correct que celui de Paris, les orientalistes de Vienne perdront leur temps et leur peine en traduisant Rechid-eddin d'après ce manuscrit.

[1] Wenn je ein asiatischer geschichtschreiber verdient hat « übersetzt zu werden so ist es dieser, und mancher Orientalist « würde besser thun sich an eine solche ruhmbringende Arbeit « zu machen, als Persich-Arabischen Bombast von Firdewsi bis « zu Motenebbi in deutsche Knüppelverse zu übersetzen. » *Beleuchtung und Widerlegung der Forschungen ueber die Geschichte der mittelasiatischen Völker.* Paris, 1824, pag. 69.

Ce n'est que des orientalistes de Paris, de Londres et de Pétersbourg qu'on pourra attendre l'exploitation de leurs manuscrits, qui sont plus complets et plus corrects que ceux de Vienne. Personne assurément ne serait plus capable de venir à bout de cette tâche glorieuse que M. Klaproth lui-même; et l'étude de l'histoire de la Haute-Asie serait bien plus avancée par cette traduction que par toutes celles qui ont été publiées jusqu'à présent par les sociétés asiatiques.

En attendant que ce pieux *desiderium* soit accompli, nous soumettons ici aux sinologues une dizaine de dénominations de charges et de titres que Rechid-eddin donne comme chinoises (Khatayi), et dont il sera impossible au traducteur de cette histoire de rétablir la véritable leçon, parce qu'il n'a pas l'avantage d'être profondément versé dans la langue et la littérature chinoises.

J. DE HAMMER.

Pour ce qui concerne la *langue du Khataï*, M. de Hammer est complétement en erreur s'il croit que c'est la même que la chinoise. Le nom Khataï ne convient qu'à la Chine septentrionale; il provient des Khitans, peuple d'origine inconnue, qui est venu du nord-est s'établir sur les frontières de la Chine. Ces Khitans y devinrent bientôt puissants et fondèrent, en 907 de notre ère, le royaume de Liao. Il fut détruit par les *Djourdjeh*, nation d'origine toungouse, qui occupa les provinces de ce royaume et y fonda la dynastie des *Kin*, dont les princes sont appelés *Altoun khans* par les auteurs mahométans. Cette dynastie fut détruite par les Mongols. On voit donc que le *Khataï*, ou la Chine septentrionale, a été occupé

par des peuples tartares depuis 907 jusqu'à la chute totale de l'empire des Kin, en 1234, ou pendant plus de trois siècles. Quoiqu'il ne paraisse pas que les Chinois, soumis à ces étrangers, aient adopté beaucoup de termes de leurs idiomes, les dénominations géographiques et administratives, ainsi que les titres des grands officiers et des magistrats de cette époque, furent soumis à cette influence. Nous ne possédons que fort peu de mots de la langue des Khitans; ils ressemblent autant au mongol et au mandchou qu'à d'autres idiomes de l'Asie moyenne; on y rencontre même des termes qui montrent de la conformité avec des mots samoyèdes. On lit, dans l'*Histoire de la dynastie des Liao ou Khitan* (Khataï), un exposé de leur idiome, dont je traduis ici l'introduction.

« Depuis que les *Liao* changèrent de place et rapprochèrent leur frontière de celle des empires des *Tsin* et des *Thang*, leur histoire, quoique étudiée dans sa plus grande étendue par les hommes les plus habiles, n'a pu être encore parfaitement connue. *Pheï in, Yan szu kou, Li hien ho, Tchhao toung tchhoung* nous ont laissé des mémoires fort instructifs sur ces matières, et c'est d'eux qu'on peut tirer les noms de differents objets, les expressions particulières (*fang yan*) et les mots étrangers, pour que, d'un seul coup d'œil, ceux qui viendront après nous puissent en tirer de l'utilité.

« Dans le commencement de l'élévation des Liao, leurs mœurs et leur langue avaient en général beaucoup d'analogie avec celles des *Hi*, des *Chi' weï* et des *My eul* (tribus toungouses et mongoles); elles étaient fort grossières. Sous *Thaï tsou* et *Thaï tsoung* (de 907 à 947 de J.-C.), quand ils se furent emparés de la Tartarie, ils commencèrent à employer beaucoup de coutumes chinoises. Mais néanmoins les habitudes différentes des siècles précédents les guidèrent et les forcèrent à conserver beaucoup de choses. La succession de fils et de petits-fils, qui fait qu'on se conforme fa-

« cilement les uns aux autres, les engagea aussi à ne « pas changer certaines choses. C'est pourquoi, dans « l'histoire, les fonctions des mandarins, les palais, « les forteresses, les cours, les degrés de parenté, les « choses qui concernent la terre, les charges mili- « taires, sont nommés dans leur propre langue. Si tous « ces titres n'avaient point d'explication qui servît à les « interpréter, comment eût-on pu les entendre dans la « suite, et se former une idée de ce que ces titres signi- « fient? On les a donc examinés à fond et on a fait un « choix dans l'histoire des *Liao*, pour joindre ici un « exemple de leur langue. Ceux qui voudront l'étudier « n'auront pas la peine de faire un travail décousu. »

La plupart des dénominations et des titres khitans qu'on trouve dans ce vocabulaire sont, ou des termes chinois mal employés, ou composés de mots chinois et khitans; de sorte que ce vocabulaire n'est que de peu d'utilité pour comparer le dernier avec les autres idiomes de la Tartarie.

La langue des *Djourdjeh* ou *Kin* nous est mieux connue que celle des Khitans, quoiqu'il ne nous en reste qu'environ quatre-vingts mots (voy. *Asia polyglotta*, pag. 292). Mais ces mots désignent en partie des objets naturels et sont par conséquent propres à la comparaison des langues. Ils démontrent que l'idiome des Djourdjeh appartenait à la même souche de langues que le mandchou et les dialectes toungouses de nos jours.

Les mots khataïens que Rachid-eddin cite dans son histoire des Mongols peuvent donc être chinois, khitans ou djourdjeh. Par conséquent le secours de la langue chinoise est insuffisant à les expliquer tous, et en effet un grand nombre n'ont nullement l'air chinois. M. de Hammer ne doit donc pas prétendre que les sinologues retrouvent tous ces termes, qui appartiennent en partie à des langages qui n'existent plus.

جنكسانك بسيار مدح كرده لقب اوجاووت قودى
نهاد كه بزبان خطاي اميرى معظم باشد

« Le *djingsang* susdit lui donne de grands éloges « et le surnom de *Odjaoutkodi*, qui veut dire en « chinois un *grand émir.* »

Dans la traduction de ce passage, M. de Hammer a eu tort de joindre le pronom او *ô*, au nom جاووت قودى *Djaout koudi*, ou plutôt چاوت قودى *Tchaout koudi*, comme on le lit dans le manuscrit de Paris. لقب او چاوت قودى نهاد signifie à la lettre « il lui donna « le titre de *Tchaout koudi.* » La même construction se retrouve dans le passage qui suit immédiatement après dans le manuscrit de Paris : و در آن زمان جينكسانك مذكور پادشاه كرايت را طغرل نام بود لقب او اونك خان كرد « En même temps le Djingsâng « mentionné donna au roi de Karaït, qui portait le nom « de *Thoghril*, le titre de *Ouang khan.* »

Quant au terme *Djaout koudi* ou *Tchaout koudi*, il n'est certainement pas chinois ; il appartient vraisemblablement, ou à la langue des Djourdjeh, ou à celle des Mongols. On lit dans Rachid-eddin (fol. 242 *recto*) :

وجاوقوت عبارتست از ختاى وتنككقوت وجورجه
وسلنكقا كه آن حدودرا مغلان جاوقوت مى خوانند.

« *Djaou kout* désigne le Khataï, le Tangkout, le Djour- « djeh, le Solangka (le nord de la Corée) ; car ces limites « sont appelées *Djaou kout* chez les Mongols. » Dans l'histoire du Khataï du Pseudo-*Abdallah Beidhawei*, publiée par A. Müller (pag. 9), on lit : وآن ولايت

[illegible] ختی برچوی [illegible]

ومغولان آنرا [illegible]

[illegible] est appelé dans leur [illegible] Temou [illegible] ; [illegible] Temou dant, dans les [illegible] nous sous celui [illegible] était la dé[illegible] l'empire des [illegible] la Chine septen[illegible] nord de la Corée. Le titre [illegible] général [illegible] de l'empire. »

چنگلیانك [illegible]

لقب اونك خان [illegible]

[illegible] monarque des Ke-[illegible] d'Oung khan, [illegible] seul royaume. »

[illegible] اونك خان Oung khan [illegible] plusieurs passages du [illegible] l'ouvrage de Rachid-eddin, est un [illegible] chinois 王 Oung ou [illegible] prince. Je n'ai pas cru [illegible] dans mes notes au morceau [illegible] une chose généralement connue en Europe depuis un siècle (Gaubil, *Histoire de Gentchiscan*. Paris, 1739, in-4°, pag. 4.)

معنی لینقوم بزبان ختائی امیر بزرگست

« *Linkoum* veut dire en chinois un *grand émir.* »

لینقوم *Lin koum*, pourrait bien être le chinois 公令 *Ling koung*, qui signifie *seigneur* ou *comte*.

نام تایانکخان در اوّل تایبوقا بود پادشاهان ختای اورا
تای وانك لقب کرده اند یعنی پسر خان

« Le nom de *Taïanak khan* était auparavant *Taï-*
« *bouka ;* les empereurs chinois le nommèrent *Taï*
« *wank*, c'est-à-dire *fils de khan.* »

Si M. de Hammer avait connu mes *Lettres sur la littérature mandchou* (*Mém. relatifs à l'Asie*, III, 81), il n'aurait pas lu *Taïanak khan* le nom de تایانکخان *Tayang khan*, qui est le ᠲᠠᠶᠠᠩ ᠬᠠᠭᠠᠨ *Tayan khaghan*, de l'histoire mongole publiée par M. I. J. Schmidt (pag. 87). Pour ce qui regarde le titre de تای وانك *Taï wang*, il me paraît être le chinois 王代 *Taï wang*, ce qui signifierait roi d'origine ou roi fils de rois.

ونام پدر ایشان اینانج بلکه بکو خان بوده ومعنی
اینانج باور داشتن است وبلکه اسمی بزرك وبوکان نام
پادشاه بزرك

« Le nom de son père était *Inanidj*, ou plutôt
« *Bekou khan ; Inanidj* veut dire *ajouter foi* (avoir
« du crédit), et *Boukan* est plutôt le nom d'un grand
« roi. »

[illegible] a complètement mal entendu ce passage, en prenant le mot بلكه *bilgeh*, qui fait partie du nom propre, pour la particule persane *belkeh*, qui signifie [illegible]. Dans le man. de Paris on lit واورا اینانج بلكه

بوكوخان كفته اند و معنى اینانج [illegible]

وبلكه لقبى عظيم و بوكو خان [illegible]

بوده كه اويغوران و اقوام [illegible]

[illegible] « Et on l'appela *Inandj bilgeh Boukou khan*. *Inandj* signifie *croyant*; *bilgeh* est un titre élevé, et *Boukou khan* le nom d'un ancien roi très-grand, de qui ils croyent qu'il avait réuni un grand nombre d'autres peuples aux Ouigours. »

Inandj est turc et vient du verbe اینامق *inânmak*, croire. *Bilgeh* est également turc et signifie *savant*, de بلمك *bilmek*. *Boukou* ou *bougou* est le même mot que بوغا *bogha*, qui en turc signifie *taureau*. C'était aussi la signification du nom d'un célèbre roi des Ouigours. Ces titres turcs donnés à un prince *naïman* démontrent que sa nation était d'origine turque, comme je l'ai déjà fait observer ailleurs.

Le récit de la mort du vizir *Finâkiti* (le *Binâkiti* des historiens persans) commence par dire que son rival le vizir chinois, lorsqu'il s'était mis en crédit, fut appelé *Sou menhan*.

چون اعتباری تمام داشت سو منحان میکفتند

C'est le même mot qui, au commencement de notre manuscrit, est écrit *tendjan*, mais ensuite toujours *menhan*, et que M. Klaproth lit *kabhan*. En tout cas il signifie ministre ou vizir [illegible] dans

l'histoire des vizirs de Khondemir, ce rival est toujours qualifié de vizir chinois. Rechid-eddin explique ensuite le mot *sou*.

يعني وزير بيدار وسو لقب بزرك منحان باشد

« *Sou menhan*, c'est-à-dire *vizir vigilant*; *sou* est « le surnom du grand vizir[1]. »

Dans le paragraphe qui traite des secrétaires de *Koubilaï khan*, les temples du Kaân sont nommés d'un nom qu'il est impossible de lire au juste dans le manuscrit de Vienne, puisque les points y manquent.

بتخانهای خاص قاان که نکاس خوانند

« Dans les pagodes particulières du Kaân, lesquelles « sont nommées *Tenkas? Bikas? Netkas?* »

Le mot نكاس n'est certainement pas chinois. Je présume que la première syllabe est *bout*, comme dans بتخانه *Boutkhaneh*, temple de Bouddha.

Dans le paragraphe du vol de joyaux :

برابر توتقاول که بزبان ختاي لنك قيس كويند

[1] Cette explication du mot *Sou* démontre que la manière dont les orientalistes ont entendu jusqu'ici le mot سو باشى *sou bâchi* (lieutenant de police), en le dérivant de سو *Sou* (eau), ne donne pas la juste étymologie. C'est sans doute un reste de la terminologie du gouvernement mongol ou chinois qui s'est conservé jusqu'à nos jours chez les ottomans. Cette étymologie du mot *Sou* donne en même temps le véritable sens de سو مغول *Sou Mogol* (c'est ainsi que Wassaf l'écrit), dont les voyageurs et historiens européens ont fait jusqu'ici des *Mongols aquatiques!* — DE HAM.

« Par voie d'emprisonnement ou d'arrestation, que « l'on nomme en langue chinoise *Link kis?*

لنك قيس *Ling kis,* paraît être un mot estropié. Une prison s'appelle en effet en chinois 囹 *Ling,* ou 圄囹 *Ling yu;* on peut aussi dire 監囹 *Ling kien,* de sorte que je crois qu'il faut lire dans le texte persan لنك قيين *Ling kiën.* Le manuscrit de Rachid-eddin se trouvant actuellement entre les mains de M. É. Quatremère, je n'ai pu rectifier cette leçon.

Dans le paragraphe de la généalogie de *Holakou:*

پادشاهان تنكقوت اورا جاكيمو لقب دادند يعنى امير معظم وبزرك

« Les souverains du Tangout l'appelèrent *Djaki-* « *mou,* c'est-à-dire *grand et puissant prince.* »

واقوام جورجه اورا كويانك كفته اند يعنى پادشاه يك ناحيت

« Les peuples djourdjè (les Niutchi) l'appelèrent « *Kojanik,* c'est-à-dire *souverain d'un seul district.* » (Dans ce cas, *Kojanik* serait à peu près synonyme d'*Oung khan.*)

La langue des Djourdjeh n'existe plus; il serait donc difficile de retrouver le synonyme de كويانك. En tout cas il ne faut pas lire ce mot *Kojanik,* mais *Kouyang.*

AVIS.

در حديث منقولست كه شخصى بخدمت حضرت امام جعفر صادق عليه السلم آمد وكفت مرا موعظه بكو فرمود كه اكر حق تعالى متكفّل روزى مردم شده است پس غمّ خوردن تو براى چيست واكر روزى از جانب خدا قسمت شده است پس حرص از براى چيست اكر حساب قيامت حق است پس جمع كردن مال از براى چيست واكر انچه در راه خدا دهى خدا عوض ميدهد پس بخل ورزيدن از براى چيست واكر عقوبت خدا آتش جهنم است پس نافرمانى خدا از براى چيست واكر مرك حق است پس شادى براى چيست واكر همه چيز بر خدا عرض ميشود مَكر براى چيست واكر شيطان دشمن تست پس غافل شدن از براى چيست واكر همه كس را بر صراط بايد كذشت پس عجب وخودستاى تو براى چيست واكر همه چيز بقضا وقدر الهيست پس اندوه براى چيست واكر دنيا فانيست پس دل بر دنيا بستن براى چيست ،

TRADUCTION.

On apprend par la tradition qu'un personnage se présenta devant l'imam Djafar, surnommé *le juste* (que la paix soit sur lui!), dans le dessein de devenir son disciple, et lui dit : « Donne-moi quelque avis. » Djafar lui répondit : « Si le Dieu très-haut garantit à « tous les hommes leur nourriture journalière, pour- « quoi donc te chagriner? Si Dieu lui-même départit « cette nourriture, pourquoi montrer de la cupidité? « S'il faut au jour de la résurrection que chacun rende « compte de ses œuvres, pourquoi amasser des ri- « chesses? Si les dons que tu répands dans la voie de « Dieu doivent trouver auprès de Dieu leur récom- « pense, pourquoi manifester de l'avarice? Si le châti- « ment de Dieu est le feu de l'enfer, pourquoi refuser « d'obéir à Dieu? Si la mort est certaine, pourquoi se « livrer à la joie? Si tout est exposé aux regards de « Dieu, pourquoi mettre la tromperie en usage? Si « Satan est ton ennemi, pourquoi ne te pas tenir sur « tes gardes? Si tous les hommes doivent passer sur « le Sirât[1], pourquoi faire paraître de la vanité et de « l'orgueil? Si tout arrive par la prédestination divine, « pourquoi s'abandonner à la tristesse? Si ce monde est « périssable, pourquoi attacher son cœur à ce monde? »

G. DE L.

[1] Nom d'un pont fort étroit que les musulmans disent être placé au milieu de l'enfer, et qu'après le jugement les bons et les méchants seront obligés de traverser pour se rendre au lieu de leur destination. Voy. Marracci, *Prodr. ad refut. Alcor.* pars tertia. Voy. aussi G. Sale, *Observ. histor. et crit. sur le Mahométisme*, sect. IV, § 21.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 6 octobre 1834.

Sir John Spencer Smith écrit à la Société en lui adressant un exemplaire d'une brochure intitulée *Recherches sur la vie et les ouvrages de Samuel Bochart,* par Edw. Herbert Smith. Les remerciments de la Société seront adressés à sir Spencer Smith.

MM. Parbury et Allen adressent au conseil, au nom de la Société asiatique de Calcutta, la seconde partie du dix-huitième volume des Recherches asiatiques de la Société de Calcutta. Les remercîments du conseil seront adressés à la Société asiatique de Calcutta.

M. J. Avdall, de Calcutta, adresse au conseil une série d'ouvrages, en arménien, publiés par lui à Calcutta. Il est donné lecture de la liste de ces ouvrages, qui ne sont pas encore parvenus à la Société. On arrête que les remercîments du conseil seront adressés à M. Avdall.

M. Semelet adresse au conseil un exemplaire de sa traduction littérale du Gulistan de Sâdi, exécutée d'après l'édition autographique du texte persan publiée par M. Semelet. Les remercîments de la Société seront adressés à M. Semelet.

M. Manockji Cursetji écrit à la Société asiatique en lui adressant quatre ouvrages, en persan et en guzarati, contenant des fragments zends et pehlvis, et relatifs à l'intercalation dans l'année religieuse des Persans. Il demande que la Société prenne connaissance de ces ouvrages et prononce sur la question qui y est examinée. Le conseil

arrête que les remercîments de la Société seront adressés à M. Manockji Cursetji et que les ouvrages offerts par lui à la Société seront renvoyés à l'examen de M. Mohl. On décide en même temps qu'un exemplaire du Vendidad-Sadé sera envoyé en présent à M. Manockji Cursetji.

M. Lajard communique au conseil le résultat de l'ouverture des caisses envoyées de Constantinople au ministère des affaires étrangères et contenant les documents manuscrits et objets d'antiquités recueillis par feu le docteur Schultz pendant son voyage dans la Géorgie et la Perse. Le même membre fait connaître avec de grands détails la nature de ces matériaux et annonce en particulier l'existence des journaux de voyage de M. Schultz et celle de la copie autographe de quarante-deux inscriptions relevées pour la première fois par M. Schultz dans les environs de Vân. Il annonce que le ministre des affaires étrangères est disposé à remettre les manuscrits de ce voyageur entre les mains d'une commission prise dans le sein de la Société asiatique, aussitôt que le conseil lui aura fait connaître les intentions de la Société relativement à la publication de la relation du voyage de M. Schultz. M. le président adresse à M. Lajard les remercîments du conseil pour cette communication, et il consulte l'assemblée sur la question de savoir s'il ne serait pas convenable de procéder immédiatement à la nomination d'une commission chargée de prendre connaissance des matériaux rassemblés par M. Schultz et de faire au conseil une proposition sur le meilleur mode à suivre pour la publication de ces précieux documents. Le conseil adopte cette proposition et arrête en principe que la Société fera tous ses efforts pour exécuter cette publication dans le plus prochain délai; le conseil nomme en conséquence membres de cette commission MM. Lajard, Reinaud et Mohl, auxquels s'adjoindra le bureau s'il y a lieu; et il charge en même temps le secrétaire de faire connaître cette résolution à M. le ministre des affaires étrangères.

M. Lajard annonce au conseil, de la part de M. le baron S. de Sacy, président honoraire de la Société, que ce savant a reçu de Leyde l'assurance qu'une copie du manuscrit de la Géographie d'Aboulfeda serait adressée à la Société.

M. Brosset communique au conseil une pièce de vers traduite du géorgien.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 6 octobre 1834.)

Par M. SEMELET. *Gulistan, ou Parterre de fleurs,* de Sâdi, traduction littérale, par M. SEMELET. In-4°.

Par M. PAUTHIER. *Essais sur la philosophie des Indous,* par H. T. Colebrooke, traduits de l'anglais et augmentés de textes sanskrits et de notes nombreuses par G. PAUTHIER. 2e partie. In-8°.

Par M. E. JACQUET. *Légende de l'entrevue du docteur Iutksingi avec l'esprit du foyer,* traduit du chinois. In-8°.

Par M. E. T. HUARD. *Histoire de la peinture italienne, depuis Prométhée jusqu'à nos jours,* par E. T. HUARD. Paris, Delaunay, 1834. In-8°.

Par M. F. BOPP. *Kritishe grammatick der sanskrita-sprache in kürzerer Fassung,* von Franz BOPP. Berlin, 1834. In-8°.

Par M. John SPENCER SMITH, éditeur. *Samuel Bochart. Recherches sur la vie et les ouvrages de cet auteur illustre.* Mémoire adressé à l'Académie royale des Sciences, arts et belles-lettres de Caen, par Edw. HERBERT. Caen. In-8°.

Par les éditeurs et rédacteurs :

Bulletin de la Société de géographie. 2e série, tome II. N° 7. Juillet. In-8°.

Journal de l'Institut historique. 1re année. Août 1834.

Asiatic researches. Transactions of the physical class of the asiatic Society of Bengal. Partie 2. Calcutta, 1833. In-4°.

Transactions of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland. Volume III. Partie 3. London, 1834. In-4°.

The journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland. London, July 1834. In-8°. N° 1.

M. l'abbé Glaire, membre de la Société asiatique, professeur de la faculté de théologie, connu avantageusement par quelques ouvrages relatifs à la littérature sacrée, vient de mettre sous presse une belle édition du Pentateuque, accompagné d'une traduction française et de notes philologiques et critiques. Nous avons vu le spécimen de ce nouveau travail, dans lequel le savant professeur est secondé du talent de M. Franck, membre de la Société asiatique, et nous ne craignons pas de promettre aux hébraïsants un excellent texte et des aperçus pleins de justesse et de goût sur la manière de rendre les livres de Moïse. Cet ouvrage formera cinq volumes in-8°. On souscrit chez MM. Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 *bis*, Méquignon, rue des Grands-Augustins, n° 9, et autres libraires.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE 1834.

APERÇU GÉNÉRAL

De la langue géorgienne, par M. Brosset jeune.

On voit pour l'ordinaire un grand arbre, à la tige antique et noueuse, profondément enracinée dans le sol, se diviser, à une certaine élévation, en plusieurs vigoureux rameaux; ceux-ci donner bientôt naissance à d'autres rejetons différents de force et d'allure; et mille branches plus petites, s'échelonnant sur eux, se couvrir de mille feuilles aux contours variés d'un type toujours le même.

Telle est, aux yeux du philologue, la génération des langues. Leur individualité se compose de trois éléments, des radicaux, des formes grammaticales, et d'une syntaxe, dont la ressemblance chez plusieurs constitue le cachet d'une parenté commune. La plupart des dialectes, et c'est là leur propriété fondamentale, modifient ces éléments d'une manière systématique et régulière, tantôt isolés, tantôt pris deux à

deux. Tout en faisant subir des altérations plus ou moins légères à la forme primitive des mots, quelques autres se distinguent par une marche grammaticale tout à fait différente; ce sont les langues secondaires, d'où dérivent dans la même progression d'autres langues, d'autres dialectes. Les patois, selon qu'ils se rapprochent de l'une de ces deux classes, restent dialectes inférieurs, ou, s'ils sont parlés par des populations nombreuses, et qu'ils se soient créé une littérature nationale, s'élèvent au rang des langues.

Essayons d'appliquer à l'idiome géorgien ces principes d'analyse. Si, par l'ensemble de sa méthode, il rentre dans la grande famille indo-germanique, il paraît s'être implanté par ses radicaux sur l'antique rejeton mède, c'est-à-dire persan et arménien, en adoptant en partie les formes grammaticales du zend telles que le sanscrit les a modifiées. Quant à la syntaxe, je ne lui connais aucun analogue.

I. DE L'ÉTYMOLOGIE.

Le plus ancien témoignage que nous ayons sur la langue géorgienne est celui de la chronique de Wakhtang, cité, d'après M. Klaproth, par M. Saint-Martin dans ses Mémoires (tom. II, pag. 184), où il est dit que dans les temps anciens les langues de l'Ibérie et de l'Arménie étaient semblables. Cela dut être, puisque ces peuples sont issus de deux frères, Karthlos et Haïk.

Au moment de sa plus grande extension, au XIII[e] siècle, la langue géorgienne fut parlée dans un espace

dont les points extrêmes sont Baïbourt[1] et la ligne de l'Araxe jusqu'à Bakou et Derbent, au sud et à l'est; les sommités du Caucase au nord; les Souanes, l'Abazie et la mer Noire au couchant.

Au pays des Lazes, dans le Chirwan et le Daghestan, le géorgien dut régner seulement en vainqueur, et s'insinuer du droit des armes dans les relations des peuples conquis, tout en introduisant parmi eux des populations nouvelles. Cette dernière cause influa surtout dans le sud-ouest. Là il s'est détérioré[2], en raison de l'éloignement de la mère patrie, par des mélanges et par de mauvaises prononciations.

Dans les provinces, ci-devant arméniennes, de Taïk et de Gougark, où la conquête commença par les mœurs et par les besoins du voisinage, bien avant l'emploi des armes, le géorgien domine à côté de l'arménien, à peu près par portions égales, ou l'a fait disparaître[3].

Reste le pays que nous nommons spécialement Géorgie, entre la mer Noire, l'Alazan et le Kour.

Le Cakheth, qui comprend la vallée montueuse et arrosée de vingt rivières entre l'Alazan et la Iora, fut de toute antiquité un pays distinct, sous le nom de

[1] M. Fontanier l'a retrouvée généralement employée à Baïbourt en 1827. Voyez *Voyage en Orient et en Turquie d'Asie*, pag. 46.

[2] Le géorgien laze a suivi l'altération mingrélienne, comme on peut le voir pour le mingrélien, *Chronique géorgienne*, pag. 135 et suiv.; et pour le laze, *Asia polyglotta*, pag. 122: ce fait tient à l'histoire de la Colchide.

[3] Le P. Indjidjian exprime ce fait à chaque ligne de sa description du pachalik d'Akhaltzikhé. Voy. *Asie*, I, pag. 122 et suiv.

Héreth. Je ne sais de quelle époque date le nom de Cakheth, faute de monuments historiques. Si la monnaie citée par Adler[1] avait été bien lue[2], ce serait le plus ancien monument que nous connaissions. Renfermé comme il l'est dans une ceinture de limites naturelles, le Héreth dut avoir une langue, ou du moins un dialecte propre.

L'Iméreth ou Imérith, par son nom, rappelle celui d'Ibérie, sous lequel la contrée entière fut connue des anciens. L'arménien *vir*, qui en est la représentation, a pu former celui de *gourgistan*, car il y a de l'arménien au géorgien un passage régulier du վ *v* au გ *g* simple, ou au ღ *g* aspiré : վեմ *vem*, génit. վիմի *vimi*, rocher, მღვიმე *mghwime* ; վէր *ver*, blessure, გერჩი *gerchi* ; վիրապ *virap*, caverne, გვირაბ *gwirab* (arabe غوير *ghouair*). Bornée par le Tzkhénistsqal et le Rion, l'Iméreth forma au XIV[e] siècle un royaume séparé. Sa langue, outre quelques locutions qui lui appartiennent, n'est qu'une modification continuelle du géorgien central[3].

[1] *Mus. Borg.* pag. 59, 162.

[2] Il sera parlé de cette monnaie dans un travail général sur la numismatique géorgienne, terminé dès à présent. Quant au nom de Cakheth, on le trouve dans les fragments de traduction de la chronique de Wakhtang, rapportés par M. J. Saint-Martin (*Mém.* t. II, p. 186 sqq.), mais les géographies de Moyse de Khoren et du docteur Vardan ne le mentionnent pas. D'après une chronique de Géorgie en arménien et inédite, le royaume de Cakheth n'aurait commencé à subsister qu'en 1466.

[3] Je possède une histoire manuscrite de saint Alexis en géorgien

Entre le Caucase, le Rion et la mer Noire s'établirent les fils d'Égros, peuple qui, par ses relations habituelles avec les moins civilisés des Caucasiens, devint une race géorgienne secondaire, avec un langage dont nous avons fait connaître la marche générale dans une note de notre Chronique géorgienne, pag. 135 et suiv.

Par sa position sur la gauche du Rion et par ses rapports politiques, le Gouria fut appelé à subir tour à tour et tout à la fois l'influence de l'Iméreth, de la Mingrélie et de la Turkie; toujours réussit-il à maintenir son indépendance depuis le XVe siècle, sous des atabeks propres. Il a également son patois.

Nous pouvons donc établir cinq dialectes dans la langue géorgienne, ceux de Cakheth, d'Iméreth, de Mingrélie, de Gouria et du Karthli central. Puis hors de là, nous trouvons le patois des Souanes du Caucase et des Tzanes ou Tchanes de la Lazique, des Abkhazs et de la Meskhie, dont plusieurs mots sont cités dans le lexique de Soulkhan Saba. Nous trouvons dans notre correspondance un texte précieux où l'auteur, parfaitement instruit de tout ce qui regarde sa langue, dit que « le plus pur idiome géorgien se « parle dans le pays des Phchaws et des Khewsours, « au nord-ouest du Cakheth, dont ils dépendent; peu- « plade que n'ont pu soumettre les armes romaines, « et qui, à l'abri de ses montagnes, sut conserver in- « tactes sa langue et ses traditions historiques. C'est

d'Iméreth, qui m'a été communiquée par les princes fils du roi Salomon venus à Paris en 1831.

« dans leur idiome que furent traduites les Saintes-« Écritures, l'archétype du beau langage géorgien. « Bien qu'ils n'écrivent guère eux-mêmes, ils parlent « comme l'on écrit [1]. » C'est là un fait non moins important pour la philologie que pour l'histoire, car Pharasman, le premier roi de Géorgie qui ait eu le titre de Méphé venait des contrées du nord appelées *China* [2] et *Chida karthli*.

Si les deux langues arménienne et géorgienne sont sœurs, elles ne doivent pas avoir entièrement rompu leurs liens de famille. Voici donc les rapports que l'on observe entre elles.

Premièrement, même nombre de lettres, à une

[1] .... Ⴐომელნიცა უმეტესნი არიან ერნი Ⴑაქართველოისანი მთათა შინა Ⴉავკასიისათა მცხოვრებნი. ე. ი. Ⴒუშნი, Ⴔხოველნი (რომელნიცა არიან Ⴔშაველნი და Ⴞევსურნი), Ⴋთიულნი, და სხვანი ერნი Ⴉავკასიისა მთისანი, უმეტეს წმინდად და მაღალსა და კარგს ფრაზ-ზედ, და უცვლელად განუყოფელს ენას ლაპარაკობენ ქართულს, რომლითაც რომ ენით საღმრთო წერილი არის ქართული დაწერილი: Ⴎირველი და მშვენიერი ენა ქართული საღმრთო წერილის ენა არის. რად-განაც Ⴉავკასიის მთის ადგილნი მაგარნი, შეუვალნი და უხვედრნი კაცთა-გან არიან, ამის-თვის მათ ენა ქართული გაურყვნელი აქვსთ, და წერილის ენა-ზედ ლაპარაკობენ. მაგ-რამ ქართული წიგნი კი ბევრ-მა არ იცის მათ შორის: Ⴋოთხრობანი და ძველნი ამბავნი მრავალნი იციან, მამა-პაპით მოთხრობილი ა

[2] ში *chi*, avec le ნ *n* euphonique შინ *chin*, et avec un ა *a* également euphonique შინა *china*, signifie *dans*. Mais comme les particules se déclinent en géorgien, on dit aussi შიდა *chida*, en ajoutant და *da*, marque du datif local dans les pronoms et dans quelques autres mots.

près ; mêmes articulations, presque mêmes voyelles. Le უ *ou* et le ჳ *whie*, et les consonnes ჴ *khh* et ყ *q'* manquent à l'arménien, comme le վ *v* et le օ *o* au géorgien. Du reste, peut-être n'existe-t-il pas deux alphabets qui puissent aussi bien se reproduire l'un l'autre par le seul secours de leurs signes simples. Seulement si l'on était obligé d'admettre comme normales les transcriptions de l'arménien en lettres françaises adoptées aujourd'hui par les Mékhitaristes, et que suivait M. Saint-Martin, il faudrait dire, ou que les prononciations arméniennes se sont altérées par la suite des temps, ou que les Géorgiens leur font subir une modification semblable à celle du français prononcé par un allemand, qui tend à adoucir les lettres fortes, et à faire vibrer les douces. Je trouve, par exemple, l'arménien *բագարատ* transcrit *pakarad*, où les Géorgiens écrivent ბაგრატ et prononcent *Bagrat*. Dans l'alphabet géorgien, les lettres doubles et articulations propres à la langue, sont toutes rejetées à la fin, après avoir suivi jusque-là l'ordre grec; l'arménien au contraire offre dans sa composition un amalgame irrégulier.

Quant à l'étymologie géorgienne, on ne peut mettre en doute que beaucoup de mots arméniens ne soient restés dans le fond de la langue, mais pour les y reconnaître, il faut autre chose qu'un dictionnaire de vingt mots ou des listes copiées d'après la prononciation des naturels. Si une langue était écrite dans une autre en toutes lettres, les recherches laborieuses des

philologues n'auraient pas de but, l'oreille seule ou la vue jugerait des analogies; mais il n'en est pas ainsi, et ce n'est pas trop de la plus persévérante sagacité pour s'y reconnaître.

Plusieurs causes peuvent altérer la prononciation des langues : 1° le défaut d'instruction ou d'études systématiques dans la jeunesse. 2° L'absence d'une civilisation perfectionnée et d'un ordre social solidement assis ne permet pas qu'il s'établisse au sein des peuples un centre de lumières dont chacun soit obligé de sentir l'influence. 3° Enfin tous les habitants d'une ville, tous les membres d'une famille ne prononcent point de la même manière. Un caprice de la nature, un accident, l'habitude d'une certaine profession, varient le jeu des organes. Sans sortir de Paris, j'ai entendu un médecin prononcer toujours *l* comme *g*, *ga vig*, la ville, *patroug*, patrouille; une personne dire *prume*, *prumet* pour plume, plumet; c'est le ղ *ghad* arménien, ou *l* grasseyée. L'arménien paraît avoir toujours été porté à rendre guttural le son du *l*, puisque, au lieu de *Teflis*, les anciens livres portent *Tephkhis*. Un Picard, ayant le gosier conformé comme celui des Espagnols, disait *serhent* au lieu de sergent; un autre, prononça *q* comme *ti*, disait *Detiêne* pour Dequêne. Beaucoup d'enfants et même de grandes personnes disent *ze* pour *je; paça* au lieu de *pacha; isk* pour *ix; vé* pour *gué*. On pourrait étendre fort loin ces remarques. Il suffit qu'un chef de famille ait eu de pareils défauts, pour qu'ils passent à la génération.

En parcourant donc rapidement le dictionnaire arménien d'Auger, j'y avais trouvé, à première vue, deux cent cinquante mots géorgiens plus ou moins fidèlement rendus. Soit la lettre մ *m*, par exemple ; մանկ *manc*, fraude, მანკანება *mancaneba ;* უმანკო *oumanco*, sans malice ni défaut ; մարան *maran*, շտեմարան[1] *chtemaran*, cave, cantine, მარანა *marana ;* ատեան *atian*, մատեան[2] *matian*, livre, rôle, მატიანე *matiane ;* մետ *met*, poids, moment, მატი *mati*, მეტი *meti ;* մէգ *meg*, nuée, brouillard, მეხი *mekhi*, arabe, ميغ ; մշակ *mchak*, cultivateur, მუშაკი *mouchaci*, arabe, مشاق, serviteur ; մոնոզոն *monozon*, moine, მონაზონი *monazoni ;* մատրակ *matrac*, fouet, მათრაკი *matraci.*

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé des analogies dont l'existence, inaperçue d'abord, m'en fait maintenant soupçonner un plus grand nombre. Par exemple : փեթակ *phetac*, ruche, ფუტკარი *phoutcari*, abeille ; պառաւ *parav*, vieille ;

[1] Cet appendice շտե *chte*, qui ressemble assez bien au შთა *chtha*, dans, préposition inséparable, serait-il de la même racine, et dérivant d'un fonds commun ?

[2] Plusieurs mots arméniens prennent ce մ initial, qui répond assez bien au მ *m* déterminatif des Géorgiens ; par exemple : այր *aïr*, մայր *maïr*, մորի *mori*, trou, caverne, etc. un grand nombre d'autres exemples donnerait le moyen d'établir une règle.

ბერი *beri;* ծծումբ *dzdzoumb,* soufre, წუმწუმა *tsoumtsouma;* ղաղատոս *gaghatos,* maçon, კალატოზი *kalatozi;* բայ *bai,* parole, radical de ვეუბნობ *weoubnob,* je parle; բանալ *banal,* ouvrir, expliquer, ვაბნევ *wabnew,* je répands; ces deux derniers mots ont les mêmes racines et les mêmes homophones avec même différence de valeurs; բարուր *barour,* faute, ბრალი *brali;* բորոտ *borot,* lépreux, ბოროტი *boroti,* mauvais; գայլ *gail,* loup, მგელი *mgeli,* avec le მ *m* déterminatif initial; enfin տրտում *trtoum,* chagrin, თრთოლა *thrthola,* tremblement; քանդ *kand,* entaille, ქანდაკებული *kandacebouli,* gravé. Pers. کندک, retranchement; c'est assez de détails.

La déclinaison géorgienne n'a avec l'arménien aucune ressemblance. La première est simple et unique pour tous les noms, adjectifs et pronoms; la seconde a plus de vingt formes, variées quoique régulières; on y trouve des analogues d'*æ, i, ov,* comme dans le grec et le latin, et mille accidents dont je ne puis citer les sources ni les dérivés. Les procédés employés pour élever la signification des adjectifs n'ont qu'une seule ressemblance, la répétition pour le superlatif. Quelques pronoms, comme le relatif որ *or,* où le ր *r* domine comme dans რა *ra* et რომელი *romeli,*

et le démonstratif *սա sa*, où se trouve *s*, comme dans ას *as*, ის *is* et ეს *es* en géorgien, sont à peu près ici les seuls points de contact pour les mots déclinables.

Les verbes ne se ressemblent que dans la terminaison de la première personne du singulier de l'indicatif présent, et dans l'emploi, en arménien vulgaire, de la servile *կը ke*, *կու kou* initiale, comme le ჰ *he* géorgien, dont on reparlera plus longuement. Les règles de la métrique sont les mêmes pour les deux langues.

Si l'on veut se faire une juste idée de l'état intérieur de la langue géorgienne et de ses possessions originales, voici ce que l'on trouve en procédant du plus connu au moins connu.

Le journal de Tiflis, qui paraît être ce qu'il y a de moins archaïque en fait de géorgien, relativement au choix des mots et à la tournure de la phrase, est plein de mots français ou latins venus par la voie de Russie; *artilleria, linia, corpousi, posta, pachporti, ofitzeri*, et mille autres de cette espèce, qu'il eût été pourtant bien facile de remplacer par des mots indigènes. Avec de tels procédés, il n'y aura plus de langue géorgienne dans moins d'un siècle. Ce ne sera plus qu'un patois bâtard, jurant avec une écriture de pure race; si tant est que celle-ci, désormais accident sans substance, puisse résister à un pareil choc. Déjà même, la Bible, imprimée au dernier siècle, n'avait pas conservé l'orthographe des manuscrits.

Les mémoires historiques contenant la vie du prince David sont écrits avec assez de respect pour l'antique; et, bien que le style se sente un peu de l'influence de la phraséologie européenne, l'auteur cependant peut être regardé comme un écrivain non moins pur et correct qu'il est élégant et facile.

N'oublions pas de mentionner les catéchismes de *Baghinant* (1800 et 1741) et de *Tlukaant,* dont le plus grand défaut n'est point dans l'emploi de mots étrangers à la langue, mais dans une absence totale des formes régulières, et dans un jargon de bas aloi comme la populace à qui ils étaient destinés. Cependant l'ouvrage de Tlukaant est mieux écrit que celui de son commentateur.

Dans le Code géorgien, ouvrage qui dut être achevé avant la fin du XVIIe siècle, dans le temps que Wakhtang n'était que prince royal, comme l'indique le titre même de la partie dont il est l'auteur, on trouve plus de cent cinquante mots empruntés au persan, ou par lui à l'arabe, et à l'arménien ou au turk. Par exemple: ბორეწი *boretsi,* برس, bride; ბეჰ *beh,* به, bon, entier, arrhes; ბაჟ *baj,* باژ, բաժ, tribut, douane; ბიჭი *bidchi* ou ვაჟი *vaji,* بچه, enfant; ბუნება *bouneba,* بن, nature, բուն; ბერი *beri,* vieillard, پیر, պառաւ; ბანი *bani,* fondement, بن; ბარათი *barathi,* diplôme, برات; ბებია *bebia,* grand'mère maternelle, بیبی; ბრჯა *brdja,*

tour, برج ; ბეითალმალ *beithalmal*, maison de dépôts, بيت المال.

Je distingue ces emprunts en deux classes. Au premier rang sont les mots exprimant une idée positive, qu'un écrivain prend dans son voisinage, soit qu'il ne trouve pas dans sa langue un mot propre ou convenable, soit plutôt qu'ayant l'usage facile des deux idiomes, le mot étranger se présente le premier à lui et lui fasse négliger ses propres richesses. Ces mots-là entrent seuls, sous leur forme plus ou moins altérée, et restent sans génération : leur isolement suffit pour les faire reconnaître. La plupart des mots étrangers du Code rentrent dans cette catégorie. Ou bien ce sont des idées essentielles, hors de toute convention ou besoin spécial du moment, qui de toute antiquité se sont agglomérés à l'idiome primitif, y ont pris racine et ont poussé des rejetons. Ceux-ci appartiennent au fonds commun des deux peuples, et l'on ne peut en assigner la possession à l'un ou à l'autre que par de longues recherches, qui souvent résistent à l'analyse. C'est à l'insuffisance de mes divers lexiques que j'ai dû être forcé de rechercher dans les dictionnaires arménien et persan ces sortes de mots : je crois avoir souvent réussi à en fixer le sens et l'origine d'une manière certaine ; mais je n'ai point acquis l'évidence pour tous les cas. Le lexique géorgien de Soulkhan est lui-même bien loin d'être complet à cet égard.

La grammaire du patriarche Antoni fourmille, ainsi que je l'ai fait observer dans le Journal asiatique, mai

1833, de néologismes par traduction ou par transcription : elle date de 1767.

La chronique que la Société asiatique a bien voulu publier à ses frais renferme un nombre assez considérable de mots exotiques, que j'ai relevés dans les notes, et dans un supplément préparé pour ce livre. Or cet ouvrage fut achevé au plus tôt en 1703, puisque ses derniers récits se rapportent à cette époque. On y voit en plein l'influence persane dominant l'influence turke : l'histoire elle-même explique ce fait.

Parmi les autres ouvrages originaux que j'ai entre les mains, le roman d'Omaïn, suite du Tariel, le Baramiani et le Miriani présentent également beaucoup d'emprunts faits dans le même système, mais plutôt pour des expressions techniques ou d'usage habituel entre conquérants et vaincus; j'ignore jusqu'à présent la biographie de leurs auteurs. Le Tariel surtout, la plus ancienne composition poétique qui me soit connue, compte au moins un mot, sur quatre vers, tiré de la langue persane. Or ce poëme est de huit mille vers; ce qui, avec les répétitions, peut former un total d'au moins quatre ou cinq cents mots, la plupart expliqués par Soulkhan.

De cette époque du XII[e] siècle je passe sans transition à la Bible, que l'on croit avoir été traduite par S. Euphémius, ou Euthymius, au huitième[1]. La Bibliothèque royale de Paris possède une liturgie manuscrite sur parchemin qui contient une bonne partie de la Bible par leçons qui doivent être lues chaque

[1] Seizième rapport de la Société biblique, publié en 1830.



jour de l'année. Là les textes géorgiens sont sans division de chapitres ni de versets, tout à fait dans l'état où les trouvèrent les rois Wakhtang, Artchil et Bakar, quand ils s'occupèrent de la publication des saints livres. C'est là qu'il faut chercher la véritable et antique orthographe de la langue. Ce manuscrit, et un autre martyrologe également sur parchemin, appartenant au même dépôt, dont j'ai donné la notice à la suite de ma Chronique, ne peuvent avoir moins de cinq ou six cents ans d'antiquité.

Arrivés à cette première époque de la littérature géorgienne, nous allons exposer un court tableau de mots essentiels empruntés par l'idiome ibérien à ceux du voisinage, ou plutôt qui lui sont communs avec eux, comme rejeton de la même tige. Je ne m'arrêterai ici qu'à l'étymologie, ensuite à la conjugaison, parce que les mots déclinables et leurs inflexions ont été traités ailleurs.

Indépendamment des changements de lettres en leurs analogues de même organe, il y en a dans l'arménien dont la marche n'est pas moins régulière, quoique moins systématique en apparence : ce sont ceux-là surtout dont il faut s'occuper. Soient pour exemple :

առհեստ arhest, *արուեստ arovest*, art.

ամայի amaïi, vain, ამაო *amao*. En arménien, *այ aï* se change régulièrement en *օ o* dans les dérivations : *մօր mor*, génitif de *մայր maïr*, mère; *հօր hor*, génitif de *հայր haïr*, père.

աւեր aver, ruiné; *աւար avar,* butin, იავარ *iawar.* Persan, یوا *ioua,* ruine, یاوه *iaveh,* ruiné. On voit ici le ه *hc* final changé en ր *r:* ailleurs le ր *r* représente le س *s:* نویس *nevis,* présent, *նուեր nover;* c'est le visarga ः sanscrit, rendu par *r* ou *s: arbor, arbos.* Ailleurs enfin, le ه final devient կ *c:* نامه *namah,* lettre, *նամակի namaci;* ou დ *d: զրահ zrah,* cuirasse, მუზარადი *mouzaradi.*

դիւր diour, facile, ადვილი *adwili.* Les voyelles ა *a,* ე *e,* ი *i,* უ *ou* sont formatives initiales des dérivés, en géorgien.

դիտել, ditel, savoir, produit de *դետ det,* savant, le ե *e* se changeant en ի *i,* comme en hébreu et en géorgien. Persan, دیدن *diden,* ἰδεῖν, videre, ვიცი *witzi,* je sais; ajoutez, pour plus de ressemblance, دانستن *danisten,* savoir, ვცან *wtzan,* je sais: ვ est la formative de la première personne.

Թ *th* se changeant en Ջ *dj,* en Ձ *dz* et en ս *s.*
զուարթ zovarth, զուարջ zovardj, éveillé, vif.
փրթանիլ phrthanil, փրձանիլ phrdzanil, ôter.
Թիւր thiour, ձիւր dziour, tortu.
Թար thar, սուր sour, épée.

ձառ dzar, bois, arbre, ძელი *dzeli.*

կ *c* se changeant en წ *ts: կրթել orthel,* exercer, წურთნა *tsourthna.*

կաղ *cagh*, boiteux, მკელობელი *mcelobeli*; où le radical est კელ *cel*, précédé de მ formative: du radical კლ *cl*, marquant *indigence*, *privation*: d'où მოკლე *mocle*, court, მკლავი *mclawi*, le court, le bras, comme βραχίων, de βραχύς, et *brachium*.

Ձօնել *tzonel*, donner, où le radical est Ձօն *tzon*, forme ვცემ, ცემა *tzema*; persan, دادن *daden*, διδόναι, dare, տալ *dal*.

Ձիր *tzir*, offrande, წირვა *tsirwa*.

ցիր *tsir*, dispersé, მწირი *mtsiri*, étranger.

ծաղել *dzaghel*, rire, ვიცინი *witzini*: ვ *w* formative, γελάω.

ղազան *ghazan*, bête féroce, ხეცი *khetzi*. Le *gh* arménien rend souvent la gutturale forte comme ղան *ghan*, khan; ղախան *ghakhan*, kakhan, ղանոն *ghanon*, κάνων.

Համարել *hamarel*, estimer; արհամարել *arhamarel*, mépriser. Comme il n'y a pas d'autre mot de même forme, je ne sais si l'on peut déduire de celui-ci seul l'existence en arménien de la particule négative ար *ar*, correspondant à la négation არ *ar*, non, ne pas.

Dans les mots ատեան *atian*, մատեան *matian*, livre, მატიანე *matiane*, on croit aussi reconnaître, comme en géorgien, l'emploi du მ

m initial déterminatif. Autres exemples : **այր** ***aïr,*** **մայր** *maïr*, trou, caverne ; **հայր** ***haïr,*** père, **մայր** *maïr*, mère.

მარჯვენა *mardjwena*, la droite ; arménien **աջ** *adch.*

მარცხენა *martzkhena*, la gauche ; arménien, **ձախ** *tsakh ;* μάρη, main, est-il indien ?

մ *m* se changeant en **ն** *n* : **մորճ** ***mortch,*** jeune plante, ნორჩი *nortchi.*

մ *m* se changeant en ბ *b* : **մրցել** ***mrtsel,*** combattre, ბრძოლა *brdzola*, guerre ; **լմեալ** ***lmial,*** adouci, ლბილი *lbili*, doux.

ոյ *oï* se changeant en **ո** *o* : **զոյգ** ***zoïg,*** ensemble, ზოგ *zog.*

ճամբ *dchamb*, nourriture, ჭამა ***dchama ;*** mandchou, *djemen.*

ճեր *dcher*, chaleur, θερός.

պ *p* se changeant en **մ** *m* : **ժպտիլ** ***jptil,*** sourire, **ժմտիլ** ***jmtil.***

ս *s* se changeant en წ *ts* : **սուգ** *soug*, chagrin, წუხ *tsoukh ;* sanscrit, *soutch.*

ս *s* se changeant en შ *ch* ou *s* aspiré, et en რ : **ոստ** *ost*, branche, შტო *chto*, რტო *rto.*

փ *ph* se changeant en ქ *k* : **փարթամ** ***phartam,*** opulence, ქრთამი *krtami*, présent.

Souvent il y a tout un travail dans un seul mot. Par exemple le sanscrit हिम *hima,* hiver, forme *hiems,* χείμων, Ձմեռն *tzmern,* زمستان, *zemstân,* ზამთარი *zamthari:* comme χίων, neige, Ձիւն *tzioun;* χεῖρ, main, Ձեռն *tzern,* ხელი *kheli;* turk, ال *el:* comme encore יום *iom,* jour, ժամ *jam,* წამ *tsam* et ხან *khan,* زمان *zéman,* tempus, temps.

La seule prononciation du Հ *h* arménien forme mille nuances diverses.

Հող *hogh,* souffle, flatus.

Հինգ *hing,* cinq, πέντε, κέντε, پنج, *pendj.*

Հուր *hour,* feu; πῦρ.

Հրաման *hraman,* ordre, فرمان *firman.*

Հոյն *hoïn,* gué, ფონი *phoni.*

Հոյլ *hoïl,* բոյլ *boïl,* პოლკი *polci,* troupe.

Հոյ *hoï,* խոյ *khoï,* bélier.

Հանք *hank,* mine, ქანი *kani,* كان.

Համ *ham,* goût, გემო *gemo,* كام.

Հոյզ *hoïz,* խոյզ *khoïz,* խեժ *khej,* colle, glu.

Հիւսել *hivsel,* վիւսել *vivsel,* ქსოვა *ksowa,* tisser.

Հիւթ *hiouth,* նիւթ *niouth,* chose, ნივთი *niwthi.* Ainsi Հ *h* devient *f, v, b, k, kh, g, n.*

Les renversements de lettres ne sont pas sans exemple en arménien, ainsi տեղի *teghi,* lieu, ետղ *etgh.*

¹ *ցրի sri*, vide, ცარიელი *tzarieli* et ცალიერი *tzalieri*.

Le ძ *dz* donne lieu à d'autres remarques. Ainsi le sanscrit मह् *maha*, grand, მაღალი *maghali*, *մեծ medz*, *μέγας*, magnus. *ծերունի dzerouni*, vieux, *γέρων*, ძველი *dzweli*, زال *zal*; *ἄργος*, blanc, *արծաթ ardzath*, argentum, ვერცხლი *wertzkhli* et ვეცხლი *wetzkkli*. *ծոմ dzom*, cheveu, თმა *thma*; *գրել grel*, écrire, *γράφω*, devient ვწერ *wtser*.

Quelquefois aussi il y a en géorgien deux mots d'origine diverse pour exprimer la même idée. Par exemple: *յոյս hoïs*, espérance, ვესავ *wèsaw*, sanscrit *asaya*, j'espère; امید, espérance, იმედი *imedi*; le premier de ces deux mots est ancien, le second ne se trouve, que je sache, que dans les livres plus modernes.

Voici maintenant quelques analogies que j'ai relevées sans idées systématiques, et que je livre à l'observation.

1° Sanscrit; वनि *vani*, habitation; *վանք vank*, *աւան avan*, ვანი *wani*; *bâs*, parler, *բայ baï*, le radical de საუბარი, discours, ვეუბნები *weoubnebi*, je parle; *bahu*, beaucoup, *բազում bazoum*; *desam*, lieu, *տեղի teghi*, *ետղ etgh*; *sa*, *ta*,

lui, ce, *սա sa*, *դա ta*, ას *as*, ეს *es*, ის *is*; *hrit*, cœur, *սիրտ sirt*; *soutch*, chagrin, *սուգ soug*, წუხ *tsoukh*; *harati*, il prend, *առնուլ arhnoul*, აღებ *ageb*; *sri*, venir, სრულ *sroul*, venu; *sarvam*, tout, სრული *sroul*; *kevala*, tout, ყველა *qwela*; *iva*, comme, *իբր ibr*, ებ *eb*, ებრ *ebr*; *tad*, frapper, ვსცემ *wstzem*, le même que *danner*, comme en persan دادن *daden* et زدن *zaden*; *tyas*, abandonner, *թողել thoghel*, ტევ *tew* parf. ტია *tia*; *grah*, prendre, *գերի geri*, captif, ქირა *kira*, ce que l'on prend en gage, pers. کرو *kro*. Et pour les formes grammaticales, *veh*, augmentatif et négatif, comme უ *ou* en géorgien : უდიდესი *oudidesi*, plus grand, უმისო-დ *oumisod*, sans lui. Ablatif en *ad* ou *at*, selon la lettre qui suit; ად *ad*, ათ *at*, en géorgien; *ni* formant des attributifs passifs : *ni-hâtas*, tué (du radical *hanti*, il tue), ნაკუდინევი *na-coudinewi*; *ka* final marquant les diminutifs, comme *կի ci* et კი *ci*; *poutraka*, petit enfant, წიგნაკი *tsignaci*, petit livre; ces détails sont tirés de l'analyse de l'*Yadjnadatta bada* par M. Chézi.

Pali; *cousala*, bon, კეთილი *cethili*; *acousala*,

mauvais, უკეთური *oucethouri; kamna*, acte, ქმნა *kmna* ou ქნა *kna*, acte; *tasseva*, lui aussi, ესევე *esewe*, où l'affirmative est marquée par *va*, *we;* sanscrit, *prinâmi*, je plais, zend, *âfrinâmi*, ვეპრიანები *weprianebi;* dans la langue thai, *sam thwa*, trois têtes, სამი თავი *sami thawi.*

Les mots suivants ne sont pas sans analogie réciproque : მესვის *meswis*, j'ai, il est à moi, sum; მესვა *meswa*, il était à moi, qu. suebat mihi; *mesuas*, j'aurai, qu. suet; მაბნ *mabn*, მაბია *mabia*, j'ai, habeo; მაქვს *makws*, j'ai, qui se prononce aussi *mekws*, ἔχω; კაზმული *cazmouli*, orné; κοσμός; *spetac*, blanc, venu de *sefid*, σαφής, clair. En grec ἀρετή, vertu, vient d'ἄρω, ἀρέσκω; en géorgien *sathnoeba* vient de მთნავს *mthnaws*, il me plaît.

2° Turk; je trouve, page 22 des Éléments de la grammaire turke de M. Jaubert, que les noms ont un ablatif en *ten* et un en *den*, qui me paraissent ressembler assez aux ablatifs géorgiens ითა *itha*, იდამ *idam;* page 24, que le nom d'agent dérivé du verbe peut sous divers rapports être considéré comme une espèce de participe présent, et que le nom d'action n'est le plus souvent autre chose que l'infinitif déclinable du verbe : deux principes également applicables à la grammaire géorgienne, où les participes ne sont

que des adjectifs sujets à la même construction que les autres, et quant aux noms verbaux, qui tiennent lieu des infinitifs et gérondifs, ce sont de purs noms, mais ayant une désinence verbale. J'y vois aussi ces mots : *ghun*, jour, დღე *dghe; miche*, chêne, მუ-ხა *moukha; iedi*, sept, შვიდი *chwidi; pir*, un, პირველი *pirweli*, premier; *ou*, lui, ოჳ *ou; heman, eman*, lui, lui-même, ამან *aman; choub*, doute, ვეჭობ *wedchob; boulmak*, trouver, ვპ-ოობ *wpoob; war*, il y a, ვარ *war*, je suis; *imdi*, donc, იმით *imith; iaqen*, près, ახლო-*akhlo; djeh, tcheh* final, dans, ჩა *tcha*, შთა *chtha*, ში *chi*; enfin ces observations, pages 103, 104, que les postpositions sont susceptibles de se décliner, et que les adverbes se forment d'adjectifs pris adverbialement, sont absolument applicables à la grammaire géorgienne.

3° Copte; M. Thilorier, dans ses recherches sur les principaux groupes hiéroglyphiques, opuscule qui paraît fait avec beaucoup de soin et de talent, fait observer que les formes hiéroglyphiques du *k* et et du *t* ne diffèrent que par la grandeur du cintre, comme le ղ et le գ arméniens, qui du reste, se confondent souvent dans les mots, comme ղժղմնել *djdmnil* et գժգմնիլ *gjdmnil*, se fâcher, et donne beaucoup d'exemples de leurs permutations régulières (pag. 15

et suiv.). Voici quelques mots coptes qu'il cite, et qui ne sont pas sans analogues en géorgien : *cheere* (saïdique), *chiili* (bachmourique), (18), ჭჳილი *chwili*, fille; (43), *jal* ou *chal*, boiteux, կաղ *cagh*, მკელობელი *mcelobeli;* (50), *choich*, sable, ქჳჭა *kwicha*, կիճ *cidj; chaire*, se réjouir, ხა-რება *kharcba;* enfin ces ressemblances de lettres (38), ϫ *dj* copte, ջ *dj* arménien, ჯ *dj* géorgien; ϥ *f* copte, վ *v* arménien, ფ *phie* géorgien; (23), ⲛ̀ *n* accentué, signe du pluriel, comme ნი *ni* en géorgien et la syllabe ⲛⲁ *na* attributive des deux côtés; (40), ⲛⲁ-ⲁⲙⲟⲩⲛ *na-amoun*, consacré à Amon, ნაზ-რახი *nazrakhi*, conseillé. J'ai pensé que ces détails pourraient peut-être mener à quelque conclusion.

II. DE LA CONJUGAISON GÉORGIENNE.

La conjugaison est, dans toutes les langues, ce qu'il y a de plus compliqué et qui montre mieux le génie des peuples, parce qu'il entre dans le mécanisme du verbe une grande variété d'éléments; sa racine, sa forme, ses modes, ses temps et leurs nuances, ses modifications de sens en passant de l'actif au passif, au transitif, du primitif au dérivé, de celui-ci à un nombre infini de puissances diverses, marquées pour l'ordinaire par de simples lettres caractéristiques.

Soit le radical géorgien ზრახ *zrakh*, il forme :

1° actif : ვზრახავ *wzrakhaw*, je pense ; 2° passif : ვიზრახჳ *wizrakhwi*, je suis pensé ; 3° transitif : ვაზრახევ *wazrakhew*, je fais penser ; 4° dérivé fréquentatif : ვაზრახევინებ *wazrakhewineb*, je fais penser souvent ; 5° passif : ვიზრახევინე-ბი *wizrakhewinebi*, je suis fait penser ; 6° : ვიზ-რახევინებინები *wizrakhewinebinebi*, je suis fait penser souvent.

Le passif du transitif est le même que le passif simple.

Nul doute que, dans la génération des idées, celle de l'action ne précède le nom même de cette action exprimée avec circonstances de temps et de manières ; mais le contraire a souvent lieu dans la formation des langues, par exemple en grec, où la plupart des formes nominales sont dérivées des formes verbales, car si l'agent existe avant l'action, l'action se fait avant d'être nommée. Aussi la grande majorité des noms grecs se forme-t-elle des parfaits passif ou moyen, ou des futurs ; τιμή, δόσις, γράμμα supposent τέτιμαι, δώσω, γέγραμμαι ; il n'y a guère que les noms en η ou ια qui paraissent radicaux et répondent au présent indicatif, comme οἰκία, γραφή, ou les noms de substances qui ne peuvent produire directement une action, comme βέλος, τεῖχος, κρέας.

Le patriarche Antoni, dans sa définition du verbe (§ 233), le fait dériver invariablement du nom, de

l'adjectif et d'autres mots ou particules verbalisables : cela est vrai pour la plupart des exemples qu'il cite, comme ვმყო-ფო-ბ *wmqophob*, j'existe, venant de მყო-ფი *mqophi*, celui qui est; ვსცხო-ვე-ლებ *wstskhoweleb*, je rends vivant, de ცხო-ველი *tzkhoweli*, vivant.... etc.; mais non pour ვაყენებ *waqeneb*, je retiens, qui ne vient pas de ყენება *qeneba*, empêchement..... etc. S'il préexistait en grammaire une langue parfaite, il faudrait que le nom radical de chaque verbe s'y trouvât également, et que l'on pût en suivre toutes les phases.

Il est impossible de se faire une idée nette du verbe géorgien, si l'on ne connaît bien d'abord la nature du nom verbal, type ou expression simple du verbe. On appelle noms verbaux, სახელ—ზმნა *sakhel-zmna*, ceux qui expriment la substance, l'action ou l'état, auxquels le verbe joint les idées accessoires du temps, de manière, de personne et de nombre.

Or il y a en géorgien deux espèces de ces noms : les uns, que j'appelle radicaux purs, sont substantifiés par un ა *a* ou un ი *i* final, en se souvenant toutefois que ces derniers sont foncièrement attributifs ou appellatifs, les autres étant de simples noms. De ce nombre sont ჭამა *dchama*, le manger; ჭვრეტა *dchwreta*, le regarder; ბანა *bana*, le baigner;

არსი *arsi*, l'être, le étant; ბრალი *brali*, la faute, la cause; ces radicaux sont d'une à cinq consonnes, articulés par une ou deux voyelles également radicales et écrites, à la différence des langues sémitiques, où elles ne le sont pas. Ces radicaux, étant la plus simple expression de la pensée, ne renferment en eux rien qui indique aucun accident verbal, et sont proprement l'objet de ces questions : Le verbe précède-t-il ou dérive-t-il ?

Ces sortes de noms radicaux, à très-peu de chose près, sont la représentation de la troisième personne singulière du parfait que je nomme simple, eu égard à sa formation, et les grammairiens géorgiens parfait très-passé, eu égard au sens. Mais il est impossible, à moins d'une subtile recherche, d'y trouver une idée de temps quelconque, à moins de supposer que ხსნა *khsna*, par exemple, ne nomme *l'action de délivrer*, comme accomplie depuis telle époque, à la façon des noms grecs dérivés du parfait.

L'autre classe de noms verbaux porte l'empreinte évidente du présent de l'indicatif, et des participes actifs ou passifs : არა-წმიდება *ara-tsmideba*, le *être impur;* ცხება *tzkheba*, le *oindre;* თბობა *thboba*, le *chauffer;* ყოფილება *qophileba*, le *exister*.

Pour que cette idée soit mieux saisie étant divisée, il faut savoir que le présent indicatif géorgien affecte trois sortes de terminaisons : 1° ამ *am*, ემ *em*,

ო-მ *om;* 2° აბ *ab,* ებ *eb,* ო-ბ *ob;* 3° ავ *aw,* ევ *ew,* ო-ვ *ow,* et dans le langage vulgaire, ეფ *eph,* ო-ფ *oph;* quoique régulier, აფ *aph* ne s'est jamais présenté à moi. Or ces trois formes reviennent à une seule, c'est toujours une labiale précédée d'une voyelle. De même que la finale მ *m* représente la conjugaison μι, de même ავ *aw* représente ω, αω; ევ *ew* εω; ო-ვ *ow* οω. Or voici comment se forme la première diphthongue : en arménien, par exemple, աֆշին *afchin,* աւշին *avchin,* օշին *ochin,* sont le même sous trois formes, dont la première est la plus antique, et la dernière la plus moderne.

Si je ne me suis pas fait une idée fausse du radical des verbes, toute lettre qui ne se perd point dans le cours de la conjugaison mérite ce titre. Ainsi მ *m* est radicale dans ვჭამ *wdcham,* je mange, et formative dans ვსუამ *wsouam,* je bois, car on dit au parfait simple ჭამა *dchama,* il a mangé, et სუა *soua,* il a bu. La portée de ceci est plus grande qu'elle ne paraît au premier coup d'œil, car nous retrouvons ici la conjugaison μι du grec, م du persan et մ de l'arménien : ainsi, bien que სუმა *souma* (pour *sma*), le boire; ცემა *tzema,* le donner; სხმა *skhma,* le jeter, soient les noms verbaux de ვსუამ *wsouam,* ვცემ *wtzem,* ვსხამ *wskham,* ils n'en

peuvent être la source primitive, puisque au contraire ils ont emprunté leurs formes. Il y a d'ailleurs tel verbe qui n'a point de nom verbal pour sa forme primitive, et qui en a plusieurs pour ses formes dérivées. En vain chercherait-on le verbal de ვიცი *witzi*, je sais, mais on trouve ცნობა *tznoba*, მცნება *mtzneba*, et მეცნიერება *metzniereba*, pour ვცნობ *wtznob*, ვამცნებ *wamtzneb*, et ვმეცნიერობ *wmetznierob*, je sais, je fais savoir.

En appliquant cette même règle à d'autres verbes, nous en trouvons un certain nombre en ავ *aw*, terminaison à peu près homophone de ო *o*, sous la forme, dirai-je plus ancienne ou plus moderne, certainement moins usitée de ამ *am* au présent indicatif: ვნახავ *wnakhaw*, ვნახამ *wnakham*, je trouve; ვცურამ *wtzouram*, ვცურავ *wtzouraw*, je nage, etc. J'ai, non sans raison, séparé ces derniers verbes des précédents, parce que, dans ceux de la seconde espèce et dans quelques autres, le მ *m* se conserve à plusieurs temps: ვცემდი *wtzemdi*, ვცემოდი *wtzemodi*, je donnais, et les futurs analogues: ვსმიდი *wsmidi*, je buvais, ვსხმიდი *wskhmidi*, je jetais, au lieu que dans la première le მ *m* est invariablement remplacé par ვ *w*: ვნა-

ხევდი *wnakhewdi*, je trouvais, ვხედევდი *wekhedewdi*, je voyais. Un autre motif m'a engagé à faire deux classes des verbes en მ *m*, c'est que cette forme ne se trouve jamais, que je sache, dans les livres anciens ni dans la Bible, ce qui n'empêche pas de la regarder comme bonne pour ceux qui n'ont pas à la fois les deux formes ამ *am* et ავ *aw*, puisque elle se trouve dans le fond de la langue. Pour s'expliquer comment ამ *am* et ავ *aw* peuvent se produire l'un l'autre, il faut songer que მ *m* final est une lettre à peu près aussi sourde à la prononciation que ვ *w*, lettre quiescente de sa nature, et peu appréciable à l'oreille.

De აბ *ab* à ავ *aw*, il n'y a qu'un pas, mais je dois dire que je ne connais qu'un seul exemple de verbe en აბ dans les auteurs originaux : c'est cet hémisti- che de Tariel :

. . . . . . ანათაბს დღესა მზიანსა

« il éclaire le jour de rayons brillants comme le soleil encore un autre manuscrit porte ანათებს. (Tarie vers 758, man. F.); mais le dictionnaire d'Irbach e fourmille : დარვინაბ, დაღხაცაბ. . . . . . et J'imagine que c'est la représentation d'une de c prononciations locales, que ce moine, d'ailleurs p instruit de sa langue, a voulu conserver.

Le passage de ემ *em* à ევ *ew*, à ებ *eb* et à ე

eph n'est pas moins aisé. Quant au ფ *ph* final, c'est bien certainement une prononciation montagnarde, ordinaire dans l'Iméreth et dans la Mingrélie. Le dictionnaire d'Irbach et la vie de saint Alexis peuvent en fournir beaucoup d'exemples; et j'ai entendu plusieurs habitants d'Iméreth prononcer de la sorte.

En résumé, on trouve dans le géorgien des verbes primitifs purs terminés à l'indicatif présent par une radicale suivie ou non de ი *i;* d'autres verbes en მ *m*, ბ *b*, ვ *w* ou ფ *ph*, précédés d'une voyelle. A ces verbes répondent des noms verbaux ou radicaux purs terminés en ა *a*, ი *i*, ou en მა *ma*, ბა *ba*, ვა *wa* et ფა *pha*, formés du présent ou du parfait simple. Ceux en *ba*, *wa*, *pha* ne peuvent jamais entrer dans la question de priorité du nom ou du verbe, puisqu'ils portent une trace évidente de leur origine, et ce sont les trois quarts de la langue.

Voici quel est le mécanisme de la conjugaison.

Trois temps simples, présent, passé, futur; trois passés et autant de modifications pour diverses nuances du temps à venir; trois modes, l'indicatif, avec sept temps conjugués, l'impératif proprement dit et celui de permission, le participe présent et futur potentiel ou facultatif; point de passé, si ce n'est dans la voie passive; l'optatif et le conditionnel se font par des particules, et le nom verbal décliné remplace l'infinitif.

Les personnes ont chacune leur caractéristique: ვ *w* ou ვჴ *wh* initial, première personne du singu-

lier; au pluriel on ajoute ო *th* final; ჰ *h*, deuxième personne du singulier; au pluriel on ajoute ო *th* final; ჰ *h*, avec ს *s* final, troisième personne du singulier; on ajoute ნ *n* final au pluriel; au lieu de ჰ *h* initial, les verbes passifs prennent ი *i* ou ე *e*[1]; les transitifs ა *a*. Soit ვჰფრენ *whphren*, je vole, le ჰ *h*, après ვ *w*, ne se prononce pas habituellement; mais il a dû se prononcer autrefois; dans la bouche du peuple, il devient presque რ *r*, et dans la Mingrélie il se change en *ké*. Précisément les verbes vulgaires arméniens prennent ce même appendice sous les formes կը *ke*, կու *kou*; ceci doit tenir à d'anciennes relations entre les deux idiomes. Ainsi l'on dit: *whsdzraw*, j'ébranle; *hsdzraw*, tu ébranles; *hsdzraws*, il ébranle; *whsdzrawth*, nous ébranlons; *hsdzrawth*, vous ébranlez; *hsdzrouen*, ils ébranlent.

ს *s*, qui se voit ici après la formative des personnes, est un appendice qui s'ajoute devant la plupart des lettres initiales des verbes, principalement devant les dentales *d*, *t*, *th*, et devant les sifflantes *z*, *dz*, *ts*, *tz*; il me paraît que c'est par une loi d'euphonie.

[1] Il y a cependant des verbes dont la signification est active, et qui prennent la caractéristique ვი *wi*, mais ce sont des sortes de déponents dont Antoni fait parfaitement connaître la nature § 234, nº 7, et qui peuvent aussi avoir une forme doublement passive, ou bien ce sont des verbes neutres, qu'il nomme ingénères, parce qu'ils ne peuvent produire de dérivés, § 238.

Enfin, quand le régime du verbe est un pronom, on le joint comme préfixe au verbe, en supprimant la lettre personnelle, et répétant ensuite le pronom séparé. Voici les préfixes : *m* pour la première personne du singulier, moi, à moi; *g* pour la deuxième personne des deux nombres; *ou* pour la troisième; *gou*, composé des caractéristiques des deux personnes, pour la première plurielle.

Gcraw chen, je te lie; *mcraw me*, tu me lies; *mcraws me*, il me lie; *oucraw mas*, je le lie; *oucraw mas*, tu le lies; *gcraws chen*, il te lie.

Qu'il y a loin de ce peu de mots, renfermant la synthèse la plus simplifiée du verbe géorgien, à la riche et vaste analyse qui occupe vingt-trois grands chapitres dans la grammaire d'Antoni[1] ! Son travail pourtant est un immense service rendu aux lettres orientales; parce que rarement inexact et incomplet, il embrasse les plus minutieux détails d'une matière où toutes nos recherches avaient laissé d'importantes lacunes.

Moins occupé de l'ensemble que des détails, Antoni trouve huit conjugaisons dans sa langue, caractérisées chacune par la voyelle de la dernière syllabe; 1° *a*, 2° *e*, 3° *e* faible, 4° *i*, 5° *o*, 6° *ou*, 7° *whi*, 8° *e* cheva; ce sont les impersonnels. Mais, comme chaque conjugaison a autant d'espèces qu'il y a de consonnes finales pouvant suivre la voyelle, le nombre total s'en élève à soixante et une, parmi lesquelles il a choisi les plus saillantes, pour donner des paradigmes

[1] Première partie, 4-14; seconde partie, 14-25.

d'actif et de passif, jusqu'au nombre de trente-huit. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le labyrinthe de tous ces tableaux; une marche aussi peu logique ne produit pas assez de résultats d'ensemble.

Pour les temps et les modes, Antoni a cru devoir suivre les méthodes européennes; on le voit à sa manière de suppléer aux verbes géorgiens des modes qu'ils n'ont pas. En latin, *amo, ama, amem, amare, amans,* marquent évidemment cinq modifications du radical *am;* de même, en grec, *τίω, τῖε, τίοιμι, τίω, τίειν, τίων,* expriment six modifications de l'action d'honorer. Mais en latin l'optatif manque, et serait imparfaitement rendu par *amem* précédé de *utinam.* Que dire d'un grammairien qui allongerait d'autant ses paradigmes? Les temps composés du passif sont eux-mêmes autant d'inutilités. Comme il n'y a rien qui soit plus propre à une langue que sa grammaire, vouloir appliquer à des idiomes différents la même méthode, c'est mesurer du liquide à l'aune. Aussi Fourmont et le P. Rodriguez ont fait d'étranges bévues en écrivant pour le chinois et le japonais des rudiments à la Despautère.

Il n'y a donc pas d'optatif en géorgien, et ვაჩათუ *wachathou,* que l'auteur donne comme marque de ce mode, est une formule inconnue à l'ancienne langue. En géorgien, point d'infinitif proprement dit; il en fallait un à l'auteur, qui prend pour cela le cas modal des noms verbaux კრვად *crwad,* lier; or ce mot signifie *en liant, pour lier;* il lui fallait un

futur, il nous donne l'adjectif ვრვნდი *orwadi*, liable.

Un autre défaut plus considérable, c'est que l'auteur a choisi pour modèle de la première espèce de la première conjugaison un verbe composé; libre à lui; mais quand je vois à l'infinitif le simple de ce composé, je suis porté à croire, moi étranger, que la valeur des temps change suivant la présence ou l'absence de ce signe ôté du verbe à certains temps, que j'ignore être une préposition. Firalof, Vater, le prince David lui-même, sont tombés dans le même défaut.

Rien de plus simple que la théorie des préfixes telle que je l'ai exposée plus haut; Antoni la conçoit autrement. Réfléchissant que, dans la combinaison des préfixes avec les personnes, il n'y a toujours qu'un agent et un patient, il appelle défectueux de la première, de la deuxième ou de la troisième personne, suivant le cas, le verbe qui porte ainsi en lui-même son régime. Mais au lieu que, dans la nature des choses, sur les neuf combinaisons des trois pronoms, il n'y en a que six de possibles, les réfléchies étant exclues, Antoni en compte six doubles, eu égard, non à leur nature, mais à la réalité des formes possibles, quoique non existantes en géorgien.

1° Je te lie, il te lie; 2° tu me lies, il me lie; 3° tu es lié par moi, par lui (i. e. je te lie, il te lie); 4° je suis lié par toi, par lui (i. e. tu me lies, il me lie); 5° tu es lié, il est lié par moi (i. e. je te lie, je le lie); la sixième espèce se rattache en même temps à la hui-

tième conjugaison des impersonnels, il pleut, il neige. Que de répétitions! Quatre fois le rapport de la première à la deuxième personne; trois fois celui de la troisième à la deuxième; deux fois celui de la deuxième à la première. Que d'excès dans une pareille analyse!

Dans ces sortes de verbes il faut bien distinguer ceux où le préfixe n'est que le régime du verbe de ceux où, par une combinaison propre au géorgien, il est sujet réel, quoique régime apparent. Dans le littéral, une seule lettre, la caractéristique du passif, explique ce mystère. Par exemple, მკრავს მე *mcraws me*, il me lie; მ *m*, მე *me* est régime. მიკრავს მე იგი *micraws me igi*, ou bien მეკრა მე ესე *mecra me ese*, je l'ai lié, mot à mot იგი იკრავს *igi icraws*, il est lié, ესე ეკრა მ_გან *ese ecra tchem-gan*, il a été lié par moi. Ces deux formes sont chez Antoni le parfait très-passé et le parfait plus que très-passé. Tous les verbes ont ces deux temps; quelques uns sont ainsi renversés à toutes les personnes. მრწამს *mrtsams*, je crois, i. e. il est cru à moi; მწადს *mtsads*, je désire, etc. Dans le langage vulgaire, les lettres passives sont souvent oubliées, et le sujet étant au datif tandis que le régime est au cas direct, il est beaucoup de cas où l'on peut mal traduire, tout en sachant très-bien les règles, faute de moyens de préciser autrement le sens.

J'ai toujours appelé ces temps et ces verbes *indirects;* M. le colonel Rottiers, page 44 de son Itinéraire, tout en me faisant l'honneur de citer à ce sujet ma notice de la langue géorgienne, affirme qu'il vaut mieux les nommer défectueux : on voit que c'est le système géorgien.

Au reste cette question, qui se rattache à l'investigation du thème, est difficile à résoudre, parce que, à moins de savoir la langue mieux même que les naturels du pays, on aura toujours à hésiter en cherchant l'indicatif présent d'après un temps donné autre que le parfait et le futur caractéristiques. En effet ჰბრძანდეს *hbrdzandes*, il ordonnera, peut aussi bien venir de ვჰბრძან *whbrdzan* que de ვბრძანებ. De pareils embarras ont lieu en grec pour la recherche des verbes terminés par *ω* avec une lettre appartenant à l'un des trois organes.

Enfin il faut appliquer au travail d'Antoni sur les verbes une remarque semblable à celle sur les noms. Antoni ne fait connaître dans son livre ni l'état ancien ou littéral, ni l'état moderne ou vulgaire de la langue, mais seulement une situation intermédiaire indéfinie. S'il y a beaucoup de faits dans son exposé, il existe aussi plusieurs formes nominales ou verbales que l'on y chercherait en vain.

BREVE NOTIZIA

Del regno del Thibet, dal frà Francesco Orazio della Penna di Billi. 1730.

(Fin.)

Ragguaglio succinto della legge de' Thibetani.

I libri della legge thibetana che tengono come per evangelio sono *cento otto volumi* grandi che chiamano *K'ha ghiur*, cioè *precetti tradotti*, che è a dire, *traduzione de' precetti* della legge dalla lingua industana nella thibetana. Questo *K'ha ghiur* ha i suoi espositori che sono più di quattrocento libri, e poi hanno molti altri libri d'istoria e di filosofia, ne' quali vi sono moltissime cose, che questi dottori religiosi e popoli tengono di fede. In questa voluminosissima legge del *K'ha ghiur* s'insegna esservi otto milioni di mondi attualmente esistenti, oltre questo nostro visibile e palpabile. Questo ed un' altro mondo solamente hanno avuto principio ex *vi* dell' opere de' viventi degli altri mondi invisibili : il modo però come fossero prodotti questi due mondi, ch' ebbero principio, per esser una serie assai prolissa, per seguire la prefissa brevità, si tralascia. Tutti gli altri mondi poi sono *ab eterno a parte ante,* ed uno anche *a parte post,* come si dirà. L'anime tutte de' viventi sono eterne *a parte ante, et a parte post,* la legge parimenti

è *ab æterno* però *a parte ante*, non *a parte post*, perchè terminate le trasmigrazioni, e portandosi tutti i viventi al paradiso, che si dirà appresso, cessa ogni legge.

Questa legge insegna che in alcuni delli chimerizzati mondi non vi è la legge, ed in tutti gli altri dove vi è la legge, vi è anche il paradiso, che lo credono *etiam a parte ante, et a parte post,* come credono tutte l'anime de' viventi, si eccetua però questo nostro visibile, dove non ammettono paradiso, ma bensì trentadue luoghi di delizie, in alcuni de' quali si trasferiscono quelli, che sono giunti ad esser santi in questo medesimo mondo, ove sono i *Lhà,* o siano come Dei, quali luoghi se li figurano essi nell' aria sopra a quel gran monte che favoleggiano i Thibetani in mezzo a questo mondo di 160 (sic) mila leghe d' altezza (la lega Thibetana consta di cinque miglia) e di trentadue mila leghe di giro in quattro parti; dall' Oriente è di cristallo, dall' Occidente è della pietra preziosa detta *peimaraca*[1] di color rosso, credo rubino, da tramontana è d' oro, e da mezzogiorno è della pietra preziosa detta *bendruie*[2] di color verde, ed in detti luoghi di delizia restano finchè vogliono, e poi di là passano al paradiso degli altri mondi.

[1] Ou plutôt པད་ར་ག་ག་ *Padma ragga;* c'est le sanscrit पद्मराग *Padmarâga*, rubis. — Kl.

[2] བེ་དུ་རུ་ *Ved'ourya;* c'est le mot sanscrit वैदूर्य *Vaidoûryya*, qui signifie *lapis lazuli.* — Kl.

In vigore della loro legge verso le parti di ponente di questo mondo esservi un mondo eterno *a parte ante* ed *a parte post,* ove è il paradiso, ed in questo vi è un santo solo detto per nome *Hò pahme*, che significa santo di splendori, e luce infinita. Questo santo ha moltissimi discepoli, quali tutti sono *Ciang c'iub* [1]; questi *Ciang c'iub* non sono ancora arrivati ad esser santi, ma possedono in sommo grado queste cinque virtù, che chiamano *C'inba, Tzultrim, Szopà, Tzontrù,* e *Samdèn,* che sarebbe a dire: carità immensa spirituale e temporale, osservanza immensa della legge, pazienza immensa in qualunque evento, diligenza immensa in operare perfettamente, e contemplazione sublimissima. Questi *Ciang c'iub* hanno terminato il corso delle trasmigrazioni e sono esenti dal trasmigrarsi, ma solo passano da un corpo d'un Lama ad un altro corpo, ma il Lama sempre sarà coll' istessa anima del medesimo Ciang c'iub, oppure in altri corpi se sia per beneficio de' viventi per insegnare la legge, ch'è il fine per il quale non vogliono esser

[1] བྱང་ཆུབ་ *Ciang c'iub* significa spirito di quelli che per la loro perfezione non si curano esser santi per assistere ed informare li corpi de' grandi lami rinati, come sono v. g. *Cenretsi, Semba cenbò, Izetrung rimbocè,* etc. a fine di giovare a' viventi, e far loro terminare tante trasmigrazioni, come può meglio vedersi nell' altro scritto di compendio della lor legge.

Le mot qu'on prononce ordinairement *Tchang tchhoub* s'écrit, comme on voit, en tubétain *Byang tsioubh,* et signifie *accompli.* C'est le nom qu'on donne aux êtres qui ont atteint le plus haut degré de perfection avant celui de Bouddha, et qu'on appelle en sanscrit बोधिसत्त्व *Bôdhisattva* ou *véritable intelligence.* — Kl.

santi[1], perchè non potrebbero insegnarla; come da compassione e misericordia mossi, vogliono restar Ciang c'iub ad ammaestrare i viventi nella legge per farli finir presto il corso travaglioso delle trasmigrazioni. Di più se vogliono questi Ciang c'iub è in loro libertà di trasmigrarsi in questo o negli altri mondi, e trasmigrandosi nel medesimo tempo in più luoghi per il medesimo fine.

La trasmigrazione dell' anime di qualunque vivente da un corpo in un altro, come si disse, è un punto di legge thibetana più principale e primario, vengono assegnati per queste trasmigrazioni sei luoghi, che sono[2].

[1] C'est par le mot *santi* que l'auteur désigne partout les *Bouddhas*. — Kl.

[2] Les Bouddhistes donnent à tous les êtres du monde le nom de *marcheurs*, en tubétain འགྲོ་བ་ *Dro và*, parce que leurs âmes sont sujettes à la transmigration. Ils les divisent en six classes, nommées en tubétain འགྲོ་བ་རིགས་དྲུག་ *Dro va righs dhrough*. Ce sont :

1° ལྷ *Lhà*, en sanscrit देव *Deva* ou सुर *Soura*, les dieux.

2° ལྷ་མ་ཡིན་ *Lha ma yin*, en sanscrit असुर *Asoura* ou दैत्य *Daïtya*, les non dieux ou démons.

3° མི *Mi*, en sanscrit मनुष्य *Manouchia*, les hommes, nommés aussi en tubétain འགྲོ་བ་རིན་

Primo de' *Lhà,* o siano come Dei, e sono questi luoghi quasi innumerabili, benchè se ne assegnano qui soli 32 : come si scorge nella figura del mondo thibetano sopra il descritto grande monte in mezzo di detto mondo. Oltre ancora gl' accennati luoghi dei Lhà, la medesima legge insegna esservi parimente luoghi di trasmigrazioni per i Lhà nelli sette pianeti, ed in tutte le stelle, dove esse anime trasmigrate nei Lhà devono ricevere il premio delle buone opere per un tempo prefisso secondo l' opere buone fatte, qual godimento poi terminato che sia, vanno essi Lhà a ricevere la pena che loro si deve secondo la qualità de' peccati se commessi ne hanno, o prima di passare al luogo dei *Lhà,* o se peccassero in essi luoghi, mentre ammettono ivi nel godimento dei *Lhà* di potere peccare, come medesimamente peccar possono li medesimi *Lhà,* e non possono operare opere meritorie, e per ricevere tal pena, passando ad altri corpi in luoghi penali, come si dirà appresso, se poi non avessero

ཆེན་ *Dro và rin tsien,* les marcheurs précieux.

4° དུད་འགྲོ་ *Dhoud dro,* ceux qui marchent inclinés, en sanscrit तिर्यक् *Tiryyak.*

5° ཡི་དྭགས་ *Yi dhvaghs,* en sanscrit प्रेत *Preta,* gobelins, démons faméliques.

6° དམྱལ་བ་ *Nyel bá,* en sanscrit नारक *Náraka,* habitants de l'enfer. — Kl.

peccato alcuno dopo il godimento del premio, si trasmigrano in corpi d'uomini.

Secondo luogo delli *Lhà ma in*, o siano come luogo de' semidei, quale è unicamente solo, dove parimente le anime passano con altri corpi a ricevere il premio delle buone opere, non però quivi hanno tante delizie, come negli altri descritti luoghi dei *Lhà*, ma assai inferiori.

Terzo luogo, è *Tudrò*, o sia luogo d'ogni specie d'animali, e bestie ove le anime trasmigrano in pena de' peccati veniali, e reati de' mortali.

Quarto luogo degl' *Ita* o siano tantali, dove si trasmigrano pure con altri corpi, per ricevere la pena de' peccati veniali più gravi, come anche a reati di commessi mortali parimente più gravi.

Quinto luogo del *Gnielva*, o sia inferno dove si trasmigrano parimenti con altri corpi per ricevere la pena de' peccati mortali, che non hanno cancellati col dolore, e proponimento, ammettendo questi due atti di cuore per cancellare le colpe, come si dirà, e qui a proporzione della grandezza de' mortali ricevono li tormenti; però a tempo, benchè lunghissimo perchè non eterno, mentre terminata la pena si trasmigrano, se non hanno ivi commessi altri peccati, negli uomini, e se altri peccati commettessero, o moltiplicano la pena nell' inferno, o passano agl' animali, o tantali.

Nelli sopradetti cinque luoghi non va l' anima sola, ma prendono un' altro corpo, perchè insegnasi che l' anima separata dal corpo non è capace di ricevere nè premio nè pena.

Sesto luogo del *Gikthen*, o sia questo mondo, cioè gli *uomini* che stanno nel mondo, e questa è la migliore trasmigrazione di tutte l'altre, perchè in questa possono operar bene e far opere meritorie, e cancellare i peccati con il dolore e proponimento: chę nell'altre questo non lo possono fare, e gli uomini diffettosi, come ciechi, sordi, zoppi, stropi, etc., sono tali per cagione di qualche piccolo reato de' peccati mortali dell'altre trasmigrazioni commessi e non purgati col dolore, come anche i poveri, meschini, lavoratori, contadini ed altri, che sono soggetti al travaglio corporale, servi, schiavi, etc., sonosi così trasmigrati per la medesima cagione. Le comodità, richezze, nobiltà, sovranità de' grandi, principi, re, etc., s'insegna nella lor legge, provenire dal merito delle buone opere fatte in altre trasmigrazioni per bene degli altri; ne vogliono esser santi, come si disse, ed anche i *Ciang c'iub* molte volte si trasmigrano nè re, come si può vedere dalle loro storie.

È articolo di lor fede ancora, che ciascun uomo osservando parimenti la legge, per il corso di cinque cento trasmigrazioni senza commettere alcun peccato diventa santo, se poi commette de' peccati si moltiplicano le trasmigrazioni a tenore de' medesimi peccati; finchè poi giunghino col ben operare a divenir santi. Per esser poi santo, prima deve esser *Ciang c'iub*, e per divenir *Ciang c'iub* è necessario, che almeno nell'ultima trasmigrazione sia religioso, perchè i scolari di qualunque stato, condizione e preminenza sia, quantunque vivano bene, non possono arrivare ad

esser *Ciang c'iub* se non si fanno religiosi almeno nell' ultima trasmigrazione, come si disse. Li *Ciang c'iub* per farsi e divenir santi, bisogna, che prima nello stato religioso o in questo mondo, o in uno degli altri mondi, ove è la legge, e per conoscere quelli che sono divenuti santi dopo detto ristabilimento di legge, non è necessario sia dichiarato con verun atto di chi che sia, ma viene riconosciuto per tale quando nell' ultima trasmigrazione averà nel proprio corpo trentadue segni, ed ottanta qualità, per le quali allora è riconosciuto per santo, ed adorato. Li segni sarebbero v. g. Aver nelle piante delle mani e de' piedi una forma di ruota; aver la pelle del corpo sottile, e di color d'oro; aver nel mezzo della fronte un piccolo luogo, che ritorto forma come annello, aver le dita delle mani e de' piedi con una pelle framezzo come i piedi delle anitre[1], etc. Le qualità come, caminare come l' elefante, volare come gli uccelli, caminar dritto come un palo, caminar sempre prima col piede destro, etc. Che per essere di prolissa spiegazione, per brevità si tralasciano.

Da questi santi tutti poi uniti insieme n'esce un' entità, e questa sola entità è il Dio che adorano i Thibetani, e moltiplicandosi i santi, quest' entità divien più grande, e quando tutti gli uomini saranno

[1] Dans l'histoire mongole de Sanang setsen, la même chose est dite du premier roi du Tubet qui arriva de l'Hindoustan : [illegible]
« Les doigts de ses mains et de ses pieds étaient réunis comme chez « les oies. » *Schmidt's Geschichte der Ost-Mongolen*, p. 20. — Kl.

divenuti santi, non potrà più crescere quest' entità, quale entità la chiamano *Sankie k'hon c'ioà*[1], che significa « l'ottimo di tutto » o sia Dio risultato da santi, e viene ad esser per loro la prima persona, distinguendo solo le persone realmente distinte una dall' altra, e tutte tre costare d' una sola entità, o ottima e perfettissima sostanza.

La seconda persona la chiamano *C'io k'hon c'ioà*[2], Dio della legge, perchè questi santi avendo ristabilita la legge nel pristino stato, è come avessero data la legge, e così è legge venuta da Dio, e per mezzo di questa si diventa Dio.

La terza persona poi si chiama *Kedun k'hon c'ioà*[3], che significa, il complesso di tutti i religiosi esser Dio, perchè questi santi avendo ristabilita la legge hanno conseguentemente ristabilita la legge e regola de' religiosi, e perchè tutti questi santi provengono da religiosi, e tutti questi santi è come avessero avuta l'essenza propria da' religiosi medesimi, e perciò lo chiamano *Kedun k'hon c'ioà*.

[1] སངས་རྒྱས་དཀོན་མཆོག་ *Sangs rgkie kon tsiogh*, c'est-à-dire le très-précieux Bouddha. — Kl.

[2] ཆོས་དཀོན་མཆོག་ *Tsio kon tsiogh*, la très-précieuse Loi. — Kl.

[3] དགེ་འདུན་དཀོན་མཆོག་ *Ghe dhoum kon tsiogh*, la très-précieuse réunion des vertueux, c'est-à-dire du clergé. — Kl.

Insegna poi questa legge, che tutte queste tre persone sono realmente distinte, ma l'essenza è una sola. L'essenza di questo loro Dio è unita al corpo, e questo corpo è di una pietra preziosa a guisa di cristallo, o sia di splendidissimo diamante, ed ammettono questo corpo perchè, come si è detto, l'anima sola non è capace nè di godere, nè di penare.

A questo loro Dio solamente attribuisconsi la misericordia, la compassione con tutte l'altre perfezioni annesse alla pietà in grado sommo, immenso ed infinito, non però la giustizia, o punizione, perchè assicurano esser ciò contrario alla misericordia, etc. Quelli atti di compassione per loro non si stendono in Dio *extra se* con i viventi, ma solo in se, perchè siccome non lo credono punitor de' mali, così ancora ne tampoco rimuneratore del bene, tenendosi provenire il bene ed il male dalla forza delle buone e male opere de' viventi, e per conseguenza asseriscono che questa forza d'opere è l'autore del tutto, e d'ogni cosa prodotta, che propriamente dicono procedere dal cuore de' viventi, e non da Dio, quale solo compassiona in se per pietà il travaglioso e prolississimo corso delle accenate trasmigrazioni.

La legge thibetana ammette ancora la presenza di Dio, ma per *multiplicationem corporum et animarum,* onde quando uno l'invoca, o fa orazione, o gli offerisce sagrificii subito si trova presente, ma però invisibilmente, e solamente è veduto da quelli, che sono arrivati ad essere *Ciang c'iub,* ed a qualchedun altro, che per grazia si fa vedere, ed è perchè conosce

la bontà del cuor di quello per esser omnisciente e penetrante i cuori di tutti, e tutto il bene, che puol fare questo lor Dio, si è di dare al cuore buone inspirazioni, secondo le quali possono, se vogliono i viventi operar bene, quando però non siano impediti dalla forza dell' opere ree dell' altre trasmigrazioni.

Insegna ancora questa legge, che l'essenziale della beatitudine del paradiso (ed il paradiso lo chiamano *Teva cenbò*[1], o pure *Teva tzèmè*, che sarebbe a dire: luogo di somma pace o di pace senza misura, o sia immensa) che consiste in esser esente da ogni minima perturbazione, ed avere tutti li godimenti immaginabili, e stare sempre *in amplexibus et illecebris absque consumatione*.

Per luogo di purgatorio, se si puol così chiamare per nostra intelligenza, ammette essa legge gli animali ed i tantali ne' quali trasmigrati gli uomini patiscono quelle pene, alle quali sono soggette le bestie e tantali, colle quali pene dicono purgare dalli peccati veniali, e reati de' mortali, con quest' articolo di credenza però, che in quel tempo possono peccare, ma non operar bene. Se in questo per loro purgatorio poi non commettono altri peccati, terminata la pena, di nuovo ritornano a trasmigrarsi negli uomini.

Si ammette ancora l' inferno destinato per li peccati mortali, per la sodisfazione de' quali si assegnano

[1] བདེ་བ་ཆེན་པོ་ *bDevà tsien po*, la plus haute béatitude. — Kl.

otto luoghi di tormenti di fuoco, ed altri otto di freddo con altri tormenti. Il giudice dell' inferno è un *Ciang c'iub*, che si chiama *Cenrezì*[1], ma però come giudice dell' inferno chiamasi *Scincè c'iò kiel*[2], che vuol dire Re rettissimo e giustissimo della legge. Questo lor giudice dell' inferno tiene in mano un tersissimo specchio, nel quale vede tutte l' opere e peccaminose, e secondo quelle giudica. Ciaschedun uomo ha per suo custode un *Lhà*, e gli serve per difensore quando va all' inferno per esporre al giudice le buone opere del presentato reo, quale *Lhà* pone nelle bilancie le balotte bianche, ed altresì vi è dall' altra parte di quello deve giudicare un *Drè* (che sono come una specie di demonii), quale espone l'opere pessime, ed a tenor della gravità de' peccati mortali, pone pure nell' altra parte della bilancia balotte nere; e pesandosi a misura de' peccati, che prevalgono alle buone opere vien giudicato. Di queste specie di demonii ne ammettono due sorti.

La prima si chiama *Drè*[3], quali non sono altro che uomini e donne, che per il troppo attacco a questo mondo, o alle richezze, o alla bellezza corruttibile, o ad altra cosa simile, quando muojono non prendono

[1] En sanscrit *Avalokitesvara*. Voy. *Nouveau Journal asiatique*, vol. VIII, pag. 190. — Kl.

[2] གཤིན་རྗེ་ཆོས་རྒྱལ་ *Chin rdzè tsios rghial.* — Kl.

[3] འདྲེ་ *hDrè.* — Kl.

alcuna trasmigrazione, ma restano nel *Partò*[1]; questo *Partò* significa separazione dell' anima dal corpo per sette giorni, che parimente questo è un' articolo di lor credenza, perchè per loro legge tutti gli uomini e donne quando muojono, le anime restano separate dal corpo per sette giorni prima di prendere alcuna trasmigrazione, quali sette giorni terminati, prendono le anime la loro trasmigrazione secondo le opere buone o ree.

Le sopradette anime adunque degli uomini e donne restano nel *Partò*, o siano separate dal corpo a cagione de' predetti attacchi non come l'altre per sette giorni, ma per una lunga serie d' anni, andandosene queste anime sempre per l' aria arrabbiate, e sconsolate, e solo alquanto contente, quando possono danneggiare agli uomini, ed allora la loro contentezza si converte in furore per non aver nociuto di più ed a tutti gli uomini. Terminati poi i loro anni così, dopo si trasmigrano nell' inferno detto *Narmè*[2], e costituiscono una specie di demonii, che come si disse, diconsi *Drè*, destinati ministri di giustizia nell' inferno, ed essi benchè tormentino i dannati, più degli altri restano poi tormentati.

L'altra specie poi di demonii si chiama *Tu*[3], quali

[1] བར་དོ་ *Bar dho*, est le temps entre la mort et la nouvelle incarnation de l'âme. — Kl.

[2] མནར་མེ་ *Nar mé*, le feu de la souffrance. — Kl.

[3] བདུད་ *bDhoudh*, démons. — Kl.

parimente sono uomini e donne, che si trasmigrano in luogo dei *Lhà,* chiamato *Do k'ham,* o *Dope k'ham*[1], quali altro fine non hanno, che di sempre nuocere agli altri, e quando questi ritornano a trasmigrarsi negli uomini sono persone pessime, e procurano sempre il danno ad altrui. Il capo di questo luogo di *Do k'ham* si chiama *Karob vang c'iu*[2]. Questo capo ogni giorno vibra cinque freccie nel mondo, che sono: *Ngarkiel,* superbia, *Doc'ia*, lussuria, *Scetang*, ira, *Pratoâ,* invidia, *Thimù,* accidia, e quelli, che restano feriti da queste freccie, vengono arruolati sotto il suo dominio, e diventano uomini pessimi. Se poi questo capo si trasmigra in questo mondo, o negli altri nella persona di qualche re, in quel tempo il regno sarà sempre travagliato o dalla guerra, o dalla fame, o peste, ed esso re ancora affligerà grandemente i suoi sudditi, e questa specie di demonii detti *Tu,* secondo i loro libri, sono demonii tentatori, che tentano a peccare gli uomini in questo mondo.

L'ultimo santo ch' ha ristabilito la legge de' Thibetani si chiama *Sciakia Thupbà,* che significa il potente dei *Sciakia,* ch' è il nome della sua stirpe, ed in lingua industana, si chiama *Sciakia Muni,* figlio

[1] འདོད་ཁམས་ *Dhod k'ham* ou འདོད་པའི་ཁམས་ *Dhodh paï k'ham,* région de la concupiscence.—Kl.

[2] དགའ་རབ་དབང་ཕྱུག་ *dGârab vang tsiough,* prince de la plus haute jouissance. — Kl.

del re *Sezang*[1] *Sciakia* della città di *Serkiasgy*[2] nel regno di Bengala, nato da un apertura prodigiosa del fianco destro della madre per nome *Lhà mò tzu prul*[3] Dea prodigiosa, e ricolto da un *Lhà* per nome *Kiacin*[4], lavato con acqua tepida venuta dal cielo, e divenne subito il corpo di color d'oro, e ciò per conto fatto nel 1730 si rilevò esser costui venuto al mondo 959 anni prima della venuta di Cristo 2696 anni sono. Questo *Sciakia Thupbà* ristabilì la legge, che dicono allora decaduta, quale consiste, come altrove si disse, in 100 volumi, quali volumi li discepoli di *Sciakia Thupbà* scrissero tutto il contenuto di essi libri dopo la morte del loro maestro, come l'avevano dal medesimo udito di sua bocca. Dicono che prima fossero trecento volumi, ma che poi gl' infedeli (ch' erano i Bracmani, e loro seguaci, de' quali ci asserisce averne convertiti molti alla sua legge) ne abbruciassero cento novantadue.

In esso regno di Bengala, e ne' suoi confini, e qualche altro luogo *Sciakia Thupbà* ha propagata la sua legge. Questi volumi dividonsi in due specie di leggi, l'una delle quali contiene settanta libri, che chiamano

[1] ཟས་གཙང་ *Zas tsang*, le pur mangeur. — Kl.

[2] C'est la ville de *Kapilavasthou*. — Kl.

[3] ལྷ་མོ་སྒྱུ་འཕྲུལ་ *Lha mo gyou hp'hroul*, la déesse de l'illusion. — Kl.

[4] བརྒྱ་བྱིན་ *Ghia tchiin*, c'est le Indra des Hindous. — Kl.

leggi del *Dotè* [1], e l'altra che consiste in trent'otto volumi li chiamano *Khiutè* [2].

Nelli primi settanta volumi detti *Dotè* sta registrata la vita di *Sciakia Thupbà* con tutte le di lui pretese, gesta ed opere maravigliose fatte nel corso di tutta la sua vita, che fù di cento sessant'uno anno, come seguì la sua morte, e quanto sin quì in succinto si è riferito, ed in oppresso si inferisce brevemente, come è la regola de' religiosi, colli gradi di dignità, officii, ministeri d'essi religiosi. Per li novizi, che è per più anni vi sono cinque precetti, e quelli, che hanno finito il noviziato, e poi dopo fino alla professione che è in libertà d'ogni religioso di farla, o no, benchè vesta l'abito, vi sono dieci precetti, e per quelli hanno fatta professione vi sono duecento cinquanta quattro precetti oltre i trè voti di Castità, Obedienza e Povertà, ma Povertà a guisa de' religiosi, che sebbene possedano resta poi al monastero dopo la lor morte. Il medesimo regolamento è per le monache, e per quello è registrato negli accenati libri, che veramente *Sciakia Thupbà* non le voleva instituire, perchè diceva, che queste monache avrebbero pregiudicato molto alla pura osservanza de' religiosi, come poi successe, secondo referiscono i loro scrit-

[1] འདུལ་སྡེ *Dho dhè*, sont les traditions ou les Soûtras des Hindous. — Kl.

[2] རྒྱུད་སྡེ *Ghiou dhè*, ou les traités, sont les *Tantras* des Hindous. — Kl.

tori, quali poi decantano essere questa una delle profezie verificatasi di questo lor santo, ma per contentare i suoi discepoli, che venivano importunati dalle donne, li medesimi discepoli obbligarono il loro maestro *Sciakia Thupbà* ad instituirle come fece. Di queste ve ne sono che non hanno clausura, e possono uscire, e non possono andarvi neppure le donne ne' loro monasteri. Questi religiosi poi hanno conventi di clausura, perchè non possono entrarvi le donne senza licenza de' superiori, ed i monasteri delle monache ancora hanno la clausura, perchè non possono entrarvi nè scolari, nè religiosi, eccetto quello che ha cura del monastero per ordine del superiore a cui propriamente spetta la cura di esse.

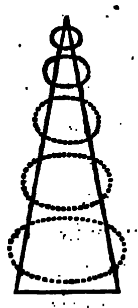
Vi sono ancora le trè vie della perfezione degli Incipienti, Proficienti, e Perfetti, come sarebbe a dire maniere di purgarsi, dolendosi de' peccati, mercecchè ammettono il dolore ed il proposito di correggersi, ed una tal specie di confessione, come quasi Augustana, perchè tutti i religiosi, e quasi tutti i scolari si eleggono un Lama, o religioso per padre spirituale, ed il penitente avanti il suo padre spirituale si accusa d'aver peccato in genere, ed il padre spirituale fa orazione dopo per quello si è accusato per la remissione de' suoi peccati. Il padre spirituale in quel tempo o atto si chiama *Sciak pabò*, che vuol dire condonatore, quello che si accusa si chiama *Sciak iul*, che vuol dir penitente, e l'accusa che si fa si chiama *Tholscia*, che vuol dir confessione. Secondo grado dopo questo è di attendere all' acquisto delle virtù morali, e per

terzo di essere giunto alla contemplazione delle delizie della vita futura, distaccati da tutte le cose della vita presente col compassionare le tante miserie degli uomini, e l'esser soggetti ad un così travaglioso corso di trasmigrazioni.

Vi sono poi li precetti communi per tutti sì religiosi che scolari, ma la trasgressione di essi però per i religiosi è più grave peccato che non è per i scolari, e sono: primo non ammazzare (cioè tanto uomini come tutte sorti d'animali); secondo non fornicare; terzo non rubare; quarto non mormorare; quinto non dir bugie; sesto amare il padre e la madre; e questi sei precetti si ordina, che si osservino dalle tre porte del cuore, della lingua e del corpo, che sarebbe a dire: cogitazione, verbo ed opere. Si aggiunge alli maritati colli suddetti un' altro precetto obbligativo; qual è che il marito di giorno non debba conoscere la consorte, ma solo in tempo di notte, ed in esso tempo, solamente le volte assegnate dalla legge e non più. Mentre si è assegnato l'obbligo de' congiugati, sarà di proposito spiegare il resto. Per maritarsi ordinasi dalla legge del *Dotè*, che non si prendino parenti siano di consanguineità, o d'affinità se non è passato il settimo grado, vero è però, che questo li signori e grandi non l'osservano, e circa li maritaggi tra le persone non molto comode vi è un pessimo abuso, non però ordinato dalla legge, ma introdotto dall' abuso, che quanti fratelli sono in una casa pigliano una sol moglie per tutti, attribuendosi la prole a quello, di cui la donna asserisce di aver conceputo, ma questo ordinariamente

non succede tra persone nobili e comode, quali prendono una moglie sola, e talun grande più d'una, ma di raro. I sposalizii si fanno in questo modo: dopo aver fatta la poliza del contratto matrimoniale, il giorno stabilito per lo sposalizio, va lo sposo con i suoi proprii parenti alla casa della sposa, dove devonsi trovare li parenti pure della sposa, ed il padre, o il più prossimo parente dello sposo, addimanda alla sposa se vuol prendere il suo figlio o parente per marito, e se dice di sì, il postulatore mette un poco di buttiro sulla fronte della sposa; il padre o il più prossimo parente della sposa fa la medesima dimanda allo sposo, ed avutone il reciproco consenso colla medesima cerimonia mette il buttiro in fronte come alla sposa, e seguite le suddette linniture, il matrimonio è già fatto, dopo di che si portano alla visita del tempio tutti unitamente e fanno il giro attorno il tempio, e se ne ritornano tutti alla casa della sposa, e per lo spazio di quindici giorni stanno a banchettare, andando per la città da parenti ed amici in comitiva, tener conversazioni e rallegrarsi, etc.; terminati i quindici giorni, lo sposo conduce la sposa a casa sua.

In questa legge del *Dotè* vi sono le orazioni e maniere di orare, che fanno i religiosi, ed il modo di fare i sacrifizii, quali consistono in fare piramidi con la pasta di farina d'orzo, e poi fanno alcune rosette di buttiro bianche o gialle o rosse o torchine o verde e d'altri colori, quali attaccano ad esse piramidi dalla parte visibile, come si può vedere nella figura.



Esponendole sull' altare, se si fanno nel tempio, o su gli altarini, che come capelline tutti gli scolari come religiosi hanno nelle proprie case e stanze coi loro idoli. Questi sacrifizii si fanno quotidianamente con alcune preghiere, e ne' tempii e nelle case, ma da soli religiosi destinati in grado di sacrificatori; ed in altre loro solennità sacrificano con canti e suoni, e questi sono di diverse specie, come d'una sorte di flauti grandi, di trombette di più sorti di un sol canello, ritorte e lunghissime, grosse lumache marine, gnaccare di più sorti, tamburi e tamburini, etc. Il canto poi è figurato e con note, a cui si conformano li suddetti strumenti a suono. Vi è ancora il sacrificio che fanno al fuoco, che è una lunga funzione, e vi si gettano molte diverse cose, e si fa con canti e suoni e con molta solenità, ma non si fa così spesso. Si praticano ancora quotidianamente, e ne' tempii e nelle case sì de' religiosi che de' secolari diverse altre offerte, d'acqua semplice, e colorita di fiori, di bira ed altre cose, e la bira sempre la mettono nei crani degli uomini, tutte le primizie, e prima di mangiare un poco di

una mela e per mangiare, anche piramidi, dopo offerte [illegible] e la bira la bevono anche [illegible] acqua, fiori, etc., il giorno seguente si gettano via, e si rinnovano, se vogliono, [illegible] ma la più comune [illegible] questa : *Hom mani peme hum*[1] che è un compendio d'orare magico, avendo ogni lettera una grande significazione, ed interpretazione che per esser materia troppo lunga a spiegare per brevità si tralascia.

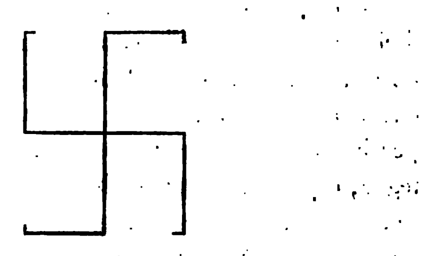
Hanno di libertà due sorti di digiuno li scolari e religiosi, l'uno chiamano *Gnunnè*, e l'altro *Gnennè*, che significano digiuno rigoroso e digiuno semplice; il primo osservano così rigorosamente per ventiquattro ore, che neppure devono inghiottire la saliva, nè fumare, e se taluno vuol farlo per tre giorni continui, come molti praticano, ogni ventiquattro ore, per la mattina sola prendono semplicemente tre tazze di semplice thè alla Thibetana. L'altra sorte di digiuno *Gnennè* non è così rigoroso, mercecchè la sera se non mangiano possono bere. Ma questi digiuni li fanno più per i scolari, che i religiosi. Ai religiosi professi però è precetto, per il tempo tutto che vivono, dopo pranzo non possono mangiare alcuna cosa, possono bensì bere, eccetto la bira, ch' è proibita a tutti i religiosi in genere di beverla, se non fosse offerta o immolata.

Hanno per consiglio di lor legge di fare ogn' anno

[1] Voy. sur cette formule célèbre le Nouveau Journal asiatique, vol. VII, pag. 185. — Ed.

cadauno se vuole un ritiro spirituale, e specialmente i religiosi per dieci o quindici giorni, un mese, o più secondo la volontà d'ogni, uno e li scolari commodi, signori grandi li fanno nei conventi de' religiosi, ed il Re quando ne' conventi, quando nel palazzo principale, ed in tempo di ritiro veruno tratta con essi, eccetto per li bisogni necessari, un' altro religioso ha cura di provederlo, ma senza parlare, e solo con cenni, e se sono in stanza, fuori d'alcun breve tempo che ponno trattare, attendendo alla lettura de' loro libri, orazioni, meditazioni delle miserie della vita umana; e se taluno dovesse trattare colli ritirati, è d'uopo però prima ottener licenza.

Nelle processioni, che infra *annum* fanno, i religiosi usano di portare una specie di tonicelle poco differenti o dissimili dalle nostre, ed il supremo Lama, come tutti li grandi Lami, e Lami rinati, e tutti li Lami superiori dei conventi portano li Piviali per appunto come i nostri, semplicemente però sopra l'abito religioso. Hanno una specie di croce, che tengono con venerazione.



Questo è un brevissimo sostanziale della legge detta

Dotè, camino più sicuro per loro (credono) ma lunghissimo per la quantità delle trasmigrazioni, che convien prendere prima di arrivare ad esser santo.

L'altra parte dei trentasei volumi della legge detta *Khiutè* insegna i precetti per fare perfettamente la magia ed altre materie immonde di lussuria e di libidine, ed i religiosi seguaci di questo *Khiutè* anno conventi con un gran tempio, e le stanze per il Lama o superiore del convento, ma i religiosi mangiano, bevono e mangiano in comune tutti nel suddetto tempio. Io, questa infame e sporca legge del *Khiutè*, non l'ho molto letta per non imbrattare la mente, e per non esser molto necessaria, perchè per confutarla basta sapere in astratto quello che tratta, e poco vi è di cosa buona o indifferente, che poi è inframischiato di molto maggior male di stregonarie, sortilegi, incantesimi ed oscenità. Ai religiosi di questa indegnissima legge basta che imparino a mente venticinque carte per conseguire la laurea dottorale; ma gli altri religiosi del *Dotè* per addottorarsi è necessario che studino dodeci anni la filosofia, e sei mesi per ciascun anno, ogni giorno facciano le dispute, e dopo li dodici anni passando all' esame, conseguiscano la laurea dottorale. Questa legge di *Khiutè* è la più breve strada, ma incerta e scabrosa per arrivare alla santità, perchè quelli che osservano bene i precetti di questa legge, e praticano quello che insegna, in una sol vita senza prendere altre trasmigrazioni, arrivano ad esser santi, ma se poi non l'osservano bene, dipoi si moltiplicano assai le trasmigrazioni, e bene spesso vanno

all' inferno *Narmè,* dove devono restare più di tutti gli altri, o sono più tormentati degli altri.

Vi è nel Thibet ancora un' altra legge data da *Urkien*[1], quale è più che pessima, e di tutte l'altre mostruose suddette, che tutta consiste nella magia ed oscenità. Questo legislatore ancora ha instituito i religiosi e monache, ma però diversi da quelli di *Sciakia Thupbà,* perchè le monache di questo *Urkien,* sono mogli de' religiosi e ne hanno più d'una. Tanto in questa legge d'*Urkien,* che nelle altre due di *Sciakia Thupbà,* s'insegna di far corone con le ossa de' corpi umani, de' crani umani di farne tazze per la magia, come anche con li stinchi delle gambe, ed ossa delle braccia fanno li fischi, o ciufoli per servirsene a far incantesimi, sortilegi, ed ogni altra sorte d'operazione magica, onde a tal effetto e fine guardano li corpi de' giustiziati in una camera.

Nelle infermità vanno i religiosi, se sono richiesti, e quanti; trattandosi e stipendiandosi con gran liberalità da secolari; e se è spirante o spirato l'infermo, subito vien chiamato uno di que' religiosi destinati ne' conventi all' ufficio di cavar l'anima dal corpo dalla parte di sopra di esso corpo, col svellere alcuni capegli dalla somità dalla testa, perchè è un articolo di lor credenza che l'anima non esce dalla parte supe-

1 ཨུ་རྒྱན་ *Ou rghian* est proprement le nom du pays d'*Oudyana* de l'Inde, patrie de *Ou rghian Padma,* célèbre Pandit qui vécut plusieurs années au Tubet dans les VIIIe et IXe siècles. On l'appelle aussi *Padma sambhava* et *Padma bdjoung ghan.* Ce fut lui qui institua la doctrine appelée *Ou rghian.* — KL.

riore del corpo per aver a prendere una buona trasmigrazione, se non è tirata dall' accenato religioso, nel modo che si è detto, perchè se a caso così tirata non fosse, uscirebbe dalla parte inferiore del corpo, e prenderebbe una cattiva trasmigrazione.

Fatta tal funzione, recitate diverse loro preghiere dal preddetto religioso coll' assistenza degli amici e parenti del defunto, li quali, dopo esser stato consultato il *C'iò khiong*[1], a qual' ora debbasi il morto portare ad uno de' luoghi destinati per fare il resto della funzione, ivi lo portano coll' accompagnamento de' suddetti e molti altri recitando diverse cose; dove giunti, facendosi alcune cerimonie, mettendo sopra una gran pietra il cadavere ignudo, uno scolare di tal professione, che prima di porvelo, lo spoglia, pren-

[1] *C'iò khiong: C'iò* significa legge; *Khiong* difensore, cioè difensor della legge. Questo vien eletto dal pubblico per ordine del grande e supremo Lama, quale per il più assiste esso supremo Lama coll' assistenza del Re, ministri di stato, signori grandi e popolo numeroso nel tempio in congiuntura di alcuna lor festa, e quello viene eletto che più esperienza mostra in vigore della di lui arte magica: Eletto dunque dalli prefati personaggi e riconosciuto dal popolo, viene poi ad esser consultato dal popolo nelle occorrenze quasi da ogn' uno, nelli loro bisogni e per cose future per sentirne l'oracolo delle sue risposte. In tutti li quarti di luna esce in pubblico per fare il *Korà* o sia giro all' intorno del gran tempio, vestito con abito speciale proprio ad esso solo, con seguito di servi, che portano stendardi, cortelli e frezze, caminando sempre con punte di piedi baldanzosamente ballando e di quando in quando tira de' coltelli e delle frezze, secondo che più o meno è invasato, chi ne riceve l'offesa va a buttarsegli a piedi, sotto a quali pongono il capo; fatto il detto Korà, se ne ritorna alla sua casa vestendosi con abito religioso se è religioso, e secolare se è tale. Di questi C'iò khiong, se ne eleggono molti in altre città e grosse popolazioni.

dendo per se tutte le vestimenta, e con un gran ferro ne va facendolo de' pezzi, e li distribuisce a' cani, alla presenza di tutta la comitiva, e dopo poi che li mastini si sono saziati, li parenti del defunto raccolgono le ossa più spolpate e grosse che ne fanno un fascetto, gettando ogn' altro avanzo de' cani al fiume vicino, al quale sono li luoghi destinati a tal barbara funzione. Il tutto che prendono i parenti del morto, si è che gli uomini, per il tempo che dura, mai vestono di seta ma solo di lana e le donne tolgono dal capello, all' uso del paese, gli ornamenti di perle ed altre preziosità, che sogliono in altri tempi portare, e da ogn' altra parte del corpo, sciogliendo il crine e legandolo sopra il capello per sei mesi ed altri sei mesi sparso lo portano sotto il detto capello, e se è di primo grado dura per un anno, e se è di minor grado, per minor tempo. Il suddetto fascetto d'ossa, li proprii parenti portano a casa, l'appendono in stanza dove era morto ed ivi per molti giorni vengono tenuti più o meno numero di religiosi per far orazioni e sagrifici in suffragio del defunto perchè non abbia da patire nella presa trasmigrazione, distribuendo largamente, ed a tenore de' più o meno benestanti, a' religiosi ed a' poveri in limosina quanto di mobili e danari aveva il morto.

Nell' anniversario poi li parenti colli religiosi chè chiamati sono, amici, etc., fatte in polvere le suddette ossa le portano al fiume, e per alcuni altri giorni, in casa del morto, essi religiosi fanno altre orazioni e sagrifici come sopra.

Li cadaveri di qualche nobilissima persona, colla permissione del supremo o vice gran Lama, se l'accorda, sono abbrucciati.

Quelli del Re supremo o vice gran Lama parimenti si abbrucciano con legno di sandalo, ed anche gli altri grandi Lami. Quelli de' religiosi e monache sono trasportati alle cime de' monti, per pascolo degli uccelli di rapina. Tali distribuzioni di cadaveri a' cani lo fanno per atto di carità a quelle bestie, perchè anche dopo morte esser utile ai viventi; come quelli de' religiosi, perchè credono trasmigrarsi li religiosi in uccelli ed altri volatili, a' quali pure devonsi atti di carità colle carni de' propri corpi. Che è quanto laconicamente può dirsi in una matteria così prolissa ed intricata, che seco porta il confusissimo chaos della legge Thibetana.

Fra Francesco Orazio della Penna di Billi[1],

Cappucino della provincia della Marca d'Ancona, già (F. J.) prefetto delle Missioni del Thibet.

[1] *Francesco Orazio* è il nome di battesimo dell' autore o quello preso entrando nella religione come sogliono fare tutti gli ordini de' mendicanti.

Penna di Billi è una terra nella Marca d'Ancona distante venti miglia circa da Macerata. I mendicanti aggiungono sempre ai loro nomi o di battesimo o presi entrando nell' ordine, quello del luogo della lor nascità. (*Nota del sign.* Salvi.)

香梅㑳

TCHAO-MEI-HIANG,

Ou *les Intrigues d'une soubrette*, comédie chinoise, traduite par M. BAZIN, membre de la Société asiatique.

NOMS DES PERSONNAGES.

Madame HAN, veuve de Peï-tou, prince de Tsin, commandant en chef des armées de l'empereur.

PÉ-MIN-TCHONG, fils de Pé, général d'infanterie, et amant de Siao-man.

SIAO-MAN, fille de Peï-tou et amante de Pé-min-tchong.

FAN-SOU, suivante de Siao-man.

LI-KIANG, président du tribunal de la magistrature.

Une ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Un MESSAGER DES NOCES.

Un HUISSIER de la suite de Pé-min-tchong.

Plusieurs HUISSIERS de la suite de Li-kiang.

DOMESTIQUES de Madame Han.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

La scène est dans l'appartement de Pé-min-tchong.

PÉ-MIN-TCHONG, seul.

Mon nom de famille est Pé, mon surnom Min-tchong; je suis le frère cadet de Pé-yo-tien; Thaï-youan[1] est mon pays natal. A l'âge de cinq ans, je savais lire; à sept ans, je composais avec facilité sur des sujets littéraires; à neuf ans, j'entendais d'un bout à l'autre les six livres canoniques; j'avais fait une étude profonde de tous les philosophes. Quand je composais une pièce de vers, les lettrés se la disputaient pour la copier. Tout le monde me regardait comme un jeune homme d'un mérite accompli. Enfin je n'étais pas au-dessous de mon frère aîné Yo-tien. Mon père était général d'infanterie. C'est lui qui alla, dans ces derniers temps, avec Peï-tou[2], prince de Tsin, réprimer l'insurrection de Hoaï-si[3]. Après avoir

[1] Thaï-youan, capitale du Chan-si, province septentrionale.

[2] Peï-tou, natif d'une ville dépendante de Pou-tcheou, dans le Chan-si, général, puis ministre de l'empereur Hien-tsong, de la dynastie des Tang, était d'une des plus illustres familles de l'empire. « Il était bon général, dit le père Gaubil, savant et consommé « dans le maniement des affaires. C'était un de ces grands hommes « qui sont au-dessus de tous les événements et qui se font respecter « dans quelque état qu'ils se trouvent. (Voyez les Mémoires concernant les Chinois, tome XVI, page 178.)

[3] C'est l'insurrection qui éclata l'an 815 de notre ère, sous le

glorieusement soutenu l'un et l'autre un grand nombre de combats, ils se virent tout à coup étroitement cernés par les rebelles. Peï-tou était dans le plus grand péril : sans différer, mon père s'élance au milieu des combattants, et par sa généreuse valeur sauve la vie du prince. Comme il fut atteint de six coups de lance dans cette mêlée, le prince et lui contractèrent une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. A quelque temps de là les blessures de mon père se rouvrirent; Peï-tou vint lui-même s'informer de son état. « Avant « tout, général, lui dit-il, ne me cachez rien. Quelles « sont vos dernières volontés? que recommandez-« vous à mes soins. » Mon père répondit : « Je n'ai « qu'une recommandation à vous faire; la voici : j'ai « un fils nommé Pé-min-tchong. Quoique jeune en-« core, il s'applique avec ardeur à l'étude. Si votre

règne de l'empereur Hien-tsong, quelque temps après la mort d'Ou-chao-yang, gouverneur de Nan-yang-fou et de Kouei-te-fou, dans le Ho-nan. Ou-yuen-tsi, fils d'Ou-chao-yang, prit de lui-même le titre de gouverneur, sans demander l'investiture impériale. Après avoir fait d'immenses provisions et ramassé un grand nombre de brigands et de vagabonds pour les incorporer dans ses troupes, il se ligua avec Li-sse-tao, gouverneur de Tsing-tcheou-fou, dans le Chan-tong, et arbora l'étendard de la révolte. Cette guerre dura près de trois ans et ne finit que dans le mois de décembre 817. Ou-yuen-tsi, fauteur et chef de la révolte, fut fait prisonnier, amené à Si-gan-fou et publiquement exécuté comme rebelle. L'empereur récompensa les généraux et les officiers suivant leurs grades et leurs rangs; Peï-tou fut fait prince du troisième ordre et rappelé à la cour, où il reprit le ministère; toute l'armée reçut des gratifications. (Voyez l'Histoire générale de la Chine, tome VI, pages 404 et suivantes; les Mémoires concernant les Chinois, tome XVI, pages 166 et suivantes.)

« excellence daigne l'élever en proportion de son mé-
« rite, je mourrai sans regret. » A ces paroles, les larmes coulèrent des yeux du prince. « Général, ré-
« pliqua-t-il, je vous en supplie, songez à vos bles-
« sures, aux soins que réclame votre guérison, et ne
« vous inquiétez pas sur le sort de votre fils; car, s'il
« faut que je vous dise la vérité, j'ai une fille dont le
« nom d'enfance est Siao-man; mon intention est
« qu'elle devienne l'épouse de votre fils Min-tchong. »
Alors, détachant la ceinture de jade qui lui avait été donnée quand il prit possession de sa charge, il la lui laissa comme un gage de sa promesse. Un instant après mon père mourut; le prince ne tarda pas à le suivre dans la tombe[1]. — Pour moi, retenu jusqu'à présent par mes affaires domestiques, je n'ai pas pu m'éloigner de ces lieux. Il faut maintenant que j'aille à la capitale pour obtenir mes degrés; en second lieu, il convient que je porte des consolations à la veuve du prince. — Prenons avec nous la ceinture de jade et courons vite chercher des nouvelles de notre mariage.

(Il sort.)

[1] Ici notre auteur ne suit pas l'histoire avec fidélité. Peï-tou ne mourut pas durant la guerre de Hoaï-si, mais bien douze ans après cette guerre, à la troisième lune de l'année 839, dans un âge fort avancé. Vers l'année 830, ce ministre, infirme et dégoûté de la cour, avait accepté un commandement dans la province de Canton. (Voyez les Mémoires concernant les Chinois, tome XVI, pages 198 et 213.)

SCÈNE II.

La scène est dans le palais de Tsin.

MADAME HAN, suivie D'UN DOMESTIQUE.

Mon nom de famille est Han; je suis la sœur aînée de Han-wen-kong; le nom de mon mari était Peï, son surnom Tou. Il avait été honoré du titre de prince de Tsin. Malheureusement la mort me l'a enlevé. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il me dit : « Autrefois, quand j'allai soumettre le pays de Hoaï-si, « je fus surpris et cerné étroitement par les insurgés. « Quelles obligations ne dois-je pas au général Pé! Il « accourut à ma défense, se précipita au milieu des re« belles et les mit en fuite après un carnage effroyable. « C'est lui qui me sauva la vie. Quelque temps après, « les blessures qu'il reçut dans cette action se rou« vrirent. Je m'informai moi-même de son état, et lui « dis que s'il venait à succomber je désirais que ma « fille Siao-man épousât son fils. Aussitôt, détachant « la ceinture de jade que je reçus en prenant posses« sion de ma charge, je la lui donnai comme un gage « de ma parole. Le deuil de Pé-min-tchong m'a em« pêché jusqu'ici d'accomplir ma promesse. Voici qu'en « outre ma maladie prend d'heure en heure un carac« tère plus grave : quand j'aurai cessé de vivre, ce « jeune homme assistera sans doute à mes funérailles. « S'il ne vient pas, attendant que son deuil soit fini, « envoyez-le chercher pour qu'il réalise ce mariage. « Quand un homme a reçu un si grand bienfait, le

« devoir lui commande de témoigner sa reconnaissance. « Si vous n'exécutiez pas mes dernières volontés, cette « désobéissance coupable me tourmenterait encore dans « l'autre monde. » En achevant ces mots, il mourut. J'étais loin de penser que Pé-min-tchong ne serait pas venu donner des consolations à sa veuve. Je n'ai pas même reçu de ses nouvelles. L'éloignement des lieux, la difficulté du voyage, l'auront sans doute retardé. Je vais prendre des informations sur ce jeune homme, et quand j'aurai découvert le lieu de sa retraite, j'enverrai quelqu'un le chercher pour qu'il vienne accomplir cette alliance. Je n'ai qu'une fille : elle a dix-neuf ans ; je la vois cultiver de plus en plus la sagesse et la modestie, dons précieux qu'elle a reçus du ciel en naissant. Discrète et réservée dans ses paroles, elle se distingue encore par son intelligence et sa pénétration. Il n'y a pas un livre qui lui soit étranger, pas une pièce de vers qu'elle n'ait lue. Dans ce palais, habite avec elle une *suivante* nommée Fan-sou : elle a dix-sept ans ; c'est la compagne d'études de Siao-man. La nature a doué cette jeune fille d'une finesse d'esprit remarquable. Quand elle lit avec Siao-man, elle saisit toujours avant sa jeune maîtresse le sens de l'auteur. Ce n'est pas tout. Elle sait aussi composer des vers, et tout ce qu'elle écrit est vraiment digne d'éloges. Une fois on l'envoya dans la maison de son excellence Wang-kong, pour y porter une nouvelle. Eh bien, cette jeune fille n'employa pas un seul mot trivial ou vulgaire ; mais à toutes les questions qui lui étaient adressées elle répondait en

termes nobles et choisis. Dans ce palais, comme au dehors, il n'est personne qui ne loue son mérite. C'est pourquoi tout le monde l'appelle la *soubrette accomplie*[1]. Je me souviens toujours qu'en la voyant étudier mon frère Han-touy me dit autrefois : « Ma sœur, cette « petite Fan-sou, si spirituelle, si sage, si aimable, « attendez qu'elle soit devenue grande ; vous en ferez « l'épouse de votre neveu Ngo-tchang. — Eh bien, « lui répondis-je en riant, attendons qu'elle soit deve- « nue grande, nous verrons. » Hélas ! le temps s'écoule bien rapidement. Mais je ne vois pas aujourd'hui ces deux jeunes filles. Comment se fait-il qu'elles ne viennent pas étudier ?

SCÈNE III.

MADAME HAN, SIAO-MAN, FAN-SOU, UN DOMESTIQUE.

SIAO-MAN.

Fan-sou, allons réciter notre leçon.

[1] *La Soubrette accomplie*, en chinois *Tchao-meï-hiang* : c'est le titre courant de la pièce. J'avais d'abord pris pour un nom propre le caractère vulgaire 㑳 croyant apercevoir une allusion historique ; mais M. Klaproth a eu la bonté de me faire connaître la signification de ce mot. En effet, suivant le dictionnaire de Khang-hi, que je n'ai pas en ma possession, 媰 est synonyme de 㑳, qui, prononcé *tseou*, veut dire *beau*, *bon*, *excellent*, et prononcé *tsiu*, a le sens de *mulier gravida*, Morris. *a pregnant woman*. Le titre de la pièce porte en entier : *Tchao-meï-hiang-pien-han-lin fong-youeï*, Intrigues d'une soubrette habile qui trompe un académicien (han-lin).

FAN-SOU.

Mademoiselle, je suis à vos ordres.

(Elles aperçoivent madame Han.)

MADAME HAN.

Mes enfants, quel livre expliquez-vous aujourd'hui?

SIAO-MAN.

Ma mère, votre fille oserait-elle vous demander l'explication de ce passage où Mencius dit :

« Si Si-tseu[1] se fût couvert la tête d'un voile sale et « infect, tous les hommes se seraient enfuis d'elle en « se bouchant le nez[2]. »

Quel est le sens véritable de cette phrase?

MADAME HAN.

Voici le sens général de ce paragraphe. Bien que des hommes aient pratiqué la vertu durant leur vie, il ne faut pas malgré cela qu'on aperçoive dans leur conduite la tache la plus légère; et quoique d'autres soient tombés dans la voie du mal, ils peuvent, par leurs propres efforts, se réformer entièrement. C'est dans cette pensée que les saints et les sages de l'antiquité exhortaient les hommes à veiller sur eux-mêmes et à corriger leurs défauts.

FAN-SOU.

Madame, oserai-je vous prier de me dire quel est le sens exact de cette phrase :

« On lit dans le livre des Rites : Soit en donnant,

[1] Si-tseu était une femme d'une beauté remarquable.

[2] Meng-tseu, liv. II, chap. II.

« soit en recevant, l'homme et la femme ne doivent « pas se toucher la main[1]. »

MADAME HÂN.

Voici le sens général de ce passage. Quoique les lettrés et les sages puissent être juges des cas exceptionnels où il est permis de s'écarter des règles établies, ils doivent encore s'examiner eux-mêmes, peser les circonstances, et, en toutes choses, n'agir jamais avec précipitation.

SCÈNE IV.

PÉ-MIN-TCHONG, UN DOMESTIQUE.

PÉ-MIN-TCHONG.

C'est moi qui suis Pé-min-tchong. Me voici bientôt arrivé à la capitale de l'ouest. — Demandons si c'est bien ici le palais de Tsin. Holà! domestique, annoncez à madame Hân que Pé-min-tchong est venu tout exprès pour la saluer.

[1] La précision du style m'a empêché de traduire exactement ce passage qui est tiré du Li-ki, liv. XII, folio 5 Nef-tse. Voici la paraphrase : « Si l'homme présente un vase à une femme, que cette dernière le reçoive dans une corbeille d'osier; à défaut de corbeille, que « l'homme pose le vase à terre et que la femme le prenne en s'inclinant. » Un sophiste du royaume de Thsi, nommé Chun-yu-khouen, voulant ergoter sur ce précepte, fait à Mencius l'objection suivante : « Mais si ma belle-sœur tombe dans les flots, ne dois-je pas « la secourir en lui tendant la main? » Le philosophe lui répond : « Celui qui ne tend pas la main à sa belle-sœur en danger de périr » est une bête féroce. Il est vrai que les rites défendent à l'homme « et à la femme de se donner la main, mais le danger que court votre « belle-sœur est un cas exceptionnel où il est permis de s'écarter du « précepte. » (V. Meng-tseu, traduit par M. S. Julien, l. II, c. 1, p. 23.)

SCÈNE V.

MADAME HAN, SIAO-MAN, FAN-SOU, PÉ-MIN-TCHONG, UN DOMESTIQUE.

(Le domestique annonce la visite de Pé-min-tchong.)

MADAME HAN.

J'étais plongée dans mes réflexions et je ne songeais plus à l'arrivée de ce jeune homme.

SIAO-MAN, serrant les livres.

(A Fan-sou.) Il y a un jeune homme qui va venir, retirons-nous.

MADAME HAN.

Il n'est pas nécessaire de vous retirer. C'est Pé-min-tchong, le jeune étudiant, que j'ai engagé à venir me voir.

LE DOMESTIQUE, à Pé-min-tchong.

Monsieur le bachelier, on vous prie d'entrer.

PÉ-MIN-TCHONG, apercevant madame Han.

Madame, quand vous perdîtes votre époux, feu le ministre d'état, les rites me prescrivaient d'assister à ses funérailles. Mais, hélas! de grandes distances me séparaient de ces lieux; les nouvelles parvenaient difficilement. Madame, si vous daignez excuser cette négligence involontaire, vous mettrez le comble à mon bonheur.

(Il salue madame Han.)

MADAME HAN.

Mon fils, ne vous arrêtez pas à ces cérémonies.

Quand la mort enleva votre illustre père, je ne vous ai point consolé dans votre douleur. On m'a dit que vous aviez porté le deuil pendant trois ans; cette conduite honore votre piété filiale.

PÉ-MIN-TCHONG.

J'ai gardé le deuil pendant trois ans. C'était le devoir d'un fils; mais je n'ai pas osé interrompre le cours de mes études.

MADAME HAN.

Quand un homme est doué d'un profond savoir et qu'il a obtenu une charge, c'est ainsi qu'il doit agir. Monsieur le bachelier, je vous prie de vous asseoir.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je ne puis. Dans mon humble situation, si j'observe ponctuellement les rites, comment oserai-je m'asseoir en face de madame?

MADAME HAN.

Gardez-vous d'un tel excès d'humilité. Asseyez-vous, je vous prie.

PÉ-MIN-TCHONG.

Puisque madame m'accorde cette faveur, je ne résisterai pas à ses ordres. Me voilà assis.

(Il s'assied.)

MADAME HAN.

Mes enfants, approchez-vous et saluez votre frère. (Siao-man et Fan-sou saluent Pé-min-tchong; ce dernier rend le salut.) (A Pé-min-tchong.) Lorsque deux sœurs saluent un frère, qu'est-il besoin de rendre le salut?

PÉ-MIN-TCHONG.

Certes je n'oserai jamais m'en dispenser. Quand feu votre époux approcha de sa fin, je ne sache pas qu'il ait parlé des cérémonies prescrites entre frères et sœurs. Si je montre maintenant la ceinture de jade donnée en gage, puis-je recevoir leur salut sans le rendre?

MADAME HAN, vivement.

Monsieur le bachelier, ne parlons pas de cela. Mesdemoiselles, saluez donc votre frère. (Pé-min-tchong rend encore le salut.) (A Fan-sou.) Apportez le thé. (Fan-sou sert le thé.) (A Pé-min-tchong.) Vous qui n'avez pas craint d'entreprendre un voyage de mille lis pour me voir, vous direz que dans la maison d'un si grand ministre on ne vous a pas offert une tasse de vin, que l'on a servi du thé. Monsieur, vous ne savez pas que depuis la mort du ministre d'état nous nous sommes tous abstenus de vin dans ce palais. Monsieur le bachelier, ne m'en faites pas un crime.

PÉ-MIN-TCHONG.

Madame, vous avez raison. Qu'est-il besoin de faire usage de vin? Je vous assure que je n'en pourrais pas boire.

MADAME HAN, à Siao-man et à Fan-sou.

Mes enfants, faites vos adieux à votre frère et retournez dans votre appartement.

SIAO-MAN, à part.

Je ne sais pas en vérité quelle est l'intention de

ma mère en nous ordonnant de le saluer comme s'il était notre frère.

FAN-SOU, à part.

Voici une entrevue où nous avons fait assaut de politesses et de cérémonies.

(Siao-man et Fan-sou sortent ensemble.)

PÉ-MIN-TCHONG.

Je vais prendre congé de madame et me retirer dans une hôtellerie.

MADAME HAN.

Monsieur, je ne souffrirai pas que vous vous retiriez dans une hôtellerie. Allez vous reposer dans la bibliothèque qui est au milieu du jardin : vous y serez très-convenablement.

PÉ-MIN-TCHONG.

Madame, puisque vous daignez arrêter vos regards sur moi, je vais chercher mon bagage et je reviens à l'instant.

(Il sort.)

MADAME HAN, au domestique.

Préparez promptement et avec soin l'appartement de ce jeune homme. Fournissez-lui tous les objets dont il peut avoir besoin et faites en sorte qu'il ne manque ni de thé ni de riz. Quand il aura reposé, j'irai moi-même lui faire visite.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La scène est dans le palais du prince de Tsin.

PÉ-MIN-TCHONG.

(Il récite des vers[1].)

Dans cette solitude, où je vis avec ma guitare et mes livres, il me semble que le froid vient glacer mon lit de bambou. La chaleur du printemps développe le parfum de l'encre étendue sur la pierre à broyer. Quand un jeune homme n'a pas réalisé les vœux de son cœur ardent et passionné, en coupant jusqu'au bout la mèche émoussée de sa lampe, il s'afflige de la longueur des nuits.

Hier, dans la bibliothèque, j'ai reçu la visite de madame Han. Depuis ce moment je cherche et ne puis démêler dans quel but elle a jusqu'ici gardé le silence sur tout ce qui concerne mon mariage. Quand elle ordonna à Siao-man et à sa jeune suivante de me saluer comme leur frère, je pris la parole pour lui faire observer que le ministre d'état, pendant sa vie, n'avait pas parlé des cérémonies prescrites entre frères et sœurs. Ce n'est pas tout: lorsque je voulus lui rappeler qu'il avait donné sa ceinture de jade comme gage de

[1] Je saisis ici l'occasion d'avertir le lecteur que la traduction des morceaux lyriques des pièces chinoises présente en général de grandes difficultés, et j'avoue franchement que j'ai eu plus d'une fois recours au zèle persévérant et aux bons avis de M. le professeur Stanislas Julien, dont je suis les leçons depuis deux ans.

sa promesse : « Monsieur le bachelier, répliqua-t-elle « d'un ton assez brusque, ne parlons pas de cela. » Mais comme elle avait dit, « Mon enfant, saluez votre frère, » je ne pus me dispenser de recevoir le salut de sa fille. Dès que j'aperçus la figure de Siao-man, de loin elle me parut imposante; de près je la trouvai belle. Véritablement elle est digne d'être l'épouse d'un homme élevé aux plus hautes charges. Lao-tseu dit :

« Lorsqu'on n'arrête pas ses regards sur un objet « fait pour inspirer des désirs, on conserve la paix du « cœur. »

Voilà une maxime qui s'applique en tous points à ma situation. Au fait, si dès l'origine je ne l'avais pas vue, tout finirait là ; mais frappé comme je le suis encore de l'irrésistible attrait de ses charmes, le jour je ne mange pas, la nuit je ne puis plus dormir. Il me semble que mon âme est toujours prête à s'échapper, comme pour courir après un objet perdu. Dans la bibliothèque où je me suis retiré, madame Han me comble d'attentions ; mais, au bout du compte, ce n'est pas là ce que je désirais. Depuis, et à diverses reprises, je lui ai fait adresser, touchant mon mariage, plusieurs questions auxquelles elle n'a répondu qu'en termes vagues et indécis. — Dans une pareille situation, que faut-il faire ? Je veux envoyer le domestique annoncer à madame Han que je désire prendre congé d'elle pour retourner dans ma famille. Lorsque j'irai lui faire mes adieux, je verrai ce qu'elle me dira ; — puis je m'arrangerai en conséquence.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SIAO-MAN.

La tristesse et la fatigue m'accablent. — Hélas! je me souviens toujours que le ministre d'état, dès qu'il approcha de sa fin, dit à ma mère : « Lorsque j'allai « soumettre le pays de Hoaï-si, je fus surpris et cerné « étroitement par les rebelles. Les glaives allaient « m'atteindre, quand je vis accourir à ma défense le « général d'infanterie Pé. Il s'élança au milieu des « combattants et les mit en fuite, après en avoir ex- « terminé un grand nombre. C'est lui qui me sauva la « vie. Pour lui témoigner ma reconnaissance, je pro- « mis d'unir ma fille à Pé-min-tchong, fils du général. « Aussitôt, détachant ma ceinture de jade, je la laissai « comme un gage de ma promesse. » Hélas! j'entrais alors dans ma treizième année. Les dernières volontés de mon père étant si claires, si précises, on devait s'étonner que depuis cette époque Pé-min-tchong ne se fût pas mis en relation avec ma famille. Voilà pourquoi le mariage ne s'est point réalisé. Ces jours derniers, pendant que j'étudiais avec Fan-sou dans la chambre de ma mère, un domestique vint annoncer l'arrivée de Pé-min-tchong; je voulus me retirer; mais ma mère, je ne sais pour quel motif, m'ordonna de le saluer comme s'il eût été véritablement mon frère. Ce jeune homme répondit : « Je ne sache pas que de son « vivant le ministre d'état ait parlé des cérémonies pres- « crites entre frères et sœurs. — Monsieur le bachelier,

« répliqua vivement ma mère, ne parlons pas de cela. »
— Quand je vis pour la première fois Pé-min-tchong, ses sourcils agréablement arqués, ses yeux vifs et brillants, ses manières capables de surprendre l'admiration; quand je considérai qu'à peine âgé de vingt ans sa renommée littéraire a déjà parcouru tout l'empire, je me dis à moi-même: Si ce jeune homme veut aller à la capitale prendre ses degrés, à quoi ne peut-il pas parvenir! Depuis que je l'ai vu, mon cœur ne jouit plus de sa paix accoutumée. Ce n'est point que je me laisse aller à de folles pensées; mais il s'agit là du bonheur de toute ma vie, et d'ailleurs les dernières paroles de mon père mourant sont toujours présentes à ma mémoire. — Si par hasard ma mère allait désobéir à ses ordres, de quel front oserait-elle soutenir ses regards quand ils se rencontreront l'un et l'autre, dans l'autre monde, au bord des neuf fontaines? — Je viens d'apprendre tout à l'heure que Pé-min-tchong a l'intention de retourner chez lui et de faire ses adieux à ma mère. — Réfléchissons un peu. — Il est hors de doute que, revenu dans son pays, l'éloignement des lieux, les défilés et les montagnes, intercepteront encore une fois les communications. Hélas! cette alliance promise par mon père, quand pourra-t-elle se réaliser? — Il y a deux jours, j'ai brodé en cachette un petit sac d'odeur sur lequel on lit un quatrain. Les vers dont il se compose expriment mes sentiments; mais je n'ose pas envoyer quelqu'un le lui offrir. Il n'y a que Fan-sou, ma compagne d'études, que je puisse charger de ce soin. Cette jeune fille est

intelligente et entendue en toutes choses. Sous bien des rapports, c'est une personne accomplie; mais elle est un peu légère. Si elle vient à découvrir cette intrigue, toute la maison ne tardera pas à la connaître. Comment faire? Voilà deux jours qu'elle me répète à chaque moment: « Mademoiselle, allons donc dans le « jardin voir les fleurs. » Mes reproches l'ont contrainte de s'éloigner.—Cette nuit je veux allumer une lampe; j'irai sans bruit étudier avec Fan-sou. Si elle renouvelle sa proposition, oh! alors je l'accompagnerai dans le jardin; puis, en passant devant le cabinet d'étude où reste Pé-min-tchong, je jetterai le sac d'odeur sur le seuil de la porte. Si ce jeune homme le ramasse, il lira les vers et connaîtra mes sentiments pour lui; si c'est une autre personne qui le trouve, ma défense sera facile: je dirai que cela ne me regarde pas. Mettons à cette affaire le plus grand soin et souvenons-nous toujours de l'axiome: « Celui qui ne s'inquiète « pas des malheurs éloignés succombe souvent aux « dangers qui l'entourent. » — Je pense que Fan-sou va venir d'un moment à l'autre.

SCÈNE III.

FAN-SOU.

C'est moi qui suis Fan-sou. Il y a quelque temps, j'étais dans la bibliothèque avec mademoiselle; sa mère nous faisait expliquer les livres, quand on vint annoncer l'arrivée de Pé-min-tchong. Je ne puis deviner par quel motif madame Han ordonna à sa fille de le

saluer comme s'il eût été son frère. Depuis j'ai regardé mademoiselle à la dérobée; elle m'a paru triste et rêveuse : il faut qu'il y ait de l'amour là-dessous. Mademoiselle est une personne qui connaît les rites, et jamais elle n'est sortie de son appartement. Moi-même je ne la quitte pas d'un instant. Souvent je l'ai engagée à venir avec moi dans le jardin pour voir les fleurs; elle a toujours résisté à mes instances. C'est aujourd'hui le quinzième jour de la troisième lune; voici en outre le Tsing-ming[1] qui va commencer. Tout à l'heure le domestique vient de dire que dans le jardin, que nous oublions de visiter, toutes les fleurs se sont épanouies et que des milliers de plantes rivalisent de fraîcheur et de beauté. Je vais engager mademoiselle à y faire un tour de promenade.

(Elle aperçoit Siao-man.)

SCÈNE IV.

SIAO-MAN ET FAN-SOU.

SIAO-MAN.

Fan-sou, d'où viens-tu? Je t'attendais pour expliquer les livres.

FAN-SOU, à part.

Mademoiselle a bien autre chose à faire qu'à m'attendre pour étudier.

[1] Le Tsing-ming commence cent cinq jours après le solstice d'hiver, vers le temps où le soleil entre dans le seizième degré du bélier, c'est-à-dire le 5 avril. C'est le jour où les Chinois visitent les tombes de leurs ancêtres et accomplissent les cérémonies sacrées.

SIAO-MAN.

Confucius a dit :

« A l'âge de quinze ans je m'appliquais à l'étude. »

A plus forte raison devons-nous, à notre âge, imiter le saint homme.

FAN-SOU, à part.

Il paraît qu'elle raffole de littérature. Comment cela finira-t-il? Le mieux est de la laisser faire. (A Siao-man.) (Elle chante.) Eh bien, mademoiselle, délaissez les travaux de votre sexe; appliquez-vous à l'étude des neuf livres sacrés; comme Confucius, « examinez-« vous trois fois le jour. »

SIAO-MAN.

« Les jours et les mois s'écoulent[1], les années ne « nous attendent pas! » Pourquoi donc refuses-tu d'expliquer les livres? Fan-sou, veux-tu aller dans le jardin?

FAN-SOU.

Mademoiselle, ne parlons plus des beaux sites qui sont dans le jardin derrière la maison. Écoutez donc.

SIAO-MAN.

Que veux-tu que j'écoute?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Entendez-vous les modulations pures et harmonieuses de l'oiseau tou-kian-ing? sentez-vous le parfum des pêchers qui vient réjouir l'odorat? Mademoiselle, oubliez un ins-

[1] Cette phrase est tirée du Lun-yu, liv. XI, chap XVIII, § 1er.

Chi-king[1] et le Chou-king[2]. Les six livres canoniques furent transmis de cette manière aux siècles suivants, car le ciel ne voulait pas que le goût de la littérature s'éteignît parmi les hommes. Toutes les fois que j'ouvre un livre, je sens mon cœur s'épanouir. Je puis étudier tout le jour sans éprouver la moindre fatigue. Pourtant n'est-ce pas une espèce de démence de négliger les travaux de mon sexe pour me livrer sans partage à l'étude des livres?

FAN-SOU.

Mademoiselle, il vous suffit d'ouvrir les livres classiques pour vous trouver en face du saint homme. Vous devez en retirer de grands avantages.

SIAO-MAN.

Eh bien, je veux encore expliquer un chapitre avec toi.

FAN-SOU.

Mademoiselle, vous voulez encore étudier! Tout à l'heure, étant allée avec madame, dans le jardin qui est derrière la maison, pour brûler des parfums, j'ai remarqué que les sites avaient un charme inexprimable. Si avec un ciel si pur, une nuit si belle, nous n'allions pas jouir des agréments que cette délicieuse saison étale à nos yeux, ne serait-ce pas nous montrer insensibles aux charmes du printemps? Qu'est-il besoin d'expliquer les livres? Allons un peu nous promener.

[1] Le livre des vers.

[2] Le livre des annales.

SIAO-MAN.

Confucius a dit :

« A l'âge de quinze ans je m'appliquais à l'étude. »

A plus forte raison devons-nous, à notre âge, imiter le saint homme.

FAN-SOU, à part.

Il paraît qu'elle raffole de littérature. Comment cela finira-t-il? Le mieux est de la laisser faire. (A Siao-man.) (Elle chante.) Eh bien, mademoiselle, délaissez les travaux de votre sexe; appliquez-vous à l'étude des neuf livres sacrés; comme Confucius, « examinez-« vous trois fois le jour. »

SIAO-MAN.

« Les jours et les mois s'écoulent[1], les années ne « nous attendent pas! » Pourquoi donc refuses-tu d'expliquer les livres? Fan-sou, veux-tu aller dans le jardin?

FAN-SOU.

Mademoiselle, ne parlons plus des beaux sites qui sont dans le jardin derrière la maison. Écoutez donc.

SIAO-MAN.

Que veux-tu que j'écoute?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Entendez-vous les modulations pures et harmonieuses de l'oiseau tou-kian-ing? sentez-vous le parfum des pêchers qui vient réjouir l'odorat? Mademoiselle, oubliez un ins-

[1] Cette phrase est tirée du Lun-yu, liv. XI, chap XVII, § 1er.

tant l'amour de l'étude, et venez goûter avec moi les plaisirs de la promenade. Laissez là votre lampe solitaire.

SIAO-MAN.

Fan-sou, si je consens à aller me promener avec toi et que madame Han vienne à le savoir, que deviendrai-je ?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

A cette heure madame repose dans son lit; les nuages qui la bercent ne sont pas encore dissipés.

SIAO-MAN.

Ma mère t'a ordonné de me tenir compagnie pour lire les livres, et toi, au contraire, tu viens me presser d'abandonner l'étude.

FAN-SOU.

Si madame vient à le savoir, je dirai que vous n'y êtes pour rien ; je prendrai tout sur moi.

(Elle chante.)

Demain matin Fan-sou viendra elle-même recevoir son châtiment.

(Elle parle.)

Je vous sollicite, il est vrai, de quitter l'étude.

(Elle chante.)

Je ressemble à Kouan-ning, de Tchong-nan-chan, qui rompit toute communauté d'études avec son ami Hoa-in[1].

[1] Kouan-ning et Hoa-in étaient deux étudiants, compagnons de lit et de table. Un jour qu'ils labouraient dans le jardin potager, Kouan-ning heurta, sans y faire grande attention, un lingot d'or; mais Hoa-in le ramassa bientôt et fut réprimandé par son ami. Un autre jour, un riche mandarin venant à passer devant la porte, dans un grand apparat, pendant qu'ils étudiaient, Hoa-in eut la

SIAO-MAN.

J'ignore dans quelle intention tu veux aller dans le jardin derrière la maison.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je n'ai pas de motif particulier pour vous inviter à y aller.

(Elle parle.)

Mais n'avez-vous pas entendu dire qu'un quart d'heure d'une nuit de printemps vaut mille onces d'argent?

(Elle chante.)

N'allez pas manquer cette charmante saison qu'embellissent les fleurs et les chants de l'oiseau ing.

SIAO-MAN.

Puisque c'est ainsi, je cède à tes instances et je vais avec toi; mais songe bien que tu réponds de toute cette affaire. — Cette nuit je sens un peu la fraîcheur du printemps; attends que j'aille remettre un autre vêtement. — Va, conduis-moi.

FAN-SOU.

Marchions ensemble.

(Siao-man et Fan-sou sortent.)

curiosité d'aller le voir; alors Kouan-ning coupa en deux parties la natte de bambou sur laquelle ils couchaient ensemble, ne voulant pas, dit-il, être l'intime ami d'un homme qui avait des habitudes si différentes des siennes. (Voyez Gonçalvez, *Arte china*, page 362, nº 87.)

SCÈNE V.

La scène est dans le jardin du palais de Tsin.

PÉ-MIN-TCHONG, SIAO-MAN ET FAN-SOU.

PÉ-MIN-TCHONG, dans le cabinet d'étude.

(Il récite des vers.)

Elle unit au vermillon des rubis le tendre incarnat des fleurs. Qui n'admirerait pas les plumes de Tsoui qui ornent sa tête, les cheveux qui ombragent ses tempes comme un léger nuage? Dès qu'un homme a été touché des attraits d'une belle femme, il voit sa figure en songe et la suit avec ardeur; il rêve qu'il repose près d'elle dans les grottes mystérieuses de Tsan.

C'est moi qui suis Pé-min-tchong. Depuis que j'ai vu, ces jours derniers, Siao-man, qui ressemble par sa figure à une jeune immortelle du ciel de jade, par sa taille svelte et gracieuse à la fille de la belle Si-ché, ma pensée ne peut plus se détacher d'elle, pas même pendant mon sommeil. J'oublie de prendre le thé et le riz; et madame Han ne dit pas un mot de ce mariage! — A cette heure avancée de la nuit, la lune est brillante, l'air est pur. Depuis que je suis dans ce cabinet d'étude, la tristesse m'accable. Je vais jouer un air sur ma guitare. (Il parle à sa guitare.) Je t'invoque d'une voix suppliante; souviens-toi que pendant plusieurs années je t'ai suivie, comme un ami fidèle, sur les lacs et les mers. Je vais jouer un air, jeune immortelle! C'est dans ta ceinture, mince et svelte comme celle d'une jeune vierge, dans ton sein, nuancé comme celui d'un serpent, dans ta gamme d'or, ton

chevalet de jade, c'est dans tes sept cordes, pures comme le cristal, que réside toute la puissance de mes chants. O ciel! puisse une brise heureuse recevoir les sons de ma guitare et les porter mollement aux oreilles de cette jeune beauté, qui semble formée de jade et pétrie de vermillon. O ma guitare! je te suspendrai dans ma chambre, je t'offrirai des sacrifices aux quatre saisons de l'année, et je ne manquerai jamais de te saluer, soir et matin, pour te témoigner ma reconnaissance.

FAN-SOU.

Mademoiselle, promenons-nous à la dérobée.

SIAO-MAN.

Fan-sou, garde-toi de faire du bruit. Retenons nos ceintures qui sont garnies de pierres sonores, et marchons tout doucement.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Les pierres de nos ceintures s'agitent avec un bruit harmonieux; que nos petits pieds, semblables à des nénuphars d'or, effleurent mollement la terre. (*Bis.*) La lune brille sur nos têtes pendant que nous foulons la mousse verdoyante. (*Bis.*) La fraîcheur humide de la nuit pénètre nos légers vêtements.

Mademoiselle, voyez donc comme ces fleurs sont vermeilles; elles ressemblent à une étoffe de soie brodée; voyez la verdure des saules; de loin on dirait des masses de vapeurs qui se balancent dans l'air. Nous jouissons de toutes les beautés du printemps.

SIAO-MAN.

Que ces perspectives sont ravissantes!

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ce printemps qui dure quatre-vingt-dix jours déploie maintenant tous ses charmes. Nous voici dans ces longues nuits qui valent mille onces d'argent. En vérité, il est difficile de goûter à la fois tant d'agréments réunis.

(Elle parle.)

Regardez ces pêchers vermeils et ces saules verdoyants. Voici un printemps délicieux!

(Elle chante.)

Les fleurs et les saules semblent sourire à notre approche; le vent et la lune redoublent de tendresse. Ce sont eux qui font naître ces couleurs variées que nous admirons. Dans ces moments délicieux, un poëte se sentirait pressé d'épancher en beaux vers les sentiments de son âme.

(Elle parle.)

Mademoiselle, les sites que vous voyez m'enchantent à tel point que je voudrais profiter de cette heure délicieuse de la nuit pour composer quelques vers. Je vous prie, ne vous en moquez pas.

SIAO-MAN.

Je désire les entendre.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Un han-lin, avec tout son talent, ne pourrait décrire les charmes de ces ravissantes perspectives; un peintre habile ne pourrait les représenter avec ses brillantes couleurs. Voyez la fleur haï-tang [1], dont la brise agite le calice en-

[1] *Pyrus japonica.*

tr'ouvert; la fraîcheur de la nuit pénètre nos robes de soie ornées de perles; les plantes odoriférantes sont voilées d'une vapeur légère; notre lampe jette une flamme tranquille au milieu de la gaze bleue qui l'entoure; les saules laissent flotter leurs soies verdoyantes, d'où s'échappent des perles de rosée qui tombent, comme une pluie d'étoiles, dans cet étang limpide: on dirait des balles de jade qu'on jetterait dans un bassin de cristal. Voyez la lune qui brille à la pointe des saules; elle ressemble au dragon azuré qui apporta jadis le miroir de Hoang-ti.

(Pé-min-tchong joue de la guitare.)

SIAO-MAN.

Fan-sou, de quel endroit viennent ces accords harmonieux?

FAN-SOU.

Sans doute c'est Pé-min-tchong, le jeune étudiant, qui joue de la guitare.

SIAO-MAN.

Quel air joue-t-il?

FAN-SOU.

Allons en cachette écouter au bas de cette fenêtre.

PÉ-MIN-TCHONG.

En présence de ces beaux sites, je vais chanter une romance.

(Il chante en s'accompagnant de sa guitare.)

La lune brille dans tout son éclat, la nuit est pure, le vent et la rosée répandent leur fraîcheur; mais hélas! la belle personne que j'aime n'apparaît point à mes yeux; elle repose loin de moi dans sa chambre solitaire! Depuis qu'elle a touché mon cœur, aucun oiseau messager ne m'apporte de ses nouvelles. Il lui est difficile de trouver

quelqu'un à qui elle puisse confier une lettre. Mon âme se brise de douleur, ma tristesse s'accroît de plus en plus, et cependant ma chanson n'est pas encore finie. Les larmes inondent mon visage. Mille lis me séparent de mon pays natal; j'erre à l'aventure comme la feuille emportée par le vent. Quand serai-je assez heureux pour posséder la belle Iu-feï?

SIAO-MAN.

Les paroles de ce jeune homme vous attristent le cœur.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Avant la fin de sa chanson, j'ai senti mon âme se briser.

(Elle parle.)

Et moi aussi, je commence à devenir émue.

(Elle chante.)

A peine l'ai-je entendu que j'ai senti s'accroître mes ennuis. La douceur de ses accents faisait naître par degrés le trouble au fond de mon âme; sa voix touchante inspire l'amour. Avec quelle vérité il a dépeint les tourments de cette passion! Ne croirait-on pas qu'en prenant sa guitare il a voulu décrire votre abandon, votre tristesse? Ne semble-t-il pas dire qu'en dehors de sa fenêtre, il y a une jeune fille qui gémit comme lui sur sa couche solitaire?

PÉ-MIN-TCHONG.

(Il chante de nouveau en s'accompagnant de la guitare.)

Le phénix solitaire cherche la compagne qu'il aime: il chante d'une voix plaintive; où est-elle pour écouter ses tendres accents?

FAN-SOU.

Que ne joue-t-il un autre air?

(Elle chante.)

Lorsqu'il peint avec sa guitare les plaintes du phénix

séparé de sa compagne, il semble faire allusion à nos peines.

(Elle parle.)

Mademoiselle, allons-nous-en.

SIAO-MAN.

Pourquoi es-tu donc si pressée?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ce jeune homme ne paraît pas un lettré d'un caractère droit et sincère.

(Elle parle d'un ton effrayé.)

Holà! mademoiselle, est-ce que vous ne voyez pas un homme qui vient?

SIAO-MAN.

De quel côté vient-il?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Les bambous froissés résonnent sur son passage; les fleurs laissent tomber avec bruit leurs pétales décolorés; les oiseaux, qui dormaient sur les branches, s'envolent de frayeur. (Elle écoute.) J'ai écouté longtemps avec inquiétude: je n'entends personne; autour de nous règnent la solitude et le silence.

SIAO-MAN.

Pourquoi fais-tu l'effrayée? Comment un homme pourrait-il venir à cette heure? Il faut que tu sois folle!

FAN-SOU, se mettant à rire.

Ah! ah! ah!

SIAO-MAN.

Pourquoi ris-tu?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

A peine ai-je éclaté de rire qu'un effroi soudain vient étouffer ma voix.

PÉ-MIN-TCHONG.

Il me semble que je viens d'entendre parler plusieurs personnes au bas de cette fenêtre. Ne serait-ce pas parce qu'elles m'ont entendu jouer de la guitare? Ouvrons la porte de ce cabinet pour regarder.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ah! j'ai entendu résonner l'anneau de la porte; il m'a semblé voir quelqu'un venir. Le bruit qui a frappé mon oreille m'annonçait une personne qui marche dans l'ombre. Soudain j'ai arrêté mes yeux de ce côté: ce n'était que le bruit des gouttes de rosée; ce n'était que le murmure de la brise du soir. Les fleurs balancent capricieusement leur ombre; elles ont failli me faire mourir de frayeur.

(Elle parle.)

Mademoiselle, allons-nous-en. J'appréhende qu'il ne vienne quelqu'un.

SIAO-MAN.

Écoutons encore un air. Qu'est-ce que tu as à craindre?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Mademoiselle, c'est à votre sollicitation que je me promène cette nuit dans le jardin. Si madame vient à le savoir, je ne pourrai trouver aucune excuse. De plus, cette démarche excitera peut-être des propos malveillants. Madame est sévère sur les convenances et elle gouverne sa maison avec une inflexible rigueur.

(Elle parle.)

Si madame vient à le savoir, elle dira qu'elle connaît la coupable, que c'est Fan-sou, cette petite scélérate; puis elle m'appellera et me fera mettre à genoux. La nuit devient obscure; retournons-nous-en. Holà! je crois entendre l'arrivée de quelqu'un.

SIAO-MAN.

Eh bien, retirons-nous.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Dites-moi un peu, quand vous êtes sortie de votre chambre parfumée, la cour était-elle tranquille? tout le monde était-il en repos?

SIAO-MAN.

A l'heure qu'il est, qui pourrait venir ici?

FAN-SOU.

Ne serait-ce pas Pé-min-tchong, qui vient de jouer de la guitare?

(Pé-min-tchong fait semblant de tousser.)

SIAO-MAN.

Il sait que nous sommes là; mais comment pourrait-il deviner ce que nous venons faire ici?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Quoique nous ne pensions pas à l'amour, il va supposer que l'amour nous amène dans cet endroit.

SIAO-MAN.

Quel motif pourrait autoriser un semblable soupçon?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Il cherchera naturellement dans quelle intention nous sommes venues écouter sa romance.

(Elle parle.)

La nuit devient sombre; retirons-nous.

SIAO-MAN.

Quelle heure est-il à présent?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Il y a longtemps que j'ai entendu sonner la première veille. La nuit s'avance; ne restons pas davantage.

SIAO-MAN.

Si tu veux rester, reste; si tu veux t'en aller, va-t'en; moi je désire attendre encore un peu. Qu'est-ce que j'ai à craindre?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Vous avez donc grande envie d'attendre! pour moi, je vais me retirer.

SIAO-MAN.

Où vas-tu maintenant?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je vais près du puits, à l'ombre de ces arbres touffus.

SIAO-MAN.

Et pourquoi vas-tu de ce côté?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je me cacherai derrière la balustrade du puits.

SIAO-MAN.

Eh bien! marche la première; je te suivrai.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Cachez-vous à la faveur de l'ombre que je projette en marchant.

SIAO-MAN.

Fan-sou, tu diras que je ne t'ai pas vue.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

L'éclat de la lune peut nous trahir: je meurs d'inquiétude.

SIAO-MAN, seule.

Me voici débarrassée de Fan-sou; prenons maintenant notre sac d'odeur et jetons-le sur le seuil de cette porte. Si Pé-min-tchong sort du cabinet d'étude, il ne peut manquer de l'apercevoir.

(Elle récite des vers.)

Les fleurs de pêcher [1] emportées par les flots servirent de guide à Lieou-chin [2] et à Youen-chao, et les conduisirent vers une île habitée par les dieux.

(Elle jette le sac d'odeur et sort.)

[1] Voyez la préface du Hoeï-lan-ki, page 24.

[2] Dans les années yong-ping (de 58 à 76 de J.-C.) un homme du pays de Kieou, nommé *Lieou-chin*, alla sur une montagne pour y recueillir des plantes médicinales; il s'égara dans son chemin, et, après avoir parcouru plusieurs *lis*, arriva au bord d'une rivière. Deux jeunes filles, parfaitement belles, vinrent au devant de lui et le menèrent dans une grotte où elles le nourrirent de mets délicieux. Quand il voulut les quitter, ces jeunes filles lui montrèrent le chemin de son pays natal. De retour chez lui, il trouva ses petits-fils de la septième génération, tant son absence avait été

PÉ-MIN-TCHONG, seul.

(Il sort du cabinet et regarde.)

Ah! ah! c'était donc mademoiselle qui était là, écoutant les accords de ma guitare! Pourquoi s'est-elle éloignée? Courons vite après elle. Hélas! il est trop tard maintenant. — Ne serait-elle pas venue furtivement dans cet endroit pour épier mes démarches? C'est moi peut-être qui sans le savoir ai provoqué sa fuite. — Ah! tout me démontre que je n'ai pas une destinée heureuse pour le mariage. — Retournons dans notre cabinet. — Mais qu'est-ce que j'aperçois à la clarté de la lune? (Il ramasse le sac et le regarde.) C'est un petit sac d'odeur que Siao-man vient sans doute de laisser tomber à dessein. Je vais l'emporter dans le cabinet d'étude et l'examiner attentivement. (Il rentre dans le cabinet.) Coupons un peu la mèche émoussée de cette lampe, afin que sa clarté soit plus vive. Voici d'abord deux nœuds qui indiquent l'union des cœurs, la sympathie des caractères. Elle a brodé sur ce sac un joli étang, couvert de nénuphars, et deux oiseaux, le youen et le yang, qui entrelacent leurs cous. Il y a des vers au-dessus. Voyons-les donc.

(Il lit les vers.)

Dans sa chambre silencieuse et solitaire, — Nan-yong s'afflige de la longueur des nuits. — Fun-lang, gardez-vous de me quitter à la légère. — Je vous donne ce sac d'odeur en soie violette.

longue. A trente lis au nord-ouest du district de Tien-taï on voit encore le temple de Lieou-chin et de Youen-chao. (*Encyclopédie chinoise, San-tsaï-tou-hoeï.*)

Je ne me trompais pas, c'est Siao-man qui a laissé tomber à dessein ce sac d'odeur, qu'elle a brodé pour moi. Il faut que je l'examine avec le plus grand soin et que je tâche d'interpréter ses sentiments. — Commençons par les nœuds qui se trouvent aux deux bouts, et qui marquent la douce union des âmes; elle veut dire sans doute que l'amour confondra nos cœurs et nos pensées. Quant aux nénuphars qui recouvrent ce petit étang, je vois ce qu'ils représentent. Le cœur du nénuphar porte un nom qui se prononce *ngeou*, comme celui qui exprime l'union de deux époux. Elle me donne à entendre qu'elle désire m'épouser. Au-dessus elle a brodé deux oiseaux, aux cous entrelacés. Elle veut dire que, lorsque la même couche nous recevra, lorsque nous reposerons l'un et l'autre sur le même oreiller, nous nous entrelacerons tendrement comme ces deux oiseaux, qui sont l'emblème de l'amour conjugal.

Voici maintenant les vers :

Dans cette chambre silencieuse et solitaire.

Elle veut dire qu'elle habite une chambre solitaire et qu'aucun homme ne connaît le lieu de sa retraite.

Nan-yong s'afflige de la longueur des nuits.

Nan-yong était une belle femme de l'antiquité. Pourquoi se compare-t-elle à Nan-yong? — Nan-yong signifie *visage du midi*, et elle emprunte ce nom parce qu'elle s'appelle Siao-man, nom qui veut dire *petite barbare du midi*.

Fun-lang, gardez-vous de me quitter à la légère.

Mon nom de famille est *Pé* (blanc), et c'est pour cela qu'elle me donne le nom de Fun-lang (qui signifie *époux blanc*).

A diverses reprises, j'ai voulu faire mes adieux à madame Han pour retourner dans ma famille; par ce vers elle m'engage à me désister de mon projet.

Je vous donne ce sac d'odeur en soie violette.

C'est à dessein que Siao-man a laissé ce sac d'odeur, afin que je le gardasse comme un gage de son amour. Mais puisque mademoiselle me témoigne ainsi son attachement, quel plaisir trouverais-je à jouer de la guitare ou à étudier? Non, chaque jour, matin et soir, je veux rendre des hommages à ce sac parfumé. Prenons-le donc et offrons-lui des sacrifices. O sac d'odeur! tu me feras mourir de tourment.

(Il récite des vers.)

Ce sac est plus précieux pour moi qu'un lingot d'or. Il a allumé dans mon sein une passion qui pénètre mes os; mais l'amour même m'accable de tristesse et d'ennuis. Quand pourrai-je goûter le bonheur que me promet cette union!

FIN DU PREMIER ACTE.

(*La suite au prochain numéro.*)

NOTE

Sur les idoles colossales à Bamian, par Alex. BURNES, lieutenant dans l'armée de Bombay.

. . . . . Nous atteignîmes Bamian, endroit devenu célèbre par ses idoles et ses excavations; ces dernières se voient dans toute la vallée sur une étendue de huit lieues et sont encore aujourd'hui habitées par la majeure partie des habitants; on les y nomme *Sümach;* une colline détachée, située dans le milieu de la vallée, en est toute couverte, et nous rappelle les *Troglodytes* des historiens d'Alexandre : cet assemblage se nomme la ville de *Ghulghula,* et consiste dans une succession de caveaux dans toutes les directions, et est, à ce qu'on dit, l'ouvrage d'un roi nommé *Djulal.* La colline de Bamian est composée d'argile et de cailloux, ce qui a rendu l'excavation peu difficile; néanmoins la grande étendue du travail ne laisse pas que d'exciter l'attention. On trouve des caveaux sur les deux côtés de la vallée; mais la partie septentrionale en contient le plus grand nombre; ce côté contient aussi les idoles; le tout forme une cité immense. On paye souvent des laboureurs pour qu'ils creusent dans les ruines, et ils en retirent des anneaux, des reliques, des monnaies, etc.; ces dernières portent des inscriptions coufiques et sont d'une date postérieure à Mohammed. Les caveaux ou maisons n'offrent aux regards aucun ornement d'architecture, n'étant

que des cavernes carrées, creusées dans la colline; quelques-unes se terminent en une sorte de dôme et ont une (frise) entaillée au-dessous de l'endroit d'où s'élève la coupole. Les habitants racontent beaucoup d'histoires merveilleuses des caveaux de Bamian, entre autres qu'une mère y perdit son enfant, qu'elle ne retrouva qu'après douze années. Quoi qu'on pense de cette histoire, elle donne toujours une idée de l'étendue de ces ouvrages. Il y a des excavations de tous côtés autour des idoles, et dans une des plus grandes, la moitié d'un régiment pourrait s'y loger. Bamian est sujette à Caboul et paraît être un endroit d'une haute antiquité; c'est peut-être la ville qu'Alexandre fonda au pied du Saropamise avant d'entrer en Bactriane. En effet, la contrée entre Caboul et Balkh est appelée encore aujourd'hui *Bakhtar Zamin*, ou la contrée de Bakhtar. On prétend que Bamian tire son nom de son élévation. *Bam* signifiant un balcon, et l'affixe *ian* une contrée, elle pourrait avoir été ainsi nommée à cause des caveaux creusés dans le roc les uns au-dessus des autres.

Il n'y a guère de restes des antiquités asiatiques qui aient excité autant la curiosité des savants que les idoles colossales de Bamian. J'ai été assez heureux pour pouvoir en prendre un dessin. Ce sont deux figures, l'une mâle, l'autre femelle; l'une se nomme *Salsal*, et l'autre *Schah Mama;* elles sont taillées en relief sur la face de la colline et représentent deux images colossales. La figure mâle est la plus grande, et a environ cent vingt pieds de haut; elle occupe un front

de soixante et dix pieds, et la niche dans laquelle elle est taillée s'étend aussi à soixante et dix pieds de profondeur dans l'intérieur de la colline. Cette idole est mutilée, les deux cuisses ayant été brisées par des coups de canon et la partie au-dessus de la bouche ayant été fracturée. Les lèvres sont très-grandes, les oreilles longues et pendantes, et il paraît que sur la tête il y avait eu une tiare. La figure est couverte par un manteau qui l'entoure de tous côtés, et qui paraît avoir été fait d'une espèce de plâtre, et l'image, en beaucoup d'endroits, avait été garnie de chevilles pour le retenir. La figure elle-même est sans symétrie et la draperie est dépourvue d'élégance; les mains, qui retenaient le manteau, ont été brisées.

La figure femelle est plus parfaite que l'autre et est habillée de même; elle se trouve dans la même colline, à la distance de deux cents aunes (*yards*), mais n'est pas de moitié aussi élevée. Ce n'est qu'au dire des gens du pays que l'on est assuré que cette dame n'est pas un frère ou un fils de l'autre colosse. Je remarquerai encore que les caravanes qui se rendent à Caboul ou qui en viennent s'arrêtent dans les caveaux inférieurs; et dans ceux de dessus les habitants déposent leur blé.

J'en viens maintenant à ce qu'il y a de plus curieux dans les idoles. Les niches en avaient été couvertes de plâtre et ornées de peintures consistant en figures humaines, qui ont disparu maintenant, excepté immédiatement au-dessus des têtes des idoles; ici les couleurs sont aussi vives et les dessins aussi bien con-

servés que dans les tombeaux égyptiens; il règne peu de variété dans ces dessins, qui représentent le buste d'une femme ayant les cheveux réunis en touffe sur la tête, et un (plaid) sur la moitié du sein, le tout entouré d'une auréole et la tête entourée d'une seconde auréole. D'un côté je pus démêler un groupe de trois figures de femmes qui se suivent l'une l'autre. L'exécution en est mauvaise et nullement supérieure aux peintures que font les Chinois en imitation des artistes européens.

Les traditions des habitants sur les idoles de Bamian sont vagues et peu satisfaisantes. On prétend qu'elles furent faites, vers le commencement de notre ère, par une race de *Kafres,* pour représenter un roi nommé *Salsal,* avec son épouse; il régnait dans une contrée éloignée et fut adoré à cause de sa grandeur. Les Indiens prétendent que c'est l'ouvrage des *Pandava* et qu'il en est question dans le Mahabharat. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Indiens, encore à ce jour, en passant devant ces idoles, élèvent leurs mains pour les adorer, quoiqu'ils ne leur fassent aucune oblation, ce qui pourrait avoir cessé depuis l'établissement de l'islamisme. Des conjectures attribuent ces images aux bouddhistes, ce qui est rendu assez probable par les longues oreilles de la grande figure. Je ne puis leur reconnaître une ressemblance avec les sculptures de Salsette; mais la forme de la tête ressemble à celle de la grande *trimurti,* à Elephanta. A Manikyala, dans le Pandjab, auprès de la célèbre *colline,* je trouvai une cornaline antique qui ressemble

exactement à cette tête. Dans les peintures au-dessus des idoles je remarque beaucoup de ressemblance avec les images des temples djaïnas dans l'Inde orientale, sur le mont *Abou,* à *Girvan* et *Palitana* dans le *Katyvar*. Je pense que ce sont des figures de femmes, mais très-grossières, quoique les peintures soient brillantes et belles. Rien dans ces images n'indique de grands progrès dans les arts, ou ce que des gens ordinaires n'eussent pu exécuter avec succès. Il est certain qu'on ne saurait les rapporter à l'invasion des Grecs, et il n'en est pas question dans les historiens d'Alexandre. Je trouve, dans l'histoire de Timour par Scherefeddin, une mention des idoles et des excavations de Bamian; on y dit que les idoles sont si grandes qu'aucun archer ne peut en atteindre la tête; on les y nomme *Lab* et *Manab,* noms de deux idoles célèbres mentionnées dans le Coran, et Scherefeddin fait allusion au chemin qui de l'intérieur de la colline se dirigeait vers elles. Des inscriptions qui pourraient nous guider manquent, et toutes les traditions postérieures sont tellement en contact avec Ali, gendre de Mohammed, qui n'est jamais venu ici, qu'il n'y a pas moyen de s'y rapporter. Il est assez probable que nous devons ces idoles à quelque personne de qualité qui résidait dans le voisinage et qui les a fait exécuter pour se procurer une renommée immortelle.

Le premier qui ait su se procurer des notices détaillées sur Bamian est WILFORD, voyez *Asiatic researches,* VI,

463 et suiv. MOOR (*Pantheon*, 247) pense que dans les temps reculés cette ville était le centre du bouddhisme, et JAMES ROSS (Gulchin, *Asiatic journal*, VI, 343) va jusqu'à l'identifier avec Balkh. Le rôle que joue cette dernière ville dans l'histoire de Zoroastre, sa langue, dont les Indiens avaient connaissance (LEYDEN et COLEBROOKE, *Asiatic researches*, X, 276, 395), et d'autres points encore rendraient très-curieux les éclaircissements qu'on pourrait donner à ce sujet. Nous ajouterons que la Bactriane des Grecs est évidemment le باختر زمين des Persans; ce nom désigne, de même que le Khorasan, la contrée orientale, voyez SEIR MUVAKHARIN, I, 122, 196; ERSKINE, *Baber*, XXX; STEWART, *Mulfuzat*, VII. S.

L'AVARE.

كان رجل بخيلا اذا وقع فى يده درهم او دينار نقره بيده ثم وضعه على كفّه ويقول سبحانَ الله هذا اجلّ الاشيآء الى الله فيه شفآء ووفآء يا نور عينى يا ثمرة الفؤاد كم من مدينة دخلتها وكم يد وقعت فيها فلم يعرفوا قدرك فداك ابى وامّى الان استقرّت بك الدار واطمأنّ بك المزار ونجوت من خطر الاسفار وايدي التجّار لك البشارة في كيس مملّع وصندوق منقّش وكان يقبّله ويضعه فى الصندوق

TRADUCTION.

Un homme était possédé d'avarice. Lorsqu'une pièce d'or ou d'argent tombait entre ses mains, il la

frappait du doigt, puis il la mettait dans le creux de sa main et tenait ce langage : « Dieu soit loué! cet « objet est du plus grand prix devant Dieu. En lui se « trouvent la fidélité et le remède à tous les maux. « O lumière de mes yeux! ô charme de mon cœur! « dans combien de villes tu es entré, dans combien de « mains tu es tombé, sans que l'on ait connu ton mé- « rite! Je livrerais pour toi et mon père et ma mère. « Maintenant ta demeure sera permanente et en sûreté « contre toute visite. Tu as échappé aux dangers des « voyages et aux mains des marchands : tu vas trouver « la joie dans une bourse de diverses couleurs et dans « un coffre orné de peintures. » En disant ces mots, il couvrait la pièce de baisers et la posait dans le coffre.

Le même trait d'avarice a été ainsi raconté en persan :

آورده اند که بخیلی بود که هرگاه که درمی بدست وی افتادی انرا در پیش نهادی وباوی سخن کفتی وکفتی ای درم تو بسیار مردم دیدهٔ وبسیار ناکسانرا بزرك کردهٔ وبسیار بزرکانرا بزمین فرو بردهٔ اکنون بجائی افتادی که شعاع آفتاب سایه بر تو نتواند انداخت واکر درکیسه انداختی کفتی بیارام وقرار کیر که درجائی افتادی که ترا از انجا تحویل نخواهد بود مکر بوقت مرك

TRADUCTION.

L'avarice possédait le cœur d'un homme. Toutes les fois qu'une pièce d'argent tombait dans ses mains, il la plaçait devant lui, entrait en conversation avec elle et lui disait : « O pièce d'argent, tu as vu bien « des hommes, tu as élevé beaucoup de gens méprisables et tu as renversé maints grands personnages. « Aujourd'hui te voilà tombée dans une place que les « rayons du soleil ne pourront jamais éclairer. » Lorsqu'il la jetait dans sa bourse : « Prends une demeure « stable, disait-il, et repose en paix; car tu es descendue dans un lieu d'où il ne sera possible de te « tirer qu'à l'heure de ma mort. »

LE PARASITE.

ومرّ بعض الطفيليّة بقوم وهم يأكلون فجلس وأكل
معهم فقيل له أَعرفتَ فينا احدًا فقال هذا واشار بيده
الى الطعام فضحكوا منــــــــــــــــه

TRADUCTION.

Certain parasite passant un jour auprès de gens qui mangeaient, s'assit et mangea avec eux. Alors une personne de la société lui dit : « Est-ce que tu connais « quelqu'un parmi nous ? — Ceci, » répondit-il; et de la main il montrait la nourriture. Tous aussitôt de rire à son sujet.

NOTE.

L'origine présumée vraie du mot طفيلى, *parasite, écornifleur*, est indiquée dans le commentaire de Hariry, pag. 155. La note suivante, que j'ai extraite d'un manuscrit arabe, contient une autre origine de ce mot.

قالوا الطفيلى منسوب الى رجل كان بالكوفة يسمّى طفيلا
كان يأتى الولايم من غير ان يدعى فقيل له طفيل
العرايس وقيل انه ماخوذ من الطفل وهو الظلمة لان
الفقير من العرب كان يحضر الطعام الذى لم يُدعَ اليه
متستّرا بالظلمة ليلا يُعرف وقيل سُمّى بذلك لاظلام
امره على الناس لا يدرون من دعاه وقيل بل هو من
الطفل لهجومه على الناس كهجوم الليل على النهار ولذلك
قيل فى المثل اطفل من ليل على نهار ،

« On dit que le mot طفيلى, *parasite, écornifleur*, est l'adjectif « relatif de طفيل *Thofaïl*, nom d'un habitant de Coufa, qui avait « l'habitude de se présenter aux repas de noces sans y avoir été in« vité ; c'est pourquoi on l'appelait le *Thofaïl* des mariés. On dit aussi « que ce mot vient de طِفْل *thifl*, pris dans le sens de ténèbres, « parce que les pauvres d'entre les Arabes se présentaient aux repas « où ils n'étaient point invités, enveloppés dans les ténèbres, afin « de n'être point reconnus. On dit que le parasite a été nommé ainsi « parce qu'il y a quelque chose de louche dans sa conduite, per« sonne ne sachant qui l'a invité. On dit encore que ce mot vient « plutôt de طَفْل *thafl*, parce que le parasite se précipite sur le « monde comme la nuit sur le jour. Aussi, en parlant de quelqu'un, « se sert-on de cette comparaison : il se précipite plus vite que la nuit « ne se précipite sur le jour. »

G. DE L.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 6 novembre 1834.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre des affaires étrangères, par laquelle il fait connaître à la Société que la commission nommée par le conseil, pour s'occuper de la publication des papiers de feu le docteur Schultz, peut se présenter au ministère des affaires étrangères pour prendre communication de ces papiers, après en avoir donné un récépissé. M. Lajard dépose en même temps sur le bureau copie du récépissé donné par la commission à M. le directeur des archives des affaires étrangères. Il annonce que le travail de la commission est déjà commencé. Les remercîments du conseil sont adressés à la commission.

M. Eusèbe de Salles communique au conseil une note sur les médecins arabes.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 6 novembre 1834.)

Bulletin de la Société de géographie. 2e série, tome II. No 8. Août. In-8°.

Journal de l'Institut historique. 1re année. Septembre. 2e livraison. Paris, 1834. In-8°.

Recueil encyclopédique belge. Tome V, 1re livraison, 2e année. Bruxelles. Juillet 1834. In-8°.

De la doctrine du progrès continu. Extrait de la Revue encyclopédique (publication d'août 1834). In-8°.

BIBLIOGRAPHIE.

Guide de la conversation arabe, par Jean HUMBERT, professeur de langue arabe à l'Académie de Genève. 1 volume in-8° d'environ 230 pages. (Sous presse, à Bonn, en Prusse.)

Dans un temps où nos relations avec Alger prennent chaque jour plus d'extension, d'activité et de consistance, l'opportunité du livre que nous annonçons sera vivement sentie.

Sans avoir voyagé dans l'Orient, M. le professeur Humbert a constamment fréquenté, depuis vingt ans, des Syriens, des Égyptiens et des Algériens instruits, et a puisé ainsi dans des sources avérées et pures ses recherches sur la langue arabe vulgaire.

Nous ne doutons pas que, dès l'apparition de ce Manuel du voyageur en Orient, le gouvernement ne s'empresse de l'accueillir et de le répandre parmi les militaires de la colonie africaine. L'auteur de ce livre, quoique Suisse, n'est point étranger en France : il y a longtemps que ses ouvrages en langues orientales, sortis des presses de l'Imprimerie royale, l'ont naturalisé parmi nos savants.

Sacra Pentecostalia pie celebranda, etc... Inest de Bar Alio et Bar Bahlulo, lexicographis syro-arabicis, inedita commentatio litteraria philologica, auctore G. GESENIO. Lipsiæ, 1834. In-4°. 32 pages.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

DÉCEMBRE 1834.

ANALYSE

De l'ouvrage de Bar-Hebræus intitulé ܡܢܪܬ ܩܘܕ̈ܫܐ *le Flambeau des saints*[1].

Nous ne donnerons point ici la biographie de l'illustre écrivain dont nous nous proposons d'examiner

[1] Le titre latin apposé au manuscrit est celui-ci : *Tractatus theologicus de ecclesiæ christianæ fundamentis, præcipua theologica capita complectens, autore Gregorio Abulfaragio.* A cette note Joseph Ascari en ajoute une autre qui porte la date de 1736. Il traduit les mots syriaques par *candelabrum sanctitatis,* traduction incorrecte, puisqu'il faut lire *candelabrum sanctorum.* Le manuscrit fait partie du fonds syriaque de la Bibliothèque royale, n° 121. Cette copie est fort ancienne : on lit, dans une note syriaque à la fin de l'ouvrage, que le copiste, nommé Jacobus, termina son travail l'année des Grecs 1715, c'est-à-dire l'an de J.-C. 1393. Les caractères sont en général beaux et fort lisibles ; seulement, par l'effet de la vétusté, plusieurs feuilles sont largement trouées ; le papier se fend et tombe en poussière lorsqu'on y touche, et, sans le secours des additions marginales prises avec soin sur un autre exemplaire, on ne pourrait lire un grand nombre de passages. L'ouvrage en entier se compose de trois cent quatre-vingt-douze

un ouvrage; Assémani l'a déjà fait[1]. Nous nous contenterons de rappeler qu'Abou'l-Faradjê naquit l'an 1226. Il était fils d'un médecin nommé Aron, d'origine juive, ce qui lui a fait donner le nom de Bar-Hebræus, ou *fils de l'Hébreu*. Sa patrie est Mélitène[2]. La position politique et topographique de cette ville fit qu'il apprit en même temps le syriaque, le grec et l'arabe. Il maniait avec la même facilité ces trois langues. Forcé de fuir devant les Tartares, qui envahissaient l'Arménie en 1243, il vint à Antioche, où il composa son Histoire des dynasties. Élevé au siége d'Alep en 1264, il devint peu de temps après *maphrien,* ou primat de l'église des jacobites, et il

feuillets. A partir du feuillet 388 jusqu'à la fin, on reconnaît la main d'un nouveau copiste nommé Eliel. L'écriture est plus fine et moins élégante.

[1] *Bibl. orient.* tom. II, p. 360.

[2] Mélitène est une ville de Cappadoce qui fit ensuite partie de l'Arménie. Procop. *Ædific.* liv. III, chap. IV. — Strab. liv. XII, pag. 573. Elle est célèbre par la mort de saint Polyeucte, premier martyr de l'Arménie. Elle fut le berceau de saint Melèce, évêque d'Antioche au IV[e] siècle, et de saint Euthyme, surnommé *le Grand.* La légion fulminante y tenait sa garnison. Voici ce qu'Abou'lfeda nous dit sur sa position, *Tab. geog.* man. 396 :

وهي في الجنوب عن سيواس وبينهما نحو ثلاث مراحل

وهي في الغرب عن كختا وكركر وبينهما نحو مرحلتين

وهي شمالي زابطرة مرحلة كبيرة

« Posita est ad austrum Sebastes, tribus circiter mansionibus ab « ea distans : ad occasum Cachtæ et Gargaræ, duabus ferè mansionibus ab iisdem dissita, et ad Aquilonem Zabatræ, à quâ longâ « mansione distat. »

occupa plusieurs années cette place[1]. Il mourut à Maradje[2] en 1285.

Barsuma, son frère, qui succéda à sa dignité, et qui nous a donné des détails précieux sur sa vie, termine son éloge par ces mots : « Qui ne s'apitoierait « sur le sort de l'illustre église des jacobites, en la « voyant privée d'un homme aussi rare et d'un philo- « sophe aussi admirable? Qui mieux que lui pouvait « vous éclairer sur une question théologique ou sur « tout autre sujet profane, fût-il simple ou ardu? Qui « pourrait écrire une lettre avec le talent, la douceur « et la grâce de cet homme que Dieu avait orné de « toutes les connaissances imaginables? Depuis l'âge « de vingt ans jusqu'à son dernier soupir il ne cessa « d'étudier ni d'écrire[3]. »

En effet Bar-Hebræus a écrit un nombre prodigieux d'ouvrages sur les sujets les plus variés. La théologie, la philosophie, l'histoire, la physique, la géologie, l'astronomie, la médecine et la grammaire lui ont fourni tour à tour la matière d'autant de traités spé-

[1] Quant à l'étymologie du mot *maphrien*, quelques uns ont voulu la ramener au mot ܡܠܦ, *instruire*, d'où ܡܠܦܢܐ, *maître, docteur;* mais Assémani, avec plusieurs autres, fait dériver avec raison ce nom de dignité ecclésiastique de l'*Aphel*, ܐܦܪܝ, d'où ܡܦܪܝܢܐ, *id est fæcunaitatem tribuens, quasi pater patrum.* Ce titre répond à celui de *catholicos* chez les Arméniens.

[2] C'est une ville de l'Aderbidjane, ܡܪܓܐ. Abou'lféda, *Tabl. geogr.* pag. 417. — Renaud. *Litur. orient.* tom. II, pag. 40.

[3] Assém. *Bibl. orient.* tom. II, pag. 67.

ciaux où il déploie la même érudition et la même pénétration d'esprit. Barsuma nous a transmis la liste de ses ouvrages, et il en énumère trente et un[1].

Le Flambeau des saints est peut-être, de toutes les productions de Bar-Hebræus, celle qui peut mieux nous donner une juste idée de la fécondité et de la multiplicité de son génie. Ici l'auteur est à la fois théologien, philosophe et naturaliste; il soumet à ses investigations Dieu, l'homme et la nature. Cet ouvrage est une espèce de système philosophique, fortement conçu et assez rigoureusement lié dans toutes ses parties; et la longue chaîne de ses déductions, rattachée

[1] Voici ceux que possède la Bibliothèque royale et qui sont inscrits au catalogue des manuscrits syriaques :

N° 118. *Opusculum ubi ad examen revocatur dictum illud Socratis, philosophiam legi præstare.*

N° 122. *Tractatus de moribus benè instituendis secundum christianæ religionis præcepta.*

N° 128. *Candelabrum sanctorum arabicè sed charactère syriaco.* C'est la traduction du manuscrit n° 221, que nous analysons.

N° 129. *Liber splendorum et confirmationum ad religionem christianam probandam.*

N° 130. *Opera poetica.*

N° 135. *Demonstrationes intellectuales de præcipuis christianæ fidei fundamentis.* C'est un résumé rapide et concis du Flambeau des saints.

N° 137. *Jus civile et canonicum apud Syros jacobitas.*

N° 138. *Nomocanon Syrorum jacobitarum ex conciliorum canonibus, arabicè, caractere syriaco.*

N° 140. *Idem.*

N° 157. *Opuscula theologica et philosophica.*

N° 160. *Liber confabulationum ubi historiæ complures, arabicè, caractere syriaco.*

N° 162. *Ascensio intellectualis.*

N° 166. *Grammatica syriaca.*

à l'élément infini, à Dieu, redescend dans l'ordre fini de la création et en embrasse successivement tous les ordres, qu'elle lie en un seul faisceau pour les déposer ensuite aux pieds du souverain maître, comme un hommage rendu à sa grandeur et à sa toute-puissance. Toutefois le principe rationnel y est continuellement subordonné au principe traditionnel. La foi sert de point de départ et de base au vaste édifice que la science construit; c'est elle qui en éclaire les parties obscures et mystérieuses, et qui nous sert de guide dans cet inextricable labyrinthe où la raison seule, ténébreuse et impuissante, s'égarerait infailliblement.

Cet ouvrage, qui embrasse toute la science contemporaine, montre que l'esprit philosophique faisait alors un grand effort pour enfanter une doctrine qui, résumant les connaissances des âges précédents, pût les transmettre aux siècles à venir sous une forme nouvelle, plus compréhensible et plus en harmonie avec l'état actuel de l'esprit humain. Ce travail est comme une prolongation des vastes travaux des gnostiques, bien que la forme synthétique et intuitive y domine moins que dans l'école d'Alexandrie, et qu'on sente l'influence de l'esprit aristotélique qui pénétrait de toutes parts dans le monde arabe et qui desséchait en quelque sorte la sève du génie oriental avec les formules algébriques et les sophismes de sa logique. D'une autre part le Flambeau des saints, quand on considère sa méthode analytique, nous révèle la marche prochaine de la science en Europe pendant le moyen âge. On reconnaît déjà, dans ses divisions et subdivi-



sions, dans ses catégories, qui ressemblent aux cases d'un médailler[1], et dans l'argumentation animée, mais trop uniforme, qui s'établit entre l'auteur et de subtils adversaires, qui ne sont quelquefois que des personnages fictifs; on reconnaît, dis-je, la forme philosophique qui se reproduit à un plus haut degré dans la scolastique. Bar-Hebræus nous apparaît sous ce rapport comme le précurseur de saint Thomas, et il y a même une analogie frappante entre ses ouvrages et la Somme du grand théologien[2].

L'analyse du Flambeau des saints, que nous essayons de faire, aura, nous osons l'espérer, quelque intérêt pour ceux qui aiment à étudier l'esprit humain sous toutes ses faces, et elle pourra peut-être servir à

[1] Les mots techniques dont l'auteur se sert sont nombreux, et nous en donnons ici la liste dans leur ordre logique. La division principale est ܫܬܐܣܬܐ ou *fondement*, puis ܦܣܘܩܐ, *division*; ܩܦܠܐܘܢ, κεφάλαιον, *chapitre*; ܦܢܝܐ, *paragraphe*; ܥܘܬܕܐ, *avant-propos, introduction*; ܡܚܘܝܢܘܬܐ, *preuve*; ܬܘܣܦܬܐ, *addition*; ܢܘܗܪܐ, *éclaircissement*; ܫܘܪܪܐ, *confirmation*; ܙܘܗܪܐ, *avertissement*; ܬܐܘܪܝܐ, θεωρία, *théorie*; ܗܦܟܬܐ, *objection*, et ce mot est toujours suivi de ceux-ci : ܦܘܢܝܐ, *réponse*, et ܣܗܕܘܬܐ, *témoignage*; de même qu'après ܣܟܠܐ, qui désigne une objection hérétique, calomnieuse, on lit ܫܪܝܐ, *réfutation*, et ܬܚܘܝܬܐ, *démonstration, exemple*.

[2] Grégoire Bar-Hebræus et saint Thomas vivaient non-seulement dans le même siècle, mais la date de leur naissance ne diffère que d'une année. En effet saint Thomas naquit en 1227, et il mourut douze ans avant celui auquel nous le comparons.

compléter l'admiration que le nom d'Abou'l-Faradje a inspirée aux orientalistes qui connaissent déjà ce grand homme comme historien[1].

L'ouvrage se compose de douze traités ou *fondements,* autour desquels vient se grouper une multitude de vérités et de faits secondaires. Maintenant quelle est la manière de procéder de l'auteur?

La vérité existe; quiconque nie son existence se retranche par le fait même dans le scepticisme universel, absolu, et se condamne à un éternel silence. Cette vérité, une et immense comme Dieu, dont elle n'est que la substance, se subdivise, sous le regard analytique de l'esprit humain, en une riche variété de vérités partielles et secondaires qui, rapprochées les unes des autres et liées par la raison, recomposent un tout harmonique que l'on appelle *science.* La science est l'arène où l'intelligence s'exerce, et c'est là où nous devons commencer par nous placer pour nous livrer à une spéculation quelconque. Aussi le premier *fondement* du livre traite-t-il de la *science dans sa notion simple et générale* ܡܛܠ ܝܕܥܬܐ ܦܫܝܛܬܐ. L'homme, en tant qu'être intelligent, doit se nourrir et se rassasier de cette science; elle est la respiration de son âme, l'aliment quotidien de son intelligence: s'en abstenir, c'est renoncer à la vie spirituelle[2].

[1] *Historia compendiosa dynast.* ab ed. Pocock. Oxon. 1663. — Greg. Abulphar. *Sive Bar-Hebræi chronicon syriac. à Bruns et Kirsch.* Leips. 1789.

[2] Man. pag. 4 et suiv.

Comme ce principe pourrait être contesté et être traité de simple assertion, particulière à la manière de juger de l'auteur, Bar-Hebræus prévient les objections et établit une forme d'argumentation évolutive, qui revient chaque fois qu'il veut prouver une vérité importante. Il s'appuie d'abord sur le témoignage des livres saints; la parole de Dieu est la pierre angulaire sur laquelle la raison humaine, en se posant, demeure inébranlable[1]. Les pères de l'église viennent ensuite apporter le tribut de leurs preuves, corroborant par leur unanimité celles des saintes lettres; et, en troisième lieu, l'auteur, dans sa méthode large et généreuse d'argumenter, ne dédaigne pas d'invoquer le témoignage des philosophes profanes, lorsqu'ils s'accordent avec les autres, en sorte qu'il enveloppe chaque vérité de la lumière la plus éclatante qu'elle puisse recevoir, et qu'il lui donne en même temps la plus haute sanction possible ici-bas.

Après avoir établi ce qu'il veut démontrer, l'auteur passe en revue toutes les objections et les difficultés que l'ignorance, la mauvaise foi ou le doute peuvent susciter et lui élever sur sa route. Ici il réfute naturellement le scepticisme et toute doctrine qui cherche à *altérer* ou à *détruire* la vérité[2].

[1] Voici la formule qui revient souvent :

ܣܗܕ̈ܘܬܐ ܕܟܬ̈ܒܐ ܡܫܪܪܢܝܬܗ ܕܚܘܝܐ ܗܢܐ

« Testimonia scripturarum confirmantia hoc argumentum. » Ms. pag. 5 et suiv.

[2] ܡܙܝܦ ܘܡܒܛܠ. Le premier mot manque dans les

L'existence et la véracité de la science étant admises, l'intelligence doit s'appliquer à connaître ce qui la compose et ce qui relève de son domaine. Sur quel objet s'exercera d'abord son activité?

Bar-Hebræus suit la voie analytique; il s'élève du fini à l'infini. Ce qui frappe, selon lui, d'abord l'attention de l'homme, ce sont et cette terre sur laquelle il est jeté, et les êtres innombrables qui la couvrent, et les phénomènes divers qui la caractérisent, et toutes ces sphères lumineuses qui semblent se mouvoir autour d'elle dans l'espace. Cet ensemble forme le monde, et la connaissance de ce monde est le sujet du second *fondement*.

L'homme, par une loi secrète de son être qui s'est développée en lui lors de sa déchéance, est sans cesse abaissé des hauteurs de l'intelligence vers la matière et les sens. Il est porté à s'identifier à la nature sensible et à croire plutôt ce qu'il voit, et ce qu'il palpe et ce qu'il sent, que les vérités qui lui sont révélées par la foi. La sage et admirable économie de cet univers, loin d'élever son esprit à l'idée d'un ordonnateur suprême, peut quelquefois déconcerter sa raison, lorsqu'elle a fait divorce avec la foi, et la conduire à se représenter ce même univers comme un grand être se suffisant à lui-même, ayant sa vie et ses fonctions propres, et se mouvant dans une éternelle indépendance. C'est pourquoi, en parlant du monde, l'auteur doit aborder la question de sa création. Il commence

dictionnaires; il est probablement identique à la racine chaldéenne זוף dans le sens d'*altérer, falsifier*. Man. pag. 11-12.

par prouver qu'il n'est point éternel[1], et il réfute longuement les philosophes qui ont cru à son éternité[2]. Toutefois, s'appuyant sur le mystérieux passage de saint Pierre[3], il croit à l'éternité *à posteriori* de ce monde et à sa future régénération[4].

Ensuite, par une conception grande et synthétique, Bar-Hebræus, pour expliquer le monde, suit l'ordre traditionnel des six jours de la création. Cette idée néanmoins ne lui est pas propre; plusieurs pères, et entre autres saint Basile, avaient suivi un plan analogue[5]. Dans le premier jour de la création, il encadre ses réflexions sur les cieux[6], la terre, les montagnes, le sable, les métaux, ܡܬܠ̈ܟܣܣܐ, les fossiles, ܡܬܚܦ̈ܪܢܐ, et les autres questions sur la fixité de la

[1] Man. pag. 13.

[2] Man. pag. 14-16.

[3] *Epist. Petr.* ch. III, vers. 7 et 13.

[4] Notre langue manque de mots pour exprimer l'idée d'éternité *à posteriori*. La langue arabe est plus heureuse, elle a l'expression أبد et أزل pour l'éternité *à priori*. Voy. August. *De civit.* ch. XVI, et XIV. — Id. *S. Thom.* in quartâ dist. XLVIII, quest. 2, art. 4.

[5] Basil. *Op.* tom. I, hexam.

[6] Le planisphère du manuscrit (pag. 38) sur lequel est marquée cette division est très-incorrect et fort confus. Damiette ܕܡܛܐ est placé entre Tyr et Jérusalem, Chypre ܩܘܦܪܘܣ avoisine Tripoli. Quelques noms ne nous sont pas clairement connus, tels que le pays qu'il appelle ܐܬܪܐ ܕܟܘܬ. Nous pensons que c'est כות et כותה, mentionnés au livre II des Rois, 17, 30, que quelques interprètes ont placés dans la Perse; la proximité du mot ܗܡܟܘܬ, همدان, justifierait notre conjecture. Le mot ܟܠܐܛ ne désigne-t-il pas خلاط qui se trouve en Arménie?

terre, sur sa division en sept[1] climats, qu'il décrit les uns après les autres, sur la distinction des races d'après les fils de Noé, sur la nature de l'eau, sur les éléments de l'air, sur les nuages, la pluie, la neige et la rosée[2]. L'arc-en-ciel, le tonnerre, les éclairs[3], les comètes, la voie lactée[4], les ouragans, les tempêtes, les vents et la direction de leurs souffles, les tremblements de terre, le feu, sa nature et ses éléments, les volcans[5]: tous ces phénomènes sont examinés et expliqués avec les données de la science actuelle. Il disserte ensuite sur la lumière, et il prouve qu'elle n'est pas corporelle. La présence ou l'absence de la lumière

Les autres mots ܡܘܨܠ ܘܐܘܪܗܝ qui l'entourent paraissent nous autoriser à le croire. ܡܝܦܪܩܝܢ, placé au-dessus, est peut-être ميافرقين.

[1] Man. pag. 17, 24. Il explique en passant les mots de la Genèse (ch. I, vers. 2): ורוח אלהים מרחפת על פני מים, et, comme plusieurs pères de l'Église, il pense que le mot רוח désigne l'Esprit Saint, et il reproche à saint Éphrem d'avoir entendu par là un vent matériel et naturel. Voy. son comment. *Bibl. orient.* tom. I.

[2] Bar-Hebræus ajoute le mot ܐܫܟܠܐ, qu'il n'explique pas et que l'on cherche inutilement dans les dictionnaires. Sa position porterait à croire qu'il entend par là *la gelée blanche du matin*.

[3] Il mentionne en outre plusieurs autres phénomènes appelés ܦܝܣܛܪܐ, πειστρά, ou *colombe*, forme sous laquelle le feu du ciel tombe souvent, dit-il. Les mots ܕܐܕܘܟܝܐ et ܠܡܦܕܐ, δαδουχία, δαΐς, λαμπάς (telle est probablement leur étymologie) expriment des phénomènes analogues.

[4] ܫܒܝܠ ܬܒܢܐ. Les Arabes l'appellent aussi indifféremment سبيل اللبن et سبيل التبن.

[5] Il les désigne sous le nom de feux sortant des montagnes de Phrygie, de Crète et de Sicile.

fait la nuit ou le jour, ce qui le conduit à parler du temps et de ses divisions.

En passant aux autres jours de la création, il parle de la mer, de son flux et reflux, de sa position et de son étendue, des fleuves, des rivières et des fontaines, des poissons, des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes; et, après avoir soumis à ses investigations tout ce qui se trouve sur cette terre, il s'élève au ciel et en décrit les constellations, base de la science astronomique de ce temps. Nous pensons que leur énumération, sous le rapport lexicographique, ne sera pas sans un certain intérêt, vu qu'elles manquent dans nos dictionnaires[1] et que, d'un autre côté, leurs noms serviront à prouver que les Syriens ne faisaient guère que traduire le langage scientifique et technique des Arabes. Nous supprimons les douze signes du zodiaque déjà connus et classés dans les lexiques, et, en énumérant les trente-trois constellations que cite notre auteur, nous suivrons scrupuleusement l'ordre dans lequel il les range.

Nous avons vérifié, dans le savant ouvrage de M. Ideler[2], les noms arabes et grecs correspondants

[1] L'étude des textes nouveaux dans la langue syriaque offrira des difficultés insurmontables tant que les dictionnaires ne seront pas plus complets. L'orientaliste qui possède aujourd'hui le plus à fond cette langue, M. Étienne Quatremère, a ramassé dans ses immenses lectures tous les matériaux nécessaires à la composition d'un dictionnaire, lequel ferait disparaître tous les obstacles qui nous arrêtent. Espérons qu'il lui sera bientôt permis de publier ce précieux travail.

[2] *Untersuchungen über den Ursprung und die bedeuntung der sternnamen von Lud. Ideler*. Berlin, 1809.

aux noms syriaques, et qui sont fidèlement traduits dans l'exemplaire arabe écrit en caractères syriaques. L'exemplaire syriaque porte en marge les noms grecs également écrits en langue syriaque.

ܬܢܝܢܐ, التنين, Δϱάκων, le dragon.

ܩܦܐܘܣ, { الملتهب / قيفاوس } Κηφεύς, Céphée.

ܢܛܪ ܓܪܒܝܐ, النقار, Βοώτης, le gardien du nord.

ܟܠܝܠܐ ܓܪܒܝܐ[1], الاكليل الجنوبي, Στέφανος νότιος, la couronne boréale.

ܗܘ ܕܒܪܟ ܥܠ ܒܘܪܟܘܗܝ.

La traduction arabe est littérale :

الجالس على بركتيه

L'homme à genoux[2].

ܠܘܪܐ, اللور, Λύϱα, la lyre.

ܐܘܪܢܝܬܐ, الدجاجة, Ὄρνις, le cigne[3].

ܡܪܬܐ ܥܪܣܐ, ذات السرير اعني الكرسى ou صاحبة, Κασσιέπεια, la dame du lit.

[1] Le texte syriaque porte « septentrionalis aut borealis corona. » La traduction arabe de جنوبى est inexacte : il faut probablement lire الاكليل الشمالى, στέφανος βόρειος. La cause de la méprise vient de ce que Ptolémée lui donne à la fois le nom de *couronne du sud* et *du nord.* Idel. *ibid.* pag. 58.

[2] En marge du manuscrit se trouve le mot ܗܐܢܓܘܢܐܣܝܢ qui évidemment est grec et doit se traduire probablement par les mots ὁ ἐν γόνασιν; ce qui nous donne le même sens que les mots syriaques.

[3] En syriaque il y a *la poule.*

[illegible], Persée.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible], l'aigle volant.

[illegible], le dauphin.

[illegible] la portion de cheval. [illegible] الفرس, le [illegible] cheval.

[illegible] Ἵππος, le cheval par excellence.

[illegible]. Andromède.

[illegible]. [illegible], le triangle.

[illegible]. [illegible], la baleine.

[illegible]. Orion.

[illegible]. Eridan.

[illegible] . الارنب . λαγωὸς ou λαγώς, le lièvre.

[illegible] . الكلب الاكبر . Κύων, le chien.

[illegible] . الكلب الاصغر . Προκύων, Procyon.

[illegible] . السفينة . Ἀργώ, le navire.

[illegible] . الشجاع . Ὕδρα, le léviathan, l'hydre.

Ideler ne donne pas ce mot, qui se trouve dans le manuscrit de la traduction arabe.

procédant du père et du fils, ne sont point cependant ni *formés*, ni *créés*[1].

Après nous avoir fait connaître Dieu, dont la notion générale est celle de la première personne de la Sainte-Trinité, Bar-Hebræus passe à la seconde personne, au fils, et il développe le mystère de l'*Incarnation*[2], ce qui fait le sujet du quatrième *fondement*.

Tout le christianisme repose sur ce dogme; il est donc de la plus haute importance pour tout théologien, mais surtout pour Bar-Hebræus, *maphrien* ou patriarche des jacobites, ainsi que nous allons l'expliquer.

Le dogme catholique est que le fils de Dieu, en se faisant homme, a uni la nature humaine à la nature divine, en donnant à l'une et à l'autre de ces deux natures pour hypostase sa personnalité divine, en sorte qu'il y a dans Jésus-Christ unité de personne et dualité de nature. Ce point de la foi, compréhensible jusqu'à un certain degré à la raison humaine, mais renfermant toujours en soi de saintes et impénétrables obscurités, fut fortement attaqué par les novateurs des premiers siècles de l'ère chrétienne. Nestorius crut que la conséquence de la dualité de natures était la dualité des personnes. Eutychès, en le combattant, tomba dans l'excès contraire, et, en revendiquant l'unité des personnes, fut entraîné à soutenir l'unité

[1] ܠܐ ܥܒ̈ܝܕܐ ܘܠܐ ܒܪ̈ܝܐ.

[2] ܡܬܒܪܢܫܢܘܬܐ.

ܦܪܣܐܘܣ, برشاوش, Περσεύς, Persée.

ܐܚܝܕ ܥܢܢܐ, l'homme qui tient les rênes; ماسك الاعنة ou ممسك, Ἡνίοχος, le cocher.

ܚܘܝܐ, الحيّة, Ὄφις, le serpent.

ܚܘܝܐ ܕܚܘܝܐ, الحاوي, Ὀφιοῦχος, le serpentaire.

ܓܐܪܐ, السهم, Ὀϊστός, Antinoüs.

ܢܫܪܐ ܕܦܪܚ, النسر الطاير, Ἀετός, l'aigle volant.

ܕܠܦܝܢܐ, الدلفين, Δελφίν, le dauphin.

ܡܢܬܐ ܣܘܣܝܐ, جزء الفرس, la portion de cheval. Ce nom correspond probablement au الفرس الثاني, le petit cheval.

ܣܘܣܝܐ, الاعظم ou الفرس الاكبر, Πήγασος, le cheval par excellence.

ܐܢܕܪܘܡܕܐ, المسلسلة, Andromède.

ܛܪܝܓܘܢܘܢ, المثلث, Δελτωτόν, le triangle.

ܩܝܛܘܣ, قيطس, Κῆτος, la baleine.

ܓܢܒܪܐ, الجبّار, Orion.

ܢܗܪܐ, النهر, Ποταμός, Éridan.

ܐܪܢܒܐ, الارنب, Λαγωός ou Λαγώς, le lièvre.

ܟܠܒܐ ܪܒܐ, الكلب الاكبر, Κύων, le chien.

ܟܠܒܐ ܙܥܘܪܐ, الكلب الاصغر, Προκύων, Procyon.

ܣܦܝܢܬܐ, السفينة, Ἀργώ, le navire.

ܠܘܝܬܢ, الشغال [1], Ὕδρα, le léviathan, l'hydre.

[1] Ideler ne donne pas ce mot, qui se trouve dans le manuscrit de la traduction arabe.

procédant du père et du fils, ne sont point cependant ni *formés*, ni *créés*[1].

Après nous avoir fait connaître Dieu, dont la notion générale est celle de la première personne de la Sainte-Trinité, Bar-Hebræus passe à la seconde personne, au fils, et il développe le mystère de l'*Incarnation*[2], ce qui fait le sujet du quatrième *fondement*.

Tout le christianisme repose sur ce dogme; il est donc de la plus haute importance pour tout théologien, mais surtout pour Bar-Hebræus, *maphrien* ou patriarche des jacobites, ainsi que nous allons l'expliquer.

Le dogme catholique est que le fils de Dieu, en se faisant homme, a uni la nature humaine à la nature divine, en donnant à l'une et à l'autre de ces deux natures pour hypostase sa personnalité divine, en sorte qu'il y a dans Jésus-Christ unité de personne et dualité de nature. Ce point de la foi, compréhensible jusqu'à un certain degré à la raison humaine, mais renfermant toujours en soi de saintes et impénétrables obscurités, fut fortement attaqué par les novateurs des premiers siècles de l'ère chrétienne. Nestorius crut que la conséquence de la dualité de natures était la dualité des personnes. Eutychès, en le combattant, tomba dans l'excès contraire, et, en revendiquant l'unité des personnes, fut entraîné à soutenir l'unité

[1] ܠܐ ܓܒܝܠܐ ܘܠܐ ܒܪܝܐ.

[2] ܡܬܒܪܢܫܘܬܐ.

des natures[1]. On donna à ses partisans le nom de *monophysites*, dénomination générique qui comprend les dioscoriens, les sévériens, les théodosiens, les acéphales, les théopachistes et dix-neuf autres sectes qu'il serait trop long d'énumérer[2]. Au nombre de ces hérésiarques était un certain Jacobus Baradæus, ou Zanzalus[3], qui se distingua par son zèle à répandre la doctrine du monophysisme dans la Syrie et la Mésopotamie. C'est lui qui donna naissance à la secte des jacobites, bien que ceux-ci prétendent faire remonter leur nom à saint Jacques, parent de notre seigneur Jésus-Christ.

Bar-Hebræus embrassa ses erreurs, ou plutôt ses opinions, suivant lui, car, en étant jacobite, il ne se regardait point comme retranché de l'unité catholique, ainsi qu'il le dit dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans celui-ci[4]; ainsi, loin de se regarder comme un disciple d'Eutychès, il combat cet hérésiarque et lui reproche de *mêler* et de confondre les deux natures[5], et de nier la passibilité de Jésus-Christ avant sa résurrection. Il réfute également les julianistes et ces autres sectaires appelés *phantastici*, qui se subdivisent en plusieurs autres branches[6]. Toute-

[1] Voy. *Act. concil. Chalced.* — Paggius, *ad annum* 451. Num. 38. *Ibid.* p. 3. *Apud Labb.* tom. IV. *Concil.* p. 1079.

[2] Renaudot, tom. I. *Lit. orient.* pag. 365. — Galanus, tom. I et II. — *Concil. ecclesias. Armen. cum Roman.*

[3] Assem. *Bibl. orient.* tom. II, p. 4. *De monoph.*

[4] Man. 168, 169.

[5] Man. 166.

[6] Cette classe assez nombreuse de monophysites soutenait que

fois il serait facile de lui prouver qu'il est conduit logiquement aux mêmes conséquences que ceux qu'il attaque si ardemment, puisqu'il part toujours, ainsi qu'eux, de ce principe que la personnalité et la nature sont identiques, qu'une seule personne suppose une nature unique, et réciproquement.

Le mystère de l'incarnation étant le plus grand prodige de la miséricorde divine, Bar-Hebræus, qui veut en prouver la possibilité, commence par établir une théorie sur les miracles. Il les divise en trois grandes catégories : la première comprend ceux opérés en faveur de Jésus-Christ[1]; la seconde ceux opérés par Jésus-Christ; et la troisième se compose de tous les autres prodiges qu'ont opérés les saints par l'intermédiaire des mérites de Jésus-Christ[2]. Toutes les objections contre la possibilité, l'authenticité, l'opportunité et la convenance des miracles sont savamment et longuement réfutées, et, chose remarquable, quelques-uns de ses adversaires lui opposent certains arguments reproduits avec assez d'éclat dans le dernier siècle, entre autres ceux-ci : que le miracle peut être possible en soi, mais qu'il y a impossibilité pour

le corps de Jésus-Christ et sa nature humaine n'étaient qu'apparents. Ils étaient très-répandus dans l'Arménie. Jean le philosophe, catholicos de l'Arménie, les a éloquemment réfutés. — Joan. Cathol. *Orat. cont. Phantast. a P. bap.* Aucher, Venise, 1816. Pag. 33, 42, 54 *et pass.*

[1] Cette première catégorie se subdivise elle-même en deux branches : 1° les miracles faits ܒܟܝܢܗ, *in ente ejus*; 2° ceux faits *hors de lui*, ܠܒܪ ܟܝܢܗ.

[2] Man. pag. 121.

l'homme de discerner tel cas miraculeux de tout autre fait naturel ; qu'un miracle étant une sorte d'infraction aux lois de la nature, il est incompatible avec la sagesse divine [1].

Du mystère de la trinité l'auteur passe à ces êtres surnaturels, les plus élevés dans l'ordre de la création après Dieu, et que l'Écriture nous représente dans une extase perpétuelle d'adoration et d'amour, je veux dire les anges, ܡܠܐܟܐ, ce qui fait l'objet du cinquième *fondement*. Ces êtres bienheureux existent [2], les livres saints en font foi, et le témoignage des philosophes profanes vient à l'appui de leur autorité. On retrouve, dans la classification de leur céleste hiérarchie, quelques-unes des idées gnostiques de Denys l'Aréopagite [3], aussi le cite-t-il plusieurs fois. Il disserte sur leurs noms, et, de concert avec saint Thomas [4], il déploie à nos regards les ordres hiérarchiques de leur milice, rangés devant le trône de l'Éternel et disposés comme des espèces de miroirs symétriques qui se renvoient l'un à l'autre les rayons toujours pâlissants de la lumière increée à mesure que celui qui les réfléchit est plus éloigné de la source. L'ordre supérieur initie [5] aux secrets divins l'ordre inférieur, et

[1] Man. 128 *et pass.*

[2] Man. 183.

[3] Dion. Areop. *De nomin. divin. de cœlest. hierar.*

[4] Summ. S. Thom. quæst. CVI, art. 1, 2, 3. *De hoc actu angelorum quod est invicem sese illuminare.*

[5] Cette initiation véritable est ordinairement désignée sous le nom de ܡܠܘܐܫܐ, en tant qu'elle est *active*, et en tant que

l'ordre inférieur purement passif reçoit cette initiation sans pouvoir rien lui rendre en échange. Leur nature est finie et bornée, quelle que soit d'ailleurs leur puissance; ils sont libres[1], immortels, supérieurs en gloire et en mérites aux simples élus[2]; ils sont préposés à la garde des hommes, des villes et des nations.

Au-dessous des êtres du monde surnaturel la foi chrétienne place immédiatement le prêtre, qui doit vivre aussi de contemplation et de prières, et qui, par la sainteté de sa vie et la grandeur de son ministère, doit en quelque sorte être sur la terre comme le prolongement de la chaîne des esprits célestes. Le *sacerdoce*[3] fait la matière du sixième *fondement*. Bar-Hebræus l'embrasse sous toutes ses faces; il nous montre la hiérarchie sacerdotale se développant parallèlement à celle du ciel; il nous explique la nature, l'ordre de ses degrés, les conditions requises pour y être élevé, le mode de sa consécration, les rites symboliques de ses cérémonies[4]. La fonction la plus haute et celle qui exige la plus grande perfection est l'oblation sacramentelle de l'autel[5]. Ici l'auteur nous donne un traité complet de liturgie, où le savant

passive, il l'appelle ܡܬܐܪܝܢܘܬܐ. Ces deux mots manquent dans les lexiques.

[1] Man. 197.

[2] Man. 200.

[3] ܟܗܢܘܬܐ. Man. pag. 207.

[4] Man. 209-217.

[5] Man. 208.

abbé Renaudot a puisé autrefois d'utiles renseignements[1].

En descendant le dernier degré de l'échelle des êtres intelligents, nous arrivons à cette classe d'esprits mauvais et déchus que toutes les croyances antiques nous montrent expiant dans un éternel supplice une faute ancienne, inconnue et immense comme leur misère : on les appelle ﺷﺪﺍ, ou *démons*. Ce nouveau traité compose le septième *fondement*. Les démons sont des êtres réels et non pas fictifs[2], ainsi que le prétendent certains philosophes, qui ne voient en eux qu'une personnification des sens corrompus et du principe mauvais qui est en nous[3]. Néanmoins ils ne sont pas, comme l'enseignaient les mages, les manichéens et tous les partisans du dualisme, les représentants du principe mauvais, être infini et co-éternel à l'être bon[4]. Comme les anges, ils ont été créés bons, et s'ils sont tombés dans le mal, c'est par un effet de leur libre arbitre. Ils sont tous égaux entre eux, et nulle hiérarchie n'est possible dans l'enfer, parce que le mal n'est que l'absence de l'être, ou le néant, et que l'on ne peut concevoir de degré dans ce qui n'est pas[5]. Leur tourment n'aura pas de fin, il durera autant que la justice de Dieu. A toutes ces considérations

[1] Renaud. *Lit. orient.* tom. II. — Man. 219 et seq.

[2] Man. 225.

[3] Man. 226.

[4] Man. 227.

[5] Man. pag. 232. — Sum. S. Thom. quæst. CIX. *De ordine angelorum sive dæmoniorum.*

l'auteur joint des conseils relatifs à la vie spirituelle et ascétique, sur la manière de prévenir les tentations ou d'en triompher [1].

Ce triomphe de l'âme sur les sollicitations des esprits mauvais dépend-il de la volonté ou de la grâce divine? Pour résoudre cette question il faut connaître d'abord la nature et les puissances de l'âme humaine en général, et, d'un autre côté, la part d'influence qu'exerce sur nous l'intervention de la grâce ou de la volonté de Dieu. Cette double question donne naissance aux deux livres ou *fondements* suivants, intitulés *de l'âme rationnelle* [2]; *de la liberté et du destin* [3]. Qu'est-ce que l'âme humaine? Est-elle immatérielle? oui [4]. Les âmes de tous les hommes sont-elles semblables et identiques? non. Égales quant à la nature de la substance dont elles sont formées, elles diffèrent essentiellement quant à leurs puissances et à leurs facultés internes [5]. L'âme est attirée, par une loi constitutive de sa nature, vers la science et la connaissance de la vérité; elle a des affections que nous nommons passions, lesquelles forment le fond de son

[1] Man. 235. Le copiste écrit toujours le mot ܣܛܢܐ *Satanus*, avec les lettres renversées, ce qui équivaut sans doute à quelque formule déprécative.

[2] Man. pag. 237.

[3] Man. pag. 292. Le texte contient trois mots différents pour exprimer cette idée : ܣܚܟܐ, qui équivaut à خلق : ܣܘܟܐ, proprement *terminus*, terme, et ܨܘܪ, qui correspond à قضاء.

[4] Man. 238.

[5] Man. 238, 244-256.

activité et de son énergie. Sa création est concomitante à celle du corps[1], et elle n'est point éternelle *à priori*, comme l'ont affirmé plusieurs philosophes; mais elle est réellement éternelle *à posteriori*, c'est-à-dire qu'elle survivra à la dissolution du corps, et que dans cet état elle aura une pleine connaissance de tous les actes de sa vie terrestre[2]. L'élévation, le bonheur et la perfection qui embelliront cette phase nouvelle de son existence seront proportionnés aux mérites qu'elle aura acquis dans la vie terrestre[3].

Ces mérites supposent le libre arbitre, d'où la question de la *liberté*[4]. Comme au temps de Bar-Hebræus le mahométisme, répandu dans tout l'Orient par les rapides conquêtes des Arabes, comptait de nouveaux prosélytes parmi les populations de la Mésopotamie et de la Syrie, et que l'idée fondamentale de sa doctrine résumée dans la loi de fer du destin, laquelle conduit à l'annihilation complète du moi humain, réagissait sourdement et d'une manière occulte, et tendait à altérer la pureté du dogme chrétien sur la liberté, notre théologien sent le besoin d'insister sur cette question et de montrer sa compatibilité avec l'idée de la providence et de la prescience divines. L'homme est libre dans ses actes; il n'est point néces-

[1] Man. 266. Ici Bar-Hebræus réfute en passant la doctrine de la métempsycose et les assertions de ceux qui accordent aux bêtes une âme douée de raison.

[2] Man. 281.

[3] Man. 290.

[4] Man. 292.

sité à faire soit le bien, soit le mal; et il établit cette définition par cette distinction juste et lumineuse que le bien est *naturel,* ܟܝܢܝܐ, tandis que le mal est simplement *légal,* ܢܡܘܣܝܐ; c'est-à-dire que le mal n'est point quelque chose d'existant par soi, qu'il n'est que l'infraction de la loi à laquelle l'homme est tenu de se conformer, et qu'en conséquence le *rien* ne peut modifier la volonté humaine; qu'il n'est point poussé tantôt au bien ou tantôt au mal, en vertu de deux principes égaux et opposés, suivant la doctrine des dualistes. Dieu veille sur l'homme comme une mère sur l'enfant qu'elle tient par la lisière et à qui elle laisse, en le soutenant, la faculté de se mouvoir et de tomber [1]. L'idée du destin [2] n'est que l'idée de la providence faussée par les philosophes. Tout ce que nous faisons, Dieu l'a prévu; mais il l'a prévu parce que nous agissons de la sorte, tandis que notre acte n'est aucunement modifié par cette prescience [3]. Tous les témoignages de l'ancien et du nouveau Testament, des pères et des philosophes, viennent confirmer cette vérité.

Ces développements touchaient à cette question tant débattue parmi les Arabes et les musulmans en général, à savoir : si les hommes meurent *dans* [4] *leur*

[1] Il appelle la providence ܒܛܝܠܘܬܐ. Man. pag. 298.

[2] Man. pag. 292.

[3] Man. pag. 298. On trouve ici beaucoup de termes de l'école empruntés à Aristote, comme cette règle, *a posse ad actum valet consecutio :* ܡܢ ܚܝܠܐ ܠܡܥܒܕܢܘܬܐ ܢܦܩ.

[4] Man. 327.

temps, et si l'époque fatale n'est point et ne peut être avancée ou reculée. Toute cette dispute, qui a donné naissance à une multitude d'écrits dans ce siècle, s'évanouit d'elle-même lorsqu'on a bien posé une fois la notion de la prescience divine. Aussi l'auteur combat-il les philosophes qui, après avoir ébranlé les fondements de la liberté humaine, cherchent encore à altérer la plénitude de la toute-puissance de Dieu[1].

L'homme donc meurt dans le temps fixé par la volonté divine. La mort est la séparation qui s'effectue entre l'âme et ses organes, séparation qui n'est que temporaire et qui doit finir au jour de la résurrection générale, sujet du dixième *fondement*. Le corps des élus éprouvera une transformation qui le rendra réellement *spirituel, spirituale,* selon l'expression de saint Paul[2], toutefois sans que l'état de ses parties et sans que sa conformation soient radicalement changés. Ainsi, pour la communication de nos pensées, nous n'aurons plus besoin d'un langage articulé[3]; quant aux autres changements, notre théologien ne fait guère que commenter ce texte de l'Écriture *neque nent, neque nubent, etc. etc.*

Telle sera la condition des bons; quant à ceux qui

[1] Man. 330-332.

[2] Bar-Hebræus s'occupe ici de ces questions scolastiques, rien moins que futiles et oiseuses, à savoir, si au jour de la résurrection il ne manquera à notre corps aucune de ses parties. Ressusciterons-nous avec la même taille? Aurons-nous encore des cheveux et des ongles? Aurons-nous besoin de vêtements? Comment pourrons-nous traverser des milieux opaques? etc., etc.

[3] ܡܠܬܐ ܦܣܝܩܬܐ.

auront abusé de la vie, le jour de la résurrection sera pour eux le jour du *jugement*[1] et des *vengeances*, titre du onzième *fondement*. Des signes avant-coureurs annonceront la venue du fils de l'homme; mais cette seconde venue n'aura pas lieu sur la terre, ainsi que l'espèrent les Juifs[2]. Les peines des pécheurs seront moins des souffrances physiques et sensibles du corps que des peines de l'âme[3], et c'est dans le même sens qu'il faut entendre les plaisirs et les joies du ciel. La question de l'éternité des peines est longuement traitée, et toutes les objections qui tendent à montrer que tant de sévérité de la part de Dieu n'est pas compatible avec l'idée de sa justice sont combattues et renversées[4].

Bar-Hebræus montre ensuite que la perfection chrétienne consiste dans l'union de la foi et des œuvres. L'homme croyant doit agir; s'il sépare l'acte de la croyance, il n'a qu'une foi morte et stérile. Le moyen le plus efficace de parvenir à la perfection chrétienne, c'est la confession[5], et il explique au long quel est ce sacrement et quelles sont les dispositions qu'il exige.

L'homme parfait aura pour récompense le bonheur du ciel, dont l'image typique se retrouve dans la tradition primitive du paradis terrestre. C'est par cette idée

[1] Man. 344.

[2] Man. 345-347. Il traite aussi de la venue de l'Antechrist, et il nous montre à quels signes les hommes pourront le reconnaître.

[3] Man. 349.

[4] Man. 354.

[5] ܡܘܕܝܢܘܬܐ. Man. pag. 370-373.

que Bar-Hebræus termine, et il commente savamment les premiers chapitres de la Genèse, pour nous expliquer la position de ce lieu fortuné, le nom des quatre fleuves et le mystérieux symbole de l'arbre de la science du bien et du mal[1].

On voit que l'illustre maphrien des jacobites se proposait de donner dans cet ouvrage un traité complet de la religion. Il a voulu nous montrer la science partant de la notion de la vérité et s'élevant, à l'aide de ce levier, jusqu'à la connaissance de Dieu, qu'elle étudie et qu'elle contemple dans l'unité mystérieuse de sa substance et la triplicité des personnes qu'elle renferme; puis, redescendant de ces hauteurs dans la création et promenant ses regards sur tous les êtres qui la composent jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent sur l'homme, qu'elle analyse physiologiquement et psycologiquement, en fixant sa place dans la hiérarchie des êtres intelligents et en développant la série de vérités qu'il doit croire et réaliser par ses œuvres pour remplir dignement la mission qui lui a été confiée et mériter la récompense qui lui est promise; en sorte que Dieu est le principe sur lequel elle s'appuie et le terme dans lequel elle rentre après avoir achevé le cercle de ses démonstrations.

Ce plan est vaste et beau; nous laissons au lecteur le soin de conclure, d'après l'analyse imparfaite et abrégée que nous en donnons, si Bar-Hebræus l'a véritablement exécuté.

Eug. Boré.

[1] Man. 377-392.

香梅傷

TCHAO-MEI-HIANG,

Ou *les Intrigues d'une soubrette*, comédie chinoise, traduite par M. Bazin, membre de la Société asiatique.

(Suite.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La scène est dans l'appartement de madame Han.

MADAME HAN ET FAN-SOU.

MADAME HAN.

(Elle récite des vers.)

Le palais majestueux du ministre d'état est fermé d'une double porte. Les fleurs de pêcher y brillent dans tout leur éclat. Je ne veux pas que la réserve avec laquelle je gouverne ma maison m'attire au dehors une brillante renommée; je désire seulement de passer en paix les jours que le ciel m'a départis.

C'est moi qui suis madame Han. Ces jours derniers j'étais dans la salle d'étude avec mes enfants. Au moment même où j'expliquais un passage des livres clas-

siques, on vint m'annoncer l'arrivée de Pé-min-tchong. Ce jeune homme, à peine entré, voulut m'entretenir de son mariage. Je détournai la conversation en ordonnant à ma fille de le saluer comme s'il eût été son frère; puis je l'engageai sur-le-champ à se retirer dans la bibliothèque située au milieu du jardin, derrière la maison, afin qu'il pût se livrer à l'étude. Je ne m'attendais pas alors que ce bachelier dût y passer chaque jour dans les angoisses et le chagrin. — Pé-min-tchong est un jeune homme doué d'une grande piété filiale; la mort vient de lui enlever son père et sa mère; il est hors de doute que le souvenir de cette perte l'afflige profondément. C'est à cause de cela qu'étant tombé malade dans le cabinet d'étude il a gardé le lit. J'éprouve au fond du cœur le désir de m'assurer par moi-même de son état; mais hélas! il est malade, et j'appréhende que ma visite ne le fatigue et l'importune. Je veux auparavant charger Fan-sou d'aller le voir de ma part et de lui témoigner l'intérêt que je prends à sa situation. Je ferai venir ensuite un habile médecin pour le traiter. Il n'y a pas d'inconvénient. (A Fan-sou.) Fan-sou, va voir de ma part Pé-min-tchong qui est malade dans le cabinet d'étude. Quand tu te seras informé de sa santé, je prierai un médecin habile de venir lui donner ses soins. Reviens promptement me rapporter la réponse.

FAN-SOU.

Madame, j'obéis.

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE II.

PÉ-MIN-TCHONG. (Il a l'air souffrant.)

Depuis que Siao-man m'a fait présent d'un sac d'odeur, je ne cesse de lui offrir chaque jour des sacrifices, de brûler des parfums en son honneur, de le saluer. Hélas! je le sens bien, à force de songer au présent de mademoiselle, je mourrai de tourment.

(Il s'endort.)

SCÈNE III.

FAN-SOU.

C'est moi qui suis Fan-sou. Je ne savais pas encore jusqu'à quel point l'amour peut jeter le trouble dans le cœur d'un homme. Celui qui est atteint de ce mal funeste n'écoute plus les conseils de son père et de sa mère; il néglige le soin de son avancement, expose ses jours; il serait capable de se précipiter dans l'eau bouillante et les flammes. Je me rappelle d'avoir lu qu'autrefois Han-kao détacha sa ceinture; Han-cheou[1]

[1] Han-cheou, qui vivait sous la dynastie des Tsin, était un homme d'une rare beauté. Il fut secrétaire de Kou-tchong, ministre de Wou-ti. A cette époque, des ambassadeurs étrangers ayant offert à l'empereur des parfums dont l'odeur se conservait pendant un mois, lorsqu'on en avait imprégné ses vêtements, Wou-ti en fit présent à Kou-tchong. La fille de ce ministre *déroba les parfums* et les donna à Han-cheou, avec qui elle avait des relations; Kou-tchong s'en aperçut bientôt, mais craignant de révéler le déshonneur de sa fille, il la donna en mariage à son secrétaire. (Voy. la préface du *Hoei-lan-ki*, drame chinois traduit par M. Stanislas Julien, pag. xxviij.)

déroba des parfums; Chin-yo composa des vers; Siang-jou[1] chanta en s'accompagnant de sa guitare; or, pour agir de cette façon, il fallait bien qu'ils fussent épris d'amour; aussi, pendant leur vie, restèrent-ils fidèles à leurs engagements; mais, en vérité, ils n'approchaient pas encore de ce jeune homme. Après avoir vu la figure de Siao-man, le premier jour il a oublié de manger; le second jour il n'a pas dormi; le troisième jour il est tombé malade; le quatrième jour il a gardé le lit. On n'a pas encore vu dans tout l'empire un homme que l'amour ait rendu malade à ce point. N'est-ce pas ridicule? Tout à l'heure je viens de recevoir les ordres de madame Han : elle me charge de m'informer de l'état de Pé-min-tchong. — Il faut que j'aille dans la bibliothèque.

(Elle chante.)

Le bruit de mes pas a fait fuir les oiseaux qui dormaient sur les branches. En traversant les bosquets, j'ai fait tomber une pluie de pétales rouges; maintenant la tête des plantes ressemble aux joues d'une belle dépouillée de l'éclat du fard.

(Elle parle.)

Me voici bientôt arrivée.

[1] Sse-ma-siang-jou se trouvait un jour à dîner chez un homme riche nommé Tcho-wang-sun, dont la fille (Wen-kiun) était veuve depuis quelque temps. Ayant été invité à jouer de la guitare, il fit entendre la chanson « du phénix qui recherche sa compagne » afin de toucher le cœur de Wen-kiun. Celle-ci ayant entendu Siang-jou par les interstices de la porte, en devint éprise et le soir même elle s'enfuit avec lui à Lin-khiong. (Voy. M. Davis, *Mémoire sur la poésie chinoise*, pag. 438; comp. *Thang-chi*, liv. IV, fol. 22; préface du *Hoeï-lan-ki*, pag. xxvij.)

(Elle chante.)

Le seuil de la porte est couvert de mousse verdoyante; le silence règne dans ce cabinet d'étude.

(Elle parle.)

Je vais percer cette fenêtre de papier; tâchons de voir.

(Elle chante.)

Par cette fenêtre de papier je regarde furtivement.

(Elle parle.)

Depuis deux jours que je ne l'ai pas vu, est-il possible que la maladie l'ait maigri à ce point? Il est vraiment digne de pitié. Entrons dans le cabinet d'étude.

SCÈNE IV.

La scène est dans le cabinet d'étude.

PÉ-MIN-TCHONG ET FAN-SOU.

FAN-SOU.

Monsieur, je vous salue.

PÉ-MIN-TCHONG, la serrant dans ses bras avec émotion.

Ah! mademoiselle, vous voilà donc venue!

FAN-SOU.

Comment vous trouvez-vous?

PÉ-MIN-TCHONG, rougissant.

Je meurs de honte! — La maladie s'est emparée de moi; c'est elle qui m'a réduit à cet état. Mademoiselle, n'en soyez pas surprise.

FAN-SOU.

Me reconnaissez-vous bien?

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, puis-je savoir quel motif vous amène ici?

FAN-SOU.

Madame vous porte beaucoup d'intérêt; elle ignore si vous avez pris du repos et si vous éprouvez quelque soulagement.

(Elle chante.)

Elle vous recommande, monsieur, de prendre des potions et de soigner votre noble personne.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle vous a-t-elle chargée de me transmettre quelques conseils?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle désire que vous étudiiez avec ardeur les King et les historiens, et que vous ne négligiez pas les belles-lettres.

PÉ-MIN-TCHONG.

Votre maîtresse me donne-t-elle en outre quelques conseils dictés par son cœur?

FAN-SOU, lui fermant la bouche.

(Elle chante.)

Gardez-vous de laisser échapper quelque parole indiscrète.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je suis malade à ce point que mon âme est bouleversée, que mes songes ne sont plus paisibles. Vraiment, est-ce que mademoiselle a pensé à moi?

FAN-SOU.

Mademoiselle dit que si votre maladie s'aggrave,

(Elle chante.)

On vous appliquera de l'armoise enflammée.

(Elle parle.)

Que si son frère vient à mourir, on coupera un saule.

PÉ-MIN-TCHONG.

On coupera un saule! Et pour quel motif?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Pour brûler vos restes inanimés.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment se déciderait-elle à brûler mes restes inanimés? Mademoiselle, il n'y a pas d'étranger ici, nous sommes seuls dans ce cabinet; permettez-moi de vous exprimer avec franchise mes sentiments pour mademoiselle Siao-man.

FAN-SOU.

Qu'avez-vous à me dire?

PÉ-MIN-TCHONG, se mettant à genoux.

Si je n'ai pas craint d'entreprendre un voyage de mille lis pour venir dans ce palais, ce n'est qu'à cause de mon mariage avec mademoiselle. Pouvais-je m'imaginer que madame Han, oubliant les dernières volontés de son époux, ne voudrait pas le réaliser? Depuis le jour où, dans la bibliothèque, je vis pour la première fois la beauté de votre jeune maîtresse, la maladie s'empara de moi. Que je marche ou que je sois assis, ma pensée ne peut plus se détacher d'elle; le sommeil m'abandonne; je ne songe plus à prendre

de nourriture; et quand je pense que je n'ai plus que quelques instants à vivre, puis-je étudier avec goût les King et les livres classiques? Il n'y a que Siao-man qui puisse me sauver; sans elle je succomberai au mal qui me consume.

FAN-SOU.

Quelles paroles se sont échappées de votre bouche! Un homme d'un caractère élevé doit avant toutes choses songer à ses succès littéraires et à son avancement. Son devoir est d'étendre au loin sa renommée pour obtenir un rang honorable et illustrer la mémoire de son père et de sa mère. Quand je pense qu'un jeune homme, doué comme vous de tous les avantages de la science, néglige, à cause d'une jeune fille, le soin de son avancement et compromet sa santé, j'avoue que c'est le comble de l'aveuglement. Vous n'avez donc pas entendu dire aux bouddhistes:

« L'apparence est le vide, et le vide n'est autre « chose que l'apparence? »

Est-ce que vous ne connaissez pas cette pensée de Lao-tseu:

« Les cinq couleurs font que les hommes ont des « yeux et ne voient pas; les cinq sens font que les « hommes ont des oreilles et n'entendent pas? »

Confucius lui-même n'a-t-il pas dit:

« Mettez-vous en garde contre la volupté? »

Vous êtes un homme d'un esprit éclairé. Songez d'ailleurs que la fille du ministre d'état est pénétrée du sentiment des convenances. Toute sa conduite est pleine de circonspection; dans ses moindres démar-

ches, dans ses repas, et jusque dans son sommeil, elle ne s'est jamais écartée des rites; elle parle toujours avec réserve : c'est vraiment ce qu'on appelle une personne d'une vertu accomplie. Quant à vous, monsieur, j'ai bien peur que vous n'ayez violé les rites en vous laissant aller, après l'avoir vue une seule fois, à une affection qui vous a changé à ce point.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quand on l'a vue une seule fois, il est impossible de ne pas penser à elle avec émotion.

FAN-SOU, riant.

En ce cas, monsieur le bachelier, gardez-vous de la faire venir ici.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire, c'est de transmettre fidèlement à votre jeune maîtresse les sentiments dont mon cœur est animé pour elle.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Une folle passion est faite pour exciter la risée. En songeant au mariage, vous avez renoncé aux nobles études qui faisaient le bonheur de Yen-hoeï.

PÉ-MIN-TCHONG.

Si, dans cette vie, je ne puis accomplir ce mariage, j'espère qu'un jour nous nous réunirons au bord des neuf fontaines.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Avant de s'être assis à la même table, de s'être reposé

sur le même oreiller, il espère être réuni à elle dans la tombe. Il ne se souvient plus des pensées qui doivent occuper le cœur d'un sage; son unique désir est de la voir furtivement en songe.

PÉ-MIN-TCHONG.

Ayez pitié de moi. Si vous réalisez ce mariage, je veux transmigrer dans le corps d'un chien ou d'un cheval pour vous servir dans une autre vie.

FAN-SOU.

Monsieur le bachelier, vous avez lu les livres du sage Confucius; vous devez connaître aussi le livre de Tcheou-kong sur les rites; et cependant, lorsque madame m'envoie dans ce cabinet pour m'informer de votre situation, vous ne songez qu'à me dire des extravagances. Je vous le demande, cette conduite est-elle conforme aux rites?

(Elle chante.)

Jeune comme vous êtes, vous ne pouvez manquer de vous élever jusqu'aux nues par les succès littéraires. Un jour votre nom sera suspendu devant le pavillon de jade et inscrit sur la liste des docteurs. Pourquoi l'union tardive du phénix excite-t-elle votre douleur? Bientôt vous brillerez à la cour, revêtu d'un riche costume.

(Elle parle.)

Monsieur le bachelier, il faut vous soigner davantage. Je m'en vais rendre réponse à madame.

PÉ-MIN-TCHONG, se mettant à genoux.

Rien ne peut me guérir; il n'y a que mademoiselle Siao-man, si elle daigne avoir compassion de moi: dans ce cas, elle me sauvera la vie.

FAN-SOU.

Monsieur, levez-vous, je vous prie. Comment osez-vous vous humilier ainsi à cause d'une femme? Est-ce que vous ne savez pas que Confucius a dit :

« Je n'ai pas encore rencontré un homme qui aimât « la vertu comme on aime la volupté? »

Vous en offrez la preuve.

PÉ-MIN-TCHONG, toujours à genoux.

Mademoiselle, ne soyez pas surprise de ce que je m'agenouille un instant devant vous, car, si vous daignez lui transmettre un seul mot, je resterai volontiers dans cette humble posture jusqu'à demain matin.

FAN-SOU.

Mademoiselle étant encore fort jeune, je l'accompagne toujours. Elle n'a pas oublié les sages instructions qu'elle a reçues de sa mère dans son enfance, et se distingue en toutes choses par sa réserve et sa modestie. Elle vient d'atteindre l'âge nubile. Son respect pour les rites est porté si loin que, dans ses repas, elle refuse de toucher aux mets qui ne sont pas servis suivant l'ancien usage [1]; elle ne voudrait pas s'asseoir sur une natte disposée contrairement aux règles établies; elle ne se prêterait point à une démarche blâmable, et son cœur est fermé aux désirs déréglés. Une personne au-dessus d'elle par son rang et par son âge n'oserait lui faire une communication contraire aux

[1] J'ai traduit librement cette phrase, qui est tirée du *Lun-yu*, liv. I, chap. 10, § 8 et 9.

rites; comment moi, qui suis dans sa dépendance, oserais-je lui tenir un langage qui blesserait sa modestie? En vérité, je ne puis remplir vos intentions.

PÉ-MIN-TCHONG, s'agenouillant de nouveau.

Mademoiselle, vous voyez dans quel abattement je suis plongé. Comment pouvez-vous me regarder ainsi de sang-froid et me refuser votre assistance?

FAN-SOU.

Monsieur, levez-vous, je vous prie. Je vais voir quelles sont les dispositions de mademoiselle. Si je trouve une occasion favorable, je me servirai d'un prétexte pour mettre l'affaire sur le tapis. A l'air de sa figure et à ses réponses, je reconnaîtrai sans peine si elle donne ou refuse son assentiment. Pour peu que les nouvelles soient favorables, je me ferai un devoir de courir vous les annoncer. J'appréhende seulement, monsieur, que si votre mariage n'a pas été fixé par le destin[1], vous n'excitiez son courroux : dans ce cas, que faut-il faire?

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, puisque vous daignez me prêter votre assistance, je vais vous remettre un objet à la

[1] An interesting divinity, called *Yuelaou*, « the old man of the « moon » deserves some notice. It is his peculiar business to tie together at their birth, with an invisible silken cord, all youths and maidens who are predestined for each other, after which the most distant separation and apparently insurmountable obstacles, cannot prevent their ultimate union. This is what is called (*Yewyuen*), « having a connection in fate. » (Voy. M. Davis, *Transactions of the royal Asiatic society*, pag. 439, tom. II.)

vue duquel vous n'aurez plus la moindre inquiétude. (Il prend le sac d'odeur et le remet à Fan-sou.) Cet objet, c'est mademoiselle qui me l'a laissé comme un gage de son attachement: emportez-le avec vous, il n'y a pas d'inconvénient.

FAN-SOU, prenant le sac d'odeur et l'examinant.

C'est un sac d'odeur que mademoiselle a pris soin de broder elle-même. N'aurait-elle pas eu quelque intention secrète? Ah! mademoiselle, vous vous cachez de moi! — Au bout du compte, je ne me suis pas encore assurée du fait. Je vais prendre ce sac d'odeur et transmettre à Siao-man l'expression de vos sentiments.

PÉ-MIN-TCHONG.

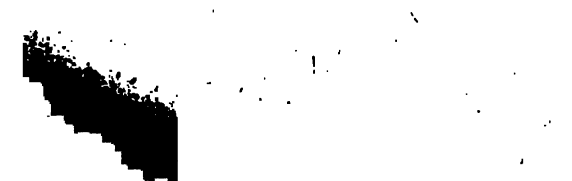
Mademoiselle, je veux encore vous charger d'une lettre que j'ai écrite il y a déjà longtemps.

(Il prend la lettre et la lit à Fan-sou.)

« Je confie mes pensées à ma guitare solitaire. Mon « âme est remplie de tristesse, mon cœur se brise en « attendant le rendez-vous du soir. Le mal qui m'ac« cable ne ressemble point au charme que me pro« mettait l'amour. Le poëte maigrit de chagrin au « milieu de la froideur des nuits. Comment voulez« vous que je ne pense pas à votre rare beauté? Si, « pour mon bonheur, elle apprend les tourments que « j'endure, pourra-t-elle rester insensible à mes peines?

« Pé-min-tchong, de Ho-tong, salue cent fois la jeune « beauté à qui il vient d'exprimer ses sentiments. »

(Il pleure.)



Si, dans ce monde, je ne puis vous rencontrer, mon unique désir est de vous revoir dans la vie future.

FAN-SOU, prenant la lettre.

J'ai l'espoir de faire réussir votre projet de bonheur; mais, si ma démarche reste sans succès, vous pourrez m'accabler de justes reproches. Monsieur, le temps va vous paraître bien long; il faut cependant que j'aille rendre réponse à madame.

(Elle sort.)

PÉ-MIN-TCHONG.

Fan-sou vient de partir. — Elle se charge de présenter ma lettre. Dans quelques instants peut-être elle aura vu Siao-man. Si elle obtient de sa jeune maîtresse une réponse favorable, ce sera pour moi le comble de la félicité; mais si elle éprouve des obstacles, quelle figure pourrai-je faire dans le monde et comment soutiendrai-je les regards des hommes? Hélas! quelle que soit l'issue de cette affaire, ma vie touche maintenant à son terme, car je succombe sous le poids des chagrins que l'amour me fait endurer.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SIAO-MAN, seule.

Depuis quelques jours une idée me trouble et m'agite. Je pense qu'en jetant le sac d'odeur dans le jardin j'ai causé la maladie de ce jeune homme, et encore je n'ose pas envoyer quelqu'un demander de ses nouvelles. On m'a dit tout à l'heure que ma mère avait

chargé Fan-sou de le visiter. Je vais attendre le moment où elle sera de retour; alors, feignant de tout ignorer, je tâcherai d'obtenir d'elle quelques éclaircissements à ce sujet.

SCÈNE VI.

SIAO-MAN ET FAN-SOU.

FAN-SOU.

C'est moi qui suis Fan-sou. Dans un instant, j'irai porter la réponse à madame; mais je veux auparavant présenter à Siao-man la lettre de Pé-min-tchong : je suis curieuse de voir comment elle la recevra.

(Elle aperçoit Siao-man.)

SIAO-MAN.

Fan-sou, d'où viens-tu?

FAN-SOU.

Madame m'avait chargé de visiter Pé-min-tchong, qui est malade.

SIAO-MAN.

Comment va ce jeune homme?

FAN-SOU, à part.

Il paraît qu'elle s'intéresse beaucoup à lui. (A Siao-man.) Son état s'aggrave de plus en plus; la maladie va le conduire par degrés au tombeau.

SIAO-MAN, à part.

Est-il possible qu'il soit réduit à cet état! Je n'ose l'interroger avec trop d'instances. Comment donc faire? Quel remède?

FAN-SOU, à part.

La question que mademoiselle vient de m'adresser décèle à fond les sentiments de son cœur. Il n'y a pas d'inconvénient à lui parler franchement. (A Siao-man.) Mademoiselle, je viens de visiter Pé-min-tchong, qui est malade. Ce jeune homme m'a chargé de vous remettre une lettre; j'ignore ce qu'elle contient.

SIAO-MAN, prenant la lettre et la lisant, affecte un ton irrité.

Vile créature! il faut que tu sois bien effrontée!

FAN-SOU.

Que voulez-vous dire?

SIAO-MAN.

Fan-sou, viens ici et mets-toi à genoux.

FAN-SOU.

Je n'ai commis aucune faute; je ne m'agenouillerai pas.

SIAO-MAN.

Indigne suivante, tu déshonores ma famille! Sais-tu bien où tu es? Tu oses manquer à ce point aux convenances, comme si je ne les connaissais pas! N'est-ce pas ici la maison d'un ministre d'état? Je n'ai pas encore engagé ma foi; malgré cela, tu vas prendre la lettre d'un jeune homme pour venir ensuite me séduire! Si ma mère, qui est d'un caractère emporté, venait à le savoir, tu serais perdue. Petite scélérate, je devrais te briser la figure; mais on dirait que je suis une jeune fille qui ai la méchanceté d'un démon; on ne manquerait pas de me calomnier: mon unique de-

voir est de prendre cette lettre et d'aller la montrer à ma mère. Misérable suivante! elle te fustigera comme il faut.

FAN-SOU, se mettant à genoux et riant.

Eh bien! me voilà à genoux. Ce jeune homme m'a chargé de vous remettre un billet; je ne savais pas en vérité ce qu'il avait écrit. Mademoiselle, si vous allez le dire à madame,

(Elle chante.)

Vous me perdrez ainsi que le jeune amant de la ville de Lo-yang.

SIAO-MAN.

Petite scélérate, tu es bien impudente!

FAN-SOU, tirant le sac d'odeur.

Mademoiselle, ne vous fâchez pas tant.

(Elle chante.)

Votre suivante ne fera pas de bruit; mademoiselle, gardez-vous de vous emporter.

(Elle parle.)

Voici un objet qui a une destination.

(Elle chante.)

Dites-moi à qui il était destiné.

(Elle parle.)

Regardez un peu.

(Elle chante.)

Cherchez, expliquez d'où il vient.

SIAO-MAN, regardant le sac.

(A part.) Comment se fait-il qu'il se trouve dans ses mains?

FAN-SOU.

Ne m'avez-vous pas dit : Tu es bien impudente, petite misérable ; sais-tu bien où tu demeures ?

(Elle chante.)

N'est-ce pas ici le palais du ministre d'état ? Comment oserais-je venir ici pour vous séduire ?

(Elle parle.)

Et qui êtes-vous, mademoiselle ?

(Elle chante.)

Vous êtes une jeune personne ; comment oserais-je vous séduire par des propos indiscrets ? Quand madame, qui est d'un caractère si bouillant, aura vu cette servante qui déshonore sa maison, c'en est fait d'elle ! Permettez-moi de vous quitter promptement.

(Elle parle.)

Je vais aller trouver madame,

(Elle chante.)

Afin qu'elle me châtie comme je le mérite.

SIAO-MAN.

Fan-sou, je veux raisonner sérieusement avec toi.

FAN-SOU.

Feu le ministre d'état a gouverné sa maison avec tant de sévérité que les domestiques et les servantes n'osaient pas faire une démarche contraire aux rites. Aujourd'hui, mademoiselle, vous mettez en oubli les instructions que vous avez reçues dans votre enfance ; vous ne cultivez pas les vertus de votre sexe ; vous désobéissez à votre tendre mère, au point d'envoyer des billets à un jeune homme. Vous faites comme ces amantes qui franchissent les murs ou les percent pour

voir l'objet de leur passion. Vous promettez votre cœur à un jeune homme et vous lui donnez un gage de votre tendresse. Ces jours derniers vous étiez fatiguée de broder; vous vous disiez atteinte de cette lassitude qu'occasionne l'influence du printemps: il paraît que c'était pour cela. Voilà le larcin découvert! C'est à vous maintenant de demander pardon: loin de là, vous voulez avoir un entretien sérieux. Rejetant vos fautes sur moi, vous m'accablez de reproches. Est-ce ainsi qu'on traite les gens? Je ne vous fais qu'une seule question: Sur ce sac d'odeur vous avez brodé deux oiseaux qui enlacent leurs ailes; quelle était votre pensée?

(Elle chante.)

Il faut convenir qu'ils sont brodés avec art.

(Elle parle.)

Voici une touffe de nénuphars.

(Elle chante.)

Vous aviez sans doute vos raisons pour les broder aussi. Cette conduite d'une personne distinguée comme vous l'êtes ne peut manquer d'exciter la raillerie et les sarcasmes du public. (Elle se met à courir.) Je cours montrer à madame ce sac d'odeur en soie violette.

SIAO-MAN, l'arrêtant.

Tout à l'heure je plaisantais avec toi; pourquoi veux-tu aller chez ma mère?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Vous êtes une jeune personne; pourquoi agissez-vous ainsi?

SIAO-MAN, la retenant toujours.

C'est un tort que j'ai eu.

FAN-SOU.

Mademoiselle, ne vouliez-vous pas me fustiger les reins?

(Elle chante.)

Je vous en prie, lâchez-moi!

SIAO-MAN.

Fan-sou, attends encore un peu.

FAN-SOU.

Est-ce bien vous, mademoiselle?

(Elle chante.)

Comment! vous me suppliez, moi qui suis une misérable servante, de vous accorder du répit!

SIAO-MAN.

Je conviens que j'ai eu tort.

FAN-SOU.

Mademoiselle, tout à l'heure n'avez-vous pas voulu me frapper?

(Elle chante.)

Ne vouliez-vous pas meurtrir cette bouche de Fan-sou qui est vermeille comme la cerise [1] ?

[1] Pe-lo-tien avait deux concubines, l'une appelée Fan-sou et l'autre Siao-man. Fansou chantait avec art; Siao-man excellait dans la danse. On trouve ce passage dans une pièce de vers de la même époque : « La bouche de Fan-sou était vermeille comme la cerise; « la taille de Fan-sou était souple comme l'osier. » (*Histoire des Tang.*)

SIAO-MAN.

Eh bien! frappe-moi deux coups.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Qui oserait meurtrir ces reins sveltes comme la branche du saule?

(Elle parle.)

Venez ici et mettez-vous à genoux.

(Elle chante.)

Notre rôle est changé; c'est maintenant à moi de vous châtier.

(Elle parle.)

Mademoiselle, vous paraissez émue.

SIAO-MAN.

Il y a bien de quoi être émue.

FAN-SOU.

Mademoiselle, est-ce que vous avez peur?

SIAO-MAN.

Certainement que j'ai peur.

FAN-SOU.

Mademoiselle, n'ayez aucune crainte : je voulais seulement plaisanter avec vous.

SIAO-MAN.

Tu as failli me faire mourir de peur.

FAN-SOU.

Mademoiselle, parlez-moi sérieusement. Est-ce vous qui avez donné ce sac d'odeur à Pé-min-tchong?

SIAO-MAN.

Oui.

FAN-SOU.

Pourquoi vous êtes-vous cachée de moi?

SIAO-MAN.

Craignant qu'on ne vînt à le savoir, je n'ai pas osé te faire cette confidence.

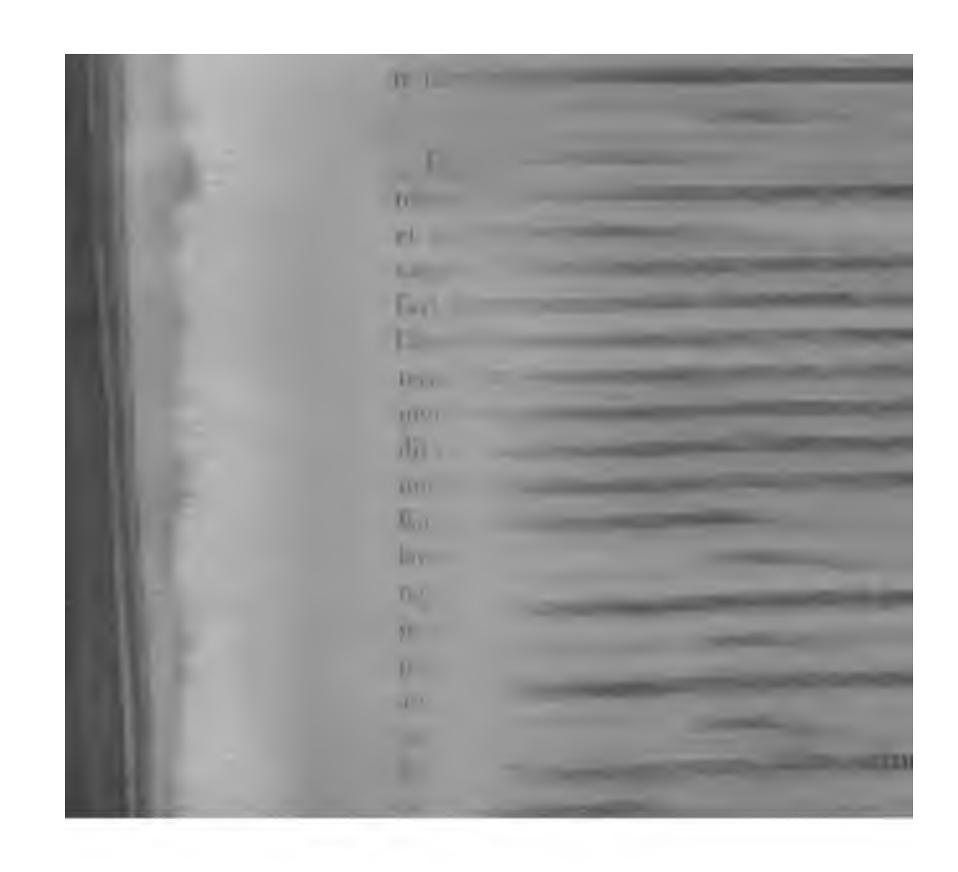
FAN-SOU.

Ce badinage a fait naître dans le cœur de Pé-min-tchong l'espérance du bonheur. Il est tombé malade et ne s'est point levé. Depuis ce moment son état s'aggrave de plus en plus, et bientôt les secours de l'art deviendront impuissants. Il m'a découvert tout à l'heure le secret du mal qui le consume. Il s'est prosterné trois fois jusqu'à terre pour exprimer devant moi les sentiments que vous lui avez inspirés. Il m'a dit que s'il ne peut s'unir à vous dans cette vie, son unique vœu est de vous revoir dans l'autre monde. En achevant ces mots, ses yeux se sont baignés de larmes, et moi-même je n'ai pu m'empêcher de partager son émotion. Voilà pourquoi, mademoiselle, je n'ai pas craint de m'exposer à votre colère; voilà pourquoi j'ai osé vous communiquer cette nouvelle, au risque de faire rougir votre visage, qui est beau comme le jade. A mon avis, les traits de ce jeune homme ressemblent à une pierre précieuse : ses joues ont le coloris du vermillon. Par l'éclat de ses paroles, par l'étendue de ses connaissances, il l'emporte sur tous les beaux esprits des siècles passés. Un jour il

résoudra, en présence de l'empereur, les hautes questions de politique et de législation. Il ne peut manquer d'arriver aux premiers honneurs littéraires. Il lui est aussi facile d'acquérir des distinctions et des richesses que de puiser dans un sac ouvert. Mademoiselle, si véritablement vous avez de l'attachement pour lui, on dira qu'une belle femme a épousé un homme de talent. Qui est-ce qui peut s'opposer à cette union? Pé-min-tchong nourrit dans le fond de son cœur une passion qui le mine et le consume; il désire même que la mort mette un terme à ses tourments. Mademoiselle, l'humanité veut qu'on aime les hommes. Quel bonheur n'éprouve-t-on pas lorsqu'on adoucit les peines de ses semblables?

SIAO-MAN.

Ma compagne d'étude, tu es tout à fait dans l'erreur. Est-ce que tu n'as pas entendu dire : « Quand « on reçoit des présents de noces on devient épouse; « quand on néglige les rites prescrits on devient « femme de second rang? » Songe donc que je suis la fille d'un ministre d'état. Si je désobéis à ma tendre mère et que je contracte avec un jeune homme une union illicite, comment oserai-je ensuite soutenir les regards du public? Pé-min-tchong, à cause d'une jeune fille, néglige le soin de sa réputation; il désobéit à ses parents; il étouffe les sentiments vertueux que le ciel a mis en lui, au point de compromettre son existence. Si Pé-min-tchong est un homme, il faut convenir qu'il n'a guère d'humanité pour lui-même; et d'ailleurs comment puis-je le sauver?



« lever une pagode à sept étages. » Il n'est pas besoin de tant réfléchir pour comprendre cela. Mademoiselle, quels ordres avez-vous à me transmettre, pour que j'aille rendre réponse à ce jeune homme?

SIAO-MAN.

Attends que j'écrive une lettre; si tu vas lui rendre réponse, il la lira et connaîtra mes sentiments pour lui.

(Elle remet la lettre à Fan-sou.)

FAN-SOU.

Eh bien, je vais la porter.

SIAO-MAN.

A qui la portes-tu?

FAN-SOU.

A madame.

SIAO-MAN.

Mademoiselle, il faut que vous alliez la remettre à ce jeune homme; si vous la donnez à madame, vous me perdrez injustement.

FAN-SOU.

Mademoiselle, ne vous troublez pas; c'est au bachelier que je vais la porter.

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE VII.

PÉ-MIN-TCHONG ET FAN-SOU.

PÉ-MIN-TCHONG.

Tout à l'heure, Fan-sou, après avoir pris ma lettre

et le sac d'odeur, est allée de ma part trouver sa jeune maîtresse; mais comme je ne reçois pas de nouvelles, il me semble qu'il y a un siècle qu'elle est partie. Si par hasard elle rencontre des difficultés, que deviendrai-je? Je vais m'appuyer sur cette table et faire semblant de dormir. (Fan-sou entre dans le cabinet d'étude.) (Pé-min-tchong se levant et la serrant dans ses bras.) Mademoiselle, vous voilà donc venue!

FAN-SOU.

Vous aussi, vous voilà venu.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je vous prenais pour une autre. Eh bien! où en est notre affaire?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Aujourd'hui la soubrette vous a rendu un service signalé.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle a-t-elle daigné recevoir ma lettre?

FAN-SOU, faisant claquer ses doigts.

(Elle chante.)

J'ai eu recours à un petit stratagème et j'ai arrangé votre affaire.

PÉ-MIN-TCHONG.

Si vous avez quelque bonne nouvelle, faites-la moi connaître?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

J'ai un billet de sa main, où elle a exprimé ses sentiments.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quel bonheur! une réponse de mademoiselle! laissez-moi la voir.

FAN-SOU, tirant de son sein la lettre sans la montrer.

(Elle chante.)

Oh! dans cet endroit personne n'a pu la voir.

PÉ-MIN-TCHONG.

Pourquoi êtes vous insouciante à ce point? Si je ne puis la voir, ô ciel! je mourrai d'impatience.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Lettré stupide, qui n'entendez rien aux affaires! Eh bien, votre sort est dans cette main-là.

PÉ-MIN-TCHONG.

Hélas! vous me faites mourir de crainte. (Fan-sou remet la lettre à Pé-min-tchong.) (Pé-min-tchong se mettant à genoux pour la recevoir.) C'est une lettre de mademoiselle! Comment oserais-je la traiter d'une manière irrespectueuse? Attendez que j'allume un réchaud de parfum. Mademoiselle, saluez cette lettre et faites une prière pour moi.

FAN-SOU.

Je ne comprends pas.

PÉ-MIN-TCHONG.

Vous ne voulez pas; je prierai moi-même.

FAN-SOU.

Mademoiselle n'en ferait pas autant pour vous.

(Elle chante.)

Qu'a donc cette lettre de si extraordinaire pour que vous

brûliez des parfums en son honneur? Est-il possible que vous portiez la démence au point d'adorer un morceau de papier!

PÉ-MIN-TCHONG.

Je vais ouvrir cette lettre et la lire. Justement voici des vers.

(Il lit les vers.)

La jeune fille est silencieuse dans sa chambre solitaire; mais lorsqu'elle pense aux plaisirs de cette nuit, elle peut encore écrire des vers. Elle est confuse de songer qu'elle aime le jeune homme qui est présent à sa vue. Qui pouvait prévoir ce qui arrive aujourd'hui? Je vous ai causé bien des chagrins. Comment vous en récompenserai-je?

FAN-SOU.

Vous le voyez, je viens de remplir pour vous une mission délicate; je me suis compromise peut-être. J'essaierais en vain de vous raconter tout ce que j'ai fait.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle me promet un rendez-vous pour cette nuit; mais j'ignore à quel moment elle viendra.

FAN-SOU.

Elle m'a adressé une recommandation pressante.

(Elle chante.)

Elle a pensé que le jeune homme qui occupe le cabinet est triste et isolé et qu'il ressemble à l'amant qui était placé dans le lointain sur la tour de Hong-taï.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment mademoiselle me traitera-t-elle cette nuit?



FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle sera avare de sa tendresse dans la crainte d'effacer sa beauté; et cette nuit, avec vous.....

PÉ-MIN-TCHONG.

Cette nuit comment se conduira-t-elle avec moi?

FAN-SOU, l'interrompant.

(Elle chante.)

Le mot était venu sur le bout de ma langue; véritablement je l'ai avalé.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment avez-vous pu l'avaler? Vite, prononcez ce mot; mettez le comble à ma joie.

FAN-SOU, à part.

(Elle chante.)

Si je ne le dis pas, je le ferai mourir de chagrin.

PÉ-MIN-TCHONG.

Qu'est-ce que mademoiselle vous a recommandé?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle m'a ordonné de vous dire à voix basse.....

PÉ-MIN-TCHONG.

De me dire quoi?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Qu'elle vous engage à ne pas dormir quand la nuit sera avancée.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment pourrais-je dormir cette nuit!

FAN-SOU.

Elle vous prie d'attendre.

PÉ-MIN-TCHONG.

Pourquoi, une seconde fois, ne pas parler clairement? Que veut-elle que j'attende?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle vous ordonne d'attendre (*ter.*) jusqu'à demain matin.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, ne plaisantez pas. Hâtez-vous de parler clairement.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle veut que de la capitale on entende vos soupirs; elle veut que vous trouviez votre oreiller trop large et votre couverture trop froide.

PÉ-MIN-TCHONG.

La nuit approche; je pense que le soleil va se coucher.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Nous sommes justement à l'heure de midi. — Jamais je n'ai vu un lettré que l'amour ait rendu fou à ce point.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, dites-moi sans détours à quelle heure de la nuit elle viendra.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Attendez que le tambour ait annoncé l'arrivée de la



nuit; attendez que tout le monde de ce palais soit plongé dans un profond sommeil; attendez qu'un bruit qui se prolonge au loin parte du haut de la tour; que la goutte d'eau tombe sur la clepsydre de jade sonore; qu'une brise printanière fasse frémir l'aigrette du phénix qui dort sur les bananiers; que la fleur qui croît dans le palais de la lune abaisse son ombre sur la cime des arbres; que la jeune beauté sorte furtivement de sa chambre, d'où s'exhale un doux parfum; qu'elle quitte ses rideaux brodés; qu'en agitant sa robe ondoyante elle franchisse le chemin entouré d'une balustrade; qu'elle soulève mollement la jalousie ornée de perles; attendez qu'un léger bruit se fasse entendre de la fenêtre: c'est le moment où elle viendra.

(Elle sort.)

PÉ-MIN-TCHONG, seul.

Fan-sou est partie!...... Le bonheur que j'éprouve me fera mourir. Ce n'est pas en vain que depuis quelque temps j'étais malade d'amour; mais quand je reçus tout à l'heure la lettre de Siao-man, ma joie a été à son comble. — Je sens en ce moment que mon appétit commence à revenir; il faut que je prenne de la nourriture et que, m'habillant ensuite avec recherche, j'attende l'arrivée de mademoiselle. Quand nous nous trouverons ensemble, notre joie sera semblable à celle du poisson qui bondit dans les flots, notre félicité douce comme celle de Yu-feï. Je crains seulement que ce quart d'heure ne soit pour mademoiselle une source d'amertume.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

(La suite au prochain cahier.)

ESSAI

D'une traduction des *Séances de Hariri*, précédé de quelques observations sur la poésie arabe, par M. S. Munk.

En offrant à des lecteurs français quelques échantillons d'un des plus célèbres écrivains arabes, dont le nom, au moyen âge, retentissait depuis les frontières de la Perse jusqu'aux colonnes d'Hercule, et dont les poésies faisaient les délices des beaux esprits de l'Orient et de l'Occident, je ne me cache pas tout ce qu'un semblable essai a de téméraire et de présomptueux; car les formes dont ce poëte a revêtu ses compositions spirituelles, et qui ont tant de charme dans la langue originale, ne sont que trop étrangères aux habitudes de notre goût, et j'ai besoin de réclamer l'indulgence du lecteur pour cette fleur orientale transplantée sur le sol européen.

Parmi les gens du monde, à qui cet essai est particulièrement destiné, il n'y en aura peut-être qu'un petit nombre qui connaissent le nom de Hariri, et, pour leur parler convenablement de cet écrivain, je suis obligé de remonter plus haut dans l'histoire de la poésie arabe.

On se forme ordinairement, dans le monde, une idée peu exacte de l'ancienne poésie arabe; on croit retrouver là l'Orient avec son imagination ardente, ses images hardies et ses hyperboles. Loin de là, la



poésie arabe, avant Mahomet, pèche par le défaut contraire. Elle est souvent d'une simplicité monotone comme les sables du désert; on n'y rencontre presque jamais de ces idées élevées qui exaltent l'âme, de ces sentiments nobles qui touchent le cœur. On est tout d'abord étonné quand on met les chants des Arabes à côté de la Bible; on se demande comment deux peuples issus de la même souche, habitant le même climat, environnés de la même nature, et dont les langues ont tant d'analogie, ont pu être, l'un si éminemment poétique, l'autre totalement abandonné de la muse. Quelles que soient vos croyances, que vous regardiez la Bible comme une révélation divine, ou que vous la lisiez comme un livre profane, si vos préjugés n'ont pas été assez forts pour étouffer dans votre cœur la dernière étincelle de sentiment poétique, vous ne serez pas indifférent aux beautés du chantre de Sion.

Chez aucun peuple, la poésie lyrique ne s'est élevée à la hauteur des psaumes et des prophètes; mais tandis que les prophètes font retentir leur voix éloquente, qu'ils inspirent à ceux qui les entourent une sainte terreur par la sévère vérité avec laquelle ils dépeignent le vice, la plus douce espérance par leurs touchantes consolations, l'Arabie est encore dans un profond sommeil; aucun souffle de poésie ne pénètre dans la tente du Bédouin, ni dans les palais brillants d'or et de pierres précieuses et embaumés des parfums les plus exquis. Plus de dix siècles avaient passé sur les tombeaux des prophètes lorsque l'Arabe fit retentir

les premiers sons de ses chants monotones. Mais cette différence entre les Hébreux et les Arabes s'explique facilement : c'est que ces derniers manquaient non-seulement de la grande idée qui inspirait le poëte hébreu, mais en général de presque tous les éléments de la poésie. La religion des anciens Arabes, le sabéisme, était trop peu polythéiste pour fournir à une riche mythologie; elle était trop païenne pour pouvoir inspirer les sentiments élevés que nous admirons tant dans les psaumes. Les Arabes, avant Mahomet, n'ont jamais joué un grand rôle dans l'histoire; il ne s'est conservé chez eux aucune tradition de héros fabuleux, ou de quelque événement mémorable de l'antiquité. Deux choses s'opposaient à ce que l'amour inspirât à l'Arabe ces sentiments nobles et cette mélancolie qui en forment toute la poésie : la dégradation de la femme, et le manque de sensibilité dont leurs anciens poëtes se font gloire. « On pleure sur nous, « dit l'un d'entre eux, mais nous ne pleurons sur per- « sonne, car nous avons le cœur plus dur que les « chameaux [1]. » Et comment avoir une poésie sans religion, sans amour, sans mythologie, sans histoire?

Ce n'est que peu de temps avant Mahomet que les Arabes commencent à sortir de leur léthargie. Un grand événement se prépare pour les peuples arabes; cet événement ne peut être regardé comme un simple hasard; il doit avoir son fondement dans le besoin de l'époque,

[1] *Hamâsa*, pag. 292. Le commentateur Tebrizi observe que les anciens Arabes se vantaient d'être durs, et que c'était chez eux une chose honteuse que de verser des larmes.

dans le besoin qu'éprouvaient ces peuples de tourner enfin leur pensée vers quelque chose de plus noble que les querelles des tribus et les vengeances. Ce besoin se fait sentir vaguement, mais les Arabes ne possèdent pas les moyens de le satisfaire; il faut attendre que des secours viennent du dehors : ils leur seront offerts par la religion. Le judaïsme et le christianisme viendront enfin leur ouvrir un nouveau monde d'idées et de sensations; et la voix des prophètes, après tant de siècles, trouvera enfin quelque retentissement parmi les nomades du désert. En attendant, le vague désir d'élever son âme, d'ennoblir ses passions, donne à l'Arabe quelques éclairs d'enthousiasme; il a quelques élans poétiques, mais qui ne peuvent pourtant l'entraîner hors du cercle étroit de ses idées. Un beau chameau, un noble coursier, une lance droite, une flèche rapide, une épée étincelante, quelquefois une belle femme: voilà à peu près tous les objets qu'il sait décrire. L'hospitalité, voilà toute sa vertu; la vengeance, voilà toute sa passion; la valeur, voilà sa gloire. Ce sont là les idées que vous voyez se reproduire sans cesse dans les poëmes qui précèdent l'arrivée de Mahomet, et que l'on peut regarder comme les précurseurs du Coran.

La plupart des chants arabes roulent sur la valeur; mais la valeur, pour être noble, a besoin d'une noble cause. Or ce qui l'ennoblit le plus, le patriotisme, est une vertu entièrement inconnue aux anciens Arabes. La patrie de l'Arabe, c'est sa tente; sa famille, sa tribu: les différentes tribus s'entretuent quelquefois

pour la plus petite chose, et la victoire remportée dans une expédition de pillage est le digne sujet de leurs chants de guerre. Peu leur importe que la victoire soit noble par elle-même, ils ne célèbrent point la valeur comme vertu; elle n'est pour leur insupportable orgueil qu'une occasion de sèche vanterie. Cette observation n'a pu échapper au plus profond penseur des Arabes, l'immortel Abou'l-Walid ibn-Roschd.

Averroes che 'l gran commento fece,

dans son commentaire sur la poétique d'Aristote, s'exprime ainsi au sujet de la poésie arabe : « Les chants « arabes, comme le dit Abou-Nasr[1], ne traitent, en « grande partie, que de choses lascives; car le genre « qu'ils appellent érotique n'est qu'une excitation au « vice. On devrait donc en écarter les jeunes gens et « ne leur laisser lire que ceux où l'on encourage à la « valeur et à la gloire; car les Arabes n'ont célébré « dans leurs poëmes que ces deux vertus, *quoique au « fond ils n'en parlent pas pour encourager les « autres, mais seulement par manière de vanterie.* »

Des sentiments plus élevés animent quelques-uns de ces poëtes qui eurent l'honneur de voir leurs poëmes affichés à la porte du temple de la Mecque. Ils ont des accents pour un amour plus noble que celui dont parle Averroès; çà et là ils offrent des traces de vertus bien au-dessus de l'égoïsme de leurs contemporains. Lébid, l'un des plus célèbres parmi eux, vit paraître le prophète, qui, au nom du Dieu

[1] C'est le philosophe Abou-Nasr al-Farabi.

unique, annonça aux peuples effrayés le grand jour du jugement.

« Ceux, dit Mahomet, qui ont abandonné la direc-
« tion, pour prendre en échange l'erreur, n'ont tiré
« aucun profit de ce commerce et n'ont pas été bien
« guidés. Ils ressemblent à ceux qui se sont efforcés
« d'allumer un feu, et lorsqu'il faisait clair autour
« d'eux, Dieu leur a enlevé la lumière et les a laissés
« dans les ténèbres, où ils ne distinguaient plus rien;
« ils sont sourds, muets et aveugles, et ne trouvent
« plus de retour. Ou bien ils se sont trouvés comme
« dans un orage du ciel qui renferme les ténèbres, le
« tonnerre et la foudre, et au mugissement du ton-
« nerre ils mettaient les doigts dans les oreilles, crai-
« gnant de mourir; — mais la divinité entoure les
« incrédules. Souvent la foudre était près de leur en-
« lever la vue; lorsque brillait l'éclair ils faisaient quel-
« ques pas, mais subitement ils s'arrêtaient, enveloppés
« de ténèbres. Il dépendait de Dieu de leur ravir l'ouïe
« et la vue; car Allah est grand et tout-puissant. »
Lorsque Lébid eut entendu ces paroles de tonnerre, il brisa sa lyre et *se résigna*[1]; car certes il y avait là

[1] Le verbe arabe *aslam* (à l'infinitif *islâm*) veut dire *soumettre, résigner;* de là *se résigner à la volonté de Dieu.* Au participe on dit *moslim.* De là viennent les mots *musulman* (homme résigné), et *islamisme* (résignation). Lébid, dit-on, n'a fait que ce seul vers après sa conversion : « Grâces soient rendues à Dieu de ce que « l'heure de mon trépas n'est point arrivée avant que je me fusse « revêtu du manteau de l'islamisme. » Voyez Calila et Dimna, ou Fables de Bidpai suivies de la moallaka de Lébid, par M. Silvestre de Sacy, pag. 122.

quelque chose de plus sublime que les querelles et le [illegible]tion, ou même les regrets d'un amant trahi par une infidèle.

Malheureusement le Coran, qui ne devait être que le berceau de la poésie arabe, en devint en même temps le tombeau. Mahomet, non content d'être grand prophète et grand roi, ambitionnait aussi la gloire de grand poète. Il défia cent fois ses contemporains de produire quelque chose qui ressemblât à ses versets, et certes il pouvait avec raison leur porter ce défi. Mais on reçut comme article de foi qu'on ne pouvait mieux faire que le Coran, et ce livre, où il y avait de quoi produire un Dante, un Milton, paralysa le génie au moment même où il commença à s'éveiller et à sentir ses forces.

La Perse, il est vrai, a produit de grands poëtes malgré le Coran; mais la différence est très-notable entre les Arabes et les Persans. Chez ces derniers il existait une civilisation ancienne que le glaive dévastateur de l'islamisme n'a pu extirper; la religion de Mahomet a pu modifier le génie poétique des Persans et lui donner une nouvelle direction, mais il n'a pu le tuer. Chez les Arabes, au contraire, le Coran devait éveiller le génie et créer des poëtes; mais avant qu'on eût le temps de se pénétrer de ce qu'il y avait de poétique dans l'islam, le dogme prévalut, et la lettre tua le génie. Les poëtes persans ont souvent allié la poésie du Coran et ses légendes à la riche imagination de la Perse, et ils ont produit des chefs-d'œuvre; mais aucun des versificateurs arabes ne peut

se mesurer avec les Firdousi, les Djami, les Hafiz, et si quelques écrivains ont prodigué le nom de *grand poëte* à l'ampoulé, à l'orgueilleux Moténabbi, celui-ci a trouvé, parmi les Arabes eux-mêmes, des critiques sévères qui refusaient de lui reconnaître même un talent médiocre. En effet il a les défauts des anciens poëtes arabes sans avoir leur simplicité.

Sous le khalifat d'Almansour, le besoin matériel, et non pas le goût, porta les Arabes vers les sciences de la Grèce. Les chefs-d'œuvre des poëtes classiques leur restaient inconnus; on fit traduire du grec en syriaque, et du syriaque en arabe, une foule de livres scientifiques, et ce furent surtout les œuvres d'Aristote qui devinrent le foyer d'une nouvelle civilisation parmi les Arabes. On les commentait, on tâchait de les mettre d'accord avec le Coran, et une tendance analogue à celle du scolasticisme se manifesta dès lors dans l'esprit des Arabes. Cette tendance n'était pas propre à donner de l'essor à la poésie, et bientôt la science grammaticale, poussée à un excès de subtilité et de sécheresse dont un Européen peut difficilement se former une idée, acheva de tout prosaïfier et de noyer dans des commentaires prolixes et sans goût les véritables beautés poétiques, déjà si rares chez les anciens Arabes[1].

Le scalpel des grammairiens se mit aussi à analyser les beautés extérieures des anciennes poésies. Si chez les Grecs tout ce qui a trait à la poésie est un don

[1] Le commentaire de Zouzeni sur les sept Moallakât fait ici une honorable exception, et mérite d'être signalé à cause de sa lucidité et de sa concision.

d'Apollon et des Muses, il n'en est pas ainsi chez les Arabes. Dans leurs rhythmes on ne trouve pas la musique des vers grecs et romains; excepté deux ou trois au plus, ces rhythmes n'ont rien d'harmonieux pour l'oreille. Aussi fallut-il à Khalîl ben-Ahmed, inventeur de l'art métrique, un singulier hasard pour lui faire découvrir la prosodie des vers anciens. L'anecdote que l'on raconte à ce sujet est trop caractéristique, tant pour la prosodie arabe elle-même que pour l'esprit des grammairiens, pour que l'on ne me permette pas de la citer ici: Khalil se promenait un jour dans la rue des Foulons, à Basra; les battements des fouloirs frappèrent ses oreilles par leur cadence variée; il entendit dans une maison *dak*, dans une autre *dak dak*, dans une troisième *dakak dakak*. Tout rempli de cette douce harmonie, Khalil rentra chez lui et trouva..... la prosodie arabe[1].

Le goût se corrompait de plus en plus; la rime, que l'on trouve déjà dans les poésies anciennes et dans le Coran, commença à jouer un très-grand rôle dans les compositions des Arabes; elle devint presque indispensable, même pour la prose; tout écrivain

[1] Voyez le commentaire sur les Séances de Hariri, pag. 451. La connaissance de la prosodie est absolument nécessaire pour l'intelligence des vers arabes, et les orientalistes doivent savoir gré à M. Silvestre de Sacy d'avoir traité cette matière dans la nouvelle édition de sa grammaire arabe avec la clarté et la précision qu'on lui connaît. L'écrit du célèbre orientaliste, qui porte le titre modeste de Traité élémentaire de la prosodie et de l'art métrique des Arabes, renferme tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir, et tout ce qui est digne d'être su.

qui se piquait d'élégance ne pouvait se dispenser d'écrire au moins la préface de son ouvrage en prose rimée; mais on alla jusqu'à employer cette manière d'écrire dans des ouvrages d'histoire, qu'on rimait d'un bout à l'autre.

Bientôt on ne se contenta plus de la rime, qui était devenue trop commune et qu'on commençait à trouver monotone. Les écrivains élégants tâchaient donc de donner à leur style un nouveau charme par toutes sortes d'allitérations, d'assonances, de jeux de mots, etc. Ainsi de la corruption du goût naquit chez les Arabes un nouveau genre de poésie, une espèce de prose rhythmique, qui, bien exécutée, avait le plus grand charme pour l'oreille. Cette prose se composait de petits membres rimés et consonnants; et souvent le parallélisme des différents membres va si loin que chaque mot de l'un trouve sa rime ou sa consonnance dans un mot de l'autre, comme par exemple dans la première makama :

Il cadençait avec harmonie ses idées précieuses;
Il annonçait à la compagnie des pensées sérieuses.

Et dans la troisième :

Et lorsque nous engageâmes d'aimables conversations,
Et que nous nous égayâmes par d'agréables improvisations.
En jouissant des attraits d'une gracieuse éloquence,
Et en bannissant les traits de la hideuse médisance.

Dans une langue aussi riche en mots que la langue arabe, et dont les formes grammaticales offrent assez de facilité pour la rime et la consonnance, cette prose

rimée est plus facile que dans aucune autre langue, et il n'en est aucune où il soit aussi aisé de faire un long discours sans rien dire, en répétant toujours la même idée par d'autres paroles. Aussi la plupart de ces compositions rhythmiques n'ont de mérite que dans la forme; le contenu est souvent frivole et même absurde. Nous devons donc d'autant plus admirer un poëte qui, en donnant à ses compositions les formes les plus gracieuses, a su en même temps ennoblir ces formes par un esprit pétillant, par une imagination vive, et qui, dans un chef-d'œuvre d'éloquence, a tracé le plus grand, le plus riche tableau des mœurs de son siècle et de la sphère intellectuelle de ses contemporains. Ce vaste génie, c'est Abou-Mohammed al-Kasem al-Hariri, qui, par ses makama ou séances, a acquis le plus juste titre à l'immortalité.

Le mouvement intellectuel imprimé aux Arabes par l'étude des sciences et de la philosophie des Grecs, en fit, comme l'on sait, le peuple le plus civilisé du moyen âge. Le besoin de s'instruire alla toujours croissant; on établit des universités, des académies; il se forma des sociétés savantes, et rien, à ce qu'il paraît, ne fut plus fréquent que ces réunions littéraires, où le bel esprit faisait briller son talent par des improvisations spirituelles, par des nouvelles amusantes et par des tours de génie de tout genre. Une semblable réunion s'appelait *medjlis* ou *makama,* et ce dernier nom a été donné aux nouvelles mêmes qu'on y racontait. Plusieurs poëtes composèrent des nouvelles sous le titre de *makama;* un des plus célèbres fut

Hamadani, surnommé *Bedi al-Zémân* (le prodige du siècle), qui en composa jusqu'à quatre cents; mais, s'il faut en juger par les extraits publiés par MM. Silvestre de Sacy et Grangeret de Lagrange, les séances de Hamadani sont bien inférieures à celles de Hariri. Il y a dans le style du premier beaucoup moins d'art, et ses personnages manquent tout à fait de ce que Hariri a su donner aux siens de spirituel, de piquant et d'original. C'est donc une trop grande modestie, lorsque ce dernier, dans sa préface, s'appelle lui-même un *boiteux*, qui ne saurait atteindre le *robuste* (Hamadani). Aussi l'ouvrage de Hamadani a-t-il été entièrement négligé par les savants arabes, tandis que celui de Hariri a trouvé une foule de commentateurs.

De Basra, où florissait Hariri, à la fin du XIe siècle[1], son nom s'était répandu jusqu'en Espagne, et il pénétra dans les écoles des rabbins, qui prenaient alors une part si active aux études des musulmans. Un rabbin espagnol du XIIIe siècle, Yéhouda al-Harizi, qui, après avoir traduit en hébreu les séances de Hariri, composa un ouvrage du même genre sous le titre de *Thahkémoni*[2], fait, dans la préface de ce dernier ouvrage, un éloge pompeux du poëte arabe, où il dit entre autres choses, en jouant sur les mots : « Le poëte « le plus célèbre est *Hariri*, et tout poëte autre que « lui est *ariri*[3]. »

[1] Il mourut l'an 516 de l'hégire, vers 1122 de l'ère chrétienne.

[2] Voyez sur cet ouvrage la notice de M. Silvestre de Sacy, insérée dans le Journal asiatique, mois d'octobre 1833.

[3] *Ariri* (ערירי), en hébreu, veut dire *sans enfants, stérile*.

toujou
orientale
Hariri, je
Dictionnaire
et publié par M. Sil
français, à la tête de so
de Hariri, et en français seule
Grammaire arabe (tom. III, pag. 1

quelques mots sur les séa
nous transportions
de lettres arabes, où un
espèce d'aventurier
les aventures q
aventurier comme lui,
et surtout plus spirituel.
Abou-Zéïd de Sar
intime amitié, ce qui
souvent dupe lui-même d
Saroudji, le spirituel Protée,
toutes les carrières de la vie, ou plutôt il

son cœur, et, qui plus est, sa bourse, car c'est là le but principal d'Abou-Zéid, qui n'a jamais le sou, et qui pourtant aime la bonne chère. Par ses talents distingués il aurait pu souvent faire fortune et être élevé à de hautes places, mais il ne peut se résoudre à s'arrêter nulle part; il n'est heureux que dans la vie vagabonde, couvert de haillons et tenant dans sa main le bâton de pèlerinage. Tantôt nous le rencontrons comme prédicateur; ses sermons font verser des larmes, et lui pourtant, dans son intérieur, se rit des préceptes religieux. Tantôt il est plaideur, et il se trouve alors qu'il s'est entendu avec son adversaire pour duper le juge. Ici il est mendiant, boiteux ou aveugle; là maître d'école, improvisateur ou médecin. Partout il rançonne les gens; l'état de mendiant lui paraît le meilleur que l'on puisse choisir, et c'est cet état que vers la fin de ses jours il recommande vivement à son fils. Enfin, lorsqu'il sent approcher le terme de sa vie aventurière, il se convertit sincèrement, il se retire à Saroudj, sa ville natale, et là, solitaire et adonné aux pratiques religieuses, il attend son heure suprême. Ici Hareth le voit pour la dernière fois, et les deux amis, avec un sincère attendrissement, se disent les derniers adieux. C'est là le canevas sur lequel Hariri a composé ses cinquante séances.

S'il était permis de trouver une allégorie dans le personnage d'Abou-Zéid, je croirais que c'est le génie arabe personnifié. Abou-Zéid résume en lui ce génie avec ses tendances variées, avec ses formes multipliées;



l'empire du monde lui appartient, il est partout, et ne trouve pas de bornes à l'étendue de sa domination. Ce vaste génie réunit en lui toutes les qualités intellectuelles, il a cultivé tous les arts et toutes les sciences; mais le vrai repos, la vraie consolation, il ne les trouve enfin que dans la résignation de l'Islam.

Plusieurs des séances de Hariri ont été traduites en français: deux par M. Silvestre de Sacy, dans sa Chrestomathie arabe, et quelques autres dans les Mines de l'Orient et le Journal asiatique.

J'ai voulu essayer de donner au lecteur français un échantillon du style de Hariri, en suivant l'exemple donné par le rabbin Hariri, dans sa traduction hébraïque, et par M. Frédéric Rückert, dans ses Métamorphoses d'Abou-Zéid[1].

Le premier essai de ce genre fait en langue française pourra servir au moins à appeler l'attention des littérateurs sur le poëte qui fut le plus grand dans le seul genre de poésie où les Arabes aient excellé. J'ai tâché d'imiter fidèlement la forme de l'original arabe. Cette forme consiste en une prose rimée, telle que je l'ai décrite plus haut, et qui est entremêlée de vers, où l'on retrouve en général toutes les particu-

[1] Die Verwandlungen des Ebu-Seid von Serug oder die Makâmen des Hariri. 1 vol. in-8°. M. Rückert avait sur moi, non seulement l'avantage d'un grand talent, mais aussi celui d'écrire dans une langue plus riche, et qui se prête davantage à cette sorte de compositions. Néanmoins il a dû çà et là se permettre des expressions un peu forcées et des licences dans les rimes. Sous ce rapport, il m'a fallu suivre son exemple; mais je n'ai eu ni l'habileté, ni même le désir d'*embellir* les vers arabes, comme l'a trop souvent fait l'ingénieux traducteur allemand.

larités des anciens poëmes arabes : ce sont des pièces de vers qui ont d'un bout à l'autre la même rime. Ordinairement ces poëmes, appelés *kassida*, se divisent par *béits*, ou distiques, et la rime ne se trouve qu'à la fin de chaque *béit;* mais quelquefois, et chez Hariri bien souvent, la rime se retrouve à chaque vers; et les grammairiens prétendent que dans ces vers, qu'ils appellent *meschtour*, il y a suppression d'un hémistiche entier. Les deux morceaux de la troisième makama sont de ce genre. J'ai tâché autant que possible de rendre vers par vers, et ma traduction n'en a ni plus ni moins que l'original. Ces vers sont presque toujours inférieurs à la prose, et en général peu poétiques; on y remarque plutôt des tours de force et des difficultés vaincues que de l'inspiration.

Le style des Mille et une Nuits a souvent de l'analogie avec celui des Séances; mais en général il est moins recherché, la rime et le parallélisme y sont moins fréquents et d'autant plus agréables lorsqu'ils se présentent. La traduction de Galland, quel que soit son mérite, ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'original; et s'il est vrai qu'il s'y trouve des passages qu'il serait impossible de reproduire dans une traduction, des passages qui auraient fait rougir la chaste société du Décaméron, il y a d'un autre côté maint trait caractéristique que Galland a effacé sans nécessité, et on y trouve de très-jolis vers dont la traduction française n'offre aucune trace.

Si les morceaux qu'on va lire sont accueillis avec

faveur, je me propose de publier un choix des Séances de Hariri et de traduire aussi de l'hébreu quelques séances du Thahkémoni du rabbin al-Harizi.

PREMIÈRE MAKAMA.

LE PRÉDICATEUR.

Hareth ben-Hammâm raconta :

Forcé par la misère — de visiter une terre étrangère, — je préparai le bâton du voyage — et je me séparai des compagnons de mon âge; — et voilà que le sort me mène — à Sanaa, dans le Yemène. — En y entrant, je vis dépouillée ma valise, — pas de souliers ni de chemise, — pas un sou à cacher dans ma poche, — rien à mâcher dans ma sacoche. — Je parcourus les rues comme un homme qui flane, je volai par les allées comme un oiseau qui plane. — Sur les marchés ennuyeux — je cherchai des yeux — un homme généreux — pour lui ouvrir ma visière — et découvrir ma misère, — ou un homme bien élevé dont le sourire aimable pût délasser mon cœur — et le dire agréable effacer ma douleur. — Enfin, au bout de ma course, — je cherchai une ressource — dans des demandes d'adresses — faites avec politesses. — Avec ce moyen, — je parvins enfin, — par une généreuse indication, — à une nombreuse réunion, — où je vis prendre des alarmes, — et répandre des larmes. — Je coudoyai de tout côté pour pénétrer dans ce mystère, — pour connaître la chose entière,

— la cause des larmes amères; — et je vis au milieu un personnage — dans l'appareil du pèlerinage. — Il avait la stature chétive et maigre, — la voix plaintive et aigre; — il cadençait avec harmonie ses idées précieuses; — il annonçait à la compagnie des pensées sérieuses. — Et autour de lui la foule bourdonnait — et l'environnait, — comme le halo entoure l'astre de la nuit — et le calice le fruit. — Et sans bruit — de lui je m'approche — pour écouter ses reproches — et pour ramasser avec attention — une parole de son sermon, — une perle de sa leçon. — Et voici ce qu'il dit avec vigueur et articulation, — avec ardeur et gesticulation, — dans la chaleur de l'improvisation: — « O toi qui t'oublies — dans les joies et les folies; « — qui flanes, — qui te pavanes — dans l'appareil — « de l'orgueil, — qui t'emportes dans ta stupidité, — « qui te portes vers des futilités; — jusqu'à quand « répéteras-tu tes erreurs — et te repaîtras-tu de tes « horreurs? — Jusqu'à quand veux-tu t'adonner à tes « forfanteries — et ne pas abandonner tes plaisante- « ries, — braver par ton allure — le maître de ta che- « velure[1], — irriter par ta conduite indiscrète — celui « qui connaît tes voies secrètes, — te dérober à la vue « de ton prochain, — tandis que tu es vu de ton gar- « dien, — cacher à l'esclave ton chemin, — et rien « n'est caché à ton souverain? — Crois-tu que ton en-

[1] Littéralement *le maître* ou *le roi de ton toupet*. C'est une allusion à un verset du Coran (ch. XCVI, v. 15), où Dieu dit: « Certes « s'il ne s'abstient pas (du péché), nous l'entraînerons par le toupet « (dans l'enfer). »

« tourage te servira — quand l'heure du voyage arri-
« vera ? — que ta possession te gardera — quand ton
« action te perdra ? — que ton regret te débrouillera
« — quand ton pied s'embrouillera ? — que ta famille
« te surveillera — quand le cercueil t'accueillera ? —
« As-tu marché dans le chemin de la raison ? — as-tu
« cherché le moyen de ta guérison ? — as-tu émoussé
« l'aiguillon de la rébellion ? — as-tu repoussé le tour-
« billon de ta passion ? — Quand l'heure malheureuse
« arrivera, — quelle œuvre pieuse te survivra ? —
« Quand ta tête blanche te l'annoncera, — qu'est-ce
« que tu avanceras ? — Quand dans la tombe tu repo-
« seras, — qu'est-ce que tu opposeras — aux questions
« qu'on te posera[1] ? — Quand devant Dieu tu plaide-
« ras, — qui est-ce qui t'aidera ? — Depuis longtemps
« les années t'atteignaient pour t'éveiller, — mais tu
« feignais de sommeiller ; — on avait beau te désabuser
« et t'avertir, — tu as refusé de te convertir. — Devant
« les amples exemples tu faisais l'aveugle ; — devant la
« clarté de la vérité tu méconnaissais la règle. — Mainte
« fois la mort s'est présentée à tes yeux, — mais tu
« es oublieux ; — mainte fois le sort t'a présenté un

[1] Selon la croyance des musulmans, le défunt, immédiatement après la sépulture et avant de se présenter devant le juge suprême, subit un interrogatoire de la part de deux anges terribles de figure et de voix, et appelés Monkir et Nakir. Après avoir fait rentrer l'âme dans le corps, ils adressent au défunt les questions suivantes : Quel est ton maitre ? Quelle est ta religion ? Quel est ton prophète ? Si l'homme fait les réponses convenables, il s'endort et ses ossements jouissent d'un doux repos ; si, au contraire, il ne sait pas répondre, des châtiments terribles lui sont réservés.



« remède — pour ton aide ; — tu le voyais, — mais ne « l'employais. — Tu aimes mieux prendre une obole « — que d'apprendre une parabole ; — élever un édi- « fice de géant — que de prélever un bénéfice pour « l'indigent ; — solliciter un subside temporel — que « de te féliciter d'un guide spirituel. — Tu préfères « les oripeaux et la vaine parure — au repos de la vie « future ; — tu connais mieux la valeur des pierres — « que les heures des prières ; — tu aimes mieux en- « chérir sur une belle moitié[1] — que de secourir le « pauvre avec amitié ; — les bons morceaux te sont « plus précieux — que les beaux morceaux des livres « religieux ; — tu sais mieux dire une gravelure — « que de lire l'écriture. — Tu prêches aux autres d'être « généreux, — pour toi, tu le trouves onéreux ; — tu « te récries contre l'ingratitude, — et tu oublies la « gratitude ; — tu te défends contre l'injustice, — « mais tu n'exerces pas la justice ; — tu crains le « mortel, — et tu braves l'éternel.

« Malheur à toi, mortel frivole
« Qui, plein d'erreur et plein de songes,
« Demeures toujours dans l'ivresse,
« Sans revenir de tes mensonges.
« Viderais-tu l'amer calice,
« Si tu savais où tu te plonges ? »

[1] On sait que chez les Orientaux le mari acquiert sa femme par un cadeau qu'il fait à son père, et qui varie selon les qualités de la femme et de sa famille. Le même usage existait chez les anciens Germains, dont Tacite dit : « Dotem non uxor marito, sed uxori « maritus, offert. » Chez les Arabes, ce cadeau s'appelle *mahr* ou *sadouka*.

Et là il cessa ses clameurs — et sécha ses pleurs, — et il reprit son sac de voyage — et son bâton de pèlerinage. — Lorsque la foule vit ses préparatifs — et son départ hâtif, — chacun mit la main dans la bourse — pour lui faire goûter une goutte de sa source, — en lui disant, c'est pour subvenir à tes besoins — ou pour porter à tes amis de tendres soins. — Il l'accepta en baissant les yeux, — et les remercia en faisant ses adieux. — Il congédia ceux qui tâchaient de le suivre, — pour leur cacher sa manière de vivre, — et il les renvoya de bonne manière, — pour qu'ils ne connussent pas sa tanière. — Hareth ben-Hammâm dit : Je le suivis en cachette, — et sans qu'il me vît, je me mis en vedette. — Arrivé sur son terrain, — il se glissa dans un souterrain ; — je lui laissai le temps de délier ses souliers — et de laver ses pieds souillés. — Ensuite je m'avance rapidement — et je m'y lance brusquement ; — et voilà notre homme aux graves préceptes — vis-à-vis d'un brave adepte, — et devant eux des tartines de fleur de farine, — d'un cabri rôti la savoureuse poitrine — de vin pétillant une mousseuse chopine. — « Ah ! dis-je, « est-ce là ta vie intérieure — et ta conduite supé« rieure ? » — Alors il rougit de chaleur — et rugit de fureur ; — et par le regard qu'il me lançait j'étais terrifié, — et je pensai d'être pétrifié. — Mais peu à peu sa fureur expira, — et sa bonne humeur l'inspira ; — et, avec un air moins sévère, — il récita ces vers : —

«Je me revets du froc pour faire bonne chère,
«Et je tends mes filets à tout bord de rivière.
«Je fais de mes sermons mainte espèce de rets,
«Pour prendre le gibier, selon toute manière.
«Poussé par le destin, j'use de toute ruse;
«Je poursuis le lion jusque dans sa tanière.
«Du sort je puis sans peur voir les vicissitudes;
«Je ne tremble jamais ni ne marche en arrière
«Ce n'est pas un cœur bas, ni la vile avarice
«Qui me mène à la source où je me désaltère.
«Si le sort était juste, on ne verrait jamais
«Les méchants dominer sur l'entier hémisphère.»

Ensuite il me dit: «Viens ici et récrée ton âme,— «ou, si tu aimes mieux, reste là et déclame.» — Je clignai les yeux — et je lançai à l'élève un regard curieux. — «Je t'en conjure, lui dis-je, par celui qui «détourne le dommage, — que tu me fasses connaître «ce personnage. — C'est, répondit-il, Abou-Zéid le «Saroudji, le phare des orateurs, — la tiare des litté«rateurs.» — Et je m'éloignai, je vous l'assure, — tout émerveillé de cette aventure.

TROISIÈME MAKAMA.

LES DUCATS.

Hareth Ben-Hammâm raconta:

Je me trouvai un jour dans une réunion, — où régnait toujours une tendre union; — où les soucis des amis furent toujours partagés, — où les malheurs des demandeurs furent toujours soulagés. — Et lorsque nous engageâmes d'aimables conversations, — et que

nous nous égayâmes par d'agréables improvisations, — en jouissant des attraits d'une gracieuse éloquence — et en bannissant les traits de la hideuse médisance, — il se présenta à nous un boiteux personnage, — en misérable équipage, — et il dit : « O brillants mé-« téores de l'humanité, — vaillants matadors de la « société, — je vous souhaite un matin heureux, — « un déjeuner savoureux. — Jetez un regard de com-« passion — sur un ancien compagnon — qui fréquen-« tait souvent votre réunion matinale, — qui présentait « des présents d'une main libérale, — qui possédait « des biens, — des terrains, — qui régalait ses hôtes « — d'anecdotes. — Hélas! le destin au visage austère « — a changé les festins en ravage et misère; — le « sort envieux m'a accablé de lassitudes, — de noires « vicissitudes; — je ne tiens rien — dans ma main; « — plus de liaison — dans ma maison; — ma bourse « est vide, — ma source fétide, — mes appartements « encombrés, — mes vêtements délabrés, — mes tables « desservies, — mes étables dégarnies; — il ne me « reste — pas un zeste — pour que j'achète un petit « pain, — une miette pour mes bambins. — L'envie « elle-même se désespère — de notre misère; — la « haine elle-même s'approche en deuil — de notre « seuil; — notre chaussure est l'enflure, — l'amertume « notre nourriture; — notre ivresse — la tristesse; — « de nos nuits, l'insomnie[1] — est la compagnie; — une

[1] L'original porte : « nous nous fardons d'insomnie. » On sait que les Orientaux se peignent les yeux d'une espèce de fard qu'ils appellent *cohol*.

« pierre notre chevet, — la terre notre duvet. — Heu-« reux si l'heure prédestinée — accomplit notre desti-« née, — si notre sort s'achève, — si la mort nous « enlève. — Trouverai-je parmi vous un cœur géné-« reux, — un remède à ma souffrance, — un aide à « ma subsistance? — J'en jure par celui qui m'a fait « sortir d'une noble souche — qu'aujourd'hui je n'ai « rien mis dans ma bouche, — que pour ce soir je « n'ai pas de couche. » — Hareth Ben-Hammâm dit : Au récit de son malheur, — j'eus le cœur — navré de douleur; — et, pour soulager son indigence, — et encourager son éloquence, — je tirai de ma bourse un ducat — d'un brillant éclat; — et je lui dis : « Fais « une pièce de vers à sa louange, — et tu auras la « pièce entière en échange. » — Et il n'hésita pas un instant, — et il récita sur-le-champ les vers suivans :

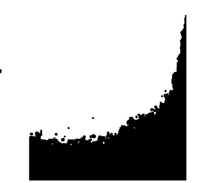
« Qu'il est beau ce rond jaune et d'un éclat riant!
« Il parcourt l'univers de l'ouest à l'orient;
« Et son métal sonore, et son lustre brillant,
« Rend le riche joyeux par son air souriant,
« Toute affaire prospère à lui se mariant.
« Que le mortel chérit son regard sémillant!
« On le dirait des cœurs souffle vivifiant,
« Si ma bourse l'enferme, alors je suis régnant,
« Fût même ma tribu dans un sort défaillant.
« Quelle belle lueur, ô quel feu pétillant!
« Que sa splendeur ravit le pauvre mendiant!
« Tel maître vous prescrit plus d'un ordre effrayant,
« Qui sans lui resterait docile et suppliant.
« Devant lui le chagrin se dissipe en fuyant.
« Telle lune s'éteint, pour lui s'humiliant.
« Et l'on a vu maint homme, en son courroux bouillant,

« Adouci devant lui, prendre un ton bienveillant;
« On a vu des captifs qui, sur lui s'appuyant,
« Furent sauvés, au jour un chemin se frayant.
« Je voudrais l'adorer en le glorifiant;
« Mais je crains, grand Allah, ton pouvoir foudroyant. »

Et il me tendit la main — et me dit à la fin : — « L'homme d'honneur dégage sa promesse, — car le « tonnerre présage l'averse[1]. » — Je lui donnai le ducat, — qu'il invoqua — en lui disant : « Mon cher, « — c'est de bon cœur. » — Il mit dans sa bouche ses épices — et dit : « Que Dieu vous soit propice! » — Et après s'être acquitté de son remercîment, — il voulut nous quitter dans le moment, — mais j'étais si enchanté — de ce qu'il avait chanté, — que je m'entêtai de le retenir; — et je me serais endetté pour le réjouir. — Et pour qu'il chantât, — je tirai un second ducat, — et je lui dis : « De flétrir son ravage « — te sens-tu le courage? » — Il n'y avisa guère — et improvisa de cette manière : —

« Qu'il est laid le trompeur, le traître diabolique!
« A deux faces, jaunâtre et jamais véridique.
« Si vous l'examinez, à vos yeux il indique,
« Et de l'objet aimé la splendeur magnifique,
« Et du sombre amoureux la pâleur morbifique,
« Les vertueux ont dit : Quiconque s'y applique,
« Haï du Créateur, est un vil hérétique.
« Sans lui vous ne verriez au monde pacifique,
« Ni crimes à punir, ni vol, ni fraude inique.
« Pour l'avare la nuit n'aurait point de panique,

[1] L'eau, la pluie, en général l'humidité, est chez les Arabes l'image de la générosité.



« Pour le créancier, pas de délai juridique,
« Ni charme préservant d'envieux maléfique.
« Si le pervers vous aide en un moment critique,
« Ce n'est qu'en s'enfuyant; son chemin est oblique.
« Heureux qui sait honnir ce métal magnétique,
« Et n'est pas ébloui par son lustre magique;
« Qui dit avec dédain à ce bien chimérique :
« Loin de moi ! je te hais; ta faveur je l'abdique! »

Je lui dis : « Tu réjouis par ta faconde — comme « la pluie qui abonde; » — et il me répondit : « Garde « pour toi tes caresses — et garde-moi les promesses. » — Je lui sacrifiai de nouveau — et je le gratifiai d'un second cadeau, — en lui disant : « Loue la divinité « — de sa bonté. » — Il joignit la pièce bien-aimée — à sa sœur aînée; — et, se louant de sa matinée, — il quitta la loge — et fit l'éloge — de la société — et de sa générosité. — Alors mon cœur me dit que c'était Abou-Zéid, notre rusé personnage, — et son pied estropié un pur badinage. — Je le fis revenir et je lui dis : « On reconnaît la monnaie par son empreinte; « — mais va droit sans crainte. — C'est toi, me dit-il, « mon cher Ben-Hammâm, — je te salue de toute « mon âme; — puisses-tu vivre heureux — parmi les « généreux ! — Oui, dis-je, je suis de tes amis fidèles; « — donne-moi donc de tes nouvelles. — Mon cher, « me dit-il, mon terrestre voyage — se partage — entre « les soupirs — et les plaisirs; — un jour, dans l'orage « — je fais naufrage; — demain, un doux zéphyr me « soulage. — Mais pourquoi, dis-je, contrefaire le boi- « teux? — pour un homme comme toi c'est honteux. »

— Alors son sourcil se fronça, — et le souci s'annonça;
— et en me tournant son revers, — il murmura ces vers :

« Ce n'est pas par plaisir que je fais le boiteux,
« C'est afin de frapper au seuil où l'on soulage.
« Je suis libre, mon frein est jeté sur mon dos[1],
« Je m'étends à loisir dans un grand pâturage.
« Et si vous me blâmez, je vous dis : Excusez,
« On ne peut accuser un boiteux personnage. »

LES PAUVRES.

I.

در حدیث منقولست که مرد مالداری که جامهای
پاکیزه پوشیده بود بنزد حضرت رسول صلّی الله علیه
وآله آمد ونشست پس مرد پریشـــانی که جامهای
چرکین پوشیده بود آمد و در پهلوی او نشست آن
مالدار جامهٔ خودرا از زیر زان او کشید حضرت رسول
صلّی الله علیه وآله فرمود که آیا ترسیدی که از فقر او
چیزی بتو برسد گفت نه فرمود که ترسیدی که از
توانگری تو چیزی باو رسد گفت نه فرمود که ترسیدی

[1] Ceci, dit le commentaire arabe, est une expression proverbiale, prise de l'usage qu'ont les Arabes, lorsqu'ils font paître le chameau, de lui jeter la corde sur le dos; car en la laissant traîner elle pourrait l'empêcher de paître.

كه جامهايت چركين شود كفت نه فرمود كه
چرا چنين كردى كفت يا رسول الله مرا همنشين بدى
هست از نفس وشيطان كه هر بدى را براى من زينت
وهر نيكى را در نظر من بد ميكنند ومن بتدارك آنچه
كرده ام نصف مال خودرا باو مى بخشم حضرت بآن مرد
پريشان كفت بر سبيل خطاب كه قبول ميكنى كفت
نه توانكر كفت كه چرا قبول نميكنى كفت مى ترسم
كه مثل تو شوم

TRADUCTION.

On apprend par la tradition qu'un homme riche et couvert d'un vêtement propre se rendit auprès du prophète (que Dieu répande sur lui sa bénédiction!) et s'assit. Bientôt parut un pauvre dont les habits étaient sales, et il s'assit à côté de l'homme riche. Celui-ci retira son vêtement de dessous celui du pauvre. Alors le prophète dit au riche: « As-tu craint que cet « homme ne te communiquât quelque chose de sa pau- « vreté? — Non, répondit le riche. — As-tu craint « qu'une portion de ta puissance ne lui fût transmise? « — Non. — Tu as donc craint que ton vêtement ne « fût souillé? — Non. — Pourquoi donc as-tu agi de « la sorte? — O prophète de Dieu, la concupiscence « et Satan sont pour moi une si mauvaise compagnie, « qu'ils ornent le mal à mes yeux, et me font paraître « le bien un mal. Or je veux, pour réparer ce que

« j'ai fait, donner à ce pauvre la moitié de mes ri-« chesses. » Alors le prophète adressa la parole au pauvre : « Acceptes-tu l'offre que te fait ce riche? — Non, « répondit le pauvre. — Et pourquoi? dit le riche. — « C'est, reprit le pauvre, que je craindrais de devenir « semblable à toi. »

II.

در حدیث دیگر از آنحضرت منقولست که در روز قیامت گروهی از مردم بر خیزند و بیایند تا در بهشت پس ملایکه بایشان گویند که شما کیستید گویند که مائیم فقیران ملایکه گویند که پیش از حساب آمده اید که به بهشت روید جواب گویند که چیزی بما نداده اید که مارا بران حساب کنید حق تعالی فرماید که راست میگوئید بروید به بهشت ،

TRADUCTION.

La tradition nous apprend que Mahomet a dit : « Au « jour de la résurrection on verra une foule d'hommes « se lever et s'avancer jusqu'à la porte du paradis. » Alors les anges leur diront : « Qui êtes-vous? » Ils répondront : « Nous sommes des pauvres. — Quoi, ré-« pliqueront les anges, sans avoir rendu de compte, « vous vous présentez à la porte du paradis! » Et les pauvres répondront : « Quel compte pourrions-nous



« rendre, puisque rien ne nous a été donné? » Alors Dieu dira : « Vous avez dit la vérité : entrez dans le « paradis. »

III.

از حضرت امام موسی علیه السلم منقولست که حق تعالی میفرماید که من اغنیارا توانکر نکردانیده ام برای آنکه ایشان کرامی بودند بمن وفقیران بی چیز نکرده ام برای خواری ایشان نزد من ولیکن توانکران را امتحان کرده ام بفقیران واکر فقیران نمی بودند توانکران هرکز مستوجب بهشت نمی بودند

TRADUCTION.

On tient de l'imam Mousa (que le salut soit sur lui!) cette parole du Dieu très-haut : « Je n'ai point « rendu les riches puissants, pour qu'ils se montrent « généreux envers moi, et je n'ai pas privé les pau- « vres de tout, pour qu'ils soient méprisables à mes « yeux; mais j'ai voulu éprouver les riches par les « pauvres. Si les pauvres n'existaient pas, jamais les « riches ne seraient dignes d'entrer dans le paradis. »

G. DE L.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 1er décembre 1834.

M. Van der Maelen, fondateur de l'établissement géographique de Bruxelles, écrit au conseil pour remercier de sa nomination comme membre de la Société.

M. le chevalier Gaïetan Milanta, consul général du roi de Sardaigne à Odessa, écrit au conseil pour lui envoyer un exemplaire de l'Histoire des Kirghis-Kaiçaks, par M. de Lewchin. Les remercîments du conseil seront adressés à M. Gaïetan Milanta, pour qu'il veuille bien les transmettre à M. de Lewchin.

M. le baron Silvestre de Sacy, président honoraire de la Société, présente au conseil l'exemplaire manuscrit de la Géographie arabe d'Aboulfeda qu'il vient de recevoir de Leyde pour la Société. Il propose en même temps au conseil de charger de la publication de cet ouvrage MM. Reinaud et le baron de Slane, auxquels M. Jaubert, président de la Société, veut bien s'adjoindre. M. de Sacy annonce en même temps qu'il communiquera à la commission tous les renseignements qu'elle pourra désirer. Cette proposition est adoptée, et M. de Sacy reçoit les remercîments du conseil.

Un membre appelle l'attention du conseil sur la nécessité de faire quelques corrections à la liste des souverains orientaux publiée dans le Journal asiatique au commencement de chaque année. Après avoir entendu les observations de plusieurs membres, on arrête qu'il sera inséré dans le Journal asiatique une note annonçant que le conseil, dési-

rant obtenir des renseignements exacts sur l'état actuel des cours de l'Orient, a cru devoir ajourner la publication de cette liste jusqu'à ce que ces renseignements lui soient parvenus.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 1er décembre 1834.)

Par les auteurs. *L'Inde française, ou Collection de dessins lithographiés représentant les divinités, temples, pagodes, etc.*, publiée par MM. Geringer et Chabrelie, avec un texte explicatif par M. E. BURNOUF. Paris, 1830. 8 liv., depuis la 15e jusqu'à la 22e inclusivement. In-folio.

Par le traducteur. *Les Aventures de Kamrup*, par Tahcin-Uddin, traduit de l'indoustani par M. GARCIN DE TASSY. Paris, Imprimerie royale, 1834. In-8°.

Par l'auteur. *Sur l'utilité des langues orientales pour l'étude de l'histoire de Russie*, par M. CHARMOY. Saint-Pétersbourg, 1834. In-4°.

Par l'auteur. *Relation de Masoudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves*, par M. CHARMOY. (Extrait des Mémoires de l'académie de Saint-Pétersbourg.) 1833. In-4°.

Par l'auteur. *Précis de chronologie ancienne*, par M. TOULOUZAN. Tome Ier. Marseille, 1834. In-4°.

Journal de l'Institut historique. 1re année. Octobre. 3e livraison. 1834. In-8°.

Par l'auteur. *Poeseos sinensis commentarii. On the poetry of the Chinese (from the royal asiatic Transactions) to which are added translations and detached pieces*, by John Francis DAVIS. Macao, China, 1834. In-8°.

Par l'auteur. *Description des hordes et des steps des Kirghis Kaiçaks*, par M. Lewchin. En russe. Saint-Pétersbourg, 1832. 3 vol. in-8°.

La Société asiatique a reçu, jusqu'au 1er décembre 1834, les journaux suivants, publiés dans divers pays de l'Orient:

1° Le *Moniteur ottoman*, en langue turque, de l'année 1250 de l'hégire (1834), n°s 89 et 90;

2° Le *Moniteur ottoman*, en français, n° 88;

3° Le *Moniteur du Caire*, en turc et en arabe, depuis le n° 555-579, c'est-à-dire depuis le 21 djemazi el okhra de 1249 de l'hégire jusqu'au 22 de rebi' el evvel de l'année 1250;

4° Le *Journal de Smyrne*, sept numéros, depuis le 30 août 1834 jusqu'au 11 octobre;

5° Le 1er numéro du *Moniteur algérien*, du 8 octobre.

M. Rüppel, savant allemand, a apporté, de son voyage en Abyssinie, un manuscrit de la Bible où doit se trouver un livre de Salomon, un ou deux livres d'Esdras, des additions considérables au livre d'Esther, ainsi que le livre attribué à Enoch, et quinze psaumes nouveaux.

Essad Effendi, historiographe de l'empire ottoman, directeur de l'imprimerie impériale à Constantinople et du Moniteur ottoman, auteur de l'Histoire de la destruction des janissaires (ouvrage traduit en français par M. Caussin de Perceval), vient d'être appelé par l'ordre du sultan à remplir les fonctions de juge suprême de Constantinople (*Istamboul kadhissi*).

La Bibliothèque royale de Berlin vient de recevoir, des missionnaires prussiens MM. Gutzlaff et Roettger, qui se trouvent actuellement en Chine, un grand nombre de livres, manuscrits et imprimés, en différentes langues de l'Asie orientale.

BIBLIOGRAPHIE.

Carminum Abulfaragii Babbaghæ specimen ex codice gothano nunc primum edidit, latine vertit, adnotationibus instruxit P. Wolf. *Accedunt aliquot carmina* Abu Ishaci. Lipsiæ, 1834. In-8°. 38 pages.

Aboulfaradj, surnommé الببغا *le Perroquet*, est un poëte du xe siècle de notre ère; il mourut l'an 1007. Les poëmes que M. Wolf a choisis pour cette publication sont extraits de l'ouvrage de Thaleb intitulé *la Perle du temps*. Il y a ajouté trois lettres poétiques adressées par Abou Ishak à Aboulfaradj, et deux réponses de celui-ci. La préface contient des détails sur la vie du poëte, tirés de Thaleb et d'Ibn Khallican, avec quelques remarques sur le caractère de la poésie de l'auteur.

Poeseos sinensis commentarii. On the poetry of the Chinese to which are added translations and detached pieces, by F. Davis. Macao, 1834. Petit in-8°. 199 pag.

Cet ouvrage est la réimpression du mémoire de M. Davis sur la poésie chinoise, qui avait paru dans le second volume des Transactions de la Société asiatique de Londres, avec quelques additions. Il est terminé par quelques morceaux qui n'avaient pas encore été imprimés. (Pages 111-159) Extraits du journal tenu par l'auteur pendant son voyage à Pékin avec l'ambassade de lord Amherst; il contient de nouveaux détails sur la célèbre affaire du Koton. (Pages 160-193) Des extraits du roman historique intitulé *Histoire des trois royaumes;* M. Davis en donne deux specimens, texte et traduction en regard. (Pages 193-199)

Note sur la justice criminelle en Chine et sur la possibilité d'établir à Canton une cour martiale anglaise, pour faire juger selon les lois les Anglais qui se seraient rendus coupables d'homicide sur le territoire chinois. (Page 199) Une ode latine en l'honneur de Camoëns.

Wandering in new South Wales, Batavia, Pedir Coast, Singapou and China, being the Journal of a naturalist in these countries during 1832-4, by George BEKACT. London, 1834. 2 vol. in-8°.

Caroli magni Agrellii supplementa syntaxeos syriacæ præfatus est J.-G.-L. KOSEGARTEN. Gryphisvaldiæ, 1834. In-8°.

A sketch of chinese history ancient and modern, comprising a retrospect of the foreign intercourse and trade with China, by the rev. Gutzlaff. 2 vol. cart. London, 1834.

Cet ouvrage a été très-sévèrement jugé dans l'*Asiatic Journal,* octobre 1834.

FIN DU TOME XIV.

TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE XIVe VOLUME.

MÉMOIRES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

TEXTES ET TRADUCTIONS.

NOUVELLES ET MÉLANGES.